Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

Coll. Pfc

BIBLIOTHEQUE
DE
CAMPAGNE,
OU
AMUSEMENS
DE
L'ESPRIT ET DU COEUR.

TOME TROISIEME.

A AMSTERDAM,
Chez MARC MICHEL REY.
MDCCLVIII.

Universitas
BIBLIOTHECA

PQ
1243
.B5
1759
v.3

TABLE
DES
PIÉCES

Contenues dans ce

TROISIEME VOLUME.

I. Hiſtoire d'Iris, par Poisson. 1

II. Mémoires du Comte de Comminge. 67

III. Académie Galante.

Premiére Partie. 125

Seconde Partie, 199

Concluſion, 278

IV. Hiſtoi-

IV. Hiſtoire de Henri IV. Roi de Caſtille, ſurnommé l'Impuiſſant,

Livre Premier. 309

Livre Second. 346

Livre Troiſiéme. 384

V. La Chartreuſe, *Epitre en Vers.* 523

VI. Les Ombres, *Seconde Epitre.* 547

HISTOIRE D'IRIS,

PAR Mr. POISSON.

NOUVELLE.

IL y avoit peu que le Jardin des Tuileries étoit achevé, quand il prit envie à la Comteſſe de Marignan d'y aller prendre l'air. Après qu'elle y eut fait quelques tours, elle s'aſſit ſur un banc, où elle trouva une femme, dont il lui ſembla que le viſage ne lui étoit pas inconnu. Quelque idée qu'elle en eût conſervée, elle n'en pouvoit convenir avec elle-même: toutefois, après avoir longtems conſidéré cette Dame, qui de ſon côté regardoit attentivement la Comteſſe de Marignan, elles ſe reconnurent, & ſe firent toutes les careſſes que ſe peuvent faire deux perſonnes qui ſe ſont beaucoup aimées, & qui après une longue abſence ont le plaiſir de ſe retrouver. Ces deux Dames avoient eu enſemble de fort grandes liaiſons avant qu'elles fuſſent mariées; & elles s'étoient longtems parlé ſous les noms d'Iris & de Climéne. Ce fut pour cette raiſon que la Comteſſe,

prenant la parole, ah! ma chére Iris, lui dit-elle, que j'ai de joie de vous revoir, & qu'en même tems je me plains de vous, d'avoir attendu que le hazard ait pris soin de nous rejoindre! Mes malheurs sont tels, répondit Iris, qu'ils ne m'ont point laissé d'amis à l'épreuve de la calomnie & de l'éloignement. Ainsi, Madame, je n'ai ôsé me flatter que vous vouluſſiez me faire grace, quand tout le monde me faisoit tant d'injustice. J'ai toujours cru, reprit la Comtesse, que vos ennemis avoient plus de part que vous aux bruits qui ont couru de votre conduite. Je vous assure, Madame, repartit Iris, que je n'ai jamais péché essentiellement contre la véritable gloire; mais je dois vous avouer que j'ai souvent hazardé les apparences. Le même ascendant qui disposoit les hommes à me vouloir quelque bien, faisoit que j'étois bien-aise de m'en voir aimée. Je vous avouerai encore que je n'oubliois rien pour leur plaire, & que l'envie de leur donner de l'amour faisoit l'unique application de ma vie. Une foule d'Adorateurs me paroissoit le plus grand de tous les biens, & je ne connoissois point de mérite que celui d'en être environnée. Enfin, Madame, j'étois ce que l'on appelle une Coquette achevée. C'est le caractére de toutes les femmes, répondit la Comtesse de Marignan, pour peu qu'elles soient assez bien faites pour se le faire dire. Les plus aimables, & les plus jeunes, sont souvent les moins coupables: leur vanité est plus générale, elles ne veulent que faire des Amans; & leurs conquêtes se suivent de si près, qu'elle ne se donnent pas le loisir de prendre un sincére attachement. Celles qui ont plus d'âge, & moins de charmes, s'engagent presque toujours sur les apparences d'une feinte passion, & poussent quelquefois l'avanture jusqu'au crime. Il est toujours dangereux, repliqua Iris de suivre ce penchant; car il est rare que le désordre du

cœur

cœur n'en apporte dans la conduite, & n'attire une infinité de malheurs. Je voudrois bien, dit alors la Comteſſe, que vous vouluſſiez me dire ce qui vous eſt arrivé ; car je ne l'ai ſu qu'imparfaitement. Quand on ne ſait point les choſes d'original, on ne les ſait jamais comme elles ſe ſont paſſées. Je puis demeurer dans ce Jardin autant que je le voudrai, perſonne ne m'engage à me retirer ſi-tôt. Je vous conjure donc de me faire confidence de vos avantures. Iris, ſans ſe faire beaucoup prier, dit qu'elle y conſentoit, & commença ainſi ſon récit.

HISTOIRE D'IRIS.

VOus ſavez, Madame, avec quelle contrainte ma Mére m'a élevée, & comme elle ne me donnoit qu'à-peine la liberté de ménager l'amitié que vous aviez pour moi. Il eſt vrai auſſi que depuis que vous fûtes mariée, & que Monſieur votre Mari vous eut menée en Province, je n'eus plus aucun commerce avec le monde. La vie ennuyeuſe que je menois, me fit imaginer de fort grands plaiſirs à n'être plus ſujette aux fâcheuſes reprimandes de ma Mére, & à des volontés ſi oppoſées à mes inclinations. Je crûs follement, que quand je ſerois mariée, je ſerois maîtreſſe de mes actions. C'eſt ce qui m'obligea d'accepter la premiére propoſition que ma Mére me fit de prendre un Mari ; & ſans examiner ſi mon cœur conſentoit au choix de ma famille, j'épouſai le Vicomte de***

Cependant ma Mére, qui vouloit que sa sévérité me suivît par-tout, donna de grandes leçons à mon Mari sur les choses qu'il me devoit défendre, ou prescrire. Il en est peu qui ne s'accommodent de ces sortes de maximes. Ainsi, après les premiers jours de notre mariage, il me fit entendre ses intentions, qui me parurent bien différentes de ce que je m'étois proposé. Il fallut borner mes visites dans ma famille, ou chez quelques Dévotes des amies de ma Mére. On me marquoit les heures que je devois employer à la piété, mais on ne m'en laissoit aucune pour le plaisir.

Admirez, Madame, s'il vous plaît, comme les choses arrivent. Mon Mari me dit un jour que la Présidente de *** lui avoit demandé de mes nouvelles, en le priant de souffrir que j'allasse la visiter. Elle passoit dans le monde pour avoir une vertu incommode: & comme ce caractére n'étoit pas à mon usage, je n'eus pas d'empressement à aller chez elle; mais on me l'ordonna si précisément, que je fus contrainte d'obéir. Je m'en étois formé une idée si desagréable, que j'aurois eu peine à la détruire, si je n'avois trouvé dans cette maison la compagnie fort grande, & la conversation très-libre. La Présidente me reçut avec mille honnêtetés, me donna force louanges, & me dit de la maniére du monde la plus obligeante, qu'elle vouloit que je fusse de ses amies, & que je la visse souvent. Son Mari s'attacha beaucoup à me regarder: & comme je me disposois à sortir, le Prince de *** & le Duc de *** entrérent. Le premier venoit proposer à la Présidente d'aller voir une Revue générale de la Maison du Roi, qui se faisoit ce jour-là à Vincennes. Elle en fit d'abord quelque difficulté; mais enfin elle se rendit, à condition que je serois de cette partie. Nous entrâmes dans son caroſſe; car le Duc eut ses raisons pour aller ailleurs. Le Président avoit une

mine

mine grave & sérieuse, & une contrainte dans toutes ses actions, qui n'étoit point de mon goût. Ce n'est pas que l'on pût dire qu'il manquât d'esprit; mais ses maniéres me parurent si opposées à celles des gens de la Cour qui étoient chez lui, qu'encore que je n'eusse aucune expérience du monde, je ne laissai pas de mettre entre eux une grande différence. Je vous avouerai même, Madame, que dès cette premiére visite, je trouvai le Prince fort aimable. Il avoit l'air libre, l'esprit enjoué, pensoit les choses délicatement, & les exprimoit avec justesse. Je remarquai aussi que je ne lui déplaisois pas, & qu'il chercha plusieurs fois l'occasion de me dire des choses obligeantes. Je fus satisfaite de ma journée, parce que je n'en avois jamais passé une si agréable; mais lors qu'aiant l'esprit tout rempli de l'idée du Prince, je me trouvai seule avec mon Mari, cette idée, que je conservai en dépit de moi, me rendit sa présence plus fâcheuse, & plus importune, qu'elle ne l'avoit encore été.

L'inclination que j'avois pour le Prince, me fit aller loin en fort peu de tems. Il ne me fut pas possible de résister au penchant qui me portoit à l'aimer; & je crois que l'empressement qu'il eut pour moi, aida beaucoup à m'en faire avoir pour lui. Un jour la Présidente me pria d'aller souper chez elle; & ne doutant point que le Prince ne s'y trouvât, je n'épargnai aucun soin pour ma parure. Je savois que les mouches donnent quelques agrémens aux jeunes personnes; mais je n'ignorois pas aussi que mon Mari ne me permettroit pas d'en mettre. J'en pris dans une petite boëte, & je les plaçai à la lueur du flambeau qui éclairoit mon carosse. Je trouvai le Prince, qui arrivoit chez la Présidente lorsque j'y entrois. Je me sai bon gré, Madame, me dit-il, en m'aidant à descendre de carosse, de me ren-

contrer ici dans un tems où je puis vous rendre un petit ſervice, en attendant quelque occaſion de vous donner de plus grandes marques de la paſſion que j'ai pour vous. Il ne me ſouvient plus de ce que je lui répondis; car j'étois jeune, & ſans aucune expérience: mais je ſai bien que je lui parlai en vraie innocente, & que cette déclaration excita un grand trouble dans mon cœur. Il m'a dit depuis, qu'il ne fut pas fâché de ce desordre, & que ma ſimplicité lui plût davantage, que ſi je lui avois parlé avec plus d'art.

Le Préſident me marqua que ma vue lui donnoit beaucoup de joie, & voulut avoir une converſation particuliére avec moi. Enfin, Madame, je me vis en moins d'une heure dans la néceſſité d'écouter une ſeconde déclaration d'amour, à laquelle je ne répondis pas mieux qu'à la premiére, quoique ce fût par des raiſons différentes: car ſi l'inclination que j'avois pour le Prince m'avoit rendu interdite, l'indifférence que j'avois pour le Préſident, ne m'inſpiroit rien à lui répondre. Le repas fut ſuivi d'un Concert de voix & d'inſtrumens qui ne dura guéres, parce qu'il y avoit des femmes qui aimoient le jeu. Vous ſavez, Madame, que celles qui ont cette paſſion, ſont inſenſibles à tous les autres divertiſſemens.

Le Préſident, voyant que je ne jouois pas, me dit qu'il vouloit prendre ſoin de mes plaiſirs, pourvu que je vouluſſe en prendre des ſiens; & pour commencer à m'en donner de conformes à mon inclination, il commanda qu'on allât chercher des violons. Je me trouvai alors dans une conjoncture aſſez délicate pour une femme auſſi peu inſtruite que je l'étois dans le commerce amoureux; car le Prince & le Préſident m'obſédoient tour à tour. Quand le premier me faiſoit danſer, celui-ci me diſoit que les gens de Cour ne ſavoient point comment on aimoit, & qu'ils étoient

plus

plus sensibles au plaisir de perdre la réputation d'une femme qu'aux faveurs qu'ils en pouvoient recevoir. Cette vérité ne m'empêcha point d'aimer le Prince ; au-contraire, cette leçon augmenta l'aversion que j'avois pour celui qui me la donnoit.

Je continuai à voir la Présidente avec assiduïté. Mon Mari me témoigna qu'il en étoit bien-aise, & qu'il souhaitoit que je pusse conformer toutes mes actions à celles de cette vertueuse Dame. Ce sont les termes dont il se servit pour me faire entendre ses volontés. Je voyois le Prince presque tous les jours chez elle ; mais comme ce n'étoit pas encore avec assez de liberté pour nous entretenir des sentimens que nous avions l'un pour l'autre, il prit le parti de m'écrire les siens, & me donna un jour ce Billet chez la Présidente.

NE vous verrai-je jamais, Madame, qu'au milieu de mille gens qui vous obsédent, & qui ne me permettent pas de vous parler de l'amour que vous m'avez inspiré ? Hélas, Madame ! je crains tout, je n'espére rien, & vous ne prenez pas seulement le soin de me consoler par un seul de vos regards ; & quoi que les miens vous puissent dire, vous ne m'aimez pas assez pour entendre leur langage. Si vous voulez que ce grand mistére demeure caché, prenez soin de l'entretenir par quelque marque de pitié ; car si vous ne m'aidez, je vois bien qu'il me sera impossible d'empêcher qu'il ne paroisse.

Je lus cent fois ce Billet, mais je me trouvai dans un fort grand embarras quand je voulus y répondre. Ma Mére étoit de ces femmes des siécles passés. Elle s'étoit mis en tête qu'une fille ne doit point savoir écrire ; & selon cette maxime, elle ne m'avoit fait apprendre que ce qu'il faloit pour signer l'engagement de mon mariage. Je ne laissai pas de me déterminer à

écrire ; mais je ne le pouvois ſans en faire confidence à une Demoiſelle qui me ſervoit, nommée Limelville, parce qu'elle écrivoit aſſez bien, & que je voulois me ſervir de ſa main & de ſon conſeil pour cette importante dépêche. Après avoir fait pluſieurs commencemens de Lettre qui n'étoient pas à mon gré, enfin je m'en tins à celle-ci :

JE ne me ſuis pas réſolue ſans peine à vous écrire, & n'en ai pas moins à m'expliquer. Mais je ne veux pas que vous doutiez un moment de la reconnoiſſance que j'ai pour les ſentimens que vous m'avez découverts ; & je veux bien n'apprendre que de vous de quelle maniére il faut s'expliquer ſur le chapitre de l'Amour.

Après avoir paſſé tout le matin à conſtruire ce Billet, je ne ſongeai plus qu'à le cacheter. Cela venoit d'être fait lorsque mon Mari entra. Je tenois encore la Lettre ; & cherchant avec précipitation à la mettre dans ma poche, je la laiſſai malheureuſement tomber. Mon Mari, qui vit un papier tombé entre Limelville & moi, s'en ſaiſit adroitement ; & comme il eſt naturellement ſoupçonneux, il ſortit en même tems pour aller lire ce qu'il avoit ramaſſé. Je m'apperçus auſſitôt de la perte que j'avois faite. Je cherchai la Lettre inutilement, & vous pouvez vous imaginer quelles furent mes allarmes. Comme il n'y avoit point de tems à perdre en réflexions, nous concertâmes ce qu'il y avoit à faire pour me tirer de ce mauvais pas. Le Billet étoit de l'écriture de Limelville, & elle s'acquitta avec autant d'adreſſe que d'aſſurance du rôle qu'elle convint de jouër. Je l'en inſtruiſois encore, lorsqu'elle apperçut mon Mari qui s'avançoit doucement pour écouter ce que nous diſions. Oui, Madame, me dit-elle en hauſſant la voix, vous me rendrez, s'il vous

vous plaît, le Billet que vous m'avez pris; ou vous me donnerez mon congé. Ce n'eſt point un crime d'écrire à un homme que je prétens épouſer; & je vous ſupplie très-humblement de ne me laiſſer pas plus longtems dans l'inquiétude où vous me voyez. Pour ſoûtenir cette ſcéne, je lui jurois que je n'avois point vu ſon Billet; mais plus je l'en aſſurois, plus elle feignoit de croire qu'il étoit entre mes mains.

Mon Mari prenoit un plaiſir extrême à écouter cette converſation. Limelville le ſupplia de vouloir s'employer auprès de moi pour m'obliger à lui rendre ſon Billet: & ce fut avec des marques de colére, qui paroiſſoient pleines de tant de ſincérité, qu'il s'en laiſſa ébloüir, & rendit enfin le Billet à Limelville, en lui faiſant la guerre d'avoir un commerce tendre avec un homme.

Elle en ſortit par une fauſſe confidence; & ce même Billet, qui avoit été quelque tems dans les mains de mon Mari, paſſa le ſoir même en celles du Prince, à qui je le donnai chez la Préſidente. Depuis ce jour-là je n'eus plus beſoin de Sécretaire, ni d'Interpréte. Ma paſſion m'en apprit plus en huit jours, que je n'en aurois appris en ſix mois, ſi l'amour ne ſe fût pas mis de la partie. Cependant j'étois fort peu en repos du côté du Préſident. Il ne me parloit jamais que de ſa tendreſſe, & vouloit me perſuader que je devois lui en tenir compte. Comme il n'avançoit rien auprès de moi, & qu'il croyoit que mon Mari étoit un obſtacle à ſes déſirs, il attendoit impatiemment que le retour du Printems l'obligeât d'aller à l'Armée. Je voyois ſouvent ſa Femme; que je ne trouvois pas ſi ſévére qu'on ſe l'imaginoit dans le monde. Elle ſouffroit volontiers que le Duc louât la beauté de ſes mains, & de ſa gorge, qu'elle ne couvroit pas trop réguliérement.

Le Roi, qui n'attend pas les beaux jours pour

étendre ſes conquêtes, partit dans le mois de Février pour celle de la Franche-Comté. Mon Mari eut ordre de ſe rendre à ſon Régiment, & je demeurai ſeule à Paris. Il ſembla même que toutes choſes duſſent contribuer à mon bonheur. Ma Mére alla en Bourgogne. J'oubliois de vous dire, Madame, que mon Epoux pria le Préſident & ſa Femme de prendre ſoin de ma conduite, & qu'il m'ordonna de ne rien faire ſans leur conſeil. Le premier uſage que je fis de ma liberté, après le départ de mon Mari, fut d'en avertir le Prince, & de lui donner un rendez-vous au Jardin du Roi. Je me préparois à l'aller trouver, quand le Préſident arriva chez moi. Il commença ſa viſite par un long diſcours ſur l'obligation où j'étois de vivre dans une grande retraite, pendant que mon Mari ſeroit expoſé au ſort des armes; & que c'étoit-là où le monde m'attendoit pour l'établiſſement de ma réputation. Il ajoûta qu'on l'avoit prié d'en prendre ſoin. Mais, lorſqu'après de ſi ſages avertiſſemens il voulut me parler de ſon amour, je lui demandai malicieuſement ſi cet article étoit compris dans les droits qu'il prenoit ſur mes actions. Non, me répondit-il; mais je vous déclare, que ſi vous ne me ménagez, je ſaurai bien me venger de l'indifférence avec laquelle vous m'avez toujours traité. J'étois de la plus mauvaiſe humeur du monde; car je paſſois très-mal des momens que j'aurois pu employer dans un entretien plus agréable. Cependant il fallut ſouffrir deux heures de cette fâcheuſe converſation; & je ne ſai ſi elle eût fini de tout le jour, ſans l'arrivée de la Préſidente.

Il nous laiſſa ſeules. Comme j'ai quelque choſe de particulier à vous dire, me dit-elle, je vous prie que perſonne ne nous interrompe. Je fis avertir mon Portier qu'il renvoyât tous ceux qui me viendroient voir, & nous paſſâmes auſſitôt dans

dans mon cabinet, où la Dame me parla à peu près de cette sorte. Vous n'ignorez pas, ma chére enfant, (car c'est ainsi qu'elle m'appelloit,) que je n'aie pour vous une sincére tendresse, & que je ne fusse ravie de vous voir heureuse. C'est pour cela que je veux vous donner de certains conseils qui ne seront pas inutiles à votre repos; car c'en est un fort grand d'être dans le monde sur le pied d'une personne d'une réguliére & sage conduite. Il faut donc qu'une femme d'entendement songe à établir sa réputation, avant que de penser à ses plaisirs. Pour y parvenir, il faut presque tout donner à l'extérieur, & se retrancher des bagatelles pour ménager le solide avec sûreté. Celles qui en usent ainsi, ont de grands priviléges; & l'on donne toujours une explication avantageuse à toutes leurs actions. C'est ainsi que j'ai assez heureusement réussi, ayant sacrifié les plus belles années de ma vie, pour jouïr des autres avec plus de liberté. Au reste je n'entrerois pas avec vous dans une si étroite confidence, si je n'avois remarqué que vous ne manquez pas de discrétion. Fixez donc vos regards & votre cœur, donnez des bornes à vos désirs, & prenez garde que l'envie de plaire à tous les hommes ne serve à vous en faire mépriser. C'est un sentiment ridicule à une femme d'avoir de si vagues prétentions: elle se perd, & n'y réussit jamais. L'amitié que j'ai pour vous, vous donne un avantage, qui vous aidera extrêmement à vous sauver de la censure générale; & tant que nous vivrons unies, vous serez fort à couvert de ce côté-là. Cependant nous ne laisserons pas de nous faire une vie agréable, & douce; mais, mon enfant, continua-t-elle, je crois qu'il faut vous résoudre à quelque complaisance pour Mr. le Président. Je m'apperçois qu'il vous aime, & je ne serai pas fâchée de lui laisser cet amusement, afin d'empêcher

qu'il ne pénétre dans le miſtére de ma conduite.

Après ce long préambule, la Préſidente m'avoua qu'elle aimoit le Duc, & qu'elle en étoit aimée. Elle ajoûta, que pour n'entrer point en confidence avec ſes femmes, elle ſeroit bien-aiſe d'avoir une Amie dont elle n'eût rien à craindre pour faire des parties de promenade; & que nous mettrions le Prince de notre ſociété, parce qu'elle avoit bien compris que nous avions enſemble ce que l'on appelle une affaire. Je trouvai aſſez mon compte à tout ce que la Préſidente me diſoit, à la réſerve que je ne pus convenir avec moi-même d'arrêter mes deſſeins ſur un ſeul objet. Je me réſervai toujours la liberté des regards ſur le Général. Elle me dit encore, que le Chevalier du *** & le Comte de la ***, que j'avois vus chez elle, n'étoient pas propres à entrer dans nos miſtéres; & qu'elle me prioit de ne les pas voir. Je lui promis ce qu'elle voulut, & ne m'embarraſſai pas de lui manquer de parole.

Cette converſation étant finie, la Préſidente voulut que j'allaſſe ſouper avec elle. Mon Portier me dit, lorſque je ſortis, que le Prince étoit venu pour me voir. Je crûs que s'étant impatienté d'être ſeul au rendez-vous, il étoit venu ſavoir pourquoi j'y avois manqué. Le Préſident me reçut avec de grandes marques de joie, & me donna mille témoignages d'amitié. J'eus pour lui de légéres complaiſances, qui l'éblouïrent: & il en fut d'autant plus charmé, qu'il n'y crut point d'affectation. Vous vous étonnerez, Madame, de me voir ſi éclairée en peu de tems dans les affaires de galanterie: mais l'amour ne ſe fait pas plutôt ſentir, qu'il enſeigne tout ce que l'on doit ſavoir pour entrer dans ſes miſtéres; & d'ailleurs je venois de recevoir aſſez de leçons pour en avoir retenu quelqu'une. Lorſque je fus retournée chez moi, j'y trouvai ce Billet du Prince.

VOUS

VOUS êtes plus savante que je ne pensois, & je trouve que vous m'en pourriez beaucoup apprendre. Cependant, Madame, il n'est pas si aisé de m'abuser que vous l'avez cru; & j'entens à peu près ce que veut dire ce procédé que vous avez tenu avec moi. On prend un rendez-vous, où vous manquez: on va chez vous pour en savoir la raison, vos gens disent que vous n'y êtes pas; & l'on voit le carosse du Président dans votre cour. Je vous céde à cet heureux & digne Rival, & vous suis fort obligé de la grace que vous me faites de vouloir bien me rendre à moi-même.

Je ne pus me résoudre à laisser le Prince dans l'erreur où il étoit. Quoiqu'il fût plus de minuit, je lui fis cette réponse dès ce moment même.

LES gens de bon-sens ne jugent jamais de rien sur les apparences, & je suis bien éloignée d'être coupable: mais vous l'êtes infiniment d'avoir conçu de moi une opinion si desavantageuse. Prenez soin de démêler la vérité: car je ne suis pas ce soir assez de vos Amies, pour vous faire voir mon innocence; & je sens bien que vous aurez plus de peine à réparer l'offense que vous me faites, que je n'en aurai à vous persuader que je hais le Président, & que j'avois beaucoup de disposition à vous aimer.

Si les Amans prennent aisément de légers soupçons, ils sont sujets à les perdre avec la même facilité. Le Prince me vint voir le lendemain: nous nous éclaircîmes, & la paix se fit. Quoique l'hiver ne fût pas encore passé, on ne laissa pas d'avoir de beaux jours, dont je prenois soin de profiter. Malgré les conseils de la Présidente, j'allois à Vincennes, où ce qui étoit demeuré de

jeunes-gens à Paris ne manquoient pas de se trouver. J'y rencontrai le Chevalier du ***, que j'avois vu plusieurs fois chez la Présidente. Il vint joindre mon carosse, j'en descendis, & nous nous promenâmes assez longtems. Vous vous imaginez bien, Madame, qu'il me dit des douceurs, & que je ne refusai pas de les écouter. Nous commençâmes une espéce d'affaire, mais elle n'eut point de suite; parce qu'il partit le lendemain pour l'armée, & qu'il fut tué dans cette campagne. Je m'en fis une infinité d'autres de cette nature, dont je ne vous dirai rien, m'attachant seulement à celles qui ont causé tous les malheurs de ma vie.

Je contai à la Présidente le démêlé que j'avois eu avec le Prince. Elle s'offrit généreusement à nous réconcilier, mais notre cœur avoit prévenu ses soins. Comme nous nous entretenions assez familiérement, elle me dit qu'elle n'avoit jamais eu de brouillerie avec le Duc. Je n'en ai pas, lui dis-je, meilleure opinion de sa tendresse, & de la vôtre. Un amour tranquille ressemble trop au mariage; il faut des querelles, pour avoir le plaisir de se raccommoder; il faut des difficultés, pour avoir la gloire de les surmonter; il faut du mistére, pour ne partager avec personne les douceurs d'un tendre commerce. Que voulez-vous que je vous dise? continuai-je, je ne haïrois pas un Amant, qui par un principe de jalousie se porteroit à un peu de violence. Ah! pour cela, dit la Présidente, on ne peut parler comme vous faites, sans avoir le goût mauvais. N'entrons point en dispute sur le goût, lui répondis-je: je suis fort persuadée qu'il n'y a point de femmes galantes, à qui ce que je dis, pût déplaire. L'emportement est presque toujours une marque d'amour. Mais, ma chére, reprit la Présidente, je vous trouve bien savante pour une Femme qui a été mariée jeune, &

& dont le Mari eſt ſévére; car je crois que vous ne confondez pas en cette occaſion le Mari avec l'Amant. Non, aſſûrément, lui repartis-je. Ce qui me paroîtroit dans le premier une bizarrerie inſupportable, me tiendroit lieu d'un charme dans le dernier. Vous avez donc éprouvé l'un & l'autre, me dit la Préſidente? Nullement, repris-je, toutes ces différences ne ſe ſont faites que dans mon imagination. J'eus beau ſoûtenir mon opinion, la Préſidente n'en put convenir. Nous menâmes près de deux mois une vie aſſez tranquille, du-moins dans notre ſociété; car, en mon particulier, je ne fus pas ſans chagrins & ſans plaiſirs.

Vous vous ſouviendrez, s'il vous plaît, Madame, que je vous ai dit que j'avois vu à une promenade à Vincennes le Chevalier du ***, & que nous avions ébauché une avanture pour ſon retour. Le pauvre Garçon fut tué au ſiége de Dole, & ce fut par le Comte de la *** que j'appris cette nouvelle. J'en pleurai amérement; &, ſur la foi de mes larmes, le Comte s'imagina que j'avois le cœur capable d'une véritable tendreſſe. Dans cette penſée, il entreprit de me conſoler. Je me ſouviens qu'il me parla plus de deux heures ſans pouvoir me faire entendre raiſon; mais, lorſqu'en me regardant fixement, il me dit qu'on ſeroit bien-heureux d'être aimé de moi, & qu'il m'aſſûra qu'il mettroit tout en uſage pour s'acquérir cette gloire, je l'écoutai, je le regardai, & je ne lui défendis pas d'eſpérer.

Quelques mois ſe paſſérent ſans que je le viſſe, mais ſon retour de l'armée ne laiſſa pas de me donner de la joie. Comme j'avois la Préſidente, ſon Mari, & le Prince, à ménager, je dis au Comte qu'il ne faloit pas qu'il vînt ſi ſouvent chez moi. J'étois liée avec des Dames de ſes Amies chez qui je lui donnois quelques rendez-vous; & je me faiſois un fort grand plaiſir de voir

voir qu'il y étoit toujours le premier. C'eſt aſſûrément un homme d'une grande pénétration, & c'eſt pour cela qu'il s'apperçut à toutes mes maniéres qu'il n'y avoit rien de ſolide dans mon eſprit. Il fit un voyage à la campagne; &, lorsqu'il revint, je ne penſois plus à lui. Apparemment que je lui tenois peu au cœur, puiſque je n'en ai pas entendu parler depuis. Je faiſois un jour réflexion ſur cette demi-avanture, & je diſois en moi-même, Voilà ce qui arrive des amours tranquilles. Si je trouvois de grands obſtacles à vaincre, de grands démêlés à appaiſer, & que mon eſprit & mon cœur fuſſent occupés, je ne chercherois pas comme je fais à me donner des affaires.

Cependant il paroiſſoit que mon bonheur étoit fort bien établi. Mon Mari, ni ma Mére, ne parloient point de revenir, & je ménageois le Préſident avec tant d'adreſſe, qu'il ſe prenoit à ma vertu de tous les chagrins que lui cauſoit mon indifférence. Il arriva toutefois quelque changement dans mes affaires. J'en aurois paſſé de fâcheux momens, ſi j'euſſe été capable d'en prendre. Les parens du Prince l'obligérent à ſe marier. Je crus que ſi cet engagement ne rompoit pas tout-à-fait notre commerce, il faudroit du-moins lui laiſſer la liberté des apparences. Cependant les choſes tournérent tout autrement. Il épouſa une femme ſans beauté & ſans mérite, & qui ne pouvoit être conſidérée que par ſon bien. Ainſi, ne trouvant rien dans ſa perſonne, ni dans ſon eſprit, qui pût l'attacher à elle, il ſe diſpenſa bientôt de ces grands ſoins que demande un mariage bien aſſorti, & je n'eus pas lieu de le ſoupçonner de m'avoir ôté ſon cœur. Je me déterminai même à voir la Princeſſe, & elle me donna aſſez de ſujet de me louer d'elle. Mais, Madame, les plaiſirs de l'amour ſont établis ſur des fondemens ſi peu ſolides, qu'ils ſont ſujets à de grandes révolu-

volutions. Jusques-là je m'étois endormie dans le sein de la prospérité, s'il est permis de parler ainsi; mais, enfin, il étoit tems que j'éprouvasse à quelles traverses la galanterie expose les femmes.

Le Président, qui commençoit à s'ennuyer de ma résistance, & qui ne vouloit pas voir qu'il n'en devoit imputer la cause qu'au peu de mérite qu'il avoit, s'avisa de chercher à pénétrer dans mon cœur. Pour le faire avec plus de facilité, il gagna cette Demoiselle, qui m'avoit si bien tirée de l'embarras du premier Billet. La perfide Limelville lui conta donc tout ce que je viens de vous dire, & n'oublia pas le Chevalier du *** & le Comte de la***. Cependant, l'amour que le Président avoit pour moi, n'empêchant pas qu'il ne conservât de la prudence, il voulut être convaincu de mes intrigues par ses propres yeux. Un soir que le Prince étoit avec moi dans mon cabinet, Limelville en fit avertir le Président. L'avis lui causa de l'inquiétude; mais, comme il est peu d'Amans qui n'aiment à se flatter, il crut d'abord que je ne prenois aucun intérêt à la visite du Prince; & pour le savoir, il dit à sa Femme qu'elle m'envoyât prier de venir jouër à l'Hombre chez elle. Je dis à celui qui vint de sa part, que je n'y pouvois aller, parce qu'il faloit que je répondisse à une longue lettre que j'avois reçue de mon Mari. Je crus que cette défaite me tireroit d'affaire, mais elle ne fit qu'irriter le Président. Il vit bien que je cherchois à me conserver un tête-à-tête; & pour m'en faire rougir, il proposa à sa Femme, & au Duc, de venir chez moi. Je n'avois pris aucune précaution pour les recevoir, & je ne les entendis que quand ils furent dans mon antichambre. J'y allai avec précipitation; & voulus les faire entrer dans un autre appartement; mais le Président me repoussa, & prit un flambeau avec lequel il entra dans un cabinet, où il trouva le Prin-

Prince un peu en désordre. Ils se saluérent de l'air qu'il est aisé de s'imaginer, & repassérent ensemble dans le lieu où la Présidente étoit demeurée avec le Duc: après quoi le Président m'obligea d'aller avec lui dans la même chambre, où il avoit refusé d'entrer un moment auparavant.

Je n'eus pas le tems de faire de grandes réflexions sur ce que j'avois à lui alléguer, pour me justifier de n'avoir point voulu aller chez lui, & d'être demeurée tête-à-tête avec le Prince. Vous le dirai-je, Madame? La jalousie qu'il en prit, fut si violente, qu'il me donna un soufflet de toute sa force. Après ce terrible emportement, il me dit tout ce qui pouvoit m'accabler de honte. Je ne sai comment je pus soûtenir tous ces outrages. Le peu que je m'y trouvai sensible, me fit convenir avec moi-même, qu'il falloit que je me fisse un plaisir d'être battue. Loin de repousser l'emportement par l'emportement, je m'imaginai que le Président, qui étoit l'homme du monde le plus modéré, ne s'étoit porté à une violence si injurieuse, que par un excès de jalousie, qui n'est jamais sans amour. Quand il eut cessé de parler, je voulus me justifier, en lui disant que je n'avois ôsé refuser au Prince l'entretien qu'il étoit venu me demander, de peur qu'il ne crût que quelque affaire de cœur m'eût empêchée d'avoir pour lui cette complaisance. Taisez-vous, perfide, interrompit-il, je sai toute votre intrigue. En effet il me dit ce qui m'étoit arrivé avec le Prince, le Chevalier & le Comte, & m'avertit qu'il avoit été informé de tout par Limelville. Après cela, la soumission fut le seul parti que je vis à prendre. Ce fut assûrément le plus sûr pour moi.

Pendant que je m'attachois à dissiper les soupçons du Président, le Prince & la Présidente passoient des momens assez fâcheux. Le premier crai-

craignoit que je ne me raccommodaſſe avec le Préſident aux dépens de ma fidélité, & la Préſidente mouroit de peur que je ne ſacrifiaſſe à ſon Mari tous les ſecrets qu'elle m'avoit confiés. Rien de tout cela n'étoit arrivé. J'avois ſeulement cherché à le convaincre qu'il avoit eu tort d'être jaloux; & l'intérêt que j'avois à ménager ſon eſprit, m'avoit fait imaginer de ſi bonnes raiſons, & trouver des paroles ſi éloquentes, qu'enfin je le réduiſis à me demander pardon. Ainſi nous retournâmes trouver la compagnie en aſſez bonne intelligence pour des gens qui avoient eu un ſi grand démêlé.

Le Prince & la Préſidente parurent un peu ſurpris, qu'un ſi grand trouble fut ſitôt appaiſé. Je cherchois à voir dans leurs yeux ce qu'ils en penſoient; mais ils étoient ſi occupés à ſe regarder, qu'ils ne s'apperçurent pas de ce que les miens leur vouloient apprendre. Comme le jeu n'étoit que le prétexte de cette viſite, & que le tems de jouër s'étoit paſſé à toute autre choſe, on ſe ſépara. Je chaſſai Limelville, & le Préſident ne voulut plus l'écouter. Je crus donc être aſſez bien ſortie d'une affaire dangereuſe, mais je m'abuſai; car il arriva de grands changemens dans nos commerces. Limelville avertit la Préſidente de tout ce qu'elle ſavoit, & ne le cela pas non plus au Prince. Je fus fort ſurpriſe le lendemain de trouver une fort grande froideur dans les maniéres de l'un & de l'autre. Ils ne m'en dirent point la raiſon. Je vous avoue même que je ne cherchai guéres à la pénétrer. Nous nous promenions à l'Arſenal, & le Duc nous y vint joindre. Il donna la main à la Préſidente; & le Prince commença avec moi une converſation ſi contrainte, qu'il pût à peine me dire qu'il étoit fâché de mon avanture du jour précédent. Ces airs glacés me firent tirer des conjectures certaines de ſon changement.

gement. Le Duc ne fut pas non plus fort satisfait du procédé de la Présidente, & nous pensâmes à peu près les mêmes choses. Ce fut, Madame, en cette occasion que je rappellai dans ma mémoire tout ce que le Président m'avoit dit de l'esprit du Prince. Il commença à me paroître moins digne de mon estime. Ce que j'avois trouvé en lui des maniéres du monde, me sembla alors une véritable brusquerie; au-contraire les actions du Président devinrent pour moi toutes pleines de graces. Il faut toutefois vous avouer, que ces pensées se détruisoient dans mon esprit, à mesure qu'elles y passoient; mais, enfin, elles y revinrent si souvent, que si je n'eus pas dessein d'en faire un Amant heureux, j'eus du-moins envie d'en faire un de ces Amis d'attachement qui durent autant que la vie. A dire vrai, je ne me connoissois pas encore: j'étois incapable de la conduite qu'il m'auroit fallu tenir pour un semblable projet.

La Présidente, de son côté, s'ennuyant du long repos dont elle jouïssoit avec son Duc, avoit goûté l'esprit insinuant du Prince. Je suppose même qu'elle avoit fait quelques avances; car, de l'humeur dont je le connois, il n'aime pas une Dame qu'il puisse nommer sa Mére, ou sa Gouvernante. Je voyois bien que je ne lui étois pas moins redoutable avec le Duc. Elle craignoit avec raison, que se trouvant en concurrence avec moi, je ne desabusasse le monde en général, & son Mari en particulier, de la fausse opinion qu'on avoit de sa vertu; mais, comme elle avoit de l'esprit, & qu'un jeune Amour s'en mêloit, elle prit le parti de m'abuser.

Je me promenois un jour seule avec elle dans son Jardin. J'eus le plaisir de lui voir faire plusieurs tours d'allée à grands pas, & de l'entendre soupirer comme si elle eût eu quelque profonde tristesse. J'attendois avec impatience où aboutiroient

voient toutes ces façons, lorsqu'elle prit la parole, pour me dire que l'esprit du monde étoit le plus dangereux ennemi des femmes; qu'il étoit incompatible avec le repos; qu'elle en avoit plus goûté dans l'austérité de sa retraite, qu'elle n'avoit trouvé de plaisirs dans la liberté qu'elle avoit voulu se donner. Enfin, Madame, me dit-elle, il n'a pas été en mon pouvoir de vous cacher cette mélancolie & ces soupirs, qui sont les effets d'un combat qui se passe en moi-même entre un reste d'attachement pour le monde, & la résolution de l'abandonner sans retour.

Je ne m'opposai point aux résolutions de la Présidente. Je connus bien qu'elles étoient affectées, & qu'elle tenoit toujours au monde par d'étroits liens. Je la louai extrêmement de s'attacher au solide; &, quand elle me dit que l'expérience la confirmoit dans cette pensée, je l'assurai que quand j'en aurois autant qu'elle en avoit, je prendrois volontiers la résolution qu'elle alloit prendre. Cette matiére nous servit d'entretien cinq ou six jours, pendant lesquels je rencontrai plusieurs fois le Duc, qui tâcha de me faire consentir à être de moitié de vengeance avec lui; mais je voulois en avoir toute la gloire, & je me serois fait un chagrin de la partager avec un autre.

J'appris cependant que la Présidente voyoit le Prince chez sa Femme, qu'elle visitoit souvent sur le pied d'une Amie qui entroit dans leurs différends pour les remettre en intelligence, & que c'étoit en me sacrifiant. Je résolus à mon tour de la faire devenir la victime de mon ressentiment; mais je trouvai qu'il y auroit eu de la bassesse à trahir les secrets qu'elle m'avoit confiés, & j'établis ma vengeance sur un fondement plus délicat.

J'étois chez la Présidente, & son Mari m'avoit entretenue assez longtems en particulier. Elle me demanda, à son ordinaire, ce qu'il m'avoit dit.

Il me parloit, lui dis-je, du ſoir qu'il trouva le Prince avec moi, & me repréſentoit le tort que ſe fait une femme d'avoir commerce avec un homme de ce caractére. Il n'eſt pas plus honnête, me dit la Préſidente, de l'avoir avec mon Mari qu'avec le Prince. Comme les choſes n'ont pas changé depuis que vous les avez établies ſur le pied qu'elles ſont, repliquai-je, je ne vois pas quelle raiſon vous avez de les condamner aujourd'hui. Le ſcrupule d'y avoir contribué, repartit la Préſidente. Je le prens ſur moi, lui dis-je; & vous trouverez bon que je me conſerve un Ami que j'eſtime infiniment. L'aigreur que la Préſidente avoit pour moi, & celle que j'avois pour elle, firent de grands progrès en peu de tems. J'appris auſſi que l'inclination qu'elle avoit pour le Prince, n'alloit pas moins vite. Je n'en eus point de jalouſie; mais il eſt conſtant qu'une femme qui ſe pique de beauté, ne ſauroit voir ſans chagrin qu'une moins belle, & moins jeune, ait l'avantage de lui ôter un Amant. La curioſité que j'avois de ſavoir ce qui ſe paſſoit entre la Préſidente & le Prince, m'inſpira l'envie de gagner un des laquais du dernier. Il ne me fut pas mal-aiſé de le ſéduire; & ce fut lui qui m'apprit que la Préſidente, & ſon nouveau Galant, devoient aller pour un jour en Brie à cinq ou ſix lieues de Paris, à une maiſon du Préſident, où il me ſollicitoit depuis longtems d'aller paſſer quelques jours. Juſques-là je m'en étois défendue; mais, pour cette fois, ce fut moi qui l'en preſſai, auſſi bien que de garder le ſecret de notre deſſein, ſans toutefois lui en dire la raiſon. Je le priai d'agréer que j'engageaſſe la Princeſſe à être de la partie; car elle commençoit à ſe deſabuſer des calomnies qu'on lui avoit dites de moi. J'allai chez elle, & lui propoſai de venir prendre l'air à Ruël. Je crus lui devoir ainſi donner le change, parce qu'elle n'eſt

n'eſt pas femme avec qui on puiſſe prendre des meſures juſtes pour rien.

Je ne fis pas mal d'en uſer de cette ſorte, car elle ne manqua pas de dire à ſon Mari que nous allions le lendemain à Ruël. Il n'en fut pas fâché, dans la penſée qu'il eut qu'elle prendroit un chemin bien oppoſé à celui qu'il devoit tenir. Le Préſident n'eut pas moins de joie, quand ſa Femme lui dit qu'elle devoit aller le lendemain à l'Abbaye de St. Cyr, pour voir Madame Arangonnois qui s'y étoit retirée. Comme je ne voulois pas qu'il manquât rien à ma vengeance, pour la rendre complette j'écrivis un billet au Duc, & le priai de me venir trouver où j'allois; mais je déſeſpérai qu'il y pût venir, parce qu'on me dit qu'il étoit à Verſailles.

Je vis paroître avec une extrême joie le jour qui devoit me donner tant de plaiſir, & tant de confuſion à ma Rivale. Le Préſident n'en eut guéres moins que moi; car il ſe perſuada qu'il tireroit de grands avantages de cette partie. Il avoit donné ordre à ſes Officiers d'aller l'attendre chez lui, & de nous aprêter à manger; mais je fis ſi bien, qu'un de mes laquais les amuſa en chemin, & me chargeant d'appaiſer le Préſident s'il s'en mettoit en colére, j'allai prendre la Princeſſe, à qui je dis que nous n'allions pas à Ruël, parce que la Ducheſſe d'Aiguillon y étoit. Elle ſe laiſſa conduire où l'on voulut, car elle eſt femme d'une facile défaite. Nous allâmes trouver le Préſident, qui nous attendoit à la Porte Saint Antoine avec l'Abbé B***, & nous commençâmes notre voyage avec aſſez de gaieté; le Préſident, par de vaines eſpérances: la Princeſſe, par l'envie de ſe divertir; & moi, par la penſée de me venger pleinement de la Préſidente, & de mon perfide Amant. L'Abbé B*** ne fut pas de ſon côté ſans plaiſir, puiſqu'il ſe donna celui de réciter toute une Piéce de Théatre, qu'il

qu'il avoit achevée depuis peu de jours. Cependant il me paſſoit par l'eſprit de malignes joies qui me faiſoient faire des éclats de rire, dont il n'y avoit perſonne qui pût pénétrer la cauſe. Nous découvrîmes enfin la maiſon, & nous y entrâmes ſans être apperçus; car ce voyage ſe fit dans une ſaiſon où tout le monde étoit occupé à la campagne. Les gens de la Préſidente l'étoient auſſi à lui préparer un léger repas.

De l'anti-cour nous paſſâmes à pied dans la cour d'honneur, où le Préſident & la Princeſſe eurent le plaiſir de voir les laquais du Prince, & le caroſſe de la Préſidente. Quelque ſurpriſe que cette vue leur cauſât, elle ne ſuffiſoit pas pour me ſatisfaire. Il falloit qu'ils en viſſent davantage; & pour ne donner le tems à perſonne d'aller avertir nos Amans de la compagnie qui leur étoit arrivée, je pris les devans pendant que le Préſident interrogeoit un des laquais de ſa Femme. La Princeſſe me ſuivit, & nous allâmes avec toute la diligence que l'on peut s'imaginer dans un appartement bas que nous trouvâmes ouvert. Nous traverſâmes une grande ſalle, & pluſieurs chambres, ſans y rencontrer perſonne. Je commençois à craindre que nous ne nous fuſſions mépris; mais, enfin, j'ouvris la porte d'un cabinet, où la Princeſſe, le Préſident, & moi, trouvâmes le Prince & la Préſidente tête-à-tête.

Elle n'en parut, ni émue, ni ſurpriſe, & me dit avec une hardieſſe étonnante: Vous ne penſiez pas, Madame, rencontrer ici ſi bonne compagnie. Je n'ai pas voulu, continua-t-elle, que vous priſſiez la peine de venir dans une maiſon où j'ai quelque part, ſans m'y trouver pour en faire les honneurs. Je vous avoue, Madame, que, de la maniére dont la Préſidente me parla, je penſai oublier que je n'y étois venue que pour la ſurprendre. Elle ſoûtint l'avanture ſans être déconcertée;

certée; & son air ouvert, & qui n'avoit rien d'embarrassé, auroit confondu l'innocence même. Elle dit ensuite mille choses extravagantes au Président, à la Princesse, & à moi, sans épargner même l'Abbé B***. Et quand le pauvre Mari lui demanda ce qui l'avoit empêchée d'aller à St. Cyr, & pourquoi elle étoit enfermée avec le Prince, elle répondit qu'elle vouloit se desabuser de ma conduite, & voir elle-même que j'étois indigne de son amitié. Pendant que la Présidente, & son Epoux, se disoient tout ce que l'effronterie & la jalousie sont capables d'inspirer à des gens qui sont possédés de l'une, & engagés à soutenir l'autre, la Princesse se crut obligée d'entrer avec son Mari en des raisonnemens de même nature; & sans aucun égard à la Principauté dont il l'avoit si glorieusement revêtue, elle lui dit quantité de choses qui obscurcissoient un peu ce titre éclatant. Le dénoûment n'auroit pas été dans les régles, ni ma vengeance parfaite, si le Duc eût négligé de venir. Il avoit reçu mon billet en revenant de Versailles, & il lui avoit été aisé de comprendre que je ne lui avois pas écrit, sans avoir dessein d'éclairer ses soupçons sur l'infidélité de la Présidente, qui depuis quelques jours lui faisoit entendre qu'un véritable remords la pressoit de rompre un commerce, qu'elle ne pouvoit accorder avec la piété.

Le Duc, ne la croyant pas dans ces sentimens, avoit fort envie de la convaincre. Ce fut pour cela qu'il prit seulement le tems de changer d'habit, & que montant à cheval avec un seul Page, il vint à toute bride où il étoit sûr de me trouver. Il ne pouvoit arriver plus à propos pour s'instruire. Il n'eut qu'à donner un peu d'attention, on lui eut bientôt appris ce qu'il ignoroit.

Ce fut la Princesse, qui prit le soin de l'en informer. Le Duc n'est pas homme à pardonner aisé-

ment les fautes de cette nature ; & s'il n'épargne pas les innocentes, on peut juger de ce qu'il fait contre les coupables. Il crut n'avoir point à balancer. Il s'abandonna au plaisir de la vengeance : & sans considérer que l'Amant & le Mari l'écoutoient, il prit la parole de ce ton railleur qui lui est naturel, aussi bien qu'à tous ceux qui sont voisins de la Garonne. Madame, dit-il en s'adressant à la Présidente, je venois pour participer aux douceurs de vos méditations, vous demander quel fruit vous en avez tiré, & si elles ont achevé de détruire l'amour que vous m'avez si souvent jurée : mais je vois bien, continua-t-il, que votre nouveau Directeur a plus de part au changement de votre conduite, que les saintes résolutions que vous m'avez opposées ; & qu'il a tout-à-fait éteint des feux que j'avois, à mon avis, assez bien entretenus depuis un an. Je vous dirai même que je vous voyois sans chagrin reprendre une route dont je croyois vous avoir tirée : mais je serois coupable de tous les crimes de votre nouveau commerce, si je ne vous exhortois à mon tour d'être plus fidéle à Monsieur le Président que vous ne l'avez été jusqu'ici ; & si je ne l'avertissois de ne se plus laisser éblouïr au faux-brillant d'une vertu imaginaire.

Pendant que le Duc parloit ainsi, ce malheureux Mari, sa Femme, & le Prince, gardoient un silence tout plein de confusion. Ce n'est pas que les uns & les autres n'eussent assez de choses à dire ; mais on n'est pas éloquent, lorsqu'on joue le rôle qu'ils jouoient tous trois.

La Princesse, qui écoutoit le Duc avec un plaisir inconcevable, ne put s'empêcher de s'écrier quand il eut fini : Ah ! que Monsieur le Duc a d'esprit ! Il n'étoit pas nécessaire qu'elle l'excitât à recommencer un discours sur lequel il avoit tant de matière à s'étendre. Quoi ! Monsieur le Président,

fident, reprit-il, êtes-vous insensible à la conduite de Madame votre Femme, & n'ouvrirez-vous jamais les yeux sur les injustices qu'elle vous fait? Ne savez-vous pas, que dans le tems que vous aviez un Procès de crime contre un homme de votre profession, avec lequel vous ne vouliez point d'accommodement, elle vivoit avec lui sans aucune querelle, & sacrifioit votre gloire & la sienne, à sa passion déréglée? Avez-vous ignoré que le Marquis de Saint *** n'ait été fortement de ses Amis? Et comment ne vous êtes-vous point apperçu que je n'étois pas mal avec elle?

Vous voyez bien, Madame, que ce que le Duc venoit de dire, n'étoit que trop suffisant pour donner au Président de grandes lumières de la fausse pruderie de sa Femme: mais, comme il en auroit pu dire encore davantage, la Présidente l'interrompit, pour répondre, disoit-elle, à ses impostures; car elle appelloit ainsi la raillerie qu'il faisoit de ses intrigues. Le Prince m'en paroissant irrité, j'eus peur qu'il ne querellât le Duc, & que je n'eusse à me reprocher d'avoir été cause de leur différend. Je tirai ce dernier à part. Allons, lui dis-je, Monsieur le Duc, laissons ces époux en paix; ils pourront sans nous terminer leurs démêlés.

En effet, je l'obligeai à sortir, & nous allâmes dans un très-beau Jardin, pendant que l'Abbé B*** entreprit de remettre la paix entre les Maris & les Femmes. Quoique le Duc sût bien qu'il entroit un peu de jalousie dans mon procédé, & qu'il ne doutât point que je n'eusse véritablement aimé le Prince, il n'y fit point alors réflexion. Il me fit entendre qu'il étoit ravi de l'infidélité de la Présidente; qu'elle avoit seulement prévenu de quelques jours le dessein qu'il avoit pris de la quitter, pour ne s'attacher qu'à moi; que tout ce qu'il venoit de lui dire, ne partoit point

d'un véritable chagrin pour son changement, mais d'une secréte complaisance qu'il avoit pour tous mes sentimens.

Le Duc étoit bien fait, libéral, & magnifique; & je prévoyois bien, qu'après cet éclat je perdrois tout ensemble, le Prince, le Président, & sa Femme. Enfin, Madame, il faut l'avouer, j'étois prévenue de la pensée que le mérite d'une jeune personne n'est distingué que par le nombre des Amans qu'elle se fait; & que, pour passer agréablement la vie, elle doit du-moins en avoir un. J'écoutai donc le Duc, sans répondre toutefois aux protestations qu'il me faisoit de m'aimer jusqu'à la mort; mais je ne le rebutai pas assez, pour lui faire croire que ses protestations me fussent indifférentes.

J'avois une extrême envie de voir la Cour, où il étoit avec tous les agrémens qui accompagnent la haute naissance, les grands biens, & les éminentes dignités. Comme il avoit l'esprit pénétrant, & qu'il connoissoit l'envie que j'avois de paroître dans le grand monde, il me flatta jusqu'à m'assurer que je n'y verrois rien de si beau que moi. L'Abbé B*** me trouva fort occupée à écouter ce qu'on me disoit. J'appris de lui que le Président tâchoit de justifier sa Femme; qu'ils me chargeoient du malheur de cette journée; & que l'un & l'autre se proposoient bien de me perdre quand mon Mari seroit de retour. Le Duc, à qui cette menace déplut par l'intérêt qu'il commençoit à prendre en ma personne, pria l'Abbé de dire à la Présidente, qu'elle lui répondroit de l'événement, & qu'il publieroit dans le monde tout ce qu'il savoit de ses bonnes mœurs. L'Abbé s'acquitta de sa médiation avec une adresse délicate, & tout fut pacifié en apparence: mais, en effet, le Président ne put jamais se résoudre à me pardonner.

Quoi-

Quoique tout ce que je vous dis, Madame, ait assez l'air d'un Roman, que les Héros fabuleux n'aient jamais besoin de manger, vous remarquerez, s'il vous plaît, que c'est ici une vraie Histoire, & que tous ceux qui la composent n'étoient pas exemts de cette nécessité. En mon particulier, je m'en trouvois fort pressée. Je priai l'Abbé d'en faire souvenir le Président; & ses Officiers, qui avoient eu le tems d'arriver, préparérent un repas fort propre. Pendant que l'on fut à table, l'Abbé s'avisa de parler des régles de la Tragédie, & des opinions de l'Abbé d'Aubignac sur le Poëme Dramatique. Peut-être traita-t-il cette matiére, parce qu'il faisoit des Piéces; peut-être aussi qu'il ne la traita, que pour empêcher qu'on ne parlât des différends que l'on venoit d'appaiser.

Depuis ce jour-là je ne vis plus toute cette société, & je ne pensai qu'à me montrer à la Cour, où j'allai avec une des sœurs du Duc. Mon visage, & ma taille, y firent plus de bruit que l'un & l'autre ne le méritoient; mais vous savez, Madame, que la nouveauté donne un grand prix dans le monde, & qu'il n'y a presque personne à qui elle n'ait l'art d'en imposer. C'est donc à elle que je dois attribuer toutes les douceurs que le Comte de Saux, & le Marquis de Villeroi, me dirent. La vanité que j'en fis paroître, donna lieu au Duc de se repentir de m'avoir fait respirer cet air; & ce qui acheva de me gâter, c'est qu'étant un jour à Trianon, je m'apperçus que le Roi lui demandoit qui j'étois, & qu'il me regarda d'une maniére à me faire croire qu'il ne me trouvoit pas desagréable. Le Duc me dit que je ne m'étois pas trompée.

Il faut avouer, Madame, que, quand une Femme est prévenue de sa fausse gloire, & qu'elle a l'esprit de coquetterie, elle est sujette à de grands

égaremens. Le Duc m'aiant assurée que je n'avois pas déplû au Roi, je conçus de ridicules idées d'une félicité imaginaire, & je crus pouvoir parvenir à toucher le cœur du Monarque. Je ne me montrois plus sans être parée comme si j'eusse dû paroître devant lui. J'eus aussi de grands égards pour ma conduite, afin qu'elle ne fût pas un obstacle à mes vaines espérances. Je dis vaines; car il est vrai que tous ces projets se passoient seulement dans mon imagination. A mesure que ces illusions se dissipoient, je m'humanisois avec le monde, & le Duc prenoit soin de me donner de grands divertissemens, pour tuer, disoit-il, la chimére qui m'avoit tant persécutée. Il aimoit le faste, & il ne se passoit presque point de jour qu'il ne me donnât quelque Fête galante. J'y faisois entrer cent femmes, plutôt par vanité, que par l'amitié que j'avois pour elles; car il est certain que les Coquettes n'aiment rien: mais je ne prévoyois pas que cet éclat, dont je me faisois un vain honneur, avançoit ma perte, & m'alloit plonger dans de grands malheurs.

Mon Mari eut ordre du Roi de s'aboucher avec le Comte de Vignory, qui étoit alors Gouverneur de Binch, pour quelque expédition secrète. Il arriva des difficultés qui apportérent du retardement à leurs desseins, & qui obligérent mon Mari de faire à Binch un plus long séjour qu'il n'avoit cru. Vignory, cherchant à le divertir, & peut-être à lui apprendre qu'il étoit homme à bonnes fortunes, le mena chez une Dame du voisinage de son Gouvernement, avec laquelle il sembloit n'être pas mal; & pour lui faire mieux voir que son crédit étoit grand dans la maison de la Dame, il lui dit qu'aiant su d'elle qu'elle avoit besoin d'une Demoiselle pour la servir, il en avoit fait venir une de Paris, qui avoit été à moi.

Mon

Mon Mari ne fut plus porté à faire la visite qu'on lui proposoit, que par l'envie de savoir de quelle maniére je vivois pendant son absence. Cette Demoiselle, dont Vignory lui parloit, étoit l'infidéle Limelville. Mon Mari la vit; & dans le désir de se venger de ce que je l'avois chassée, vous pouvez croire qu'elle lui conta tout ce qui pouvoit le rendre jaloux. Ainsi, comme elle avoit l'art de grossir les objets, & de donner l'apparence d'un grand crime à ce qui n'étott qu'une bagatelle, elle ne manqua pas de lui dire, que j'étois brouillée avec le Présidént, sa Femme, & le Prince, & tout ce qu'elle savoit de mes intrigues. Il la pria fort de ne découvrir à aucun autre un secret si important; & l'assura que quand il m'auroit punie, il la rappelleroit auprès de lui pour gouverner sa maison.

Après que Limelville l'eut si bien instruit, il ne pensa plus qu'à remplir les ordres qu'il avoit reçus, pour avoir sujet d'en venir rendre compte au Roi. Vignory & lui réussirent assez bien dans leur entreprise. Ils enlevérent un parti considérable des ennemis, & mon Mari revint enfin à Paris. Il étoit chargé d'une si bonne nouvelle, qu'il ne craignit pas d'être mal reçu de Sa Majesté, quoiqu'il fût venu sans un ordre particulier.

Pendant que toutes ces choses se passoient, je n'étois pas sans affaires; car le Duc n'est pas homme d'un commerce facile. Tout lui faisoit ombrage: les plus innocentes actions lui paroissoient criminelles; & je vivois dans une contrainte, qui commençoit à me devenir insupportable.

Un soir (& ce fut le plus terrible soir de ma vie) je m'avisai d'aller prendre l'air à la pointe de l'Ile. C'étoit le quartier où je logeois. Vous vous souviendrez, Madame, que le Duc avoit reproché à la Présidente, qu'elle avoit eu une affaire de galanterie avec le Marquis de Saint***. Mal-

heureuſement ce fut ce Marquis que je rencontrai, & je ne pus me diſpenſer de ſouffrir qu'il me donnât la main pour m'aider à marcher. Il m'avoit vue en divers endroits, & depuis peu à Verſailles, & mes maniéres aſſez engageantes lui avoient fait prendre beaucoup d'inclination pour moi. Je me faiſois un plaiſir d'entendre parler un homme qui ne me grondoit point; car le Duc s'étoit mis avec moi ſur le pied du plus fâcheux de tous les maris du monde. Je l'écoutai donc aſſez longtems; & quand il m'eut dit tout ce qu'il avoit envie de me dire, je lui parlai du dégoût où j'étois pour tous les hommes en général; & je lui peignis le caractére d'un Amant tel que j'aurois ſouhaité d'en trouver un. J'exagérai enſuite la peine qu'on ſouffre à ménager un eſprit que trouble la jalouſie, & celle que l'on reſſent quand on eſt capable de la même paſſion. Je contois ſous de faux noms les bizarreries de mon Mari, & celles du Duc; & les ſujets de plainte que m'avoient donnés tous ceux qui m'avoient aimée. Enfin, je parlois à cœur ouvert au Marquis, ſans m'imaginer être entendue de perſonne. La nuit étoit obſcure, & je ne remarquois point que le Duc marchoit ſur nos pas, le viſage enveloppé dans un gros manteau. Je fis encore quelques tours, & je me retirai ſans vouloir ſouffrir que le Marquis me vînt conduire chez moi. En y arrivant, j'appris que le Duc m'attendoit. Je compris bien qu'il ne me préparoit pas une agréable reception. Je ne me trompai point. Après m'avoir dit toute la converſation que je venois d'avoir avec le Marquis de S***, il paſſa rudement des paroles aux effets; &, quoique ma faute ne conſiſtât qu'en une fort grande imprudence, il ne laiſſa pas de me punir auſſi rigoureuſement que ſi c'eût été un crime effectif.

Cependant, comme il eſt naturel de ſe plaindre dans

dans une pareille occasion, je me trouvai fort éloquente en celle-ci. Je faisois donc de grands reproches au Duc des outrages que j'en recevois, lorsque j'entendis un fort grand bruit dans la rue. J'étois trop remplie de mes propres affaires, pour pouvoir penser à celles des autres. Le Duc mit la tête à la fenêtre, pour voir si le desordre qui mettoit tout en rumeur, n'étoit point causé par ses laquais. Ils ne l'avoient pas commencé: mais, aiant entendu de loin qu'il se faisoit devant la porte de ma maison, ils étoient accourus; &, sans discerner l'attaquant d'avec l'attaqué, ils frappoient indifféremment sur tout ce qu'ils rencontroient. Pendant tout ce démêlé, je discernai une voix qui ne m'étoit pas inconnue, & qui appelloit tous les domestiques que mon Mari avoit laissés auprès de moi en partant. Ils n'étoient pas en lieu à pouvoir répondre, puisque je les avois tous chassés. Vous pouvez juger avec combien de surprise je les entendois ainsi appeller. Je ne comprenois pas bien qui ce pouvoit être; mais cette nuit devoit être pour moi toute pleine de surprises, & de fâcheuses avantures.

Pendant que je m'appliquois à écouter cette voix, je vis entrer mon Mari comme un homme à qui la colére a fait perdre la raison. Il s'en prit à tout ce qu'il trouva sous sa main, & sans aucun égard pour la personne du Duc, il alloit fondre sur lui, si la perte de son sang ne l'eût fait tomber dans une fort grande foiblesse. Quand il fut revenu de son évanouïssement, on le porta à sa chambre: ses gens le mirent au lit; & j'appris par son valet-de-chambre qu'il étoit à Paris depuis deux jours, & qu'il avoit voulu venir seul pour me surprendre. Je ne pus en apprendre davantage de ce valet, qui apparemment ne savoit que ce qu'il me dit. C'en fut assez pour me faire croire que j'avois besoin de la protection du Duc.

Il me la promit, & j'envoyai prier un Parent de mon Mari de venir lui faire dire les sujets de l'emportement qu'il avoit marqué. Ce Parent, qui m'avoit toujours assez aimée, arriva lorsque les Chirurgiens achevoient de mettre le premier appareil à ses blessures.

A quelque danger que mon Mari exposât sa vie en parlant beaucoup, il ne laissa pas de dire tout ce qu'il savoit à son Parent. Il le pria de me faire enfermer jusqu'à ce qu'il eût résolu avec ma famille de quelle manière il me traiteroit: mais, Madame, il est tems de vous apprendre ce qui avoit achevé de l'animer contre moi. Je vous ai dit qu'il étoit venu rendre compte au Roi de son expédition. Sa Majesté le reçut assez favorablement, & lui permit de demeurer huit jours à Paris. Il en avoit passé deux entiers chez le Président, qui n'avoit rien oublié de ce qui pouvoit me noircir auprès de lui: & pour me rendre encore plus coupable aux yeux du monde, ils concertérent que mon Mari se feroit attaquer par des gens attitrés, pour avoir lieu de faire dire partout que j'avois voulu le faire assassiner. Le hazard permit que les laquais du Duc le blessassent, pendant que leur Maître étoit chez moi. Il crut toutefois qu'il ne devoit se servir de cette imposture qu'à mon égard. Ainsi, en se plaignant d'un dessein si criminel, il justifia toujours le Duc; sachant bien que, quand il l'accuseroit d'y avoir eu part, il lui seroit difficile de le faire croire. Le Parent de mon Mari me conseilla prudemment de chercher quelque retraite avant qu'il eût reçu de nouveaux ordres pour m'enfermer. Je suivis son avis: j'emportai mes pierreries & de l'argent, & j'allai chez la Comtesse de ***, qui me reçut avec beaucoup de générosité. Après m'avoir dit tout ce qui pouvoit remettre quelque tranquillité dans mon esprit, elle prit adroitement son tems

pour

pour me parler du peu de soin que j'avois eu de conserver ma réputation; mais ce fut d'une maniére si honnête & si douce, qu'elle me donna du repentir sans confusion.

La blessure de mon Mari ne se trouva pas si dangereuse qu'on l'avoit crue; mais, à mesure que son mal diminuoit, sa colére devenoit plus violente, & je me vis dans la nécessité, non seulement de quitter Paris, mais le Royaume. Je me résolus donc à me mettre sous la protection de Madame la Duchesse de Savoye. Le Duc approuva mon dessein; & la charitable Comtesse me donna des lettres pour toute cette Cour, où elle avoit de fort grandes habitudes.

Je me fis nommer Madame de Courcilly, & je partis par la diligence de Lyon, avec une fille que je n'avois jamais vue que lorsque je montai en caroſſe, & un homme appellé Bernard, dont je connoissois la fidélité & la discrétion. Nous occupions trois places; les autres étoient remplies par l'Abbesse de Bly, deux Religieuses, & un riche Banquier de Génes nommé Hiéronymo Spichetti.

Par toutes les choses que je vous ai dites, vous jugez bien, Madame, que je devois avoir l'esprit occupé de mes fâcheuses avantures, & de celles où j'allois être exposée; mais je ne laissai pas d'avoir du chagrin, en faisant réflexion que le Duc m'avoit vue partir avec une tranquillité, qui me fut plus insupportable que tous les mauvais traitemens de mon Mari. La pensée de me voir sans Amans me désola: car, par la froideur de ses adieux, je ne le mettois plus qu'au nombre de ceux qui l'avoient été.

Ces folles réflexions me tenoient dans une réverie profonde, quand il prit envie à l'Abbesse de Bly de régaler la compagnie de mon Histoire. J'eus le plaisir de la lui entendre conter tout au,

long, avec des circonſtances ſi fauſſes & ſi ridicules, que je penſai vingt fois l'interrompre pour lui dire qu'elle ne diſoit pas vrai. Jugez de l'embarras où je pouvois être, quand elle m'adreſſoit la parole pour me faire convenir que j'étois la plus coupable femme du monde. Enfin, je fus réduite à leur faire un conte plein d'avantures inventées, pour faire finir un entretien qui me faiſoit peine à écouter.

Voici, Madame, un endroit où vous pouvez remarquer la fatalité de mon étoile. A peine étions-nous arrivés à la premiére dînée, que je vis entrer le Marquis de Saint ***. Vous croirez peut-être qu'il y étoit venu par mes ordres. Non aſſurément, Madame: ce fut le ſeul hazard qui s'en mêla. Il alloit en Savoye de la part du Roi, pour faire des complimens à Leurs Alteſſes Royales ſur la convaleſcence de Madame la Ducheſſe de Savoye, qui avoit penſé mourir. Ce qu'il y a de vrai, c'eſt qu'aiant appris qu'il y avoit encore une place dans le caroſſe qui n'étoit pas occupée, il la prit, & quitta la Poſte ſans ſavoir qu'il dût me rencontrer. Quand je ſûs cette nouvelle, je raiſonnai avec Bernard, pour ſavoir ſi je devois me faire connoître; & nous conclûmes qu'il étoit impoſſible de me cacher à ſa pénétration, quelques ſoins que j'y apportaſſe. Je remontai pourtant en caroſſe, ſans me découvrir à lui: & comme il auroit pu connoître ma voix, je ne parlai point; mais l'Abbeſſe de Bly ne fit pas de-même. Nous n'eûmes pas plutôt fait une demi-lieue, qu'elle demanda au Marquis s'il ne ſavoit point l'hiſtoire de cette Dame, qui avoit voulu faire aſſaſſiner ſon Mari. Il lui répondit qu'il ne l'avoit pas entendue. La bonne Abbeſſe, qui la ſavoit par cœur, la recommença, ſans omettre une ſeule parole, de la maniére que je la lui avois déjà entendu dire une fois.

Lors-

Lorſqu'elle vint à me nommer, le Marquis lui impoſa ſilence, & lui dit que quand elle voudroit faire des contes, elle trouveroit aſſez de matiére pour cela dans ſon Couvent, ſans en prendre ailleurs. Cette réponſe fit tout l'effet que j'en pouvois eſpérer. L'Abbeſſe ſe tût; & il ſe fit un fort grand ſilence, qui dura tout le reſte de ce jour.

Je vous avoue, Madame, que je me ſentis fort obligée au Marquis, de m'avoir ſi honnêtement tirée de la médiſance de l'Abbeſſe. Le hazard voulut, qu'avant que nous arrivaſſions au lieu où nous devions coucher, on fut obligé de deſcendre de caroſſe pour paſſer un endroit un peu difficile, parce qu'il étoit nuit. Pour moi j'y demeurai, & les hommes deſcendirent.

Le Marquis aiant compris, par la maniére dont Bernard vivoit avec moi, qu'il étoit mon Domeſtique, lui demanda qui j'étois; & l'on ne peut avoir plus de joie qu'il en montra, quand il apprit que j'étois la même perſonne pour qui il avoit tant d'eſtime & d'inclination, & dont il venoit de prendre le parti contre l'Abbeſſe. Il étoit trop ſage pour me parler juſqu'à ce qu'il en eût une occaſion favorable.

En arrivant où nous avions à paſſer la nuit, le Marquis me donna la main, comme à une Dame inconnue, pour m'aider à deſcendre de caroſſe; &, en me conduiſant à la chambre où les Religieuſes & moi devions coucher, il me témoigna tout bas la joie que lui donnoit ma rencontre, & l'envie qu'il avoit de me ſervir. Hiéronimo Spichetti ne me faiſoit pas paroître moins d'empreſſement que le Marquis, mais je ne recevois pas ſes ſoins avec tant de complaiſance. Il n'en falloit pas tant pour donner matiére de parler à l'Abbeſſe de Bly, & à ſes Religieuſes, qui voyoient avec chagrin qu'on leur donnoit plus de tems qu'elles n'euſſent voulu, pour faire leurs priéres.

Enfin, nous arrivâmes à Lyon, où, ne connoissant personne, nous allâmes loger en Belle-Cour, le Marquis & moi, dans un lieu assez propre, où l'Italien nous mena. Celui-ci, suivant les maximes de sa Nation, nous observoit fort soigneusement; & jugeant bien, & par les maniéres du Marquis, & par le procédé que j'avois avec lui, que nous nous connoissions d'ailleurs, il ne douta point que nous n'eussions concerté notre rencontre. Il le dissimula, aussi bien que les sentimens qui l'avoient rendu si curieux sur mes affaires; & le Marquis & lui devinrent amis.

Comme il n'auroit pas été de la bienséance que je fusse arrivée à Turin avec le Marquis, Spichetti lui dit qu'il vouloit prendre soin de mon voyage, & m'épargner la fatigue de passer les Monts, qui du côté de la France sont fort incommodes par leur hauteur, & par le froid excessif qu'il y fait. Quoiqu'il n'eût pas une entiére connoissance de mes affaires, il savoit pourtant que je fuyois la persécution de mon Mari; si bien que, joignant l'opinion qu'il avoit avec le silence que j'avois observé pendant que l'Abbesse de Bly contoit mon histoire, il ne douta plus de la vérité. Il ne s'en expliqua toutefois, ni avec moi, ni avec le Marquis, à qui il se contenta de dire qu'il me vouloit faire voir la Provence; qu'il me feroit entrer en Savoye par l'Italie; & que partant de Lyon en même tems que lui, & nous mettant sur le Rhône, nous arriverions à Turin quinze jours après qu'il y seroit.

Je n'étois pas fâchée de voir la Provence, & j'acceptai la proposition de Spichetti, d'autant plus volontiers, qu'il me dit que ses affaires l'appeloient aussi à Turin dans le tems que je prétendois y être. Il me fit embarquer sur le Rhône jusqu'à Avignon.

Il ne faut pas, Madame, que j'oublie de vous dire,

dire, que Bernard n'avoit pas vu sans peine la facilité avec laquelle je m'abandonnois à la conduite de Spichetti. L'affection qu'il avoit pour moi, lui faisant ouvrir les yeux sur mes intérêts, l'avoit fait murmurer plus d'une fois de mon imprudence; mais je ne pouvois éviter de remplir ma destinée.

Lorsque nous fûmes à Avignon, Spichetti me logea dans une très-belle Bastide, qui étoit à un de ses Amis. Elle étoit située sur les Terres du Pape, à deux mille pas de la Ville, dont il me fit voir toutes les beautés.

Après y avoir passé trois jours, je lui fis connoître qu'il étoit tems d'en partir. Je n'ai garde, Madame, me dit-il, de prendre le soin d'aller vous livrer moi-même dans les bras de mon Rival. Ces paroles me frappérent comme un coup de foudre, & me firent envisager tous les malheurs que j'avois à craindre.

Elles furent suivies d'une infinité d'autres, dont Spichetti se servit pour me déclarer qu'il m'aimoit, & qu'il n'y avoit rien de si difficile qu'il n'entreprît pour se faire aimer de moi; ni rien de si violent où il ne se portât, si sa passion ne me touchoit pas. Je ne lui témoignai point que je crusse qu'il parloit sincérement. Je tournai en galanterie tout ce qu'il me dit, mais il ne me donna pas lieu de m'abuser sur cela; car il ne me quittoit plus, & sa persécution alla si loin, que je me vis obligée plus d'une fois de recourir aux plus fâcheuses extrémités, pour éviter les effets de l'emportement brutal qu'il faisoit paroître. Jusqu'ici, Madame, je n'avois été que trop sensible au plaisir d'aimer, & d'être aimée; il falloit que j'en fusse punie par les peines que cause l'aversion.

Je haïssois mortellement Spichetti. Si je prenois avec lui quelques apparences de douceur, elles nourrissoient ses espérances. L'aigreur l'irritoit; & je ne voyois qu'un miracle, où la fin de ma

vie,

vie, pour terminer mes malheurs. Bernard, qui s'étoit établi un droit de conseil sur toutes mes actions, me persécutoit de son côté de ce que je n'avois pas voulu suivre ses avis; & je vous avoue que je ne m'étois jamais trouvée dans un état si fâcheux. Enfin, Hiéronimo m'appellant un jour par mon véritable nom, me dit qu'il étoit instruit de toutes mes avantures, & que si je ne me déterminois dans huit jours à reconnoître l'amour qu'il avoit pour moi, il avertiroit mon Mari que j'étois entre ses mains; & qu'en attendant il me feroit observer si soigneusement, qu'il me seroit impossible de m'échapper.

Je m'obstinai à lui dire que je n'étois point ce qu'il me croyoit, mais je ne pus le persuader. Il n'ignoroit rien de mes affaires, & je n'ai jamais bien su par où il avoit pu en avoir une si parfaite connoissance. L'état déplorable où je me trouvai réduite, ne me laissa plus songer qu'à mourir. Je m'y résolus, plutôt que de consentir à satisfaire la brutale passion de l'Italien. Cependant, comme je n'ignorois pas que j'étois obligée de tout entreprendre pour me mettre à couvert de ses poursuites, avant que d'abandonner ma vie à mon désespoir, j'examinai en moi-même tout ce qui pouvoit contribuer à ma liberté. J'ôtai d'abord mes pierreries de ma cassette, des billets de change pour une somme considérable, avec quelque argent qui me restoit, & les lettres de recommandation que j'avois pour Madame de Savoye. Je mis le tout entre les mains de Bernard, sans que Spichetti s'en apperçût; &, en lui disant que ce seroit lui à l'avenir qui régleroit ma conduite, je le priai de trouver quelque moyen de me garantir des violences dont mon tyran m'avoit menacée. Nous convînmes que, pour le faire plus facilement, il feindroit de me quitter. Il le fit en apparence, & gagna le Jardinier de la Bastide où j'étois, afin de

me

me donner des nouvelles de ce qu'il avanceroit pour mon repos.

Le tems que Spichetti m'avoit marqué, approchoit, & je ne voyois pas mes affaires en meilleur état, lorſqu'il me vint dans l'eſprit de lui demander encore quelques jours. Il crut devoir me les accorder, parce que je lui faiſois entendre que la perſévérance de ſon amour commençoit à me toucher. Ce fut en ce tems-là que, s'imaginant pouvoir m'éblouïr par ſes richeſſes, il m'en fit concevoir des idées, qui, dans tout autre eſprit que le mien, auroient pu lui tenir lieu d'un fort grand mérite; mais je ne fus point ſenſible aux offres qu'il m'en faiſoit. Je n'avois plus qu'un jour à paſſer pour arriver à celui que Spichetti attendoit avec tant d'impatience, lorſque je fus avertie que tout étoit prêt pour me tirer de ſes mains; que je n'aurois qu'à deſcendre par une échelle de corde que l'on poſeroit la nuit à la fenêtre de ma chambre qui répondoit ſur le Jardin; que je trouverois deux habits d'hommes pour moi, & pour ma femme-de-chambre, dans la maiſon du Jardinier; & qu'à cent pas du Jardin Bernard m'attendroit avec des chevaux. Quoique ce projet fût fort bien imaginé, il en eût cru le ſuccès plus difficile qu'il ne lui parut, s'il eût fait réflexion que Hiéronimo étoit Italien, amoureux, jaloux & ſoupçonneux; & que ce ſont de terribles monſtres à endormir dans une entrepriſe de cette importance: mais c'eſt dans les grands périls que l'on prend les fortes réſolutions. Il arriva une choſe qui m'applanit de grandes difficultés. Spichetti fut pris d'une fiévre violente avec un transport au cerveau, qui toutefois lui laiſſa aſſez de raiſon pour lui faire donner ordre qu'on m'enfermât dans ma chambre. Ce foin ne m'empêcha pas d'en ſortir de la maniére qu'on me l'avoit propoſé;

posé ; & nous marchâmes toute la nuit, sans savoir quelle route nous tenions.

Enfin, lorsqu'il commençoit à faire jour, nous nous trouvâmes sur le haut d'une montagne, d'où nous en découvrîmes une infinité d'autres qui formoient une solitude extrêmement agréable. Nous allâmes jusqu'au lever du Soleil par des chemins peu battus, qui nous menérent enfin à un Hermitage dans une situation fort solitaire.

Les charitables Hermites que j'y trouvai, me reçurent le mieux qu'il leur fut possible. Je n'avois jamais été à cheval; j'étois fatiguée, & j'avois besoin de me reposer. Je demandai un lieu pour cela, & le plus ancien de ces Hermites me fit entrer dans une Cellule fort propre, où je dormis quelque tems. Les inquiétudes qui occupoient mon esprit m'aiant réveillée, j'allai rejoindre l'Hermite, qui m'avoit fait apprêter un repas de légumes & de fruits, dont la propreté réparoit le défaut de l'abondance. C'étoit dans le commencement de l'Eté. Si j'avois eu le moindre penchant à passer ma vie dans un Désert, éloigné du bruit & du commerce du monde, j'aurois trouvé cette solitude bien plus belle; mais je n'étois pas en état d'entendre tranquillement le chant des oiseaux, ni de faire retentir les échos des lieux voisins, & moins encore de contempler la beauté des arbres & des rochers. J'avois assez d'autres soins qui me rempliſſoient l'esprit.

L'Hermite, qui prenoit celui de m'entretenir, s'apperçut bientôt que j'avois de grands chagrins. Il prit son tems pour me dire tout ce qu'il crut propre à me consoler. Je remarquai dans tout son discours plus de lumiére & de politesse, que les Hermites n'en ont ordinairement; mais ce qui me surprit plus que toute chose, c'est qu'après m'avoir regardée attentivement, il me dit que je portois

tois un habit qui n'étoit pas de mon sexe. J'eusse pu croire qu'il l'avoit connu à la délicatesse de mon visage & de ma taille; mais, continuant à me regarder, il ajoûta que l'amour avoit causé tous les malheurs de ma vie. Je lui donnai le moment de ma naissance, qu'il me demanda; & il me dit encore plusieurs choses en général, sur lesquelles il m'avertissoit de me précautionner.

Quoiqu'il me parlât de la maniére la plus sérieuse, je m'en fis pourtant un sujet de rire, ne pouvant m'imaginer que, pour être née un moment plutôt ou plus tard, je dusse être heureuse ou malheureuse. Cependant il s'étendit fort sur l'avenir; & les prédictions qu'il me fit, n'ont pas été fausses. Après cela je songeois à quitter l'Hermite, & à lui demander en quel lieu je pourrois me retirer pour y attendre des nouvelles de mes affaires, quand ma femme-de-chambre, qui s'étoit endormie par terre, fut piquée d'un Scorpion. Cet accident m'obligea de passer deux jours dans ce Désert. Pendant ce tems l'Hermite eut tant de considération pour moi, qu'il me conta son histoire, & se fit connoître pour un Homme de naissance. Sa vie étoit composée d'une infinité d'événemens singuliers; mais j'en ai tant à vous dire qui me regardent, que je ne vous parlerai de l'Hermite que dans les choses qui peuvent servir à mon récit.

Enfin, ma chére fille, me dit-il, vous voyez un Malheureux, qui s'est donné tout entier au Monde, & qui n'a lieu de s'en souvenir que pour avoir une véritable douleur des égaremens où l'ont porté ses dangereuses maximes. La connoissance que j'ai des disgraces qui accompagnent ceux qui n'en sont pas encore dégoûtés, me fait avoir beaucoup de compassion des vôtres, & m'inspire le dessein de vous servir. J'ai une de mes Amies à deux lieues d'ici, chez qui vous pourrez passer quel-

quelque tems avec plus de commodité, & de bienséance, que dans notre retraite. C'est-là où je suis d'avis que vous attendiez des nouvelles des choses dont vous voulez être informée; & moi, cependant, j'irai passer quelques jours à Avignon: je saurai ce que Spichetti est devenu, & j'établirai commerce avec un de ses Amis qui est le mien, afin de savoir toutes ses démarches. Je veux encore vous dire que le lieu où je vous conseille d'aller chercher votre asile, n'est pas moins agréable que celui-ci, & qu'il est fameux par plus d'une singularité. Le nom ne vous en doit pas être inconnu. C'est Vaucluse, qui fut autrefois la demeure du fameux Pétrarque, & de la charmante Laure. Vous y verrez cette source merveilleuse, qui a été celle de tant de beaux Vers; mais si ces objets vous frappent assez pour rappeller dans votre mémoire les amours de ce Poëte & de sa Maîtresse, ces mêmes objets, dont il ne reste plus que de confus & tristes vestiges, vous doivent faire penser que tout périt dans le monde. Je priai l'Hermite de me conter l'histoire des amours de Pétrarque; & après l'avoir entendue j'eus encore plus d'envie de voir sa demeure.

Nous nous séparâmes. Je pris une lettre qu'il me donna pour son Amie, avec un Livre des Poësies de Pétrarque en Italien, & lui marquai par mille remercîmens la reconnoissance que j'avois de ses bontés. Il recommanda fort à Bernard de ne me pas abandonner, & lui montra la route qu'il falloit tenir pour aller à Vaucluse.

Nous arrivâmes le soir chez Madame de Mézelon, dont la maison n'est qu'à un quart de lieue de la fontaine. Cette Dame, quoiqu'un peu avancée en âge, avoit encore bonne mine, & des restes de beauté qui faisoient connoître combien

il

il y avoit eu d'agrément dans sa personne. Elle étoit propre sans magnificence, & avoit beaucoup de politesse sans aucune affectation.

J'avois envoyé Bernard lui porter la lettre de son Ami, & elle l'avoit reçue avec joie. J'eus le bonheur de ne lui déplaître pas, & elle me donna mille marques d'honnêteté. Le bon Hermite, qui lui apprenoit par cette lettre ce que je lui avois confié de ma naissance, lui découvroit aussi mon déguisement, & l'engageoit à me garder le secret sur l'un & sur l'autre. Elle me le promit, & je n'ai pas eu sujet de me plaindre qu'elle ait manqué de discrétion.

Lorsque j'arrivai chez elle, elle me présenta sa fille, que je saluai comme un Cavalier, avec l'embarras où vous pouvez penser que me mit un compliment que je n'avois pas accoutumé de faire. Elle étoit d'une beauté surprenante; & je connus par la suite, qu'il n'y avoit pas moins de charmes dans son esprit que dans son visage. Cependant, les premiéres civilités s'étant faites de part & d'autre avec assez d'agrément, je remarquai dans la Mére & dans la fille une profonde tristesse dont je fus surprise. Je n'en ignorai pas longtems la raison; car la fille étoit en deuil, & la Mére ne pouvoit songer à son déplaisir sans verser des larmes à tous momens. C'étoit pour la mort d'un fils, qui avoit été tué en Candie. Elles m'en parlérent toutes deux comme d'un homme d'un mérite extraordinaire.

L'habitude que j'avois contractée avec la mélancolie, aiant un peu modéré ma gayeté naturelle, j'avois quelque conformité avec l'état où Madame de Mézelon & son aimable fille se trouvoient. C'est ce qui lia entre nous une amitié fort étroite, à-la-vérité par des motifs différens: car la Mére avoit appris qui j'étois; mais la fille l'ignoroit, & se laissa surprendre pour moi d'une très-

très-forte inclination, qu'elle combattit par toutes les raisons qui pouvoient l'en détourner: mais c'étoit mon étoile, plutôt que mon mérite, qui me faisoit rencontrer l'amour sous toutes les figures que je pouvois prendre. Après avoir passé quelques jours à Mézelon, j'envoyai Bernard à Turin, pour apprendre des nouvelles du Marquis de S***, & pour savoir s'il y avoit apparence que je pusse y demeurer agréablement pendant mon exil. J'écrivis aussi à Paris; & Madame de Mézelon me donna une adresse à Sorgue, pour y recevoir les réponses de mes lettres.

Le pauvre Bernard ne put me quitter sans m'en faire voir un regret sensible. Il revint vingt fois de mon antichambre pour prendre congé de moi, & dix fois encore de plus loin; son affection lui fournissant toujours de nouveaux conseils à me donner pour ma santé, pour ma sûreté, ou pour ma conduite.

Je visitai Vaucluse; & cet aimable séjour me fit faire de grandes réflexions sur tous les lieux que Pétrarque & Laure y avoient choisis pour passer dans une heureuse retraite les plus doux momens de leur amour, & de leur vie. Je me disois à moi-même, que je n'avois jamais eu de véritable bonheur; que le seul désir de plaire m'avoit toujours occupée; & que je ne connoissois point les douceurs charmantes que cause l'union de deux cœurs sincérement touchés l'un pour l'autre.

L'aimable Félise (c'est ainsi que s'appelloit la fille de Madame de Mézelon) étoit servie par une Demoiselle qui avoit assez d'esprit, & qui s'appelloit Thérése. Ces filles prenoient tout le soin possible d'empêcher que je ne m'ennuyasse avec elles, & nous allions tous les jours du côté de Vaucluse, parce que ce beau lieu nous inspiroit de fort agréables conversations sur tout ce qu'on publioit qui s'y étoit passé autrefois. Je savois l'Ita-

Italien, Félize & Théréſe ne le ſavoient pas aſſez pour bien entendre les Poëſies de Pétrarque. Je leur expliquois, avec un fort grand plaiſir, ce qu'il avoit écrit le plus tendrement. Félize, qui témoignoit n'en prendre pas moins à m'écouter, me jettoit de tems en tems des regards pleins de langueur; & j'étois aſſez ſavante à ce langage muët, pour comprendre ſans autre explication tout ce que ſes yeux me vouloient dire: mais je feignis de ne le pas deviner, & ſouhaitois mille fois qu'il ne lui prît pas envie de me découvrir ſes ſentimens plus ouvertement.

Tous mes ſouhaits furent inutiles, & la trop tendre Félize ne put ſe défendre de me déclarer qu'elle m'aimoit. Je reçus cet aveu avec autant de confuſion qu'elle en eut à me le faire. Comme les Amans ſont ingénieux à ſe tourmenter, elle ſe perſuada que mon cœur étoit prévenu de quelqu'autre objet; ſi bien que la jalouſie ſe joignant à l'amour, elle tomba tout à coup dans un chagrin qui diminua beaucoup ſa beauté, & qui me fit une véritable compaſſion.

Madame de Mézelon s'apperçut ainſi que moi du ſujet de ce chagrin; car cette Dame n'avoit pas ignoré les miſtéres de l'amour: mais, ne voyant rien à redouter de celui que ſa fille avoit pour moi, elle ne la voulut pas détromper aux dépens de mon ſecret. Pour moi, je ne pus me réſoudre à l'abuſer plus longtems. J'allai un jour dans ſa chambre, après avoir prié Madame de Mézelon d'occuper Théréſe, pendant que je parlerois à Félize. Je la trouvai ſeule, la tête appuyée ſur ſa main gauche, la vue attachée à terre, & enfin dans une attitude propre à peindre une perſonne fort mélancolique. L'habit qui cachoit mon ſexe, lui donnant quelque ſcrupule pour le tête-à-tête que je cherchois, elle ſe leva pour faire venir Théréſe; mais je l'arrêtai par la robe.

Ma

Ma chére Félize, lui dis-je, je vous conjure, par toutes les marques d'amitié que vous m'avez données jusqu'ici, de vouloir bien m'accorder une audience dont personne ne puisse être témoin. Hélas! me répondit Félize, que pouvez-vous me dire, que mon malheur ne m'ait déjà fait prévoir? Je veux, repris-je, vous desabuser de l'opinion que vous avez que je ne suis pas assez sensible à la tendresse que vous m'avez fait paroître, & vous donner de la mienne la plus grande marque que vous en puissiez jamais recevoir.

A ces mots elle me regarda pour voir dans mes yeux ce que j'avois à lui dire, & par la langueur des siens il me fut facile de connoître que son cœur étoit véritablement touché. Enfin, je lui avouai que je ne pouvois répondre à son amour que par la seule amitié, & lui découvris que j'étois femme. Mais, Madame, bien loin que cette confidence rétablît le calme dans son esprit, elle ne servit dans ce moment qu'à lui causer plus de trouble. La confusion de m'avoir découvert ses sentimens la fit rougir; & par une nouveauté particuliére, elle avoit regret à un amour dont elle sentoit qu'il lui seroit impossible de se défaire, quoiqu'elle n'en eût éprouvé que les rigueurs, & qu'elle sût bien que je n'y pouvois répondre. Je fis ce que je pus pour lui faire comprendre, qu'une amitié réciproque étoit le plus grand & le plus solide de tous les plaisirs. Elle eut beaucoup de peine à m'en croire: toutefois sa raison fit en peu de jours ce que tous les conseils que je lui donnai, n'avoient pu obtenir d'elle dans cette conversation. Elle surmonta la force de son penchant; mais je connus bien, quand je la revis, qu'il lui en avoit couté quelques larmes.

Depuis ce tems-là elle s'accoutuma à mon sexe.

sexe. Nous passâmes plus de quinze jours ensemble avec beaucoup de tranquillité & de douceur. Un soir, que nous étions allées à la fontaine de Vaucluse, après un long entretien sur différentes matiéres, je me laissai surprendre au sommeil, & je dormois la tête sur les genoux de Félize, quand deux Cavaliers passérent. Félize ne les reconnut point, parce qu'ils détournérent un peu la tête, & qu'ils n'étoient pas assez près de nous, pour lui donner lieu de discerner tous les traits de leur visage. L'un des deux ne laissa pas de rappeller en elle l'idée de ce cher frére, qu'elle avoit si tendrement aimé. Elle m'éveilla pour me le montrer; &, quoi que je ne le visse que de loin, je le trouvai très-bien fait.

Quand nous fûmes rentrées au logis, nous allâmes dans la chambre de Madame de Mézelon, qui étoit toute accablée de douleur. Ah! Chevalier, me dit-elle (car je me faisois appeller ainsi) ne suis-je pas bien malheureuse? Mon affliction commençoit à céder au pouvoir du tems, & je me faisois une raison sur la nécessité de souffrir patiemment la perte de mon fils, quand on me vient dire, qu'on l'a vu passer à cent pas de cette maison. On me le dépeint dans le même état où il étoit, quand il vint me dire adieu. Cette tendre Mére ne put s'empêcher de donner des larmes à un souvenir si cher, & si douloureux. Nous lui dîmes ce que nous avions vu, & cela acheva de la désoler. J'eus bien de la peine à ramener son esprit, & à lui faire entendre qu'il est des ressemblances si justes, qu'on s'y trompe tous les jours. Je l'avois entretenue jusqu'à minuit, & je me retirois dans ma chambre, quand le portier m'apporta un billet, qu'on lui avoit mis entre les mains, pour me donner. Voici ce qu'il contenoit:

JE ne veux pas entrer dans une maison que vous avez desbonorée, jusqu'à ce que je vous aie ôté la vie, pour vous punir de votre ingratitude. Mes yeux m'ont convaincu de la bonte que l'bonneur m'oblige à laver dans votre sang; & j'ai d'ailleurs de trop sûrs témoins de votre lâche conduite, pour en pouvoir être desabusé. Je vous attendrai demain au lever du soleil, au même endroit où vous étiez bier avec mon indigne sœur. Ne manquez pas de vous y trouver, & donnez lieu à ma juste vengeance, si vous ne voulez que je prenne une résolution plus violente.

Jugez, Madame, avec combien de surprise je connus que j'avois une affaire sur les bras. Je compris sans peine ce qui me l'avoit attirée, & j'allai sur l'heure montrer ce cartel à Madame de Mézelon, qui en eut toute la joie que l'on peut s'imaginer. Elle attendit avec une extrême impatience que le jour parût, pour se trouver au lieu du combat. Elle y alla seule. Toute Mére qu'elle étoit, il fallut qu'elle essuyât les reproches de son fils; car c'étoit lui-même. Elle les écouta en riant, & vous pouvez croire qu'elle ne fut pas fâchée de le voir ainsi sensible à la gloire. Après l'avoir laissé quelques momens dans l'erreur, elle l'éclaircit, en lui apprenant une partie de mon aventure; & lui confia le secret de mon sexe, qui demeura entre la Mére, la fille, & le fils. Celui-ci exagéra fort le dépit qu'il avoit eu de voir sa sœur qui souffroit un homme endormi sur ses genoux. Il ajoûtoit à cela, qu'il avoit été prêt de nous venir tuer l'un & l'autre; mais, que pouvant croire que sa sœur avoit été mariée pendant son absence, il s'étoit déterminé à s'en informer avant que de commettre une action d'un si grand emportement; qu'il s'étoit adressé à un homme qui avoit autrefois

fois été domeſtique dans ſa maiſon; & que cet homme lui avoit avoué qu'on me voyoit tous les jours avec Félize, dans tous les endroits de Vaucluſe; & que tout le Peuple en étoit ſcandaliſé.

Madame de Mézelon dit à ſon fils beaucoup de choſes à mon avantage, & elle me le préſenta, lorſqu'elle l'eut amené chez elle. Ce qu'il y eut de plaiſant en tout ceci, c'eſt que le bruit avoit déjà couru parmi tous les domeſtiques, que Mézelon m'avoit envoyé un cartel pour ſe battre contre moi. Ainſi, quand il me vint embraſſer, les mêmes gens qui avoient cru que nous étions ennemis, ſe mirent en tête que j'étois mariée avec ſa ſœur, & qu'on vouloit tenir la choſe ſecrette.

Après cette premiére entrevue, Mézelon donna quelques momens à ſe rafraîchir, & à ſe mettre en état de paroître devant moi. Enfin, Madame, que vous dirai-je? Le frére fut prévenu, en arrivant chez lui, des ſentimens que ſa ſœur avoit eus pour moi, lorſque j'y allai demander une retraite.

J'étois dans la chambre de Félize quand il y entra, & cette charmante fille, par preſſentiment, ou en raillant, me diſoit qu'elle étoit fort aſſurée que ſon frére ne me verroit pas longtems ſans rendre hommage à mes charmes. Auſſi-tôt qu'il fut aſſis, hé bien, mon cher frére, lui dit-elle, ne me trouveriez-vous pas auſſi coupable qu'hier, ſi vous n'étiez pas informé de la vérité? Souvenez-vous, ma ſœur, répondit Mézelon, que ma colére ne tomboit pas ſur vous, & je penſe que je vous excuſois en moi-même; mais je ne ſai ſi je n'ai pas encore plus de ſujet de me plaindre de ce beau Cavalier que je n'en avois, & ſi je ne pouſſerai point mon reſſentiment juſqu'à lui donner une ſeconde aſſignation à la fontaine de Pétrarque.

Comme le courage, lui dis-je, ne m'eſt pas venu depuis hier au ſoir, vous pourriez revenir ſans m'y trouver, comme vous avez fait ce matin. Sérieuſement, Madame, reprit Mézelon, je crois que vous en auriez fait autant que moi, ſi vous aviez été en ma place. Je vois un Cavalier fort bien fait avec ma ſœur, il eſt auprès d'elle dans une poſture très-familiére. Je demande s'ils ne ſont point mariés, on me dit que non. Après cela il me ſemble.... Je ne blâme point votre procédé, lui dis-je en l'interrompant: je ſouhaite ſeulement qu'il vous ſerve à vous apprendre qu'il ne faut jamais juger ſur les apparences, quelque fortes qu'elles ſoient.

Cette converſation, qui dura longtems, me fit connoître que Mézelon avoit infiniment d'eſprit; & celles que j'eus depuis avec lui, ne me permirent pas de douter qu'il ne m'aimât véritablement. Le moyen, Madame, d'avoir reſpiré cinq ou ſix mois l'air de Vaucluſe, ſans avoir le cœur touché d'amour! ce fut alors que ce qui ſe paſſa dans le mien, me fit demeurer d'accord avec moi-même, que je n'avois jamais rien aimé, & que j'avois ſeulement ſouffert que l'on m'aimât. Je n'avois point ſenti juſques-là ces agréables inquiétudes dont le cœur eſt prévenu, quand il n'eſt pas encore fortement déterminé à s'abandonner à l'amour. J'avois toujours ignoré ces plaiſirs ſenſibles, dont il eſt pénétré dans les commencemens d'une paſſion; ces riens, qui font de ſi grands effets; enfin, toutes ces choſes que les indifférens appellent folie, & dont les Amans font leur plus agréable occupation. J'oubliai tous mes malheurs; & le ſeul que je craignis, fut celui d'être obligée de me ſéparer de Mézelon. Je ne voulus pas même ſonger que le retour de Bernard pourroit m'engager à faire un voyage. J'accommodai encore ma morale à mon amour; & je me diſois ſou-

souvent, que la haine que mon Mari m'avoit fait paroître, ne rendoit pas la foi conjugale une obligation indispensable pour moi. En un mot, Madame, je ne défendis que ce qui regardoit ma gloire autant que la sienne; & je comptai le reste pour rien.

Si la plupart des femmes du monde étoient sincéres, elles avoueroient ingénûment ce que j'avoue aujourd'hui; car je ne crois pas être la premiére qui en ait usé de cette sorte. Le retour de Mézelon attira chez lui une infinité de personnes considérables. Il étoit extrêmement aimé: & tous ceux qui le voyoient, prenoient plaisir à lui faire conter sa fausse mort, & sa résurrection; & c'est de quoi nous ne lui avions point encore parlé.

Un soir, que j'étois avec sa Mére, sa sœur, & une de ses parentes, on l'engagea au récit de ce qui lui étoit arrivé pendant son voyage de Candie. Voici dans quels termes il le fit.

HISTOIRE DE MEZELON.

JE m'embarquai dans le vaisseau de Monsieur le Duc de Beaufort, & je ne saurois vous dire, Mesdames, si la navigation fut agitée ou tranquille. Je sai seulement que je fus malade tant que nous fûmes sur mer; que j'arrivai en Candie sans avoir paru sur le tillac; que dans

tout le trajet, ce que je souffris, m'occupa trop pour me permettre d'apprendre aucun terme de Marine. Lorsque j'eus pris terre, ma santé se rétablit parfaitement, & je m'attachai beaucoup à la personne de notre Général, dont l'exemple ne donnoit pas peu d'émulation à ceux qui vouloient en profiter.

Les Nouvelles générales ont pris soin de vous informer de tout ce qui se passa pendant le siége; ainsi je n'entrerai point dans un détail qui est toujours ennuyeux, quand on le fait de choses connues. Aussi-bien suis-je persuadé que ce n'est, ni l'Histoire des Turcs, ni celle des Vénitiens, que vous désirez savoir; & que c'est seulement la mienne. Sachez donc que je fus dangereusement blessé à la derniére journée. J'étois, comme je l'ai dit, auprès de Monsieur le Duc de Beaufort, qui avoit envoyé ses Aides-de-camp porter ses ordres en plusieurs endroits. Il me commanda aussi pour faire avancer quelques troupes, afin de soutenir un Bataillon qui commençoit à plier devant les ennemis. Je ne le trouvai plus à mon retour, & dans le même moment le bruit de sa mort commença à se répandre parmi nous. Je m'enfonçai dans la mêlée pour m'en éclaircir; mais je n'en rapportai qu'un coup de sabre sur la tête, & un sur l'épaule, qui ne m'empêchérent toutefois pas de demeurer avec ceux qui rentrérent les derniers dans la Place.

Le malheur de cette journée fit qu'on ne me voulut pas recevoir à mon logis. Il n'y en avoit point à choisir. Je me vis dans une grande peine. J'étois blessé, mes plaies n'étoient point pansées; & je commençois à m'affoiblir. Le Patriarche de Candie, & sa fille aînée, m'aiant rencontré en cet état, me menérent charitablement dans leur maison. Le secours qu'ils me prêtérent, me délivra d'un grand embarras; mais ce qui fut un bon-

bonheur pour moi dans ce moment, devint par la suite une très-grande infortune.

La fille du Patriarche qui s'appelloit Eustochie, panſa mes bleſſures, & me donna lieu de me louer de ſes ſoins; mais j'ai toujours tenu pour maxime, que les bienfaits qu'on reçoit d'une belle main, obligent beaucoup plus que ceux qui viennent d'un objet difforme. Eustochie étoit du nombre des laides. Jamais je ne vis un viſage ſi affreux: elle me tenoit caché avec tout le ſoin poſſible; & les François s'embarquérent ſans qu'elle m'en avertît.

Je paſſai pour mort, parce que je n'avois point paru dans la Ville depuis le jour du combat, & mon Hôte n'oſa dire qu'il m'avoit refuſé. Enfin nos troupes partirent, & je demeurai.

Quand je fus guéri, Euſtochie prétendit que je payerois de mon cœur les bons offices qu'elle m'avoit rendus; mais ma reconnoiſſance avoit à ſon égard des bornes de plus petite étendue. Euſtochie avoit une ſœur à qui j'aurois bien voulu être redevable de la vie; &, ſans cette obligation, je n'aurois pas laiſſé de lui payer volontiers celle que j'avois à ſa ſœur. Je la regardois avec plaiſir. Euſtochie s'en apperçut; & jugeant des ſentimens que cette ſœur m'avoit inſpirés, elle paſſa tout d'un coup de l'amour à la haine, & au déſir de me perdre. Comme il n'y a rien de plus amoureux que le cœur des Grecques, il n'eſt rien auſſi de plus violent que leur animoſité. La Ville ſe rendit comme vous le ſavez, & les Turcs y entrérent victorieux. Euſtochie fit connoiſſance avec un Janiſſaire, qui regrettoit un frére qu'il avoit perdu au dernier combat. Elle s'informa comme il étoit fait, quel rang il avoit dans les troupes, & lui dit quelques jours après, qu'elle croyoit que c'étoit moi qui l'avoit tué.

Le Janiſſaire, ſans faire réflexion qu'il n'y avoit

aucune apparence qu'elle pût savoir ce qu'elle lui apprenoit, ne pensa qu'à venger la mort de son frére, & lui témoigna la passion qu'il avoit de me voir entre ses mains. Elle s'engagea à me livrer. Mais sa charitable sœur, l'aiant découvert, ne put se résoudre à me voir périr si injustement; &, comme il n'y avoit point de tems à perdre pour mon salut, elle prit une résolution aussi hardie que généreuse.

Elle savoit que son Pére n'avoit pas assez de force pour résister aux volontés d'Eustochie, & que les mesures qu'elle prendroit de ce côté-là seroient inutiles. Elle n'ignoroit pas aussi que le Grand-Vizir ne souffriroit pas qu'aucune violence fût commise contre le Traité de Capitulation, particuliérement en la personne d'un François. Ces raisons l'obligérent à se faire conduire devant ce Ministre, & elle lui parla ainsi en Grec, qu'il entendoit aussi-bien que cette belle fille le parloit parfaitement.

Je viens, Seigneur, lui dit-elle, te demander justice, non pas contre tes soldats, ou les Officiers de ton armée; mais contre ma propre sœur, qu'un lâche sentiment a séduite pour commettre une action si noire, que je n'y puis penser sans horreur. Un jeune François est demeuré dans la maison de mon Pére. Il est vrai que ma sœur, voyant ses jours en péril, en a pris beaucoup de soin, & qu'elle l'a guéri de deux blessures; mais par un retour aussi honteux pour elle que fatal au François, elle lui veut aujourd'hui faire ôter cette même vie qu'elle lui a conservée; & joignant l'imposture au ressentiment, elle a fait croire au Janissaire Achidec, que le malheureux François a tué son frére dans le dernier combat, & lui a promis de lui livrer l'innocente victime qu'elle veut sacrifier à sa vengeance, plutôt qu'à la douleur d'Achidec. Commence, Seigneur, à établir les Loix

de

de l'équité; & fais que ma sœur reçoive tes ordres, avant qu'elle ait le loisir d'exécuter sa cruelle résolution.

Augusta (c'est le nom de ma Libératrice) prononça ces paroles avec tant de grace & de fermeté, que le Grand-Vizir s'en laissa toucher. Il m'envoya sur l'heure un Officier avec vingt soldats, & ils arrivérent fort à propos pour moi, puisqu'une heure plus tard la compassion d'Augusta m'auroit été inutile. Je parus devant le Grand-Vizir à qui je ne déplûs pas. Il sait assez le François pour l'entendre, mais il ne le parle point. Quoique je ne chante pas trop bien, Eustochie & Augusta m'avoient quelquefois trouvé la voix assez juste pour en être satisfaites. La derniére, sachant que le Grand-Vizir aimoit la musique, lui fit dire, que s'il vouloit me faire chanter, j'étois capable de lui donner du plaisir; desorte qu'après m'avoir fait diverses questions sur la personne & sur les conquêtes de notre grand Monarque, il tomba insensiblement sur l'adresse des François, & sur la perfection où ils ont porté tous les Arts, & particuliérement la Poésie & la Musique. Il passa de-là à ce qui me regardoit, & me dit avec des honnêtetés qui me surprirent, qu'il savoit que je chantois, & qu'il croyoit que je ne lui refuserois pas la satisfaction de m'entendre. J'avois appris quelques airs du fameux Lambert, que je lui chantai le mieux qu'il me fut possible. J'eusse blessé sans-doute des oreilles délicates; mais enfin le Vizir en fut content. Il fit venir Achidec, & lui commanda de ne pas penser à me nuire. Il voulut bien même se donner la peine de lui apprendre, qu'Eustochie ne lui avoit parlé, comme elle avoit fait, que dans le dessein de le faire entrer dans les intérêts de sa vengeance, & qu'elle ne pouvoit pas savoir si j'avois tué son frére.

Après cela le Vizir me congédia, & me fit donner un très-beau sabre. Vous avez peut-être su qu'un des Articles de la Capitulation portoit, que les Candiots qui ne voudroient pas demeurer sous la domination des Turcs, auroient la liberté de se retirer dans un mois, pour aller où ils voudroient. Quelques-uns passérent en Sicile, & d'autres en Italie. Pour moi, je résolus de m'embarquer avec ceux qui alloient en Sicile, où les Messinois commençoient à se soulever; mais, quand je le proposai à l'aimable Auguste, ses larmes & ses soupirs vinrent à bout de toutes mes résolutions. Je consentis à ne point partir, & je l'assurai qu'elle disposeroit toujours à son gré d'une vie qu'elle m'avoit si généreusement conservée.

La furieuse Eustochie me suscitoit tous les jours quelques nouvelles affaires, pour me faire périr; & je vai vous en dire une, qui pensa avoir l'effet qu'elle en avoit attendu. Vous jugez bien, qu'après être sorti de la maison du Patriarche, je n'y rentrai plus. Auguste pria un de ses parens de me trouver maison où je pusse demeurer jusqu'à mon départ. Eustochie en eut avis. Elle pratiqua adroitement un Turc pour me perdre, & lui fit entendre qu'il falloit qu'il fît connoissance avec moi, & qu'il me mît sur le chapitre de la Religion.

Ce Turc entendoit l'Italien. Elle savoit que je le parlois, & c'étoit pour cela qu'elle l'avoit choisi. Comme c'est un crime irrémissible à un Chrétien de parler de Religion à un Turc, elle crut me tendre un piége qu'il me seroit impossible d'éviter.

Le Turc aiant reçu ses instructions, prit des mesures pour se faire connoître à moi. Il me rendit de petits services dans l'occasion, pour s'insinuer dans mon esprit, & pour m'obliger à lui parler avec plus de confiance. Enfin, après divers en-

entretiens sur des matiéres indifférentes, il m'engagea insensiblement à raisonner avec lui des mistéres de notre Foi. Je le fis sans avoir conçu la moindre pensée de le convaincre des vérités dont je lui parlois, parce qu'il m'avoit toujours paru fort éloigné de vouloir suivre d'autres maximes que celles de l'Alcoran. Cependant il se mit si bien dans l'esprit tout ce que je lui avois dit de notre Religion, qu'il n'en oublia pas une parole; &, selon ce qu'il étoit convenu avec la cruelle Eustochie, il alla trouver le Grand-Vizir, & lui apprit que j'avois voulu lui persuader d'être Chrétien. Je ne pensois à rien moins qu'au dessein que l'on avoit formé contre moi, & je venois de quitter la belle Augusta, lorsque je fus arrêté par douze Turcs, qui me traînérent violemment dans une obscure prison, en me disant apparemment des injures, car je n'entendois pas leur Langue; mais de la manière dont ils me traitoient, je n'avois pas lieu d'en espérer autre chose. Augusta, aiant appris mon malheur, prit encore une fois le parti d'aller trouver le Grand-Vizir, à qui elle tâcha de faire connoître que c'étoit une suite de l'animosité de sa sœur. Elle me peignit fort incapable du crime que l'on m'imputoit; & le supplia de suspendre son jugement, jusqu'à ce qu'elle eût trouvé les moyens d'éclaircir la vérité.

Ma personne, & ma voix, n'avoient pas déplû au Grand-Vizir. Il s'en souvint heureusement pour moi, & accorda douze jours à Augusta pour ma justification. Mais, comme elle se douta bien que sa sœur se serviroit de l'autorité du Patriarche pour l'empêcher d'y travailler, elle se retira chez une de ses parentes, dans la crainte qu'on ne lui laissât pas la liberté de sortir.

Il se passa plusieurs jours sans qu'elle pût avoir aucunes lumiéres qui lui aidassent dans ce qu'elle avoit entrepris pour moi; & le terme que le Grand-

Vizir lui avoit donné, étant tout prêt de finir, on se préparoit déjà dans la Ville à me voir empaller, lorsqu'une jeune fille, qui servoit dans la maison du Patriarche, vint voir Augusta où elle s'étoit retirée, & lui apprit qu'Eustochie parloit fort souvent au Turc qui s'étoit laissé corrompre. Augusta engagea cette fille à déclarer ce qu'elle en savoit en présence du Vizir, & alla demander en même tems qu'il lui plût de me confronter avec mon accusateur. Ce Ministre me fit conduire aussi-tôt de la prison devant lui; & aiant mandé Eustochie & le Turc pour les entendre, il commanda au dernier par *Alla* de dire la vérité, & par quel motif il m'avoit chargé du crime dont il s'agissoit. Ma présence, & le serment que le Turc étoit obligé de faire, ébranlérent de telle sorte la fermeté qu'il croyoit avoir, qu'il avoua qu'Eustochie l'avoit engagé à dire tout ce qu'il avoit dit contre moi: qu'à-la-vérité je lui avois parlé de la Religion Chrétienne, mais qu'il m'en avoit entretenu le premier; & que bien loin de m'être servi d'aucunes raisons pour le porter à en être, je m'étois contenté de lui répondre sur les questions qu'il m'avoit faites. Le Grand-Vizir, persuadé de mon innocence, condamna le Turc au même supplice auquel j'étois destiné. Il fit une sérieuse correction à Eustochie, loua la générosité d'Augusta, & me remit en liberté. Comme il savoit bien que le Patriarche étoit irrité contre Augusta de ce qu'elle s'étoit retirée de sa maison sans en avoir eu son consentement, il obligea le Pére à pardonner à cette généreuse fille. Je lui demandai plusieurs fois la grace du Turc; mais quelques instances que je pusse faire là-dessus, il me répondit toujours qu'il n'y avoit point de pardon pour de telles fautes.

Depuis ce jour-là Augusta fut la premiére à me prier de sortir d'un lieu, où tôt ou tard il m'arrive-

riveroit quelque malheur. Je la quittai avec un regret extrême de la laiſſer expoſée à la haine de ſa ſœur; & je lui marquai dans mes adieux toute la reconnoiſſance qu'elle pouvoit attendre d'un cœur très-vivement penétré de toutes les obligations que je lui avois.

Je m'embarquai avec quelques Candiots qui avoient choiſi la Sicile pour leur retraite, & j'y arrivai heureuſement. Je n'y demeurai que huit jours, & je pris l'occaſion de paſſer en France dans un Vaiſſeau Marchand, qui apportoit des ſoies de Meſſine. Vous pouvez penſer que mon équipage n'étoit pas fort magnifique. Je n'avois pour tout bien que le ſabre que le Grand-Vizir m'avoit donné. Lorſque je fus à Toulon, je ne ſongeai qu'à me mettre en état d'en partir pour Marſeille, où je trouvai un Marchand qui me donna de l'argent, des habits & des chevaux, pour moi & pour mon valet. Après y avoir ſéjourné un peu de tems, je me mis en chemin pour venir ici, où je ne doute pas que mon retour n'ait cauſé beaucoup de ſurpriſe par le bruit qui s'y étoit répandu de ma mort.

Mézelon aiant fini ſon récit, on paſſa encore quelque tems à lui faire une infinité de queſtions, auxquelles il répondit toujours avec beaucoup d'eſprit, & ce fut pour nous de grands ſujets de converſation; car je ne paſſai pas légérement ſur le chapitre d'Auguſta.

Enfin, Madame, Bernard revint me trouver. Il avoit été d'abord à Turin, & n'y aiant pas trouvé le Marquis de Saint *** il s'étoit déterminé à aller à Paris, quoiqu'il n'en eût reçu aucun ordre; mais l'affection qu'il avoit pour moi, lui donnoit des autorités que les gens de ſa ſorte n'ont pas trop accoutumé de prendre. Il me dit que mon Mari en étoit parti, ſans que l'on ſût de quel côté il étoit allé. Enſuite, il m'apprit que

le Président étoit mort; que sa Femme étoit dans un Couvent; & que le Prince vivoit tranquillement avec la sienne; que le Marquis de Saint *** étoit malade à l'extrémité; & que le Duc avoit paru fort indifférent à tout ce qu'il lui avoit conté de mes aventures.

Je le fus du-moins autant que lui, de toutes les choses que Bernard m'apprit. Elles ne m'instruisoient, ni de ce qui s'étoit passé, ni de ce que j'avois à faire; mais l'arrivée du bon Hermite troubla un peu mes plaisirs. Il s'excusa de ne m'avoir point donné de ses nouvelles, sur un voyage qu'il avoit été obligé de faire à la Chartreuse de Grenoble, & me dit qu'à son retour il avoit appris, que Spichetti avoit pensé mourir de douleur, quand il avoit su que je m'étois échappée de la Bastide; qu'après qu'il avoit été guéri de sa fièvre, il avoit écrit à mon Mari, que, s'il vouloit se rendre à Avignon, il me livreroit entre ses mains; que mon Mari y étoit venu en diligence, & que l'un & l'autre mettoient tous leurs soins à découvrir le lieu où j'étois; que le Jardinier, aiant été soupçonné d'avoir contribué à ma fuite, avoit reçu de fort mauvais traitemens de Spichetti, & qu'il avoit déclaré tout ce qu'il savoit. Je crois, ajoûta l'Hermite, qu'à force de vous chercher, il ne seroit pas impossible que l'on vous trouvât ici.

J'avois voulu qu'il parlât en présence de Madame de Mézelon, & de ses enfans, qui me dirent le plus honnêtement du monde, que je ne devois point appréhender qu'ils souffrissent que l'on me fît violence.

Bernard ne pouvoit approuver que tant de gens fussent informés de mes affaires; & le chagrin qu'il en eut, m'en fit essuyer plus d'un raisonnement ridicule. Il s'appercevoit aussi qu'il y avoit une fort grande intelligence entre Mézelon & moi,

moi, & il ne voyoit que l'éloignement qui pût y remédier. Ce fut pour cela qu'il me conseilla de partir de Mézelon; mais il falloit quelque chose de plus fort que ses avis, pour m'en arracher. Ce n'est pas que je ne compriſſe bien que ſi mon Mari m'y découvroit, il pourroit en arriver de très-grands malheurs; mais je ne pouvois me réſoudre à quitter un lieu où j'aimois, & où je ſavois que j'étois aimée.

L'Hermite m'entretenoit, & nous raiſonnions enſemble un jour, ſur ce qu'il croyoit que je devois faire, quand on avertit Madame de Mézelon, & ſon fils, que des Cavaliers, que l'on ne connoiſſoit point, demanderoient à leur parler. La chambre de Félice répondoit au pont-levis. Ce fut de-là que je vis que mon Mari étoit à la porte, conduit par l'Italien.

Je ne vous dirai point, Madame, de quelles paroles il ſe ſervit pour perſuader à Madame de Mézelon qu'elle devoit me remettre en ſa puiſſance; ni quelles menaces il employa pour lui donner de la crainte, & l'obliger à faire ce qu'il vouloit. Cette Dame ſoutint tout avec une égale fermeté; & ſans ſe laiſſer vaincre ni intimider par ce qu'il lui dit, elle demeura réſolue à me garder, juſqu'à ce que l'aigreur qu'il marquoit pour moi, eût fait place à la raiſon. Mon Mari, ne pouvant ſe plaindre d'un ſemblable procédé, voulut la rendre médiatrice de nos différends, & les ſoumettre à ſon jugement; ce qu'elle ne voulut pas accepter que je n'y euſſe conſenti. Vous pouvez penſer, Madame, que mes intérêts étoient en trop bonnes mains, pour ne les lui pas confier. On tomba d'accord dans cette entrevue, qu'afin qu'il parût que cet accommodement étoit volontaire, mon Mari ſe retireroit; qu'il reviendroit quelques jours après, & qu'il auroit avec moi une conférence, à laquelle Madame de Mézelon

zelon ſeroit préſente ; que cependant Monſieur de Mézelon donneroit ſa parole à mon Mari, que je ne partirois point de ſa maiſon juſqu'à la concluſion, ou la rupture de notre accommodement. Le bon Hermite, qui étoit encore à Mézelon, ne voulut pas en partir qu'il n'eût vu à quoi aboutiroit cette affaire. Il ne ſervit pas peu à gagner l'eſprit de mon Mari, & à le diſpoſer à la paix; mais ſoit par inſtinct, ou par connoiſſance particuliére, il le pria en prenant congé de lui, de ménager mieux ſa confiance, & de ſonger qu'il n'en falloit pas avoir en toutes ſortes de perſonnes.

L'Italien avoit un dépit inconcevable des diſpoſitions qu'il voyoit pour notre réunion; & afin de détourner mon Mari d'en prendre encore de plus fortes, il voulut l'obliger à partir de Mézelon; mais, quoi qu'il pût dire, & quelques raiſons qu'il employât, il ne put l'empêcher de revenir le jour qu'il avoit promis.

Je vous aſſure, Madame, que, toute préoccupée que j'étois de Mézelon, je ne laiſſai pas d'être fort ſenſible à l'abattement que je remarquai dans mon Mari. Il me trouva en habit de femme, & tout mon ajuſtement étoit ſi modeſte qu'il eut ſujet d'en être content. Le témoignage que Madame de Mézelon lui avoit rendu de ma bonne conduite, adoucit extrêmement ſon eſprit, & j'eus plus lieu de le plaindre que d'appréhender ſon reſſentiment. J'entrai donc en juſtification ſur tout ce qu'on lui avoit dit de moi. Je ſuivis pied à pied les choſes dont on m'avoit accuſée; mais ce qui le ſurprit davantage, ce fut lorſque je lui demandai juſtice ſur ſon feint aſſaſſinat. Je lui avouai ingénûment que j'avois écouté avec trop de facilité la galanterie du Prince, du Préſident, & du Duc; mais, quand je lui eus dit de quelle maniére la Préſidente m'avoit engagée dans tout ce com-

commerce, & enfin les choſes comme elles étoient, il ſe repentit de m'avoir laiſſée à la merci de la fauſſe vertu de la Femme, & de l'amour du Mari. Il rejetta toutes les fautes de ma jeuneſſe ſur la trop ſévére régularité qu'il m'avoit preſcrite, & ſur l'obſtination qu'il avoit eue à vouloir que je viſſe la Préſidente avec aſſiduïté.

J'oubliois à vous dire, Madame, que Spichetti n'avoit pu ſoutenir l'éclairciſſement où il prévoyoit bien que j'entrerois avec mon Mari ſur ſes perſécutions; & le perfide avoit encore des raiſons plus fortes, pour ne pas l'accompagner à Mézelon: mais, lorſque pour achever de me juſtifier, je lui découvris le procédé de l'Italien, & que je lui fis atteſter ce qu'il avoit ôſé contre moi, & par l'Hermite qui avoit appris ſes emportemens, & par mes gens qui avoient été témoins de ſes violences, il parut extrêmement troublé, & il me reſta peu de choſes à lui dire pour obtenir qu'il oubliât mes égaremens.

Cet entretien, qui ne devoit être que le prélude de notre réconciliation, la fit preſque toute entiére. Je me repentis de bonne foi de toutes mes imprudences; & je me diſpoſois à paſſer mes jours avec mon Mari d'une maniére qui pût effacer la méchante impreſſion qu'on avoit priſe de moi, quand il tomba dans une foibleſſe qu'on attribua à la ſenſibilité de notre entrevue. On changea de ſentimens, lorſqu'en étant revenu il ſentit des douleurs inconcevables. Il retomba tant de fois dans le premier accident, qu'enfin il mourut, après avoir ſouffert pendant deux jours tout ce que l'on peut ſouffrir.

Il fit un Teſtament, par lequel il me juſtifia de toutes les choſes dont il m'avoit accuſée. Il me donna même tout ce que la Loi lui permettoit de me donner, à condition que j'épouſerois Mézelon. Il avoit appris avec combien de fidélité Bernard,

nard, & ma Femme-de-chambre, m'avoient servie; & il prit soin de les en récompenser.

Plus on examinoit son mal, plus on avoit lieu de croire qu'il avoit été empoisonné: il en dit même quelque chose à celui qu'on appella pour recevoir ses derniers soupirs. On le fit ouvrir, & l'on trouva les effets visibles du poison que le traître Spichetti lui avoit donné. J'envoyai à Avignon pour le faire prendre, mais le Ciel n'avoit pas attendu jusques-là à le punir. Celui que j'y envoyai, nous rapporta que la réputation où il étoit d'avoir beaucoup d'argent & de pierreries, avoit tenté un de ses domestiques, qui, l'aiant tué, avoit pris la fuite avec son butin.

Je donnai des larmes sincéres à la mort de mon Mari; mais le tems, & les consolations que je recevois de tous côtés, calmérent enfin mon affliction. Je ne voulus pas pourtant me marier, que le Testament qu'il avoit fait, n'eût été exécuté; & quoi que pût faire Mézelon, je ne l'épousai qu'après un an entier de veuvage. Ce fut avec une très-grande joie du côté de sa Mére, & de sa sœur. Depuis ce tems-là je n'ai point eu d'autre soin que de plaire à mon Mari, & de m'établir par-là une vie aussi douce qu'innocente. J'ai quelques affaires, que je suis venue régler ici; & si-tôt qu'elles seront terminées, j'irai le rejoindre, dans l'espérance de ne m'en plus séparer.

FIN.

MEMOIRES
DU COMTE
DE
COMMINGE.

JE n'ai d'autre deſſein, en écrivant les Mémoires de ma Vie, que de rappeller les plus petites circonſtances de mes malheurs, & de les graver encore, s'il eſt poſſible, plus profondément dans mon ſouvenir.

La maiſon de Comminge, dont je ſors, eſt une des plus illuſtres du Royaume. Mon Biſayeul, qui avoit deux garçons, donna au cadet des Terres conſidérables au préjudice de l'aîné, & lui fit prendre le nom de Marquis de Luſſan. L'amitié des deux fréres n'en fut point altérée, ils voulurent même que leurs enfans fuſſent élevés enſemble: mais cette éducation commune, dont l'objet étoit de les unir, les rendit au-contraire ennemis preſque en naiſſant.

Mon Pére, qui étoit toujours ſurpaſſé dans ſes exercices par le Marquis de Luſſan, en conçut une jalouſie qui devint bientôt de la haine: ils avoient ſouvent des diſputes; & comme mon Pére étoit tou-

toujours l'aggreſſeur, c'étoit lui qu'on puniſſoit. Un jour qu'il s'en plaignoit à l'Intendant de notre maiſon, je vous donnerai, lui dit cet homme, les moyens d'abaiſſer l'orgueil de Mr. de Luſſan : tous les biens qu'il poſſéde vous appartiennent par une ſubſtitution, & votre Grand-pére n'a pu en diſpoſer. Quand vous ſerez le maître, ajoûta-t-il, il vous ſera aiſé de faire valoir vos droits.

Ce diſcours augmenta encore l'éloignement de mon Pére pour ſon couſin; leurs diſputes devenoient ſi vives, qu'on fut obligé de les ſéparer. Ils paſſérent pluſieurs années ſans ſe voir, pendant leſquelles ils furent tous deux mariés. Le Marquis de Luſſan n'eut qu'une fille de ſon mariage, & mon Pére n'eut auſſi que moi.

A peine fut-il en poſſeſſion des biens de la maiſon par la mort de mon Grand-pére, qu'il voulut faire uſage des avis qu'on lui avoit donnés : il chercha tout ce qui pouvoit établir ſes droits; il rejetta pluſieurs propoſitions d'accommodement; il intenta un procès, qui n'alloit pas à moins qu'à dépouiller le Marquis de Luſſan de tout ſon bien. Une malheureuſe rencontre, qu'ils eurent un jour à la chaſſe, acheva de les rendre irréconciliables. Mon Pére, toujours vif & plein de ſa haine, lui dit des choſes piquantes ſur l'état où il prétendoit le réduire; le Marquis, quoique naturellement d'un caractére doux, ne put s'empêcher de répondre; ils mirent l'épée à la main. La fortune ſe déclara pour Mr. de Luſſan : il déſarma mon Pére, & voulut l'obliger à demander la vie. Elle me ſeroit odieuſe, ſi je te la devois, lui dit mon Pére. Tu me la devras malgré toi, répondit M. de Luſſan, en lui jettant ſon épée, & en s'éloignant.

Cette action de généroſité ne toucha point mon Pére : il ſembla, au contraire, que ſa haine étoit augmentée par la double victoire que ſon ennemi avoit remportée ſur lui; auſſi continua-t-il avec plus

plus de vivacité que jamais les poursuites qu'il avoit commencées.

Les choses étoient en cet état, quand je revins des voyages qu'on m'avoit fait faire après mes études.

Peu de jours après mon arrivée, l'Abbé de R*** parent de ma Mére, donna avis à mon Pére que les titres d'où dépendoit le gain de son procès, étoient dans les Archives de l'Abbaye de R***, où une partie des papiers de notre maison avoit été transportée pendant les guerres civiles.

Mon Pére étoit prié de garder un grand secret, de venir lui-même chercher ses papiers, ou d'envoyer une personne de confiance à qui on pût les remettre.

Sa santé, qui étoit alors mauvaise, l'obligea à me charger de cette commission, après m'en avoir exagéré l'importance. Vous allez, me dit-il, travailler pour vous plus que pour moi: ces biens vous appartiendront; mais, quand vous n'auriez nul intérêt, je vous crois assez bien né pour partager mon ressentiment, & pour m'aider à tirer vengeance des injures que j'ai reçues.

Je n'avois aucune raison de m'opposer à ce que mon Pére désiroit de moi: aussi l'assurai-je de mon obéissance.

Après m'avoir donné toutes les instructions qu'il crut nécessaires, nous convînmes que je prendrois le nom de Marquis de Longaunois, pour ne donner aucun soupçon dans l'Abbaye où Madame de Lussan avoit plusieurs parens: je partis accompagné d'un vieux domestique de mon Pére, & de mon valet-de-chambre. Je pris le chemin de l'Abbaye de R***, mon voyage fut heureux. Je trouvai dans les Archives les titres qui établissoient inconteſtablement la substitution dans notre maison: je l'écrivis à mon Pére; & comme j'étois près de Bagniéres, je lui demandai la permission d'y aller passer

le tems des eaux. L'heureux succès de mon voyage lui donna tant de joie, qu'il y consentit.

J'y parus encore sous le nom de Marquis de Longaunois; il auroit fallu plus d'équipage que je n'en avois, pour soutenir la vanité de celui de Comminge. Je fus mené le lendemain de mon arrivée à la Fontaine. Il régne dans ces lieux-là une gaieté & une liberté qui dispense de tout le cérémonial. Dès le premier jour je fus admis dans toutes les parties de plaisir: on me mena dîner chez le Marquis de la Vallette, qui donnoit une fête aux Dames. Il y en avoit déjà quelques-unes d'arrivées, que j'avois vues à la Fontaine, & à qui j'avois débité quelque galanterie que je me croyois obligé de dire à toutes les femmes. J'étois près d'une d'elles, quand je vis entrer une femme bien faite, suivie d'une fille qui joignoit à la plus parfaite régularité des traits l'éclat de la plus brillante jeunesse. Tant de charmes étoient encore relevés par son extrême modestie. Je l'aimai dès ce premier moment, & ce moment a décidé de toute ma vie. L'enjouement que j'avois eu jusques-là, disparut; je ne pûs plus faire autre chose que la suivre, & la regarder. Elle s'en apperçût, & en rougit. On proposa la promenade, j'eus le plaisir de donner la main à cette aimable personne. Nous étions assez éloignés du reste de la compagnie pour que j'eusse pu lui parler: mais moi, qui, quelques momens auparavant avois toujours eu les yeux attachés sur elle, à peine ôsai-je les lever quand je fus sans témoin. J'avois dit jusques-là à toutes les femmes, même plus que je ne sentois: je ne fûs plus que me taire, aussi-tôt que je fus véritablement touché.

Nous rejoignîmes la compagnie, sans que nous eussions prononcé un seul mot, ni l'un, ni l'autre. On ramena les Dames chez elles, & je revins m'enfermer chez moi. J'avois besoin d'être seul, pour

jouïr

jouïr de mon trouble & d'une certaine joie, qui, je crois, accompagne toujours le commencement de l'amour. Le mien m'avoit rendu si timide, que je n'avois ôsé demander le nom de celle que j'aimois: il me sembloit que ma curiosité alloit trahir le secret de mon cœur. Mais que devins-je, quand on me nomma la fille du Comte de Lussan? Tout ce que j'avois à redouter de la haine de nos Péres, se présenta à mon esprit; mais de toutes les réflexions, la plus accablante fut la crainte que l'on n'eût inspiré à Adélaïde (c'étoit le nom de cette belle fille) de l'aversion pour tout ce qui portoit le mien. Je me sûs bon gré d'en avoir pris un autre; j'espérois qu'elle connoîtroit mon amour, sans être prévenue contre moi; & que, quand je lui serois connu moi-même, je lui inspirerois du moins de la pitié.

Je pris donc la résolution de cacher ma véritable condition, encore mieux que je n'avois fait, & de chercher tous les moyens de plaire; mais j'étois trop amoureux, pour en employer d'autre que celui d'aimer. Je suivois Adélaïde par-tout; je souhaitois avec ardeur une occasion de lui parler en particulier; & quand cette occasion tant désirée s'offroit, je n'avois plus la force d'en profiter. La crainte de perdre mille petites libertés dont je jouïssois, me retenoit; & ce que je craignois encore plus, c'étoit de déplaire.

Je vivois de cette sorte, quand, nous promenant un soir avec toute la compagnie, Adélaïde laissa tomber en marchant un brasselet où tenoit son portrait. Le Chevalier de St. Odon, qui lui donnoit la main, s'empressa de le ramasser; &, après l'avoir regardé assez long-tems, le mit dans sa poche. Elle le lui demanda d'abord avec douceur; mais, comme il s'obstinoit à le garder, elle lui parla avec beaucoup de fierté. C'étoit un homme d'une jolie figure, que quelque aventure de galante-

rie,

rie, où il avoit réuſſi, avoit gâté. La fierté d'Adélaïde ne le déconcerta point: pourquoi, lui dit-il, Mademoiſelle, voulez-vous m'ôter un bien que je ne dois qu'à la fortune? J'ôſe eſpérer, ajoûta-t-il en s'approchant de ſon oreille, que quand mes ſentimens vous ſeront connus, vous voudrez bien conſentir au préſent qu'elle vient de me faire; & ſans attendre la réponſe que cette déclaration lui auroit ſans-doute attirée, il ſe retira.

Je n'étois pas alors auprès d'elle: je m'étois arrêté un peu plus loin avec la Marquiſe de la Vallete. Quoique je ne la quittaſſe que le moins qu'il me fût poſſible, je ne manquois à aucune des attentions qu'exigeoit le reſpect infini que j'avois pour elle: mais, comme je l'entendis parler d'un ton plus animé qu'à l'ordinaire, je m'approchai. Elle contoit à ſa Mére avec beaucoup d'émotion ce qui venoit d'arriver. Madame de Luſſan en fut auſſi offenſée que ſa fille. Je ne dis mot, je continuai même la promenade avec les Dames; & auſſi-tôt que je les eus remiſes chez elles, je fis chercher le Chevalier. On le trouva chez lui. On lui dit de ma part, que je l'attendois dans un endroit qui lui fut indiqué; il y vint. Je ſuis perſuadé, lui dis-je en l'abordant, que ce qui vient de ſe paſſer à la promenade, eſt une plaiſanterie: vous êtes un trop galant-homme pour vouloir garder le portrait d'une femme malgré elle. Je ne ſai, me repliqua-t-il, quel intérêt vous pouvez y prendre; mais je ſai bien que je ne ſouffre pas volontiers des conſeils. J'eſpére, lui dis-je, en mettant l'épée à la main, vous obliger de cette façon à recevoir les miens. Le Chevalier étoit brave, nous nous battîmes quelque tems avec aſſez d'égalité; mais il n'étoit pas animé, comme moi, par le déſir de rendre ſervice à ce qu'il aimoit. Je m'abandonnai ſans ménagement: il me bleſſa légérement en deux endroits; il eut à ſon tour deux gran-

grandes bleſſures: je l'obligeai à demander la vie, & à me rendre le portrait. Après l'avoir aidé à ſe relever, & l'avoir conduit dans une maiſon qui étoit à deux pas de-là, je me retirai chez moi, où, après m'être fait panſer, je me mis à conſidérer le portrait. & à le baiſer mille & mille fois. Je ſavois peindre aſſez joliment; il s'en faloit cependant beaucoup que je ne fuſſe habile. Mais de quoi l'amour ne vient-il pas à bout? J'entrepris de copier ce portrait: j'y paſſai toute la nuit; & j'y réuſſis ſi bien, que j'avois peine moi-même à diſtinguer la copie de l'original. Cela me fit naître la penſée de ſubſtituer l'un à l'autre: j'y trouvois l'avantage d'avoir celui qui avoit appartenu à Adélaïde, & de l'obliger, ſans qu'elle le ſût, à me faire la faveur de porter mon ouvrage. Toutes ces choſes ſont conſidérables quand on aime, & mon cœur en ſavoit bien le prix.

Après avoir ajuſté le braſſelet de façon que mon vol ne pût être découvert, j'allai le porter à Adélaïde. Madame de Luſſan me dit ſur cela mille choſes obligeantes. Adélaïde parla peu. Elle étoit embarraſſée: mais je voyois, à travers cet embarras, la joie de m'être obligée; & cette joie m'en donnoit à moi-même une bien ſenſible. J'ai eu dans ma vie quelques-uns de ces momens délicieux: & ſi mes malheurs n'avoient été que des malheurs ordinaires, je ne croirois pas les avoir trop achetés.

Cette petite avanture me mit tout-à-fait bien auprès de Madame de Luſſan: j'étois toujours chez elle, je voyois Adélaïde à toutes les heures; &, quoique je ne lui parlaſſe pas de mon amour, j'étois ſûr qu'elle le connoiſſoit, & j'avois lieu de croire que je n'étois pas haï. Les cœurs auſſi ſenſibles que les nôtres s'entendent bien vite, tout eſt expreſſif pour eux.

Il y avoit deux mois que je vivois de cette ſorte, quand je reçus une lettre de mon Pére,

qui m'ordonnoit de partir. Cet ordre fut un coup de foudre. J'avois été occupé tout entier du plaisir de voir & d'aimer Adélaïde. L'idée de m'en éloigner me fut toute nouvelle. La douleur de m'en séparer, les suites du procès qui étoit entre nos familles, se présentérent à mon esprit avec tout ce qu'elles avoient d'odieux. Je passai la nuit dans une agitation que je ne puis exprimer. Après avoir fait cent projets, qui se détruisoient l'un l'autre, il me vint tout d'un coup dans la tête de brûler les papiers que j'avois entre les mains, & qui établissoient nos droits sur les biens de la maison de Lussan. Je fus étonné que cette idée ne me fût pas venue plutôt. Je prévenois par-là les procès que je craignois tant. Mon Pére, qui y étoit très-engagé, pouvoit, pour les terminer, consentir à mon mariage avec Adélaïde : mais, quand cette espérance n'auroit point eu lieu, je ne pouvois consentir à donner des armes contre ce que j'aimois. Je me reprochai même d'avoir gardé si longtems quelque chose dont ma tendresse m'auroit dû faire faire le sacrifice beaucoup plutôt. Le tort que je faisois à mon Pére, ne m'arrêta pas; ses biens m'étoient substitués, & j'avois eu une succession d'un Frére de ma Mére, que je pouvois lui abandonner, & qui étoit plus considérable que ce que je lui faisois perdre.

En faloit-il davantage pour convaincre un homme amoureux? Je crus avoir droit de disposer de ces papiers; j'allai chercher la cassette qui les renfermoit : je n'ai jamais passé de moment plus doux que celui où je les jettai au feu. Le plaisir de faire quelque chose pour ce que j'aimois, me raviſſoit : si elle m'aime, disois-je, elle saura quelque jour le sacrifice que je lui ai fait; mais je le lui laisserai toujours ignorer, si je ne puis toucher son cœur. Que ferois-je d'une reconnoissance qu'on seroit fâché de me devoir? Je veux qu'Adélaïde m'ai-

m'aime, & je ne veux pas qu'elle me ſoit obligée.

J'avoue cependant que je me trouvai plus de hardieſſe pour lui parler; la liberté que j'avois chez elle, m'en fit naître l'occaſion dès le même jour.

Je vais bientôt m'éloigner de vous, belle Adélaïde, lui dis-je: vous ſouviendrez-vous quelquefois d'un hommme dont vous faites toute la deſtinée. Je n'eus pas la force de continuer: elle me parut interdite: je crus même voir de la douleur dans ſes yeux. Vous m'avez entendu, repris-je, de grace répondez-moi un mot? Que voulez-vous que je vous diſe? me répondit-elle: je ne devrois pas vous entendre, & je ne dois pas vous répondre. A peine ſe donna-t-elle le tems de prononcer ce peu de paroles, elle me quitta auſſi tôt; & quoique je puſſe faire dans le reſte de la journée, il me fut impoſſible de lui parler. Elle me fuyoit, elle avoit l'air embarraſſé: que cet embarras avoit de charmes pour mon cœur! Je le reſpectai, je ne la regardois qu'avec crainte: il me ſembloit que ma hardieſſe l'auroit fait repentir de ſes bontés.

J'aurois gardé cette conduite ſi conforme à mon reſpect, & à la délicateſſe de mes ſentimens, ſi la néceſſité où j'étois de partir, ne m'avoit preſſé de parler; je voulois, avant que de me ſéparer d'Adélaïde, lui apprendre mon véritable nom. Cet aveu me couta encore plus que celui de mon amour. Vous me fuyez, lui dis-je: eh! que ferez-vous, quand vous ſaurez tous mes crimes, ou plutôt tous mes malheurs? Je vous ai abuſée par un nom ſuppoſé: je ne ſuis point ce que vous me croyez; je ſuis le fils du Comte de Comminge. Vous êtes le fils du Comte de Comminge! s'écria Adélaïde: quoi, vous êtes notre ennemi? C'eſt vous, c'eſt votre Pére, qui pourſuivez la ruine du mien? Ne m'accablez point, lui dis-je, d'un nom auſſi odieux.

Je suis un Amant prêt à tout sacrifier pour vous. Mon Pére ne vous fera jamais de mal : mon amour vous assure de lui.

Pourquoi, me répondit Adélaïde, m'avez-vous trompée ? Que ne vous montriez-vous sous votre véritable nom ? il m'auroit averti de vous fuir. Ne vous repentez pas de quelque bonté que vous avez eue pour moi, lui dis-je en lui prenant la main, que je baisai malgré elle. Laissez-moi, me dit-elle : plus je vous vois, plus je rends inévitables les malheurs que je crains.

La douceur de ces paroles me pénétra d'une joie, qui ne me montra que des espérances. Je me flattai que je rendrois mon Pére favorable à ma passion : j'étois si plein de mon sentiment, qu'il me sembloit que tout devoit sentir & penser comme moi. Je parlai à Adélaïde de mes projets en homme sûr de réussir.

Je ne sai pourquoi, me dit-elle, mon cœur se refuse aux espérances que vous voulez me donner. Je n'envisage que des malheurs, & cependant je trouve du plaisir à sentir ce que je sens pour vous : je vous ai laissé voir mes sentimens, je veux bien que vous les connoissiez ; mais souvenez-vous que je saurai, quand il le faudra, les sacrifier à mon devoir.

J'eus encore plusieurs conversations avec Adélaïde avant mon départ. J'y trouvois toujours de nouvelles raisons de m'applaudir de mon bonheur : le plaisir d'aimer, & de connoître que j'étois aimé, rempliſſoit tout mon cœur : aucun soupçon, aucune crainte, pas même pour l'avenir, ne troubloit la douceur de nos entretiens : nous étions sûrs l'un de l'autre, parce que nous nous estimions ; & cette certitude, bien loin de diminuer notre vivacité, y ajoûtoit encore les charmes de la confiance. La seule chose qui inquiétoit Adélaïde, étoit la crainte de mon Pére. Je mourrois de dou-

douleur, me disoit-elle, si je vous attirois la disgrace de votre famille; je veux que vous m'aimiez, mais je veux surtout que vous soyez heureux. Je partis enfin, plein de la plus tendre & de la plus vive passion qu'un cœur puisse ressentir, & tout occupé du dessein de rendre mon Pére favorable à mon amour.

Cependant il étoit informé de tout ce qui s'étoit passé à Bagniéres. Le domestique qu'il avoit mis près de moi, avoit des ordres secrets de veiller sur ma conduite: il n'avoit laissé ignorer, ni mon amour, ni mon combat contre le Chevalier de St. Odon. Malheureusement le Chevalier étoit fils d'un Ami de mon Pére. Cette circonstance, & le danger où il étoit de sa blessure, tournoit encore contre moi. Le domestique, qui avoit rendu un compte si exact, m'avoit dit beaucoup plus heureux que je n'étois: il avoit peint Madame & Mademoiselle de Lussan remplies d'artifice, qui m'avoient connu pour le Comte de Comminge, & qui avoient eu dessein de me séduire.

Plein de ces idées, mon Pére, naturellement emporté, me traita à mon retour avec beaucoup de rigueur: il me reprocha mon amour comme il m'auroit reproché le plus grand crime. Vous avez donc la lâcheté d'aimer mes ennemis, me dit-il, &, sans respect pour ce que vous me devez, & pour ce que vous vous devez à vous-même, vous vous liez avec eux? que sai-je même, si vous n'avez point fait quelque projet plus odieux encore?

Oui, mon Pére, lui dis-je en me jettant à ses pieds, je suis coupable, mais je le suis malgré moi. Dans ce même moment où je vous demande pardon, je sens que rien ne peut arracher de mon cœur cet amour qui vous irrite: ayez pitié de moi, j'ose vous le dire, ayez pitié de vous: finissez une querelle qui trouble le repos de votre vie: l'inclination que la fille de Monsieur de Lussan &

moi avons pris l'un pour l'autre, auſſi-tôt que nous nous ſommes vus, eſt peut-être un avertiſſement que le Ciel vous donne. Mon Pére, vous n'avez que moi d'enfant, voulez-vous me rendre malheureux? & combien mes malheurs me ſeront-ils plus ſenſibles encore, quand ils ſeront votre ouvrage? Laiſſez-vous attendrir pour un fils, qui ne vous offenſe que par une fatalité, dont il n'eſt pas le maître.

Mon Pére, qui m'avoit laiſſé à ſes pieds tant que j'avois parlé, me regarda longtems avec indignation. Je vous ai écouté, me dit-il enfin, avec une patience dont je ſuis moi-même étonné, & dont je ne me ſerois pas cru capable; auſſi c'eſt la ſeule grace que vous devez attendre de moi: il faut renoncer à votre folie, ou à la qualité de mon fils; prenez votre parti ſur cela, & commencez à me rendre les papiers dont vous êtes chargé; vous êtes indigne de ma confiance.

Si mon Pére s'étoit laiſſé fléchir, la demande qu'il me faiſoit, m'auroit embarraſſé; mais ſa dureté me donna du courage. Ces papiers, lui dis-je, ne ſont plus en ma puiſſance, je les ai brûlés: prenez, pour vous dédommager, les biens qui me ſont déjà acquis. A peine eus-je le tems de prononcer ce peu de paroles, que mon Pére furieux vint ſur moi l'épée à la main: il m'en auroit percé ſans-doute, car je ne faiſois pas le plus petit effort pour l'éviter, ſi ma Mére ne fût entrée dans le moment. Elle ſe jetta entre nous. Que faites-vous, lui dit-elle, ſongez-vous que c'eſt votre fils? & me pouſſant hors de la chambre, elle m'ordonna d'aller l'attendre dans la ſienne.

Je l'attendis longtems: elle vint enfin. Ce ne fut plus des emportemens, & des fureurs, que j'eus à combattre; ce fut une Mére tendre, qui entroit dans mes peines, qui me prioit avec des larmes d'avoir pitié de l'état où je la réduiſois.

Quoi?

Quoi? mon fils, me disoit-elle, une Maîtresse que vous ne connoissez que depuis quelques jours, peut l'emporter sur une Mére? Hélas! si votre bonheur ne dépendoit que de moi, je sacrifierois tout pour vous rendre heureux. Mais vous avez un Pére qui veut être obéi: il est prêt à prendre les résolutions les plus violentes contre vous. Voulez-vous m'accabler de douleur? Etouffez une passion qui nous rendra tous malheureux.

Je n'avois pas la force de lui répondre; je l'aimois tendrement, mais l'amour étoit plus fort dans mon cœur. Je voudrois mourir, lui dis-je, plutôt que de vous déplaire; & je mourrai si vous n'avez pitié de moi. Que voulez-vous que je fasse? Il m'est plus aisé de m'arracher la vie, que d'oublier Adélaïde: pourquoi trahirois-je les sermens que je lui ai faits? Quoi? je l'aurois engagée à me témoigner de la bonté, je pourrois me flatter d'en être aimé, & je l'abandonnerois? Non, ma Mére, vous ne voulez pas que je sois le plus lâche des hommes.

Je lui contai alors tout ce qui s'étoit passé entre nous. Elle vous aimeroit, ajoûtai-je, & vous l'aimeriez aussi: elle a votre douceur, elle a votre franchise; pourquoi voudriez-vous que je cessasse de l'aimer? Mais, me dit-elle, que prétendez-vous faire? Votre Pére veut vous marier, & veut en attendant que vous alliez à la campagne: il faut absolument que vous paroissiez déterminé à lui obéir. Il compte vous faire partir demain avec un homme qui a sa confiance: l'absence fera peut-être plus sur vous que vous ne croyez; en tout cas, n'irritez pas encore Mr. de Comminge par votre résistance, demandez du tems. Je ferai de mon côté tout ce qui dépendra de moi pour votre satisfaction. La haine de votre Pére dure trop longtems: quand sa vengeance auroit été légitime, il la pousseroit trop loin; mais vous avez eu un

très-grand tort de brûler ses papiers : il est persuadé que c'est un sacrifice que Madame de Lussan a ordonné à sa fille d'exiger de vous. Hà! m'écriai-je, est-il possible qu'on puisse faire cette injustice à Madame de Lussan? Bien loin d'avoir exigé quelque chose, Adélaïde ignore ce que j'ai fait ; & je suis bien sûr qu'elle auroit employé, pour m'en empêcher, tout le pouvoir qu'elle a sur moi.

Nous prîmes ensuite des mesures ma Mére & moi, pour que je pusse recevoir de ses nouvelles. J'osai même la prier de m'en donner d'Adélaïde, qui devoit venir à Bourdeaux. Elle eut la complaisance de me le promettre, en exigeant que si Adélaïde ne pensoit pas pour moi comme je le croyois, je me soumettrois à ce que mon Pére souhaiteroit. Nous passâmes une partie de la nuit dans cette conversation; & dès que le jour parut, mon conducteur me vint avertir qu'il faloit monter à cheval.

La Terre où je devois passer le tems de mon exil, étoit dans les montagnes, à quelques lieues de Bagniéres, desorte que je fis la même route que je venois de faire. Nous étions arrivés d'assez bonne heure, le second jour de notre marche, dans un Village où nous devions passer la nuit. En attendant l'heure du souper, je me promenois dans le grand-chemin, quand je vis de loin un équipage qui alloit à toute bride, & qui versa très-lourdement à quelques pas de moi. Le battement de mon cœur m'annonça la part que je devois prendre à cet accident. Je volai à ce carosse : deux hommes qui étoient descendus de cheval, se joignirent à moi pour secourir ceux qui étoient dedans. On s'attend bien que c'étoit Adélaïde, & sa Mére; c'étoit effectivement elle. Adélaïde s'étoit fort blessée au pied : il me sembla cependant que le plaisir de me revoir ne lui laissoit pas sentir son mal.

Que ce moment eut de charmes pour moi! Après-

tant

tant de douleurs, après tant d'années, il eſt preſent à mon ſouvenir. Comme elle ne pouvoit marcher, je la pris entre mes bras : elle avoit les ſiens paſſés autour de mon col, & une de ſes mains touchoit à ma bouche ; j'étois dans un raviſſement qui m'ôtoit preſque la reſpiration. Adélaïde s'en apperçut, ſa pudeur en fut allarmée ; elle fit un mouvement pour ſe dégager de mes bras. Hélas !! qu'elle connoiſſoit peu l'excès de mon amour ! j'étois trop plein de mon bonheur, pour penſer qu'il y en eût quelqu'un au-delà.

Mettez-moi à terre, me dit-elle d'une voix haſſe & timide, je crois que je pourrai marcher. Quoi ? lui répondis-je, vous avez la cruauté de m'envier le ſeul bien que je ne goûterai peut-être jamais ? Je ſerrois tendrement Adélaïde en prononçant ces paroles : elle ne dit plus mot, & un faux pas que je fis l'obligea à reprendre ſa premiére attitude.

Le cabaret étoit ſi près, que j'y fus bientôt. Je la portai ſur un lit, tandis qu'on mettoit ſa Mére, qui étoit beaucoup plus bleſſée qu'elle, dans un autre. Pendant qu'on étoit occupé auprès de Madame de Luſſan, j'eus le tems de conter à Adélaïde une partie de ce qui s'étoit paſſé entre mon Pére & moi. Je ſupprimai l'article des papiers brûlés, dont elle n'avoit aucune connoiſſance. Je ne ſai même ſi j'euſſe voulu qu'elle l'eût ſu ; c'étoit en quelque façon lui impoſer la néceſſité de m'aimer, & je voulois devoir tout à ſon cœur. Je n'oſai lui peindre mon Pére tel qu'il étoit. Adélaïde étoit vertueuſe. Je ſentois que, pour ſe livrer à ſon inclination, elle avoit beſoin d'eſpérer que nous ſerions unis un jour. J'appuyai beaucoup ſur la tendreſſe de ma Mére pour moi, & ſur ſes favorables diſpoſitions : je priai Adélaïde de la voir. Parlez à ma Mére, me dit-elle, elle connoît vos ſentimens : je lui ai fait l'aveu des miens : j'ai ſenti que ſon autorité m'étoit néceſſaire pour me donner la for-

ce de les combattre, s'il le faut, ou pour m'y livrer sans scrupule: elle cherche tous les moyens pour amener mon Pére à proposer encore un accommodement; nous avons des parens communs que nous ferons agir. La joie, que ces espérances donnoient à Adélaïde, me faisoit sentir encore plus vivement mon malheur: dites-moi, lui répondis-je, en lui prenant la main, que si nos Péres sont inexorables, vous aurez quelque pitié pour un malheureux. Je ferai ce que je pourrai, me dit-elle, pour régler mes sentimens par mon devoir; mais je sens que je serai très-malheureuse, si ce devoir est contre vous.

Ceux qui avoient été occupés à secourir Madame de Lussan, s'approchérent alors de la fille, & rompirent notre conversation. Je fus au lit de la Mére, qui me reçut avec bonté; elle me promit de faire tous ses efforts pour réconcilier nos familles. Je sortis ensuite pour les laisser en liberté. Mon conducteur, qui m'attendoit dans ma chambre, n'avoit pas daigné s'informer de ceux qui venoient d'arriver; ce qui me donna la liberté de voir encore un moment Adélaïde, avant que de partir. J'entrai dans sa chambre, dans un état plus aisé à imaginer qu'à représenter: je craignois de la voir pour la derniére fois. Je m'approchai de la Mére, ma douleur lui parla pour moi bien mieux que je n'eusse pu faire; aussi en reçûs-je encore plus de marques de bonté, que le soir précédent. Adélaïde étoit à un autre bout de la chambre; j'allai à elle d'un pas chancelant. Je vous quitte, ma chére Adélaïde: je répétai la même chose deux ou trois fois; mes larmes, que je ne pouvois retenir, lui dirent le reste: elle en répandit aussi. Je vous montre toute ma sensibilité, me dit-elle: je ne m'en fais aucun reproche; ce que je sens dans mon cœur autorise ma franchise, & vous méritez bien que j'en aye pour vous: je ne sai quelle sera notre

destinée; mes parens décideront de la mienne. Et pourquoi nous assujettir, lui répondis-je, à la tyrannie de nos Péres? Laissons-les se haïr puisqu'ils le veulent, & allons dans quelque coin du monde jouïr de notre tendresse, & nous en faire un devoir. Que m'osez-vous proposer? me répondit-elle: voulez-vous me faire repentir des sentimens que j'ai pour vous? Ma tendresse peut me rendre malheureuse, je vous l'ai dit; mais elle ne me rendra jamais criminelle. Adieu, ajoûta-t-elle, en me tendant la main; c'est par notre confiance & par notre vertu, que nous devons tâcher de rendre notre fortune meilleure; mais, quoi qu'il nous arrive, promettons-nous de ne rien faire qui puisse nous faire rougir l'un de l'autre. Je baisois, pendant qu'elle me parloit, la main qu'elle m'avoit tendue, je la mouillois de mes larmes: je ne suis capable, lui dis-je enfin, que de vous aimer, & de mourir de douleur.

J'avois le cœur si serré, que je pûs à peine prononcer ces derniéres paroles. Je sortis de cette chambre: je montai à cheval, & j'arrivai au lieu où nous devions dîner, sans avoir fait autre chose que pleurer. Mes larmes couloient, & j'y trouvois une espéce de douceur: quand le cœur est véritablement touché, il sent du plaisir à tout ce qui lui prouve à lui-même sa propre sensibilité.

Le reste de notre voyage se passa comme le commencement, sans que j'eusse prononcé une seule parole. Nous arrivâmes le troisiéme jour dans un Chateau bâti auprès des Pirenées: on voit à l'entour, des pins, des cyprès, des rochers escarpés & arides, & on n'entend que le bruit des torrens qui se précipitent entre les rochers. Cette demeure si sauvage me plaisoit, par cela même qu'elle ajoûtoit encore à ma mélancolie: je passois les journées entiéres dans les bois: j'écrivois, quand j'étois revenu, des lettres où j'exprimois tous mes

ſentimens. Cette occupation étoit mon unique plaiſir: je les lui donnerai un jour, diſois-je; elle verra par-là à quoi j'ai paſſé le tems de l'abſence. J'en recevois quelquefois de ma Mére: elle m'en écrivit une qui me donnoit quelque eſpérance. Hélas! c'eſt le dernier moment de joie que j'ai reſſenti: elle me mandoit que tous nos parens travailloient à racommoder notre famille, & qu'il y avoit lieu de croire qu'ils y réuſſiroient.

Je fus enſuite ſix ſemaines ſans recevoir de nouvelles: grand Dieu! de quelle longueur les jours étoient pour moi! J'allois dès le matin ſur le chemin par où les meſſagers pouvoient venir: je n'en revenois que le plus tard qu'il m'étoit poſſible, & toujours plus affligé que je ne l'étois en partant. Enfin je vis de loin un homme qui venoit de mon côté. Je ne doutai point qu'il ne vînt pour moi; &, au-lieu de cette impatience que j'avois un moment auparavant, je ne ſentis plus que de la crainte: je n'oſois m'avancer, quelque choſe me retenoit; cette incertitude, qui m'avoit ſemblé ſi cruelle, me paroiſſoit dans ce moment un bien que je craignois de perdre.

Je ne me trompois pas. Les lettres que je reçûs par cet homme, qui venoit effectivement pour moi, m'apprirent que mon Pére n'avoit voulu entendre à aucun accommodement; & pour mettre le comble à mon infortune, j'appris encore que mon mariage étoit arrêté avec une fille de la maiſon de Foix; que la nôce devoit ſe faire dans le lieu où j'étois; que mon Pére viendroit lui-même dans peu de jours pour me préparer à ce qu'il déſiroit de moi.

On juge bien que je ne balançai pas un moment ſûr le parti que je devois prendre. J'attendis mon Pére avec aſſez de tranquillité; c'étoit même un adouciſſement à ma malheureuſe ſituation, d'avoir un ſacrifice à faire à Adélaïde: j'étois ſûr qu'elle m'étoit

m'étoit fidéle, je l'aimois trop pour en douter; le véritable amour eſt plein de confiance.

D'ailleurs, ma Mére qui avoit tant de raiſons de me détacher d'elle, ne m'avoit jamais rien écrit qui pût me faire naître le moindre ſoupçon. Que cette conſtance d'Adélaïde ajoûtoit de vivacité à ma paſſion! Je me trouvois heureux quelquefois, que la dureté de mon Pére me donnât lieu de lui marquer combien elle étoit aimée. Je paſſai les trois jours qui s'écoulérent juſqu'à l'arrivée de mon Pére à m'occuper du nouveau ſujet que j'allois donner à Adélaïde d'être contente de moi; cette idée, malgré ma triſte ſituation, rempliſſoit mon cœur d'un ſentiment qui approchoit preſque de la joie.

L'entrevue de mon Pére, & de moi, fût de ma part pleine de reſpect, mais de beaucoup de froideur; & de la ſienne, de hauteur & de fierté. Je vous ai donné le tems, me dit il, de vous repentir de vos folies; & je viens vous donner le moyen de me les faire oublier. Répondez par votre obéiſſance à cette marque de ma bonté, & préparez-vous à recevoir comme vous devez Monſieur le Comte de Foix, & Mademoiſelle de Foix ſa fille, que je vous ai deſtinée: le mariage ſe fera ici; ils arriveront demain avec votre Mére, & je ne les ai devancé que pour donner les ordres néceſſaires. Je ſuis bien fâché, Monſieur, dis-je à mon Pére, de ne pouvoir faire ce que vous ſouhaitez; mais je ſuis trop honnête homme pour épouſer une perſonne que je ne puis aimer. Je vous prie même de trouver bon que je parte d'ici tout-à-l'heure: Mademoiſelle de Foix, quelque aimable qu'elle puiſſe être, ne me feroit pas changer de réſolution; & l'affront que je lui fais en deviendroit plus ſenſible pour elle, ſi je l'avois vue. Non, tu ne la verras point, me répondit-il avec fureur: tu ne verras pas même le jour: je vais t'enfermer dans un cachot deſtiné pour ceux qui te reſſemblent.

Je jure qu'aucune puiſſance ne ſera capable de t'en faire ſortir, que tu ne ſois rentré dans ton devoir: je te punirai de toutes les façons dont je puis te punir: je te priverai de mon bien: je l'aſſurerai à Mademoiſelle de Foix pour lui tenir, autant que je le puis, la parole que je lui ai donnée.

Je fus effectivement conduit dans le fond d'une tour. Le lieu où l'on me mit ne recevoit qu'une foible lumiére d'une petite fenêtre grillée, qui donnoit dans une des cours du Château. Mon Pére ordonna qu'on m'apportât à manger deux fois par jour, & qu'on ne me laiſſât parler à perſonne. Je paſſai dans cet état les premiers jours avec aſſez de tranquillité, & même avec une ſorte de plaiſir. Ce que je venois de faire pour Adélaïde m'occupoit tout entier, & ne me laiſſoit preſque pas ſentir les incommodités de ma priſon; mais quand ce ſentiment fut moins vif, je me livrai à toute la douleur d'une abſence qui pouvoit être éternelle. Mes réflexions ajoûtoient encore à ma peine: je craignois qu'Adélaïde ne fût forcée de prendre un engagement: je la voyois entourée de Rivaux empreſſés à lui plaire, je n'avois pour moi que mes malheurs: il eſt vrai, qu'auprès d'Adélaïde, c'étoit tout avoir; auſſi me reprochois-je le moindre doute, & lui en demandois-je pardon comme d'un crime. Ma Mére me fit tenir une lettre, où elle m'exhortoit à me ſoumettre à mon Pére, dont la colére devenoit tous les jours plus violente: elle ajoûtoit, qu'elle en ſouffriroit beaucoup elle-même; que les ſoins, qu'elle s'étoit donnés pour parvenir à un accommodement, l'avoient fait ſoupçonner d'intelligence avec moi.

Je fus trés-touché des chagrins que je cauſois à ma Mére, mais il me ſembloit que ce que je ſouffrois moi-même, m'excuſoit envers elle. Un jour, que je rêvois comme à mon ordinaire, je fus retiré de ma rêverie par un petit bruit qui ſe fit à ma fe-

fenêtre : je vis tout de suite tomber un papier dans ma chambre ; c'étoit une lettre, je la décachetai avec un saisissement qui me laissoit à peine la liberté de respirer. Mais que devins-je après l'avoir lue ! Voici ce qu'elle contenoit :

„ Les fureurs de Mr. de Comminge m'ont in-
„ struite de tout ce que je vous dois, je sai ce
„ que votre générosité m'avoit laissé ignorer. Je
„ sai l'affreuse situation où vous êtes, & je n'ai,
„ pour vous en tirer, qu'un moyen qui vous ren-
„ dra peut-être plus malheureux ; mais je la serai
„ aussi bien que vous, & c'est-là ce qui me don-
„ ne la force de faire ce qu'on exige de moi. On
„ veut par mon engagement avec un autre s'assu-
„ rer que je ne pourrai être à vous : c'est à ce prix
„ que Mr. de Comminge met votre liberté. Il
„ m'en coutera peut-être la vie, & sûrement tout
„ mon repos. N'importe, j'y suis résolue. Vos mal-
„ heurs, votre prison, sont aujourd'hui tout ce
„ que je vois. Je serai mariée dans peu de jours
„ au Marquis de Bénavidés. Ce que je connois
„ de son caractére, m'annonce tout ce que j'aurai
„ à souffrir ; mais je vous dois du-moins cette es-
„ péce de fidélité, de ne trouver que des peines
„ dans l'engagement que je vais prendre. Vous,
„ au contraire, tâchez d'être heureux : votre bon-
„ heur feroit ma consolation. Je sens que je ne
„ devrois point vous dire tout ce que je vous dis :
„ si j'étois véritablement généreuse, je vous laisse-
„ rois ignorer la part que vous avez à mon ma-
„ riage : je me laisserois soupçonner d'inconstance.
„ J'en avois formé le dessein, je n'ai pu l'exécu-
„ ter. J'ai besoin, dans la triste situation où je suis,
„ de penser que du-moins mon souvenir ne vous
„ sera pas odieux. Hélas ! il ne me sera pas bien-
„ tôt permis de conserver le vôtre ; il faudra vous
„ oublier, il faudra du-moins y faire mes ef-
„ forts. Voilà de toutes mes peines celle que je

„ sens

„ ſens le plus; vous les augmenterez encore, ſi
„ vous n'évitez avec ſoin les occaſions de me voir
„ & de me parler. Songez que vous me devez cet-
„ te marque d'eſtime: & ſongez combien cette
„ eſtime m'eſt chére; puiſque de tous les ſen-
„ timens que vous aviez pour moi, c'eſt le ſeul
„ qu'il me ſoit permis de vous demander. „

Je ne lûs cette fatale lettre que juſqu'à ces mots: „ On veut par mon engagement avec un autre s'aſ-„ ſurer que je ne pourrai être à vous. „ La dou-leur, dont ces paroles me pénétrérent, ne me permit pas d'aller plus loin. Je me laiſſai tomber ſur un matelas, qui compoſoit tout mon lit. J'y demeu-rai pluſieurs heures ſans aucun ſentiment, & j'y ſe-rois peut-être mort ſans le ſecours de celui qui avoit ſoin de m'apporter à manger. S'il avoit été effrayé de l'état où il me trouvoit, il le fut bien da-vantage de l'excès de mon déſeſpoir, dès que j'eus repris connoiſſance. Cette lettre, que j'avois toujours tenue pendant ma foibleſſe, & que j'avois enfin achevé de lire, étoit baignée de mes larmes, & je diſois des choſes qui faiſoient craindre pour ma raiſon.

Cet homme, qui juſques-là avoit été inacceſſible à la pitié, ne pût alors ſe défendre d'en avoir: il condamna le procédé de mon Pére, il ſe reprocha d'avoir exécuté ſes ordres, il m'en demanda par-don. Son repentir me fit naître la penſée de lui propoſer de me laiſſer ſortir ſeulement pour huit jours, lui promettant qu'au bout de ce tems-là je viendrois me remettre entre ſes mains. J'ajoûtai tout ce que je crûs capable de le déterminer. At-tendri par mon état, excité par ſon intérêt, & par la crainte que je ne me vengeaſſe un jour des mau-vais traitemens que j'avois reçus de lui, il conſen-tit à ce que je voulois, avec la condition qu'il m'accompagneroit.

J'aurois voulu me mettre en chemin dans le mo-ment;

ment ; mais il fallut aller chercher des chevaux, & l'on m'annonça que nous ne pourrions en avoir que pour le lendemain. Mon deſſein étoit d'aller trouver Adélaïde, de lui montrer tout mon déſeſpoir, & de mourir à ſes pieds, ſi elle perſiſtoit dans ſes réſolutions. Il falloit pour exécuter mon projet arriver avant ſon funeſte mariage, & tous les momens que je différois me paroiſſoient des ſiécles. Cette lettre, que j'avois lue & relue, je la liſois encore ; il me ſembloit qu'à force de la lire, j'y trouverois quelque choſe de plus. J'examinois la date, je me flattois que le tems pouvoit avoir été prolongé : elle ſe fait un effort, diſois-je ; elle ſaiſira tous les prétextes pour différer. Mais puis-je me flatter d'une ſi vaine eſpérance ? reprenois-je. Adélaïde ſe ſacrifie pour ma liberté : elle voudra en hâter le moment. Hélas ! comment a-t-elle pu croire que la liberté ſans elle fût un bien pour moi ? Je retrouverai par-tout cette priſon dont elle veut me tirer. Elle n'a jamais connu mon cœur, elle a jugé de moi comme des autres hommes ; voilà ce qui me perd. Je ſuis encore plus malheureux que je ne croyois, puiſque je n'ai pas même la conſolation de penſer que du-moins mon amour étoit connu.

Je paſſai la nuit entiére à faire de pareilles plaintes. Le jour parut enfin. Je montai à cheval avec mon conducteur. Nous avions marché une journée ſans nous arrêter un moment, quand j'apperçûs ma Mére dans le chemin, qui venoit de notre côté. Elle me reconnut ; & après m'avoir montré ſa ſurpriſe de me trouver-là, elle me fit monter dans ſon caroſſe. Je n'ôſois lui demander le ſujet de ſon voyage : je craignois tout dans la ſituation où j'étois, & ma crainte n'étoit que trop bien fondée. Je venois, mon fils, me dit-elle, vous tirer moi-même de priſon ; votre Pére y a conſenti. Ah ! m'écriai-je, Adélaïde eſt mariée. Ma Mére ne me ré-

répondit que par ſon ſilence. Mon malheur, qui étoit alors ſans reméde, ſe préſenta à moi dans toute ſon horreur: je tombai dans une eſpéce de ſtupidité; & à force de douleur, il me ſembloit que je n'en ſentois aucune.

Cependant mon corps ſe reſſentit bientôt de l'état de mon eſprit. Le friſſon me prit, que nous étions encore en caroſſe: ma Mére me fit mettre au lit. Je fus deux jours ſans parler, & ſans vouloir prendre aucune nourriture: la fiévre augmenta, & on commença le troiſiéme à déſeſpérer de ma vie. Ma Mére, qui ne me quittoit point, étoit dans une affliction inconcevable; ſes larmes, ſes priéres, & le nom d'Adélaïde qu'elle employoit, me firent enfin réſoudre à vivre. Après quinze jours de la fiévre la plus violente, je commençai à être un peu mieux. La premiére choſe que je fis, fut de chercher la lettre d'Adélaïde. Ma Mére, qui me l'avoit ôtée, me vit dans une ſi grande affliction, qu'elle fut obligée de me la rendre. Je la mis dans une bourſe qui étoit ſur mon cœur, où j'avois déjà mis ſon portrait: je l'en retirois pour la lire toutes les fois que j'étois ſeul.

Ma Mére, dont le caractére étoit tendre, s'affligeoit avec moi; elle croyoit d'ailleurs qu'il faloit céder à ma triſteſſe, & laiſſer au tems le ſoin de me guérir.

Elle ſouffroit que je lui parlaſſe d'Adélaïde, elle m'en parloit quelquefois: & comme elle s'étoit apperçue que la ſeule choſe qui me donnoit de la conſolation, étoit l'idée d'être aimé, elle me conta qu'elle-même avoit déterminée Adélaïde à ſe marier. Je vous demande pardon, mon fils, me dit-elle, du mal que je vous ai fait; je ne croyois pas que vous y fuſſiez ſi ſenſible: votre priſon me faiſoit tout craindre pour votre ſanté, & même pour votre vie. Je connoiſſois d'ailleurs l'humeur inflexible de votre Pére, qui ne vous rendroit jamais

la

la liberté, tant qu'il craindroit que vous puſſiez épouſer Mademoiſelle de Luſſan. Je me réſolus de parler à cette généreuſe fille, je lui fis part de mes craintes; elle les partagea, elle les ſentit peut-être encore plus vivement que moi. Je la vis occupée à chercher les moyens de conclure promptement ſon mariage; il y avoit longtems que ſon Pére, offenſé des procédés de Mr. de Comminge, la preſſoit de ſe marier; rien n'avoit pu l'y déterminer juſques-là. Sur qui tombera votre choix, lui demandai-je? Il ne m'importe, me répondit-elle: tout m'eſt égal, puiſque je ne puis être à celui à qui mon cœur s'étoit deſtiné.

Deux jours après cette converſation, j'appris que le Marquis de Bénavidés avoit été préféré à ſes concurrens: tout le monde en fut étonné, & je le fus comme les autres.

Bénavidés a une figure deſagréable, qui le devient encore davantage par ſon peu d'eſprit, & par l'extrême bizarrerie de ſon humeur. J'en craignis les ſuites pour la pauvre Adélaïde: je la vis pour lui en parler dans la maiſon de la Comteſſe de Gerlande, où je l'avois vue. Je me prépare, me dit-elle, à être très-malheureuſe, mais il faut me marier; & depuis que je ſai que c'eſt le ſeul moyen de délivrer Mr. votre fils, je me reproche tous les momens que je différe. Cependant, ce mariage que je ne fais que pour lui, ſera peut-être la plus ſenſible de ſes peines: j'ai voulu du-moins lui prouver, par mon choix, que ſon intérêt étoit le ſeul motif qui me déterminoit. Plaignez-moi, je ſuis digne de votre pitié, & je tâcherai de mériter votre eſtime par la façon dont je vais me conduire avec Mr. de Bénavidés. Ma Mére m'apprit encore qu'Adélaïde avoit ſu par mon Pére même, que j'avois brûlé nos titres: il le lui avoit reproché publiquement, le jour qu'il avoit perdu ſon procès. Elle m'a avoué, me diſoit ma Mére, que

que ce qui l'avoit le plus touchée, étoit la générosité que vous aviez eu de lui cacher ce que vous aviez fait pour elle. Nos journées se passoient dans de pareilles conversations ; & quoique ma mélancolie fut extrême, elle avoit cependant je ne sai quelle douceur inséparable, dans quelque état que l'on soit, de l'assurance d'être aimé.

Après quelques mois de séjour dans le lieu où nous étions, ma Mére reçut ordre de mon Pére de retourner auprès de lui. Il n'avoit presque pris aucune part à ma maladie; la maniére dont il m'avoit traité, avoit éteint en lui tout sentiment pour moi. Ma Mére me pressa de partir avec elle : mais je la priai de consentir que je restasse à la campagne, & elle se rendit à mes instances.

Je me retrouvai encore seul dans mes bois. Il me passa dès-lors dans la tête d'aller habiter quelque solitude ; & je l'aurois fait, si je n'avois été retenu par l'amitié que j'avois pour ma Mére. Il me venoit toujours en pensée de tâcher de voir Adélaïde, mais la crainte de lui déplaire m'arrêtoit.

Après bien des irrésolutions, j'imaginai que je pourrois du-moins tenter de la voir sans en être vu.

Ce dessein arrêté, je me déterminai d'envoyer à Bourdeaux, pour savoir où elle étoit, un homme qui étoit à moi depuis mon enfance, & qui m'étoit venu retrouver pendant ma maladie: il avoit été à Bagnières avec moi, il connoissoit Adélaïde, il me dit même qu'il avoit des liaisons dans la maison de Bénavidés.

Après lui avoir donné toutes les instructions dont je pus m'aviser, & les lui avoir répétées mille fois, je le fis partir. Il apprit en arrivant à Bourdeaux que Bénavidés n'y étoit plus, qu'il avoit emmené sa Femme, peu de tems après son mariage, dans des Terres qu'il avoit en Biscaye. Mon homme, qui se nommoit Saint-Laurent, me l'écrivit, & me demanda mes ordres. Je lui mandai d'aller en Biscaye

Biſcaye ſans perdre un moment. Le déſir de voir Adélaïde s'étoit tellement augmenté par l'eſpérance que j'en avois conçue, qu'il ne m'étoit plus poſſible d'y réſiſter.

Saint-Laurent demeura près de ſix ſemaines à ſon voyage, il revint au bout de ce tems-là. Il me conta, qu'après beaucoup de peines & de tentatives inutiles, il avoit appris que Bénavidés avoit beſoin d'un Architecte; qu'il s'étoit fait préſenter ſous ce titre; & qu'à la faveur de quelque connoiſſance qu'un de ſes oncles, qui exerçoit cette profeſſion, lui avoit autrefois donnée, il s'étoit introduit dans la maiſon. Je crois, ajoûta-t-il, que Madame de Bénavidés m'a reconnu, du-moins me ſuis-je apperçu qu'elle a rougi la premiére fois qu'elle m'a vu: il me dit enſuite qu'elle menoit la vie du monde la plus triſte & la plus retirée; que ſon Mari ne la quittoit preſque jamais; qu'on diſoit dans la maiſon qu'il en étoit très-amoureux, quoiqu'il ne lui en donnât d'autre marque que ſon extrême jalouſie; qu'il la portoit ſi loin, que ſon frére n'avoit la liberté de voir Madame de Bénavidés, que quand il étoit préſent.

Je lui demandai qui étoit ce frére. Il me répondit que c'étoit un jeune-homme, dont on diſoit autant de bien, que l'on diſoit de mal de Bénavidés; qu'il paroiſſoit fort attaché à ſa belle-ſœur. Ce diſcours ne fit alors nulle impreſſion ſur moi: la ſituation de Madame de Bénavidés, & le déſir de la voir, m'occupoit tout entier. Saint-Laurent m'aſſura qu'il avoit pris toutes les meſures pour m'introduire chez Bénavidés. Il a beſoin d'un Peintre, me dit-il, pour peindre un appartement: je lui ai promis de lui en mener un; il faut que ce ſoit vous.

Il ne fut plus queſtion que de régler notre départ: j'écrivis à ma Mére que j'allois paſſer quelque tems chez un de mes amis, & je pris avec

Saint-

Saint-Laurent le chemin de la Biſcaye. Mes queſtions ne finiſſoient point ſur Madame de Bénavidés; j'euſſe voulu ſavoir juſqu'aux moindres choſes de ce qui la regardoit. Saint-Laurent n'étoit pas en état de me ſatisfaire, il ne l'avoit vue que très-peu. Elle paſſoit les journées dans ſa chambre, ſans autre compagnie que celle d'un chien qu'elle aimoit beaucoup: cet article m'intéreſſa particuliérement. Ce chien venoit de moi. Je me flattai que c'étoit pour cela qu'il étoit aimé; quand on eſt bien malheureux, on ſent toutes ces petites choſes, qui échappent dans le bonheur. Le cœur, dans le beſoin qu'il a de conſolation, n'en laiſſe perdre aucune.

Saint-Laurent me parla encore beaucoup de l'attachement du jeune Bénavidés pour ſa belle-ſœur: il ajoûta qu'il calmoit ſouvent les emportemens de ſon frére, & qu'on étoit perſuadé que ſans lui Adélaïde ſeroit encore plus malheureuſe. Il m'exhorta auſſi à me borner au plaiſir de la voir, & à ne faire aucune tentative pour lui parler: je ne vous dis point, continua-t-il, que vous expoſeriez votre vie, ſi vous étiez découvert; ce ſeroit un foible motif pour vous retenir; mais vous expoſeriez la ſienne. C'étoit un ſi grand bien pour moi de voir du-moins Adélaïde, que j'étois perſuadé de bonne-foi que ce bien me ſuffiroit: auſſi me promis-je à moi-même, & promis-je à Saint-Laurent, encore plus de circonſpection qu'il n'en exigeoit.

Nous arrivâmes après pluſieurs jours de marche, qui m'avoient paru pluſieurs années. Je fus préſenté à Bénavidés, qui me mit auſſi-tôt à l'ouvrage. On me logea avec le prétendu Architecte, qui de ſon côté devoit conduire des ouvriers. Il y avoit pluſieurs jours que mon travail étoit commencé, ſans que j'euſſe encore vu Madame de Bénavidés; je la vis enfin un ſoir paſſer ſous les fenêtres de l'appartement où j'étois, pour aller à la promenade: elle n'avoit

n'avoit que ſon chien avec elle, elle étoit négligée, il y avoit dans ſa démarche un air de langueur; il me ſembloit que ſes beaux yeux ſe promenoient ſur tous les objets, ſans en regarder aucun. Mon Dieu! que cette vue me cauſa de trouble! Je reſtai appuyé ſur la fenêtre, tant que dura la promenade. Adélaïde ne revint qu'à la nuit. Je ne pouvois plus la diſtinguer, quand elle repaſſa ſous ma fenêtre; mais mon cœur ſavoit que c'étoit elle.

Je la vis la ſeconde fois dans la chapelle du Château. Je me plaçai de façon que je la puſſe regarder pendant tout le tems qu'elle y fut, ſans être remarqué. Elle ne jetta point les yeux ſur moi; j'en devois être bien-aiſe, puiſque j'étois ſûr que ſi j'en étois reconnu, elle m'obligeroit à partir. Cependant je m'en affligeai: je ſortis de cette chapelle avec plus de trouble, & d'agitation, que je n'y étois entré. Je ne formai pas encore le deſſein de me faire connoître; mais je ſentois que je n'aurois pas la force de réſiſter à une occaſion, ſi elle ſe préſentoit.

La vue du jeune Bénavidés me donnoit auſſi une eſpéce d'inquiétude. Il venoit me voir travailler aſſez ſouvent: il me traitoit, malgré la diſtance qui paroiſſoit être entre lui & moi, avec une familiarité dont j'aurois dû être touché. Je ne l'étois cependant point: ſes agrémens, & ſon mérite, que je ne pouvois m'empêcher de voir, retenoient ma reconnoiſſance. Je craignois en lui un Rival, j'appercevois dans toute ſa perſonne une certaine triſteſſe paſſionnée, qui reſſembloit trop à la mienne, pour ne pas venir de la même cauſe; & ce qui acheva de me convaincre, c'eſt qu'après m'avoir fait pluſieurs queſtions ſur ma fortune, vous êtes amoureux, me dit-il; la mélancolie où je m'apperçois que vous êtes plongé, vient de quelques peines de cœur: dites-le-moi; ſi je puis quelque choſe pour vous, je m'y employerai avec plaiſir: tous

les

les malheureux en général ont droit à ma compassion; mais il y en a d'une sorte que je plains encore plus que les autres.

Je crois que je remerciai de très-mauvaise grace Dom Gabriel (c'étoit son nom) des offres qu'il me faisoit. Je n'eus cependant pas la force de lui nier que je fusse amoureux; mais je lui dis que ma fortune étoit telle, qu'il n'y avoit que le tems qui pût y apporter quelque changement. Puisque vous pouvez en attendre quelqu'un, me dit-il, je connois des gens encore plus à plaindre que vous.

Quand je fus seul, je fis mille réflexions sur la conversation que je venois d'avoir. Je conclus que Dom Gabriel étoit amoureux, & qu'il l'étoit de sa belle-sœur: toutes ses démarches, que j'examinois avec attention, me confirmérent dans cette opinion. Je le voyois attaché à tous les pas d'Adélaïde, & la regarder des mêmes yeux dont je la regardois moi-même. Je n'étois cependant pas jaloux: mon estime pour Adélaïde éloignoit ce sentiment de mon cœur. Mais pouvois-je m'empêcher de craindre, que la vue d'un homme aimable qui lui rendoit des soins, même des services, ne lui fît sentir d'une maniére plus fâcheuse encore pour moi, que mon amour ne lui avoit causé que des peines.

J'étois dans cette disposition, lorsque je vis entrer, dans le lieu où je peignois, Adélaïde menée par Dom Gabriel. Je ne sai, lui disoit-elle, pourquoi vous voulez que je voie les ajustemens qu'on fait à cet appartement. Vous savez que je ne suis pas sensible à ces choses-là. J'ôse espérer, lui dis-je, Madame, en la regardant, que si vous daignez jetter les yeux sur ce qui est ici, vous ne vous repentirez pas de votre complaisance. Adélaïde, frappée de mon son de voix, me reconnut aussitôt: elle baissa les yeux quelques instans, & sortit de la chambre sans me regarder, en disant que l'odeur de la peinture lui faisoit mal. Je

Je restai confus, & accablé de la plus vive douleur. Adélaïde n'avoit pas daigné même jetter un regard sur moi: elle m'avoit refusé jusqu'aux marques de sa colére. Que lui ai-je fait, disois-je? Il est vrai que je suis venu ici contre ses ordres: mais, si elle m'aimoit encore, elle me pardonneroit un crime, qui lui prouve l'excès de ma passion. Je concluois ensuite que, puisqu'Adélaïde ne m'aimoit plus, il faloit qu'elle aimât ailleurs; cette pensée me donna une douleur si vive, & si nouvelle, que je crus n'être malheureux que de ce moment. Saint-Laurent, qui venoit de tems en tems me voir, entra, & me trouva dans une agitation qui lui fit peur. Qu'avez-vous, me dit-il, que vous est-il arrivé? Je suis perdu, lui répondis-je! Adélaïde ne m'aime plus; elle ne n'aime plus, répétai-je, est-il bien possible? Hélas! que j'avois tort de me plaindre de ma fortune avant ce cruel moment; par combien de peines, par combien de tourmens ne rachetterois-je pas ce bien que je préférois à tout; ce bien qui, au milieu des plus grands malheurs, rempliſſoit mon cœur d'une si douce joie?

Je fus encore long-tems à me plaindre, sans que Saint-Laurent pût tirer de moi la cause de mes plaintes: Il sut enfin ce qui m'étoit arrivé. Je ne vois rien, dit-il, dans tout ce que vous me contez, qui doive vous jetter dans le désespoir où vous êtes. Madame de Bénavidés est sans-doute offensée de la démarche que vous avez faite de venir ici. Elle a voulu vous en punir, en vous marquant de l'indifférence: que savez-vous même, si elle n'a point craint de se trahir, si elle vous eût regardé? Non, non, lui dis-je, on n'est point si maître de soi, quand on aime; le cœur agit seul dans un premier mouvement: il faut, ajoutai-je, que je la voie; il faut que je lui reproche son changement. Hélas! après ce qu'elle a fait, de-

voit-elle m'ôter la vie d'une maniére ſi cruelle? Que ne me laiſſoit-elle dans cette priſon? J'y étois heureux, puisque je croyois être aimé.

Saint-Laurent, qui craignoit que quelqu'un ne me vît dans l'état où j'étois, m'emmena dans la chambre où nous couchions. Je paſſai la nuit entiére à me tourmenter: Je n'avois pas un ſentiment qui ne fût auſſi-tôt détruit par un autre: je condamnois mes ſoupçons; je me trouvois injuſte de vouloir qu'Adélaïde conſervât une tendreſſe qui la rendroit malheureuſe. Je me reprochois dans ces momens de l'aimer plus pour moi que pour elle: ſi je n'en ſuis plus aimé, diſois-je à Saint-Laurent, ſi elle en aime un autre, qu'importe que je meure: je veux tâcher de lui parler, mais ce ſera ſeulement pour lui dire un dernier adieu. Elle n'entendra aucun reproche de ma part: ma douleur, que je ne pourrai lui cacher, les lui fera pour lui.

Je m'affermis dans cette réſolution: il fut conclu, que je partirois auſſi-tôt que je lui aurois parlé; nous en cherchâmes les moyens. Saint-Laurent me dit, qu'il faloit prendre le tems que Dom Gabriel iroit à la chaſſe, où il alloit aſſez ſouvent, & celui où Bénavidés ſeroit occupé à ſes affaires domeſtiques, auxquelles il travailloit certains jours de la ſemaine.

Il me fit promettre que, pour ne faire naître aucun ſoupçon, je travaillerois comme à mon ordinaire, & que je commencerois à annoncer mon départ prochain.

Je me remis donc à mon Ouvrage. J'avois, preſque ſans m'en appercevoir, quelque eſpérance qu'Adélaïde viendroit encore dans ce lieu; tous les bruits que j'entendois, me donnoient une émotion que je pouvois à peine ſoutenir. Je fus dans cette ſituation pluſieurs jours de ſuite; il falut enfin perdre l'eſpérance de voir Adélaïde de cette façon, & chercher un moment où je puſſe la trouver ſeule.

Il

Il vint enfin ce moment. Je montois, à mon ordinaire, pour aller à mon ouvrage, quand je vis Adélaïde qui entroit dans son appartement; je ne doutai pas qu'elle ne fût seule. Je savois que Dom Gabriel étoit sorti dès le matin, & j'avois entendu Bénavidés dans une salle basse parler avec un de ses Fermiers.

J'entrai dans la chambre avec tant de précipitation, qu'Adélaïde ne me vit que quand je fus près d'elle : elle voulut s'échapper aussi-tôt qu'elle m'apperçut; mais la retenant par sa robe, ne me fuyez pas, lui dis-je, Madame, laissez-moi jouïr pour la derniére fois du bonheur de vous voir : cet instant passé, je ne vous importunerai plus; j'irai loin de vous mourir de douleur des maux que je vous ai causés, & de la perte de votre cœur. Je souhaite que Dom Gabriel, plus fortuné que moi... Adélaïde, que la surprise & le trouble avoient jusques-là empêché de parler, m'arrêta à ces mots, & jettant un regard sur moi : Quoi ? me dit-elle, vous ôsez me faire des reproches ? vous ôsez me soupçonner ? vous ...

Ce seul mot me précipita à ses pieds. Non, ma chére Adélaïde, lui dis-je, non, je n'ai aucun soupçon qui vous offense : pardonnez un discours que mon cœur n'a point avoué. Je vous pardonne tout, me dit-elle, pourvu que vous partiez tout-à-l'heure, & que vous ne me voyiez jamais. Songez que c'est pour vous que je suis la plus malheureuse personne du monde; voulez-vous faire croire que je suis la plus criminelle ? Je ferai, lui dis-je, tout ce que vous m'ordonnerez : mais promettez-moi du-moins que vous ne me haïrez pas.

Quoiqu'Adélaïde m'eût dit plusieurs fois de me lever, j'étois resté à ses genoux, ceux qui aiment, savent combien cette attitude a de charmes : j'y étois encore, quand Bénavidés ouvrit tout d'un coup la porte de la chambre. Il ne me vit pas plutôt

Universitas BIBLIOTHECA

aux genoux de sa Femme, que, venant à elle l'épée à la main, tu mouras, perfide, s'écria-t-il. Il l'auroit tuée infailliblement, si je ne me fusse jetté au-devant d'elle: je tirai en même tems mon épée. Je commencerai donc par toi ma vengeance, dit Bénavidés, en me donnant un coup qui me blessa à l'épaule. Je n'aimois pas assez la vie pour la défendre, mais je haïssois trop Bénavidés pour la lui abandonner. D'ailleurs, ce qu'il venoit d'entreprendre contre celle de sa Femme, ne me laissoit plus l'usage de la raison: j'allai sur lui, je lui portai un coup qui le fit tomber sans sentiment.

Les domestiques, que les cris de Madame de Bénavidés avoient attirés, entrérent dans ce moment: ils me virent retirer mon épée du corps de leur maître: plusieurs se jettérent sur moi, ils me desarmérent sans que je fisse aucun effort pour me défendre: la vue de Madame de Bénavidés, qui étoit toute fondante en larmes auprès de son Mari, ne me laissoit de sentiment que pour ses douleurs. Je fus traîné dans une chambre, où je fus enfermé.

C'est-là que livré à moi-même, je vis l'abîme où j'avois plongé Madame de Bénavidés. La mort de son Mari, que je croyois alors tué à ses yeux, & tué par moi, ne pouvoit manquer de faire naître des soupçons contre elle. Quel reproche ne me fis-je point? J'avois causé ses premiers malheurs, & je venois d'y mettre le comble par mon imprudence. Je me représentois l'état où je l'avois laissée, tout le ressentiment dont elle devoit être animée contre moi, elle me devoit haïr, je l'avois mérité. La seule espérance qui me resta, fut de n'être pas connu: l'idée d'être pris pour un scélérat, qui, dans toute autre occasion m'auroit fait frémir, ne m'étonna point. Adélaïde me rendroit justice, & Adélaïde étoit pour moi tout l'Univers.

Cette pensée me donna quelque tranquillité, qui étoit cependant troublée par l'impatience que j'avois

vois d'être interrogé. Ma porte s'ouvrit au milieu de la nuit. Je fus surpris en voyant entrer Dom Gabriel. Rassurez-vous, me dit-il en s'approchant : je viens par ordre de Madame de Bénavidés; elle m'estimoit assez pour ne me rien cacher de ce qui vous regarde. Peut-être, ajouta-t-il avec un soupir qu'il ne put retenir, auroit-elle pensé différemment, si elle m'avoit bien connu. N'importe, je répondrai à sa confiance : je vous sauverai, & je la sauverai si je puis. Vous ne me sauverez point, lui dis-je à mon tour, je dois justifier Madame de Bénavidés, & je le ferois aux dépens de mille vies.

Je lui expliquai tout de suite mon projet de ne point me faire connoître. Ce projet pourroit avoir lieu, me répondit Dom Gabriel, si mon frére étoit mort, comme je vois que vous le croyez; mais sa blessure, quoique grande, peut n'être pas mortelle, & le premier signe de vie qu'il a donné, a été de faire renfermer Madame de Bénavidés dans son appartement. Vous voyez par-là qu'il l'a soupçonnée, & que vous vous perdriez sans la sauver. Sortons, ajouta-t-il : je puis aujourd'hui pour vous ce que je ne pourrai peut-être plus demain. Et que deviendra Madame de Bénavidés, m'écriai-je ? Non, je ne puis me résoudre à me tirer d'un péril où je l'ai mise, & à l'y laisser. Je vous ai déjà dit, me répondit Dom Gabriel, que votre présence ne peut que rendre sa condition plus fâcheuse. Hé bien, lui dis-je, je fuirai puisqu'elle le veut, & que son intérêt le demande. J'espérois en sacrifiant ma vie lui donner du-moins quelque pitié : je ne méritois pas cette consolation. Je suis un malheureux, indigne de mourir pour elle. Protégez-la, dis-je à Dom Gabriel, vous êtes généreux : son innocence, son malheur, doivent vous toucher. Vous pouvez juger, me repliqua-t-il, par ce qui m'est échap-

pé, que les intérêts de Madame de Bénavidés me sont plus chers qu'il ne faudroit pour mon repos; je ferai tout pour elle. Hélas! ajouta-t-il, je me croirois payé, si je pouvois encore penser qu'elle n'a rien aimé. Comment se peut-il que le bonheur d'avoir touché un cœur comme le sien ne vous ait pas suffi? Mais sortons, poursuivit-il, profitons de la nuit. Il me prit par la main, tourna une lanterne sourde, & me fit traverser les cours du Château. J'étois si plein de rage contre moi-même, que, par un sentiment de désespéré, j'aurois voulu être encore plus malheureux que je n'étois.

Dom Gabriel m'avoit conseillé, en me quittant, d'aller dans un Couvent de Religieux qui n'étoit qu'à un quart de lieue du Château: il faut, me dit-il, vous tenir caché dans cette maison pendant quelques jours, pour vous dérober aux recherches que je ferai moi-même obligé de faire: voilà une lettre pour un Religieux de la maison à qui vous pouvez vous confier. J'errai encore longtems autour du Château, je ne pouvois me résoudre à m'en éloigner; mais le desir de savoir des nouvelles d'Adélaïde, me détermina enfin à prendre la route du Couvent.

J'y arrivai à la pointe du jour. Ce Religieux, après avoir lu la lettre de Dom Gabriel, m'emmena dans une chambre. Mon extrême abattement, & le sang qu'il apperçut sur mes habits, lui firent craindre que je ne fusse blessé. Il me le demandoit, quand il me vit tomber en foiblesse; un domestique qu'il appella, & lui, me mirent au lit. On fit venir le Chirurgien de la maison pour visiter ma playe; elle s'étoit extrêmement envenimée par le froid & par la fatigue que j'avois soufferts.

Quand je fus seul avec le Pére à qui j'étois adressé, je le priai d'envoyer à une maison du Village que je lui indiquai, pour s'informer de Saint-

Lau-

Laurent: j'avois jugé qu'il s'y ſeroit réfugié; je ne m'étois pas trompé, il vint avec l'homme que j'avois envoyé. La douleur de ce pauvre Garçon fut extrême, quand il ſut que j'étois bleſſé: il s'approcha de mon lit, pour s'informer de mes nouvelles. Si vous voulez me ſauver la vie, lui dis-je, il faut m'apprendre dans quel état eſt Madame de Bénavidés: ſachez ce qui ſe paſſe, ne perdez pas un moment pour m'en éclaircir; & ſongez que ce que je ſouffre, eſt mille fois pire que la mort. Saint-Laurent me promit de faire ce que je ſouhaitois: il ſortit dans l'inſtant, pour prendre les meſures néceſſaires.

Cependant, la fiévre me prit avec beaucoup de violence: ma playe parut dangereuſe, on fut obligé de me faire de grandes inciſions; mais les maux de l'eſprit me laiſſoient à peine ſentir ceux du corps. Madame de Bénavidés, comme je l'avois vue en ſortant de ſa chambre fondant en larmes, couchée ſur le plancher auprès de ſon Mari que j'avois bleſſé, ne me ſortoit pas un moment de l'eſprit: je repaſſois les malheurs de ſa vie, je me trouvois par-tout; ſon mariage, le choix de ce mari le plus jaloux, le plus bizarre de tous les hommes, s'étoit fait pour moi; & je venois de mettre le comble à tant d'infortunes, en expoſant ſa réputation. Je me rappellois enſuite la jalouſie que je lui avois marquée: quoiqu'elle n'eût duré qu'un moment, quoiqu'un ſeul mot l'eût fait ceſſer, je ne pouvois me la pardonner. Adélaïde me devoit regarder comme indigne de ſes bontés, elle devoit me haïr. Cette idée, ſi accablante, je la ſoutenois par la rage dont j'étois animé contre moi-même.

Saint-Laurent revint au bout de huit jours: il me dit que Bénavidés étoit très-mal de ſa bleſſure, que ſa Femme paroiſſoit inconſolable, que Dom Gabriel faiſoit mine de nous faire chercher avec

ſoin. Ces nouvelles n'étoient pas propres à me calmer : je ne ſavois ce que je devois deſirer, tous les événemens étoient contre moi : je ne pouvois même ſouhaiter la mort ; il me ſembloit que je me devois à la juſtification de Madame de Bénavidés.

Le Religieux, qui me ſervoit, prit pitié de moi : il m'entendoit ſoupirer continuellement, il me trouvoit preſque toujours le viſage baigné de larmes. C'étoit un homme d'eſprit, qui avoit été longtems dans le monde, & que divers accidens avoient conduit dans le Cloître. Il ne chercha point à me conſoler par ſes diſcours, il me montra ſeulement de la ſenſibilité pour mes peines : ce moyen lui réuſſit, il gagna peu à peu ma confiance ; peut-être auſſi ne la dût-il qu'au beſoin que j'avois de parler, & de me plaindre. Je m'attachois à lui à meſure que je lui contois mes malheurs : il me devint ſi néceſſaire au bout de quelques jours, que je ne pouvois conſentir à le perdre un moment. Je n'ai jamais vu dans perſonne plus de vraie bonté : je lui répétois mille fois les mêmes choſes, il m'écoutoit, il entroit dans mes ſentimens.

C'étoit par ſon moyen que je ſavois ce qui ſe paſſoit chez Bénavidés : ſa bleſſure le mit longtems dans un très-grand danger. Il guérit enfin. J'en appris la nouvelle par Dom Jérôme (c'étoit le nom de ce Religieux) ; il me dit enſuite, que tout paroiſſoit tranquille dans le Château ; que Madame de Bénavidés vivoit encore plus retirée qu'auparavant ; que ſa ſanté étoit très-languiſſante : il ajouta, qu'il faloit que je me diſpoſaſſe à m'éloigner auſſi-tôt que je le pourrois ; que mon ſéjour pouvoit être découvert, & cauſer de nouvelles peines à Madame de Bénavidés.

Il s'en faloit bien que je ne fuſſe en état de partir ; j'avois toujours la fiévre, ma playe ne ſe re-

refermoit point. J'étois dans cette maison depuis deux mois, quand je m'apperçus un jour, que Dom Jérôme étoit triste & rêveur: il détournoit les yeux, il n'ôsoit me regarder, il répondoit avec peine à mes questions: j'avois pris beaucoup d'amitié pour lui; d'ailleurs les malheureux sont plus sensibles que les autres. J'allois lui demander le sujet de sa mélancolie, lorsque Saint-Laurent, en entrant dans ma chambre, me dit que Dom Gabriel étoit dans la maison, qu'il venoit de le rencontrer.

Dom Gabriel est ici, dis-je en regardant Dom Jérôme, & vous ne m'en dites rien! pourquoi ce mistére? Vous me faites trembler! Que fait Madame de Bénavidés? par pitié, tirez-moi de la cruelle incertitude où je suis. Je voudrois pouvoir vous y laisser toujours, me dit enfin Dom Jérôme en m'embrassant. Ah! m'écriai-je, elle est morte: Bénavidés l'a sacrifiée à sa fureur. Vous ne me répondez point! Hélas! je n'ai donc plus d'espérance. Non, ce n'est point Bénavidés, reprenois-je; c'est moi qui lui ai plongé le poignard dans le sein: sans mon amour elle vivroit encore. Adélaïde est morte, je ne la verrai plus, je l'ai perdue pour jamais! Elle est morte, & je vis encore! que tardai-je à la suivre! que tardai-je à la venger! mais non, ce seroit me faire grace que de me donner la mort: ce seroit me séparer de moi-même, qui me fais horreur.

L'agitation violente dans laquelle j'étois, fit rouvrir ma playe, qui n'étoit pas encore bien fermée: je perdis tant de sang, que je tombai en foiblesse; elle fut si longue, que l'on me crut mort: je revins enfin après plusieurs heures. Dom Jérôme craignit que je n'entreprisse quelque chose contre ma vie, il chargea Saint-Laurent de me garder à vue. Mon désespoir prit alors une autre forme. Je restai dans un morne silence. Je ne répandois

pas une larme. Ce fut dans ce tems que je fis deſſein d'aller dans quelque lieu où je puſſe être en proye à toute ma douleur. J'imaginois presque un plaiſir à me rendre encore plus miſérable que je ne l'étois.

Je ſouhaitai de voir Dom Gabriel, parce que ſa vue devoit encore augmenter ma peine; je priai Dom Jérôme de l'amener : ils vinrent enſemble dans ma chambre le lendemain. Dom Gabriel s'aſſit auprès de mon lit : nous reſtâmes tous deux aſſez longtems ſans nous parler; il me regardoit avec des yeux pleins de larmes : je rompis enfin le ſilence. Vous êtes bien généreux, Monſieur, de voir un miſérable pour qui vous devez avoir tant de haine. Vous êtes trop malheureux, me répondit-il, pour que je puiſſe vous haïr. Je vous ſupplie, lui dis-je, de ne me laiſſer ignorer aucune circonſtance de mon malheur; l'éclairciſſement que je vous demande, préviendra peut-être des événemens que vous avez intérêt d'empêcher. J'augmenterai mes peines & les vôtres, me répondit-il: n'importe, il faut vous ſatisfaire, vous verrez dumoins dans le récit que je vais vous faire, que vous n'êtes pas ſeul à plaindre; mais je ſuis obligé, pour vous apprendre tout ce que vous voulez ſavoir, de vous dire un mot de ce qui me regarde.

Je n'avois jamais vu Madame de Bénavidés, quand elle devint ma belle-ſœur: mon frére, que des affaires conſidérables avoient attiré à Bourdeaux, en devint amoureux; &, quoique ſes Rivaux euſſent autant de naiſſance & de bien, & lui fuſſent préférables par beaucoup d'autres endroits, je ne ſai par quelle raiſon le choix de Madame de Bénavidés fut pour lui. Peu de tems après ſon mariage, il l'amena dans ſes terres; c'eſt-là où je la vis pour la premiére fois: ſi ſa beauté me donna de l'admiration, je fus encore plus enchanté des graces de ſon eſprit, & de ſon extrême douceur, que

que mon frére mettoit tous les jours à de nouvelles épreuves. Cependant l'amour que j'avois alors pour une très-aimable perſonne, dont j'étois tendrement aimé, me faiſoit croire que j'étois à l'abri de tant de charmes ; j'avois même deſſein d'engager ma belle-ſœur à me ſervir auprès de ſon Mari, pour le faire conſentir à mon mariage. Le Pére de ma maîtreſſe, offenſé des refus de mon frére, ne m'avoit donné qu'un tems très-court pour les faire ceſſer, & m'avoit déclaré & à ſa fille, que, ce tems expiré, il la marieroit à un autre.

L'amitié que Madame de Bénavidés me témoignoit, me mit bien-tôt en état de lui demander ſon ſecours : j'allois ſouvent dans ſa chambre dans le deſſein de lui en parler, & j'étois arrêté par le plus léger obſtacle. Cependant le tems qui m'avoit été preſcrit, s'écouloit ; j'avois reçu pluſieurs lettres de ma Maîtreſſe, qui me preſſoit d'agir : les réponſes que je lui faiſois, ne la ſatisfirent pas, il s'y gliſſoit, ſans que je m'en apperçuſſe, une froideur qui m'attira des plaintes ; elles me parurent injuſtes, je lui en écrivis ſur ce ton. Elle ſe crut abandonnée ; & le dépit, joint aux inſtances de ſon Pére, la déterminérent à ſe marier : elle m'inſtruiſit elle-même de ſon ſort ; ſa lettre, quoique pleine de reproches, étoit tendre ; elle finiſſoit en me priant de ne la voir jamais. Je l'avois beaucoup aimée, je croyois l'aimer encore ; je ne pus apprendre ſans une véritable douleur que je la perdois : je craignois qu'elle ne fût malheureuſe, & je me reprochois d'en être la cauſe.

Toutes ces différentes penſées m'occupoient. J'y rêvois triſtement en me promenant dans une allée de ce bois que vous connoiſſez, quand je fus abordé par Madame de Bénavidés : elle s'apperçut de ma triſteſſe, m'en demanda la cauſe avec amitié. Une ſecrette répugnance me retenoit, je ne

pouvois me réſoudre à lui dire que j'avois été amoureux ; mais le plaiſir de pouvoir lui parler d'amour, quoique ce ne fût pas pour elle, l'emporta. Tous ces mouvemens ſe paſſoient dans mon cœur, ſans que je les démêlaſſe. Je n'avois encore ôſé approfondir ce que je ſentois pour ma belle-ſœur : je lui contai mon avanture, je lui montrai la lettre de Mademoiſelle de N***. Que ne m'avez-vous parlé plutôt ? me dit-elle ; peut-être aurois-je obtenu de Monſieur votre frére le conſentement qu'il vous refuſoit. Mon Dieu ! que je vous plains, & que je la plains ! elle ſera aſſurément malheureuſe ! La pitié de Madame de Bénavidés pour Mademoiſelle de N*** me fit craindre qu'elle ne prît de moi des idées deſavantageuſes ; & pour diminuer cette pitié, je me preſſai de lui dire, que le mari de Mademoiſelle de N*** avoit du mérite, de la naiſſance, qu'il tenoit un rang conſidérable dans le monde, & qu'il y avoit apparence que ſa fortune deviendroit encore plus conſidérable. Vous vous trompez, me répondit-elle, ſi vous croyez que tous ces avantages la rendent heureuſe ; rien ne peut remplacer la perte de ce qu'on aime : c'eſt une cruelle choſe, ajoûta-t-elle, quand il faut mettre toujours le devoir à la place de l'inclination. Elle ſoupira pluſieurs fois ; pendant cette converſation, je m'apperçûs même qu'elle avoit peine à retenir ſes larmes.

Après m'avoir dit encore quelques mots, elle me quitta. Je n'eus pas la force de la ſuivre ; je reſtai dans un trouble que je ne puis exprimer : je vis tout d'un coup, ce que je n'avois pas voulu voir juſques-là, que j'étois amoureux de ma belle-ſœur, & je crus voir qu'elle avoit une paſſion dans le cœur : je me rappellai mille circonſtances auxquelles je n'avois pas fait attention ; ſon goût pour la ſolitude, ſon éloignement pour tous les

amuſe-

amuſemens, dans un âge comme le ſien: ſon extrême mélancolie, que j'avois attribuée au mauvais traitement de mon frére, me parut alors avoir une autre cauſe. Que de réflexions douloureuſes ſe préſentérent en même tems à mon eſprit! Je me trouvois amoureux d'une perſonne que je ne devois point aimer, & cette perſonne en aimoit un autre. Si elle n'aimoit rien, diſois-je, mon amour, quoique ſans eſpérance, ne ſeroit pas ſans douceur: je pourrois prétendre à ſon amitié, elle m'auroit tenu lieu de tout; mais cette amitié n'eſt plus rien pour moi, ſi elle a des ſentimens plus vifs pour un autre. Je ſentois que je devois faire tous mes efforts pour me guérir d'une paſſion contraire à mon repos, & que l'honneur ne me permettoit pas d'avoir. Je pris le deſſein de m'éloigner, & je rentrai au Château pour dire à mon frére, que j'étois obligé de partir; mais la vue de Madame de Bénavidés arrêta mes réſolutions: cependant, pour me donner à moi-même un prétexte de reſter près d'elle, je me perſuadai que je lui étois utile, pour arrêter les mauvaiſes humeurs de ſon Mari.

Vous arrivâtes dans ce tems-là: je trouvai en vous un air, & des maniéres, qui démentoient la condition ſous laquelle vous paroiſſiez. Je vous marquai de l'amitié, je voulus entrer dans votre confidence; mon deſſein étoit de vous engager enſuite à peindre Madame de Bénavidés; car, malgré toutes les illuſions que mon amour me faiſoit, j'étois toujours dans la réſolution de m'éloigner; & je voulois, en me ſéparant d'elle pour toujours, avoir du-moins ſon portrait. La maniére dont vous répondîtes à mes avances, me fit voir que je ne pouvois rien eſpérer de vous; & j'étois allé pour faire venir un autre Peintre, le jour malheureux où vous bleſſâtes mon frére. Jugez de ma ſurpriſe, quand à mon retour j'appris tout ce qui

s'étoit passé; mon frére, qui étoit très-mal, gardoit un morne silence, & jettoit de tems en tems des regards terribles sur Madame de Bénavidés. Il m'appella aussi-tôt qu'il me vit; délivrez-moi, me dit-il, de la vue d'une Femme qui m'a trahi: faites-la conduire dans son appartement, & donnez ordre qu'elle n'en puisse sortir. Je voulus dire quelque chose, mais Monsieur de Bénavidés m'interrompit au premier mot: faites ce que je souhaite, me dit-il, ou ne me voyez jamais.

Il falut donc obéir. Je m'approchai de ma belle-sœur, je la priai que je pusse lui parler dans sa chambre: elle avoit entendu les ordres que son Mari m'avoit donnés: allons, me dit-elle en répandant un torrent de larmes, venez exécuter ce que l'on vous ordonne. Ces paroles, qui avoient l'air de reproche, me pénétrérent de douleur; je n'ôsai y répondre dans le lieu où nous étions; mais elle ne fut pas plutôt dans sa chambre, que, la regardant avec beaucoup de tristesse, quoi! lui dis-je, Madame, me confondez-vous avec votre persécuteur, moi qui sens vos peines comme vous-même, moi qui donnerois ma vie pour vous? Je frémis de le dire, mais je crains pour la vôtre: retirez-vous pour quelques tems dans un lieu sûr, je vous offre de vous y faire conduire. Je ne sai si Monsieur de Bénavidés en veut à mes jours, me répondit-elle: je sai seulement que mon devoir m'oblige à ne pas l'abandonner; & je le remplirai, quoi qu'il m'en puisse coûter. Elle se tût quelques momens, & reprenant la parole: Je vais, continua-t-elle, vous donner, par une entiére confiance, la plus grande marque d'estime que je puisse vous donner; aussi-bien l'aveu que j'ai à vous faire, m'est-il nécessaire pour conserver la vôtre? allez retrouver votre frére, une plus longue conversation pourroit lui être suspecte: revenez ensuite le plutôt que vous pourrez.

Je

Je sortis comme Madame de Bénavidés le souhaitoit. Le Chirurgien avoit ordonné qu'on ne laissât entrer personne dans la chambre de Monsieur de Bénavidés; je courus retrouver sa Femme, agité de mille pensées différentes: je desirois de savoir ce qu'elle avoit à me dire, & je craignois de l'apprendre. Elle me conta comment elle vous avoit connu, & l'amour que vous aviez pris pour elle le premier moment que vous l'aviez vue: elle ne me dissimula point l'inclination que vous lui aviez inspirée.

Quoi! m'écriai-je à cet endroit du récit de Dom Gabriel, j'avois touché l'inclination de la plus parfaite personne du monde, & je l'ai perdue! Cette idée pénétra mon cœur d'un sentiment si tendre, que mes larmes, qui avoient été retenues jusques-là par l'excès de mon désespoir, commencérent à couler.

Oui, continua Dom Gabriel, vous en étiez aimé: quel fond de tendresse je découvris pour vous dans son cœur, malgré ses malheurs, malgré sa situation présente! Je sentois qu'elle appuyoit avec plaisir sur tout ce que vous aviez fait pour elle: elle m'avoua qu'elle vous avoit reconnu, quand je la conduisis dans la chambre où vous peigniez; qu'elle vous avoit écrit pour vous ordonner de partir; qu'elle n'avoit pu trouver une occasion de vous donner sa lettre. Elle me conta ensuite comment son Mari vous avoit surpris dans le moment même où vous lui disiez un éternel adieu; qu'il avoit voulu la tuer; & que c'étoit en la défendant, que vous aviez blessé Monsieur de Bénavidés. Sauvez ce malheureux, ajouta-t-elle: vous seul pouvez le dérober au sort qui l'attend; car je le connois, dans la crainte de m'exposer, il souffriroit les derniers suplices plutôt que de déclarer ce qu'il est. Il est bien payé de ce qu'il souffre, lui dis-je, Madame, par la bonne opinion que vous avez

avez de lui. Je vous ai découvert toute ma foiblesse, repliqua-t-elle ; mais vous avez dû voir que si je n'ai pas été maîtresse de mes sentimens, je l'ai du-moins été de ma conduite, & que je n'ai fait aucune démarche, que le plus rigoureux devoir puisse condamner. Hélas ! Madame, lui dis-je, vous n'avez pas besoin de vous justifier ; je sai trop par moi-même, qu'on ne dispose pas de son cœur comme on le voudroit : je vais tout mettre en usage, ajoutai-je, pour vous obéir, & pour délivrer le Comte de Comminge ; mais j'ôse vous dire qu'il n'est peut-être pas le plus malheureux.

Je sortis en prononçant ces paroles, sans ôser jetter les yeux sur Madame de Bénavidés ; je fus m'enfermer dans ma chambre, pour résoudre ce que j'avois à faire. Mon parti étoit pris de vous délivrer, mais je ne savois pas si je ne devois pas fuir moi-même. Ce que j'avois souffert pendant le récit que je venois d'entendre, me faisoit connoître à quel point j'étois amoureux : il faloit m'affranchir d'une passion si dangereuse pour ma vertu, mais il y avoit de la cruauté d'abandonner Madame de Bénavidés seule entre les mains d'un Mari qui croyoit en avoir été trahi. Après bien des irrésolutions, je me déterminai à secourir Madame de Bénavidés, & à l'éviter avec soin. Je ne pus lui rendre compte de votre évasion que le lendemain, elle me parut un peu plus tranquille : je crus cependant m'appercevoir que son affliction étoit encore augmentée, & je ne doutai pas que ce ne fût la connoissance que je lui avois donnée de mes sentimens : je la quittai pour la délivrer de l'embarras que ma présence lui causoit.

Je fus plusieurs jours sans la voir ; le mal de mon frére qui augmentoit, & qui faisoit tout craindre pour sa vie, m'obligea de lui faire une visite pour l'en avertir. Si j'avois perdu Monsieur de Bénavidés, me dit-elle, par un événement ordinaire

naire, ſa perte m'auroit été moins ſenſible ; mais la part que j'aurois à celui-ci, me la rendroit tout-à-fait douloureuſe. Je ne crains point les mauvais traitemens qu'il peut me faire, je crains qu'il ne meure avec l'opinion que je lui ai manqué : s'il vit, j'eſpére qu'il connoîtra mon innocence, & qu'il me rendra ſon eſtime. Il faut auſſi, lui dis-je, Madame, que je tâche de mériter la vôtre : je vous demande pardon des ſentimens que je vous ai laiſſé voir ; je n'ai pu, ni les empêcher de naître, ni vous les cacher. Je ne ſai même, ſi je pourrai en triompher, mais je vous jure que je ne vous en importunerai jamais : j'aurois même pris déjà le parti de m'éloigner de vous, ſi votre intérêt ne me retenoit ici. Je vous avoue, me dit-elle, que vous m'avez ſenſiblement affligée. La fortune a voulu m'ôter juſqu'à la conſolation que j'aurois trouvé dans votre amitié.

Les larmes qu'elle répandoit en me parlant, firent plus d'effet ſur moi que toute ma raiſon ; je fus honteux d'augmenter les malheurs d'une perſonne déjà ſi malheureuſe. Non, Madame, lui dis-je, vous ne ſerez point privée de cette amitié dont vous avez la bonté de faire cas ; & je me rendrai digne de la vôtre, par le ſoin que j'aurai de vous faire oublier mon égarement.

Je me trouvai effectivement, en la quittant, plus tranquille que je n'avois été depuis que je la connoiſſois. Bien loin de la fuir, je voulus, par les engagemens que je prendrois avec elle en la voyant, me donner à moi-même de nouvelles raiſons de faire mon devoir. Ce moyen me réuſſit ; je m'acoutumois peu-à-peu à réduire mes ſentimens à l'amitié ; je lui diſois naturellement le progrès que je faiſois : elle m'en remercioit comme d'un ſervice que je lui aurois rendu, & pour m'en récompenſer elle me donnoit de nouvelles marques de ſa confiance : mon cœur ſe révoltoit encore

quel-

quelquefois, mais la raiſon reſtoit la plus forte.

Mon frére, après avoir été aſſez longtems dans un très-grand danger, revint enfin; il ne voulut jamais accorder à ſa Femme la permiſſion de le voir, qu'elle lui demanda pluſieurs fois. Il n'étoit pas encore en état de quitter la chambre, que Madame de Bénavidés tomba malade à ſon tour; ſa jeuneſſe la tira d'affaire, & j'eus lieu d'eſpérer que ſa maladie avoit attendri ſon Mari pour elle: quoiqu'il ſe fût obſtiné à ne la point voir, quelque inſtance qu'elle lui en eût fait faire dans le plus fort de ſon mal, il demandoit de ſes nouvelles avec quelque ſorte d'empreſſement.

Elle commençoit à ſe mieux porter, quand Monſieur de Bénavidés me fit appeller: j'ai une affaire importante, me dit-il, qui demanderoit ma préſence à Sarragoſſe: ma ſanté ne me permet pas de faire ce voyage, je vous prie d'y aller à ma place: j'ai ordonné que mes équipages fuſſent prêts, & vous m'obligerez de partir tout-à-l'heure. Il eſt mon ainé d'un grand nombre d'années; j'ai toujours eu pour lui le reſpect que j'aurois eu pour mon Pére, & il m'en a tenu lieu: je n'avois d'ailleurs aucune raiſon pour me diſpenſer de faire ce qu'il ſouhaittoit de moi: il falut donc me réſoudre à partir; mais je crus que cette marque de ma complaiſance me mettoit en droit de lui parler ſur Madame de Bénavidés. Que ne lui dis-je point pour l'adoucir! il me parut que je l'avois ébranlé, je crus même le voir attendri. J'ai aimé Madame de Bénavidés, me dit-il, de la paſſion du monde la plus forte, elle n'eſt pas encore éteinte dans mon cœur; mais il faut que le tems, & la conduite qu'elle aura à l'avenir, effacent le ſouvenir de ce que j'ai vu. Je n'ôſai conteſter ſes ſujets de plainte, c'étoit le moyen de rappeller ſes fureurs. Je lui demandai ſeulement la permiſſion de dire à ma belle-ſœur les eſpérances qu'il me donnoit: il me

le

le permit. Cette pauvre Femme reçut cette nouvelle avec une sorte de joie: je sai, me dit-elle, que je ne puis être heureuse avec Monsieur de Bénavidés; mais j'aurai du-moins la consolation d'être où mon devoir veut que je sois.

Je la quittai, après l'avoir encore assurée des bonnes dispositions de mon frére. Un des principaux domestiques de la maison, à qui je me confiois, fut chargé de ma part d'être attentif à tout ce qui pourroit la regarder, & de m'en instruire. Après ces précautions que je crus suffisantes, je pris la route de Sarragosse. Il y avoit près de quinze jours que j'y étois arrivé, que je n'avois eu aucune nouvelle. Ce long silence commençoit à m'inquiéter, quand je reçus une lettre de ce domestique, qui m'apprenoit que trois jours après mon départ Monsieur de Bénavidés l'avoit mis dehors, & tous ses camarades, & qu'il n'avoit gardé qu'un homme qu'il me nomma, & la femme de cet homme.

Je frémis, en lisant la lettre; &, sans m'embaraſſer des affaires dont j'étois chargé, je pris sur le champ la poste.

J'étois à trois journées d'ici, quand je reçus la fatale nouvelle de la mort de Madame de Bénavidés: mon frére, qui me l'écrit lui-même, m'en paroît si affligé, que je ne saurois croire qu'il y ait eu part. Il me mande que l'amour qu'il avoit pour sa Femme l'avoit emporté sur sa colére; qu'il étoit prêt de lui pardonner, quand la mort la lui avoit ravie; qu'elle étoit retombée peu après mon départ, & qu'une fiévre violente l'avoit emportée le cinquiéme jour. J'ai su depuis que je suis ici, où je suis venu chercher quelque consolation auprès de Dom Jérôme, qu'il est plongé dans la plus affreuse mélancolie: il ne veut voir personne, il m'a même fait prier de ne pas aller si-tôt chez lui.

Je n'ai aucune peine à lui obéir, continua Dom Gabriel; les lieux où j'ai vu la malheureuse Madame

dame de Bénavidés, & où je ne la verrois plus, ajoûteroient encore à ma douleur: il semble que sa mort ait réveillé mes premiers sentimens, & je ne sai si l'amour n'a pas autant de part à mes larmes que l'amitié: j'ai résolu de passer en Hongrie, où j'espére trouver la mort dans les périls de la Guerre, ou retrouver le repos que j'ai perdu.

Dom Gabriel cessa de parler. Je ne pus lui répondre; ma voix étoit étouffée par mes soupirs & par mes larmes: il en répandoit aussi-bien que moi; il me quitta enfin sans que j'eusse pu lui dire une parole. Dom Jérome l'accompagna, & je restai seul. Ce que je venois d'entendre, augmentoit l'impatience que j'avois de me trouver dans un lieu où rien me dérobât à ma douleur; le desir d'exécuter ce projet hâta ma guérison: après avoir langui si longtems, mes forces commencérent à revenir: ma blessure se ferma, & je me vis en état de partir en peu de tems. Les adieux de Dom Jérôme & de moi furent de sa part remplis de beaucoup de témoignages d'amitié: j'aurois voulu y répondre, mais j'avois perdu ma chére Adélaïde, & je n'avois de sentiment que pour la pleurer. Je cachai mon dessein, de peur qu'on ne cherchât à y mettre obstacle: j'écrivis à ma Mére par Saint-Laurent, à qui j'avois fait croire que j'attendrois la réponse dans le lieu où j'étois. Cette lettre contenoit un détail de tout ce qui m'étoit arrivé: je finissois, en lui demandant pardon de m'éloigner d'elle; j'ajoûtois que j'avois cru devoir lui épargner la vue d'un malheureux qui n'attendoit que la mort; enfin, je la priois de ne faire aucune perquisition pour découvrir ma retraite, & je lui recommandois Saint-Laurent.

Je lui donnai, quand il partit, tout ce que j'avois d'argent; je ne gardai que ce qui m'étoit nécessaire pour faire mon voyage: la lettre de Madame de Bénavidés, & son portrait que j'avois

vois toujours sur mon cœur, étoient le seul bien que je m'étois réservé. Je partis le lendemain du départ de Saint-Laurent, je vins sans presque m'arrêter à l'Abbaye de la Trape. Je demandai l'habit en arrivant: le Pére Abbé m'obligea de passer par les épreuves. On me demanda quand elles furent finies, si la mauvaise nourriture & les austérités ne me paroissoient pas au-dessus de mes forces? Ma douleur m'occupoit si entiérement, que je ne m'étois pas même apperçu du changement de nourriture, & de ces austérités dont on me parloit.

Mon insensibilité à cet égard fut prise pour une marque de zéle, & je fus reçu: l'assurance que j'avois par-là que mes larmes ne seroient point troublées, & que je passerois ma vie entiére dans cet exercice, me donna quelque espéce de consolation: l'affreuse solitude, le silence qui régnoit toujours dans cette maison, la tristesse de tous ceux qui m'environnoient, me laissoient tout entier à cette douleur, qui m'étoit devenue si chére, qu'elle me tenoit presque lieu de ce que j'avois perdu. Je remplissois les exercices du Cloître, parce que tout m'étoit également indifférent: j'allois tous les jours dans quelque endroit écarté des bois: là je relisois cette lettre, je regardois le portrait de ma chére Adélaïde, je baignois de mes larmes l'un & l'autre, & je revenois le cœur encore plus plein de tristesse.

Il y avoit trois années que je menois cette vie, sans que mes peines eussent eu le moindre adoucissement, quand je fus appellé par le son de la cloche pour assister à la mort d'un Religieux: il étoit déjà couché sur la cendre, & on alloit lui administrer le dernier Sacrement, lorsqu'il demanda au Pére Abbé la permission de parler.

Ce que j'ai à dire, mon Pére, ajouta-t-il, animera d'une nouvelle ferveur ceux qui m'écoutent, pour celui qui par des voyes si extraordinaires m'a tiré

tiré du profond abîme où j'étois plongé, pour me conduire dans le port du salut. Il continua ainsi :

Je suis indigne de ce nom de Frére, dont ces saints Religieux m'ont honoré : vous voyez en moi une malheureuse Péchereſſe, qu'un amour profane a conduite dans ces saints lieux. J'aimois, & j'étois aimée d'un Jeune-homme d'une condition égale à la mienne : la haine de nos Péres mit obſtacle à notre mariage. Je fus même obligée, pour l'intérêt de mon Amant, d'en épouſer un autre. Je cherchai, juſques dans le choix de mon Mari, à lui donner des preuves de mon fol amour : celui qui ne pouvoit m'inſpirer que de la haine, fut préféré, parce qu'il ne pouvoit lui donner de jalouſie. Dieu a permis qu'un mariage, contracté par des vues ſi criminelles, ait été pour moi une ſource de malheurs. Mon Mari & mon Amant ſe bleſſérent à mes yeux ; le chagrin que j'en conçus, me rendit malade. Je n'étois pas encore rétablie, quand mon Mari m'enferma dans une tour de ſa maiſon, & me fit paſſer pour morte. Je fus deux ans en ce lieu, ſans autre conſolation que celle que tâchoit de me donner celui qui étoit chargé de m'apporter ma nourriture. Mon Mari, non content des maux qu'il me faiſoit ſouffrir, avoit encore la cruauté d'inſulter à ma miſére : mais, que dis-je, ô mon Dieu ! j'oſe appeller cruauté l'inſtrument dont vous vous ſerviez pour me punir. Tant d'afflictions ne me firent point ouvrir les yeux ſur mes égaremens : bien loin de pleurer mes péchés, je ne pleurois que mon Amant. La mort de mon Mari me mit enfin en liberté : le même domeſtique, ſeul inſtruit de ma deſtinée, vint m'ouvrir ma priſon, & m'apprit que j'avois paſſé pour morte dès l'inſtant qu'on m'avoit enfermée. La crainte des diſcours que mon avanture feroit tenir de moi, me fit penſer à la retraite ; & pour achever de m'y déterminer, j'appris qu'on ne ſavoit aucune

cune nouvelle de la seule personne qui pouvoit me retenir dans le monde. Je pris un habit d'homme, pour sortir avec plus de facilité du Château. Le Couvent que j'avois choisi, & où j'avois été élevée, n'étoit qu'à quelques lieues d'ici: j'étois en chemin pour m'y rendre, quand un mouvement inconnu m'obligea d'entrer dans cette Eglise. A peine y étois-je, que je distinguai parmi ceux qui chantoient les louanges du Seigneur, une voix trop accoutumée à aller jusqu'à mon cœur: je crus être séduite par la force de mon imagination; je m'approchai, & malgré le changement que le tems & les austérités avoient apporté sur son visage, je reconnus ce séducteur si cher à mon souvenir. Que devins-je, grand Dieu, à cette vue! De quel trouble ne fus-je point agitée! Loin de bénir le Seigneur de l'avoir mis dans la voye sainte, je blasphémai contre lui de me l'avoir ôté. Vous ne punîtes pas mes murmures impies, ô mon Dieu, & vous vous servîtes de ma propre misére pour m'attirer à vous! Je ne pus m'éloigner d'un lieu qui renfermoit ce que j'aimois; & pour ne m'en plus séparer, après avoir congédié mon conducteur, je me présentai à vous, mon Pére. Vous fûtes trompé par l'empressement que je montrois pour être admis dans votre maison; vous m'y reçûtes. Quelle étoit la disposition que j'apportois à vos saints exercices? Un cœur plein de passion, tout occupé de ce qu'il aimoit. Dieu, qui vouloit en m'abandonnant à moi-même me donner de plus en plus des raisons de m'humilier un jour devant lui, permettoit sans-doute ces douceurs empoisonnées, que je goûtois à respirer le même air, à être dans le même lieu. Je m'attachois à tous ses pas, je l'aidois dans son travail autant que mes forces pouvoient me le permettre, & je me trouvois dans ces momens payée de tout ce que je souffrois. Mon égarement n'alla pourtant pas jusqu'à me faire connoître:

noître : mais quel fut le motif qui m'arrêta? la crainte de troubler le repos de celui qui m'avoit fait perdre le mien; sans cette crainte, j'aurois peut-être tout tenté pour arracher à Dieu une ame que je croyois qui étoit toute à lui.

Il y a deux mois que, pour obéir à la régle du saint Fondateur, qui a voulu par l'idée continuelle de la mort sanctifier la vie de ces Religieux, il leur fut ordonné à tous de se creuser chacun leur tombeau. Je suivois, comme à l'ordinaire, celui à qui j'étois liée par des chaînes si honteuses : la vue de ce tombeau, l'ardeur avec laquelle il le creusoit, me pénétrérent d'une affliction si vive, qu'il falut m'éloigner pour laisser couler des larmes qui pouvoient me trahir. Il me sembloit depuis ce moment, que j'allois le perdre: cette idée ne m'abandonnoit plus, mon attachement en prit encore de nouvelles forces, je le suivois par-tout; & si j'étois quelques heures sans le voir, je croyois que je ne le verrois plus.

Voici le moment heureux que Dieu avoit préparé pour m'attirer à lui. Nous allions dans la forêt couper du bois pour l'usage de la maison, quand je m'apperçus que mon compagnon m'avoit quittée; mon inquiétude m'obligea à le chercher. Après avoir parcouru plusieurs routes du bois, je le vis dans un endroit écarté, occupé à regarder quelque chose qu'il avoit tiré de son sein. Sa rêverie étoit si profonde, que j'allai à lui, & que j'eus le tems de considérer ce qu'il tenoit, sans qu'il m'apperçût. Quel fut mon étonnement, quand je reconnois mon portrait! Je vis alors que, bien loin de jouir de ce repos, que j'avois tant craint de troubler, il étoit, comme moi, la malheureuse victime d'une passion criminelle: je vis Dieu irrité appesantir sa main toute-puissante sur lui. Je crus que cet amour, que je portois jusqu'aux pieds des autels, avoit attiré la vengeance céleste

sur

sur celui qui en étoit l'objet: pleine de cette pensée, je vins me prosterner aux pieds de ces mêmes autels, je vins demander à Dieu ma conversion pour obtenir celle de mon Amant. Oui, mon Dieu, c'étoit pour lui que je vous priois, c'étoit pour lui que je versois des larmes, c'étoit son intérêt qui m'amenoit à vous. Vous eûtes pitié de ma foiblesse: ma priére, toute insuffisante, toute profane qu'elle étoit encore, ne fut pas rejettée, votre grace se fit sentir à mon cœur. Je goûtai dès ce moment la paix d'une ame qui est avec vous, & qui ne cherche que vous. Vous voulûtes encore me purifier par des souffrances, je tombai malade peu de jours après. Si le compagnon de mes égaremens gémit encore sous le poids du péché, qu'il jette les yeux sur moi, qu'il considére ce qu'il a si follement aimé, qu'il pense à ce moment redoutable où je touche, & où il touchera bientôt; à ce jour où Dieu fera taire sa miséricorde, pour n'écouter que sa justice. Mais je sens que le tems de mon dernier sacrifice s'approche: j'implore le secours des priéres de ces saints Religieux, je leur demande pardon du scandale que je leur ai donné, & je me reconnois indigne de partager leur sépulture.

Le son de voix d'Adélaïde, si présent à mon souvenir, me l'avoit fait reconnoître dès le premier mot qu'elle avoit prononcé. Quelle expression pourroit représenter ce qui se passoit alors dans mon cœur! Tout ce que l'amour le plus tendre, tout ce que la pitié, tout ce que le désespoir, peuvent faire sentir, je l'éprouvai dans ce moment.

J'étois prosterné comme les autres Religieux. Tant qu'elle avoit parlé, la crainte de perdre une de ses paroles avoit retenu mes cris; mais, quand je compris qu'elle avoit expiré, j'en fis de si douloureux, que les Religieux vinrent à moi, & me relevérent. Je me démêlai de leurs bras, je courus me

jetter à genoux auprès du corps d'Adélaïde; je lui prenois les mains que j'arrosois de mes larmes. Je vous ai donc perdue une seconde fois, ma chére Adélaïde, m'écriai-je, & je vous ai perdue pour toujours! Quoi! vous avez été si longtems auprès de moi, & mon cœur ingrat ne vous a pas reconnue! Nous ne nous séparerons du-moins jamais; la mort, moins barbare que mon Pére, ajoûtai-je en la serrant entre mes bras, va nous unir malgré lui.

La véritable piété n'est point cruelle. Le Pére Abbé, attendri de ce spectacle, tâcha par les exhortations les plus tendres & les plus chrétiennes, de me faire abandonner ce corps, que je tenois étroitement embrassé. Il fut enfin obligé d'y employer la force: on m'entraîna dans une cellule, où le Pére Abbé me suivit: il passa la nuit avec moi, sans pouvoir rien gagner sur mon esprit. Mon désespoir sembloit s'accroître par les consolations qu'on vouloit me donner. Rendez-moi, lui disois-je, Adélaïde: pourquoi m'en avez-vous séparé? Non, je ne puis plus vivre dans cette maison, où je l'ai perdue, où elle a souffert tant de maux. Par pitié, ajoûtai-je en me jettant à ses pieds, permettez-moi d'en sortir: que feriez-vous d'un misérable, dont le désespoir troubleroit votre repos? Souffrez que j'aille dans l'Hermitage attendre la mort; ma chére Adélaïde obtiendra de Dieu, que ma pénitence soit salutaire: & vous, mon Pére, je vous demande cette derniére grace, promettez-moi que le même tombeau unira nos cendres. Je vous promettrai à mon tour de ne rien faire pour hâter ce moment, qui peut seul mettre fin à mes maux. Le Pére Abbé, par compassion, & peut-être encore plus pour ôter de la vue de ses Religieux un objet de scandale, m'accorda ma demande, & consentit à ce que je voulus. Je partis dès l'instant pour ce lieu. J'y suis depuis plusieurs années, n'ayant d'autre occupation que celle de pleurer ce que j'ai perdu.

FIN.

PRÉFACE.

COmme je prévois qu'il pourroit se trouver des gens assez incrédules, pour s'imaginer que l'Académie Galante fût une fiction, je me sens obligé de les avertir qu'ils ne doivent pas tomber dans cette erreur. L'Académie Galante est réelle, & les portraits des Académiciens sont tirés d'après nature. Il n'y a pas un mot de changé dans les Statuts. Pour les Avantures que l'on conte ici, je ne vous les garantis pas entiérement véritables ; car je serois fort fâché de rien avancer dont je ne fusse bien sûr ; mais je vous les garantis telles qu'elles ont été contées. Tite-Live ne vous en diroit pas davantage, & la foi de l'Histoire ne va pas plus loin. Peut-être l'endroit du Bandeau trop bien attaché, ne vous paroîtra pas de la plus exacte vraisemblance : cela m'a paru aussi ; mais le Comte d'Albagna l'a maintenu vrai aux Académiciens, & je n'ai fait qu'un récit fidéle de ce qu'ils ont dit. Le secret est si bien gardé parmi eux, que leur Académie subsiste au milieu de Paris, sans que personne le sache. Et tel que vous verrez traiter tout ce Livre-ci d'une pure fable, ou même le critiquer, sera peut-être le Marquis d'Ormilly, ou le Chevalier de Pontignan. Ainsi, Lecteur, si vous m'en croyez, ne dites point de mal de cet Ouvrage ; car vous ne savez devant qui vous parlerez. Sur-tout, je vous prie d'avoir de la considération pour les Académiciennes : ce sont les plus jolies personnes de Pa-

ris. Si elles entrent un peu aiſément dans des converſations galantes, elles n'en ſont pas dans le fond moins ſévéres, ni circonſpectes. Je ſoubaite à ceux qui n'approuveront pas ce petit Livre, des Maîtreſſes auſſi vertueuſes, & auſſi propres à les faire enrager. Les filles, qui ont vu du monde, & vécu avec quelque liberté, ne ſont pas celles que cherchent les gens mal-intentionnés. Ils trouvent mieux leur compte avec des Agnés, qui n'ont jamais ouï parler d'amour qu'à leurs méres.

ACADÉMIE GALANTE.

IL y a quelque tems qu'il se trouva chez Mademoiselle d'Ormilly une Compagnie composée des plus honnêtes-gens de Paris. C'étoient Mademoiselle de Mirac, Mademoiselle de Turé, Mr. le Chevalier de Pontignan, Mr. le Comte d'Albagna, Mr. de Tréval, & Mr. le Marquis d'Ormilly, Frére de la Demoiselle qui recevoit ces visites. Comme il est besoin de faire connoître toutes ces personnes, en voici le portrait en peu de mots. Mademoiselle d'Ormilly est une Brune fort bien faite, moins belle que touchante, mais touchante au dernier point. Il y a beaucoup d'agrément répandu sur toute sa personne, sur ses maniéres, & jusques sur ses défauts; car ses défauts même ont je ne sai quoi qui plaît. Elle a l'esprit fort joli, & fort propre au commerce du monde. Je ne voudrois pas répondre que son air n'imposât un peu; mais enfin il n'est guéres de femmes, qui quoiqu'elles eussent plus d'esprit, ne gagnassent à changer avec elle. Pour le cœur, on n'en trouve point qui l'emportent sur le sien, s'il s'en peut trouver d'aussi bien faits. Elle a un Amant, & ne s'en cache pas; mais la haine du Pére de cet Amant pour la Maison d'Ormilly a réduit le

fils à s'éloigner de ſa Maîtreſſe, & à entreprendre des voyages aſſez longs. Il n'eſt pas parti ſans faire beaucoup de ſermens d'une éternelle fidélité, & ſans en avoir reçu quelques-uns. Mr. le Marquis d'Ormilly a l'ame tendre naturellement: mais, à force d'avoir l'ame tendre, il n'aime presque jamais; car il a peine à trouver des perſonnes dignes d'une paſſion auſſi forte que la ſienne le ſeroit, & diſpoſées à en reſſentir une ſemblable pour lui. Il meurt d'envie d'aimer, & ſon trop de délicateſſe l'en empêche. Il fait ce qu'il peut pour devenir amoureux. Il s'attache auprès d'une jolie perſonne, & tâche de la croire plus aimable qu'elle n'eſt. Il s'en déguiſe tous les défauts le mieux qu'il lui eſt poſſible: mais il arrive ſouvent, qu'après avoir quelque tems eſſayé ſon cœur, il trouve qu'il n'aime point; & il eſt au déſeſpoir d'y avoir perdu ſa peine. On ne doit pas douter, que ſon cœur étant ſi délicat, ſon eſprit ne le ſoit auſſi. Il penſe & s'exprime finement, mais toujours avec une mélancolie douce, qui ne déplaît pas la premiére fois qu'on le voit, & qui charme dans une ſeconde viſite. Mr. le Chevalier de Pontignan, & Mademoiſelle de Mirac, ſont tous deux de Gaſcogne, c'eſt-à-dire, pleins de feu, de vivacité, & d'imagination. Il y a cependant une aſſez grande différence entre leurs caractéres. Mademoiſelle de Mirac eſt toujours également enjouée. Elle brille toujours; mais le Chevalier eſt naturellement chagrin, & il n'a des emportemens de joie, que pour ſatisfaire l'inégalité de ſon tempérament, qui ne le peut laiſſer longtems dans un même état. Il a l'extérieur brusque, indiſcret, emporté; mais il a dans l'ame tout ce qui eſt contraire à ſon extérieur. Pour ſes paſſions, elles ſont très-courtes, mais en récompenſe très-vives. Mr. le Comte d'Albagna eſt un Italien, qui a beaucoup voyagé, & qui s'eſt établi en France. Il eſt fort bien fait,

&

& sa personne prévient les gens en sa faveur. Son air est assez froid; &, quand on est mal intentionné pour lui, on donne à cette froideur le nom de vanité. Il a du monde, & outre cela de l'esprit. Quand il aime, c'est à la maniére de son pays, toujours avec beaucoup de jalousie. Sa déclaration d'amour, sera, par exemple, de demander l'exclusion d'un homme qui l'incommode. On lui reproche avec assez de justice ses distractions & ses inquiétudes. La chose qu'il fait, est presque toujours celle à laquelle il pense le moins; & l'état, dont il est le moins content, est celui où il se trouve. Mademoiselle de Turé a l'air doux, & plein d'une langueur engageante. Elle est naturellement paresseuse; & pour s'épargner la peine de parler beaucoup, elle parle d'ordinaire assez finement, faisant entendre plus qu'elle ne dit. Elle a dans l'esprit beaucoup de justesse, & de l'enjouement même; mais comme ses maniéres n'aident point à faire paroître enjoué ce qu'elle dit, il faut qu'il le soit beaucoup pour le paroître. Elle a l'ame tendre, mais elle a fait trop de réflexions sur la tendresse. Il ne tient pas à son cœur qu'elle n'aime, il tient à son esprit. Enfin, Mr. de Tréval est un ennemi déclaré du Mariage, grand Partisan de l'Amour. Il fait des vers, & est cependant très-agréable. Il est fort savant, & ne laisse pas d'avoir beaucoup d'esprit naturel. Il a les passions vives, & sa constance en amour va jusqu'à l'opiniâtreté; mais ce qu'il y a de plus particulier en lui, c'est sa franchise. Si quelqu'un lui déplaît, il iroit volontiers le chercher pour lui dire qu'il lui déplaît. Il est honnête-homme jusqu'à en être presque insociable, si ce n'est avec un petit nombre de gens.

Voilà quelles étoient les personnes qui se trouvérent chez Mademoiselle d'Ormilly. La conversation tomba insensiblement sur les Académies. Tréval remarqua qu'il y en avoit à Paris de toutes les

eſpéces imaginables: Académie pour la Langue, Académie des Sciences, Académie de Muſique, Académie de Peinture. Hélas! dit alors Mademoiſelle de Mirac avec ſon enjouement ordinaire, il n'y a que le pauvre Amour qui n'a point d'Académie. Auſſi n'en a-t-il pas beſoin, reprit le Comte d'Albagna. L'Amour eſt la choſe du monde qui s'apprend le mieux ſans Maître; & à laquelle l'expérience nuit le plus, ajoûta Mademoiſelle de Turé: car on n'aime jamais ſi bien que la premiére fois; & plus on aime, moins on ſait aimer. Cela n'empêche pas, dit le Chevalier de Pontignan, qu'il ne fût fort plaiſant d'établir une Académie d'Amour: n'y eût-il que le titre, il me réjouït. Ces derniers mots du Chevalier furent ſuivis d'un applaudiſſement général. Le deſſein de faire une Académie d'Amour parut fort nouveau & fort divertiſſant. Le Marquis d'Ormilly, & ſa ſœur, propoſérent qu'on exécutât la choſe à l'heure même. Ils diſoient que ces ſortes de projets perdent tout leur agrément, quand on laiſſe refroidir la chaleur de l'imagination. Si j'en avois dit autant que vous, leur repliqua Pontignan, vous m'auriez bien traité d'étourdi. Vous vous figurez donc qu'une Académie ſe bâtiſſe en un inſtant. Et des Réglemens, des Statuts, en avez-vous? Bon, je m'en vais vous en faire tout-à-l'heure plus qu'il ne vous en faut, interrompit Mademoiſelle de Mirac. Voici encore mon étourdie, lui dit brusquement le Chevalier. C'eſt grand' pitié que ce ſoit à moi aujourd'hui à être plus ſage que les autres; mais puiſque cela eſt, je vous ordonne à tous de retourner inceſſamment chacun dans votre chambre, de vous y renfermer ſeul, de vous y promener à grands pas, & d'y rêver mûrement aux Statuts de notre Académie. Vous les apporterez demain ici, & entre tous on choiſira les meilleurs. Après cela il fit lui-même ſortir tout le monde, & ſortit auſſi.

Le

Le lendemain, chacun se trouva chez Mademoiselle d'Ormilly, ses Statuts à la main. On l'obligea à lire les siens la premiére, & voici ce qu'elle lut:

STATUTS DE Mlle. D'ORMILLY.

I. *L'Académie s'assemblera dans une chambre, dont tout le meuble sera fait exprès sur quelque dessein galant que l'on imaginera.*

II. *Il y aura au milieu de l'Académie un Portrait de l'Amour.*

III. *Chaque Académicien sera obligé d'y mettre le Portrait de sa Maîtresse, & chaque Académicienne celui de son Amant.*

Je vous assure déjà par avance, interrompit Mademoiselle de Turé, qu'il y manquera un portrait. En effet, dit Tréval, Mademoiselle d'Ormilly est admirable. Ses affaires de cœur sont publiques, & elle veut que toutes les nôtres le soient aussi. Nous connoissons tous son Marquis de Belcour, & je crois bien qu'elle n'aura pas de peine à nous en donner le portrait: mais toutes les Belles n'ont pas leur Marquis déclaré. Ce ne seroit pas-là mon embarras, reprit Mademoiselle de Mirac: au contraire, si je n'avois point de portrait d'Amant à donner, je serois si honteuse, que je crois que je voudrois me bannir du Monde. Ne vous inquiétez point tous, cria Pontignan; donne qui voudra des portraits à l'Académie, je m'engage à l'en fournir, j'en donnerai d'abord une douzaine. Opposez-vous à mon Article tant qu'il vous plaîra, dit à tout cela Mademoiselle d'Ormilly, je suis sûre qu'au bout du compte vous le recevrez. Il n'y aura personne qui ne soit bien-aise

d'avoir ce qu'il aime devant les yeux, tant qu'il ſera dans l'Académie: &, de plus, une ſi agréable vue ne ſera-t-elle pas néceſſaire pour inſpirer les Académiciens? Votre Article peut paſſer, répondit Tréval, pourvu qu'on y apporte un petit adouciſſement. Les Académiciens ne donneront les portraits, que du conſentement des perſonnes mêmes qui y ſeront peintes. Autrement où ſeroit la Belle qui voudroit de nous? Il n'y auroit plus de ſûreté à nous aimer. Pour les Académiciennes, on ne peut les comprendre dans cet Article: elles n'auront pas toutes, ajoûta-t-il en riant, ſi peu de réputation à conſerver, que Mademoiſelle d'Ormilly, & Mademoiſelle de Mirac. On approuva l'expédient de Tréval, & Mademoiſelle d'Ormilly continua de lire:

IV. *Il y aura ſur la porte de l'Académie une Inſcription, avec ces mots*, LOIN D'ICI INDIFFERENS ET INDISCRETS.

Vous voyez bien, pourſuivit-elle, que, grace à cette Inſcription, les portraits ne courroient aucun péril; car en la voyant, quel cœur ne ſe ſentira pas frappé d'une reſpectueuſe frayeur? Quelle bouche ôſera révéler nos miſtéres? Vraiment, s'écria Mademoiſelle de Mirac, mes Statuts ont grand beſoin de l'Inſcription de Mademoiſelle d'Ormilly. Je fulmine auſſi bien qu'elle contre les Indiſcrets & les Indifférens. Voici mes Réglemens, écoutez. Et alors elle ſe mit à lire bruſquement, ſans s'informer ſi Mademoiſelle d'Ormilly avoit fini, ou non.

STATUTS DE Mlle. DE MIRAC.

I. *On ne recevra perſonne, qui n'ait aimé, ou qui n'aime, ou qui ne donne bonne & ſuffiſante caution d'aimer au-plutôt.* II.

II. *On ne croira pas sur leur parole ceux qui diront qu'ils auront aimé; mais ils seront obligés de faire leurs preuves d'Amour, comme l'on fait à Malte ses preuves de Noblesse.*

Vous riez, continua-t-elle, voyant qu'effectivement tout le monde éclatoit de rire. J'ai pensé faire cet Article encore bien plus rigoureux. Je voulois que l'on prouvât une Généalogie d'Amour, c'est-à dire, que l'on sortoit de Pére & de Mére, d'Ayeuls & d'Ayeules, qui avoient aimé: mais j'ai remarqué fort judicieusement, que cela avoit ses difficultés & ses embarras. Point du tout, dit Albagna avec son air froid. Pourquoi ne montreroit-on pas bien huit Quartiers d'Amour pour être Académicien, ainsi que l'on montre huit Quartiers de Noblesse pour être Chevalier de Malte? Ce n'est pas tout, dit Mademoiselle de Mirac. Voyons le reste:

III. *On sera obligé de rendre à l'Académie un compte exact de l'usage que l'on fera de son tems. S'il se trouve que quelqu'un ait passé un tems considérable sans aimer, il sera interdit, & l'interdiction durera autant que son cœur aura été oisif.*

IV. *On ne pourra s'embarquer dans une affaire de Cœur, sans en avoir parlé à l'Académie, & sans avoir fait approuver son choix, à peine de nullité des soins, déclarations, & autres procédures qu'on aura faites.*

Ah! s'écria Pontignan, vous me dérobez mes Statuts. C'est la chose du monde la mieux imaginée, que de casser de pleine autorité tout ce qui auroit été fait en Amour sans l'aveu de l'Académie, aussi-bien que d'interdire les gens oisifs; & j'avois eu justement ces idées. Alors il montra quelques-uns de ses Réglemens, qui en effet étoient la même chose que ces derniers de Mademoiselle de Mirac.

Pour ceux qu'elle ne m'a pas dérobés, continua-t-il, les voici: ils se lient assez naturellement avec les siens.

STATUTS DU CHEVALIER DE PONTIGNAN.

I. *Comme les Académiciens font profession d'être plus galans que les autres, ils seront obligés de se faire aimer des Belles en fort peu de tems, faute de quoi ils seront chassés de l'Académie.*

Oui dà, dit-il, en regardant Tréval, qui rioit & secouoit la tête. Je vous soûtiens que cet Article est fort bon: &, de plus, je vous annonce qu'avec vos belles & longues passions vous ne tarderez guéres à être chassé. Un homme comme vous, qui est des années à se faire aimer, suffiroit pour décrier toute l'Académie. On croiroit que nous ne serions pas plus habiles que le reste du monde. D'accord, répondit Tréval, votre Article est admirable: mais moi, j'en ai un qui porte qu'on chassera ceux qui ne se feront pas longtems aimer des Belles; car ils décrieroient aussi l'Académie. Oh! ce n'est pas de-même, reprit le Chevalier: la difficulté est de gagner les cœurs promptement; cela fait, il n'importe guéres qu'on les garde. Mais je ne veux pas entrer en dispute avec vous, laissez-moi achever.

II. *On ne recevra point d'Académicien, qui n'ait eu qu'une passion.*

Ah! Mr. le Chevalier, s'écria Tréval: grace, grace aux pauvres Amans constans, Que vous ont-ils fait? Tout le monde ne peut pas atteindre à cette perfection de légéreté & d'inconstance où vous

vous êtes parvenu. Bon! répondit-il, ce seroient de plaisans Académiciens, que des gens qui n'ont aimé qu'une fois. Ils ne savent encore rien en amour, il nous faut des experts. Hé bien, repliqua Tréval, vous serez l'Expert de l'Académie, & vous en brillerez davantage avec ces ignorans qui n'auront eu qu'une passion. Encore un coup, Tréval, reprit le Chevalier avec une colére fort plaisante, laissez-moi en repos lire mes Statuts. Il semble que vous soyez député de toutes les Maîtresses que j'ai quittées, pour me persécuter éternellement.

III. *S'il y a quelque Académicien mal-traité, l'Académie ira en Corps trouver sa Maîtresse, & l'exhorter à en user mieux. Si elle n'a aucun égard pour nos prières, on l'exhortera lui-même à renoncer à sa passion. S'il n'en fait rien, il sera dégradé.*

Voyez, continua-t-il, avec quelle prudence merveilleuse j'ai ménagé tout cela. D'abord je n'oblige pas l'Amant à quitter ce qu'il aime, cela seroit trop rude; mais on va négocier pour lui auprès de la Belle. Si cette négociation ne produit rien, alors il n'y a plus de milieu: il faut, ou qu'il se défasse de sa passion, ou qu'il sorte de l'Académie. A ce compte, repliqua froidement Tréval, l'Académie sera toujours en campagne, pour faire des exhortations. On se mit à rire de cette réponse; & Pontignan arracha de dépit le papier que Tréval tenoit en sa main, & où étoient ses Statuts. Nous allons un peu voir, dit-il, quels Réglemens vous avez fait avec votre esprit. Apparemment ils favoriseront bien les Amans langoureux; & alors le Chevalier lut ce qui suit:

STATUTS DE TRÉVAL.

I. *Quiconque se mariera, sortira de l'Académie.*

Tout le monde se recria sur cet Article, les uns en l'approuvant, les autres en le desapprouvant. Je serois ravi qu'il ne valût rien; dit Pontignan: cependant j'avoue qu'il est fort bien imaginé, & je meurs de peur que les autres ne lui ressemblent. Ah! reprit le Comte d'Albagna; cet Article a de terribles conséquences. Hé quoi! nous verrions, par exemple, toutes nos Académiciennes n'aspirer qu'à sortir de l'Académie? Pour moi, repliqua Mademoiselle de Mirac, je n'aurois pas beaucoup d'envie d'en être un jour la Doyenne. Et vous, belle Silencieuse, dit-elle à Mademoiselle de Turé, qu'en pensez-vous? Moi, répondit-elle, je suis pour l'Article de Tréval. Je conçois tant d'opposition entre l'Amour & le Mariage, que ceux qui sont engagés dans un parti, ne peuvent être soufferts dans l'autre. Qu'est ceci? reprit Mademoiselle d'Ormilly; voilà de ces chimères délicates que les beaux esprits affectent de débiter: pour moi qui suis plus grossiére, n'en déplaîse à vos rafinemens, je conçois bien qu'une femme peut aimer son mari. Vous devinez bien (dit Tréval au Marquis d'Ormilly, mais si bas qu'il ne put être entendu) vous devinez bien à qui cela s'applique. Mademoiselle d'Ormilly entendit l'air dont Tréval parla, & rougit un peu. Mon dieu, ma sœur, lui dit le Marquis, ne vous emportez point! Si l'Article de Tréval subsiste, hé bien, nous vous chasserons de l'Académie le plutôt qu'il se pourra; voilà tout le malheur qui vous en peut arriver; vous en serez assez consolée d'ailleurs. Mr. le Chevalier, poursuivit-il en parlant à Pontignan, achevez, s'il vous plaît: & Pontignan continua de lire.

II. *La forme de chasser de l'Académie ceux qui se marieront, sera de leur lire publiquement leurs contracts de Mariage, de leur annoncer de la part de l'Amour, qu'il les prive de tous les Droits & de tous*

tous les Priviléges qu'il leur accordoit, & de faire devant eux une petite Oraiſon funébre de leur liberté & de leurs plaiſirs.

Ah! Tréval, dit Pontignan, cela eſt outré: il faut que vous ayez fait ſerment d'abolir le mariage. Il n'y auroit aucune de ces Demoiſelles qui ôſât ſoûtenir toutes les cérémonies de cet Article; & je ſuis ſûr, ajoûta-t-il en les regardant malicieuſement l'une après l'autre, qu'elles renonceroient à épouſer des Amans aimés, plutôt que d'eſſuyer l'Oraiſon funébre. Nous vous ſommes fort obligées, reprit Mademoiſelle d'Ormilly, de la bonne opinion que vous avez conçue de nous, & nous y répondrons aſſûrément, juſqu'à la premiére occaſion qui s'offrira de nous faire haranguer. Pour moi, dit bruſquement Mademoiſelle de Mirac, ce n'eſt pas que j'aye envie de me marier; mais je ſerois bien-aiſe de vous donner à toutes l'exemple d'affronter l'Oraiſon funébre, & de vous apprendre à franchir ce pas-là. Vous viendriez toutes vous jetter à mes pieds, pour m'en remercier. Franchement, dit le Comte d'Albagna, l'Amour & l'Hyménée ne ſont point en ſi mauvaiſe intelligence, que Mr. de Tréval le prétend. C'eſt une brouillerie de deux parens fort proches, qui ſe peuvent raccommoder; & je ſuis ſûr que l'Amour lui-même ne trouveroit pas bon qu'on ne pût paſſer dans le parti de l'Hyménée, ſans une eſpéce d'infamie Académique. Ainſi, mon Ami Tréval, pour ce dernier Article je ſuis votre Serviteur. Je ſai bien qu'il eſt rude, répondit Tréval; mais j'ai voulu imiter les grands Légiſlateurs, qui font leurs Loix fort rigoureuſes, parce qu'ils ſavent bien qu'elles ſe relâchent aſſez, & qu'on en rabattra toujours quelque choſe. Cependant, ſi on le veut, je paſſerai volontiers condamnation ſur l'Article. Voici le reſte:

III. *L'em-*

III. *L'emploi de l'Académie ſera de . . .*

Arrêtez, lui cria le Marquis d'Ormilly; cet Article-là aſſûrément ne paſſera pas non plus : c'eſt juſtement le contraire du premier de mes Réglemens, qui ſur ma parole eſt admirable. Voyons-les donc, dit Tréval; & le Marquis commença de les lire.

STATUTS DU MARQUIS D'ORMILLY.

I. L'*Académie ne fera rien.*

Eſt-ce-là ce Réglement admirable, dit Treval? C'eſt-à-dire, que ce n'eſt plus l'Académie de l'Amour, mais l'Académie de l'Oiſiveté. Hé bien, reprit Mademoiſelle de Turé, c'eſt toujours la même choſe. Comment? repliqua Tréval. Si vous ne m'entendez pas, lui répondit-elle, tant pis pour vous. Mr. le Marquis, dit-elle en s'adreſſant à Ormilly; vous, que je défens, expliquez-lui un peu ma penſée ; car je ne ſaurois m'en donner la peine. Quoi! reprit le Marquis parlant à Tréval, vous qui ſavez tout, vous ne ſavez pas que l'Oiſiveté & l'Amour ſont deux Divinités qui s'accommodent fort bien enſemble? Il n'y a rien qui convienne mieux à l'Académie Galante, que de ne rien faire. Cependant, comme dit le ſecond Article,

II. *Cela n'empêchera pas, qu'elle n'examine les queſtions galantes qui ſe préſenteront, & ne ſe faſſe pluſieurs autres ſortes d'emplois ; mais elle ne fera rien de profeſſion.*

Tout le monde ayant approuvé l'Article, il continua :

III. *On*

III. *On s'assemblera quand on voudra.*

Point de Jours réglés, poursuivit-il. L'Amour est un Dieu de fantaisie, qui ne s'accommode d'aucune Loi.

IV. *On ne se dispensera de se trouver aux Assemblées, que pour causes galantes, que l'on sera obligé de dire à l'Académie.*

On fut fort content des Statuts du Marquis; &, après lui, ce fut au Comte d'Albagna à lire les siens.

STATUTS DU COMTE D'ALBAGNA.

I. *Il n'y aura point de Directeur, mais une Directrice.*

Toute la Compagnie convint que l'Article étoit fort galant, & que, dans une Académie d'Amour, c'étoit aux Dames à tenir les premiéres places.

II. *Il y aura un Secretaire.*

Les Demoiselles s'imaginoient déjà, poursuivit-il, qu'elles auroient toutes les charges. J'en aurois été ravi; mais, par malheur, la charge de Secretaire ne convient pas au beau sexe. Et pourquoi, s'il vous plaît, dit Mademoiselle de Mirac? Le seul mot de Secretaire le dit, repliqua le Comte. Ah! reprit l'aimable Gasconne, vous nous offensez pour avoir lieu de dire des pointes. Je vous déclare que vous venez de gâter tout, & qu'à l'heure qu'il est je ne vous tiens plus compte de votre charge de Directrice.

III. *La*

III. *La charge de Secretaire ſe donnera à la nomination des Demoiſelles, & la charge de Directrice à la nomination des Hommes.*

Mr. le Comte, dit Mademoiſelle d'Ormilly, il faut vous féliciter ſur cet Article, rien n'eſt mieux imaginé. Ce ſont en effet les hommes qui ſont les meilleurs Juges du mérite des femmes Il n'importe pas beaucoup que tout aille de travers dans notre Académie. Vous dites-là de fort jolies choſes, lui répondit Mademoiſelle de Turé, mais j'ai juſtement ce qu'il vous faut dans le Statut que j'ai fait; car, ajoûta-t-elle en ſe tournant vers toute la Compagnie, vous vous contenterez, s'il vous plaît, d'un Statut unique de ma part. Le voici: il ſemble fait exprès pour le Chevalier de Pontignan.

STATUT. DE Mlle. DE TURE'.

Il y aura un des quatre Hommes de la Compagnie, qui ne ſera point du nombre des Académiciens.

Mon Cavalier, pourſuivit-elle en s'adreſſant à Pontignan, ceci vous regarde. Il n'y a aucun de ces Meſſieurs qui ſoit plus propre que vous à n'être point de notre Académie, pour vous remercier de ce que vous venez de dire à l'avantage des femmes: je vous aſſûre déjà de ma voix, quand il s'agira de vous donner l'excluſion. Vous croyez donc, lui répondit le Chevalier, que votre Statut paſſera? Nous ſommes ici quatre hommes, qui nous liguerons contre trois filles que vous êtes, & nous verrons ſi vous l'emporterez. Et c'eſt-là juſtement, reprit Mademoiſelle de Turé, la raiſon de mon Statut. S'il y a plus d'Académiciens que d'Académiciennes, nous voilà perdues:

dues : le parti des hommes sera toujours le plus fort. Ils décideront toutes les questions galantes à notre desavantage, & nous feront autant d'injustices qu'ils nous en ont déjà fait dans l'établissement des Loix & des Coutumes; car, parce que les hommes, dès le commencement, se sont trouvé saisis de tout le pouvoir, les femmes ont été fort maltraitées. Là-dessus Mesdemoiselles d'Ormilly & de Mirac applaudirent à ce que disoit Mademoiselle de Turé. Leur parti se fortifia du Marquis d'Ormilly, qui fut de leur sentiment. Pontignan, Albagna & Tréval, lui reprochérent sa désertion, mais il tint bon pour les Demoiselles. Voilà déjà une guerre civile qui s'éléve dans l'Académie naissante. Les trois Demoiselles soûtiennent qu'il faut absolument qu'il sorte un homme. Trois hommes protestent qu'aucun d'eux ne sortira. Pour le Marquis d'Ormilly, disoit Pontignan, il s'est jetté entre les bras des Belles, comme dans un asile dont on ne le sauroit tirer: cependant, si quelqu'un sort, assurément ce sera lui. Nous avons ici trois voix qui lui donnent l'exclusion; & trois ici qui le retiennent, repliquoient les Demoiselles. Ainsi d'Ormilly étoit dans une situation assez plaisante, retenu par un parti, & chassé par l'autre. Mais le pauvre Chevalier de Pontignan fut bien étonné, quand il vit que le Marquis & les trois Demoiselles lui donnoient leur voix d'exclusion. Comment, dit-il en s'échauffant, c'est à moi qu'on en veut? Et moi, je soûtiens que, selon le Réglement même de Mademoiselle de Turé, il faut que ce soit d'Ormilly, ou une de ces Demoiselles, qui sorte. Montrez-nous un peu cela, dit Mademoiselle de Turé, N'est-il pas vrai, reprit-il que s'il y avoit ici quatre Demoiselles, & trois hommes, ce seroit à une Demoiselle à sortir? N'est-il pas vrai, Mademoiselle la Législatrice?

Oui,

Oui, répondit-elle. Hé bien, repliqua-t-il, n'eſt-il pas vrai encore, que le Marquis d'Ormilly eſt une Demoiſelle, & qu'ainſi il y en a ici quatre contre trois hommes? Tout le monde ſe mit à rire de ce raiſonnement : mais enfin, après beaucoup de conteſtations, on convint de part & d'autre qu'un des hommes ſortiroit, mais qu'il auroit la premiére place d'Académicien qui ſe donneroit dans l'Académie : &, pour juger qui des quatre devoit alors ſortir, il fut arrêté qu'ils conteroient tous quatre leurs avantures, & que celui que l'on reconnoîtroit pour le moins galant, ſeroit le malheureux.

On s'aſſembla donc à un jour qui fut pris. Les Demoiſelles furent d'avis que l'on fît jurer les quatre hommes qu'ils alloient dire la vérité, & elles dreſſérent elles-mêmes la forme du Sérment en ces termes :

Je jure, devant le grand Dieu d'Amour, de dire la vérité ſur les Avantures qu'il lui a plû m'envoyer : & ſi je contreviens à ce Serment, je conſens d'être aſſez malheureux pour n'aimer jamais rien.

Ce Sérment prêté entre les mains des Demoiſelles, qui repréſentoient l'Amour, on pria Mademoiſelle d'Ormilly de nommer celui qui parleroit le premier. Elle voulut s'en défendre, ſur ce que la Compagnie s'étant aſſemblée chez elle, elle devoit faire honneur à Mademoiſelle de Mirac, & à Mademoiſelle de Turé; mais elles promirent qu'elles nommeroient chacune à leur tour : & alors Mademoiſelle d'Ormilly regarda Tréval avec un ſigne de tête, qui lui fit entendre qu'on ſe préparoit à l'écouter. Tréval n'attendit point d'ordre plus exprès, & il commença de cette ſorte.

HISTOIRE DE TRÉVAL.

C'Est donc à moi, puiſqu'il plaît ainſi à Mademoiſelle d'Ormilly, de vous dire le premier quelles ont été mes Avantures galantes; mais avant que d'entrer dans ce récit, trouvez bon, Mademoiſelle, que je faſſe une légére peinture de moi-même, ne fût-ce que pour mettre une maniére d'exorde au devant de mon Hiſtoire. Nous voilà bien, dit Pontignan en ſoûpirant: nous avons bien affaire de votre exorde. Il n'eſt que d'entrer tout d'un coup en matiére. Mais j'ai tort. J'oubliois que vous êtes un Savant, & les Savans ne parlent pas comme font les autres. Vous n'eſſuyerez pas un long prélude, répondit Tréval, & je viendrai auſſi-tôt au fait. Quoique je ne me pique pas d'être un Savant de profeſſion, il faut pourtant que je le confeſſe, l'étude juſqu'à un certain tems avoit été ma principale occupation. Je ne m'en ſuis jamais fait une honte comme la plupart des gens: les livres me plaiſoient; mon eſprit y trouvoit ſon compte; & pour mon cœur, s'il faut dire tout, il ne m'avoit point encore fait d'affaires. Ah! cela ne ſe peut pas, interrompit Mademoiſelle de Mirac, nous ſavons de vos nouvelles. Vous aviez déjà eu plus d'une galanterie. Ne faites point le modeſte. Vous vous en moquez, continua-t-elle en regardant le Chevalier; mais Monſieur de Tréval fait des vers. Il eſt bien avec les Muſes; & je doute fort que parmi les tranſports aſſez violens qu'elles inſpirent, il ait conſervé toute ſa ſageſſe.

Je

Je ſuis du ſentiment de Mademoiſelle de Mirac, ajoûta malicieuſement Pontignan. Vous verrez que Tréval aura cauſé du ſcandale ſur le Parnaſſe ; & c'eſt grand hazard, ſi, en faiſant ſa cour aux neuf Sœurs, il n'en a mis plus d'une en état d'être grondée d'Apollon. Cela veut dire, reprit Tréval, que j'aime à faire des vers. Le métier eſt dangereux, & d'ordinaire la demangeaiſon d'en réciter met la patience des écoutans à de fâcheuſes épreuves. Ne craignez rien, je vous promets d'épargner la vôtre. J'avois donc, ſi vous voulez, grand commerce avec les Muſes, & j'aurois même tenu à honneur la qualité de leur Favori : mais, enfin, le moment arriva où je devois ſortir de cette bienheureuſe tranquillité où elles avoient ſervi à m'entretenir ; & ce qui fut aſſez plaiſant, elles donnérent naiſſance elles-mêmes à la paſſion qui m'occupe aujourd'hui. Vous allez entendre comment elles produiſirent un effet ſi oppoſé à ma premiére inclination. J'étois à la campagne dans la maiſon d'un Ami, qui avoit été contraint de m'y laiſſer dès le lendemain de mon arrivée ; & j'attendois ſon retour, pour être introduit chez la Nobleſſe de ſon voiſinage. Il fut à peine parti, qu'étant allé me promener ſeul, j'entrai dans un Jardin que je vis ouvert, où pluſieurs Allées de Charmes ſembloient m'inviter à jouïr de l'ombre. Ce lieu étant tout propre à rêver, la tentation me prit de faire des vers. Il me vint d'abord en fantaiſie de faire une peinture de la Beauté, & ſans aucun autre choix je m'arrêtai à cette matiére. Comme elle étoit ſuſceptible des couleurs les plus brillantes, j'avois déjà fait un magnifique larcin à toutes les fleurs, pour enrichir noblement mon idée de la blancheur du Lys, de l'incarnat de la Roſe, & ainſi du reſte ; mais, enfin, tout cela n'étoit qu'une idée. Une très-jeune Perſonne que je vis paroître, me fut d'un ſecours bien

plus

plus favorable. Il n'étoit plus queſtion de rien emprunter de l'art, pour achever le portrait que j'avois commencé. Je n'avois qu'à travailler d'après nature, & qu'à faire une ſimple copie du charmant Original que j'avois devant les yeux. Avouez-le ſans façon, dit Mademoiſelle d'Ormilly; vous vous imaginâtes pour le moins que c'étoit Flore, ou quelqu'autre Divinité champêtre? A vous dire le vrai, reprit Tréval, je trouvois de l'enchantement dans mon Avanture. J'eus peine à revenir de ma ſurpriſe. Je ne pouvois aſſez admirer une ſi belle perſonne. J'examinois à loiſir tous ſes traits; & l'Amour, prenant le pinceau qui commençoit à m'être inutile, fut lui-même le Peintre, qui mit la derniére main au portrait que je n'avois fait qu'ébaucher. Mon imagination, qui en fut très-vivement frappée, le fit paſſer juſqu'à mon cœur. J'y ſentis naître une certaine émotion, qui, toute inconnue qu'elle lui étoit, ne laiſſa pas de lui plaire, en le prévenant agréablement. Enfin, après m'être un peu remis de ce trouble, auquel juſques-là je m'étois abandonné avec plaiſir, j'allois aborder la Belle, lorſqu'une autre Dame, aſſez jeune & fort bien faite, parut tout-à-coup, & la vint rejoindre. Elle ſortoit d'une Allée qui traverſoit celle où nous étions, & l'une & l'autre témoigna quelque ſurpriſe de voir un homme inconnu. Je crains bien, leur dis-je, d'avoir indiſcrettement troublé votre ſolitude. Vous vous promeniez dans des Allées ſéparées pour donner quelques momens à la rêverie; & j'aurai peut-être fait tort à quelqu'un, dont le ſouvenir vous occupoit agréablement. C'eſt juger un peu bien vite, reprit la belle perſonne, qui m'avoit frappé d'abord. Nous ne rêvons pas toujours ſur votre compte; mais votre ſexe aime à ſe flatter, & ne fait point de façon, en devinant nos penſées, de les tourner

à son avantage. Quoi, dit l'autre Dame en l'interrompant, vous vous défendez de ce qu'on vient de vous dire? Il me semble que vous n'avez pas raison Ne vous ai-je pas laissée ici rêveuse; &, tandis que j'ai été vous cueillir des fleurs, ne songiez-vous pas à la personne à qui vous voulez donner un bouquet? Je l'avoue, répondit-elle: c'est aujourd'hui le jour de sa Fête, & je prétens bien que cette personne en reçoive un de ma main; mais vous l'avez si bien commencé, qu'il faut, s'il vous plaît, que vous l'acheviez. Si vous avez besoin de secours, voilà Monsieur, ajoûta-t-elle en me regardant, qui voudra peut-être bien en assortir les fleurs avec vous. Pour moi, j'ai besoin d'aller penser à la maniére dont je ferai mon présent. Après ces mots elle prit une autre Allée, & me laissa seul avec la Dame. Je ne manquai point, dans le même instant, de lui demander qui étoit cette aimable Fille, avec un empressement qui lui découvrit tout le secret de mon cœur. Mon Cavalier, me dit-elle, prenez garde à vous. La belle personne que vous souhaitez connoître, est bien digne d'être aimée, mais elle est d'une humeur inexorable. Il n'y a rien à faire auprès d'elle du côté du Sacrement, & je ne prévois pour vous que bien des soupirs à perdre. Ces paroles me charmérent. Elles me firent entendre, que cette belle personne avoit pour le mariage une aversion pareille à la mienne; &, dans la joie où me mit ce rapport de sentimens, je ne pus m'empêcher de dire à la Dame, que si son Amie avoit le cœur assez ferme pour vouloir toujours demeurer libre, elle méritoit d'être adorée, rien, selon moi, n'étant plus insupportable qu'un engagement qui obligeoit d'aimer par contrat, & qui faisoit un devoir de ce qui devoit toujours dépendre du cœur. La Dame se mit à rire de cette délicatesse;

&,

& , me priant de me ſouvenir du peu d'eſpérance qu'elle me laiſſoit de réuſſir auprès de la Belle, elle m'apprit ſon nom de famille, & que ſes Parens la lui avoient confiée pour paſſer l'Autonne à la campagne. Il fut queſtion enſuite de travailler au bouquet à communs fraix. A-la-vérité je ne rendois pas ce ſervice de fort bonne grace. Il entroit, dans la répugnance qu'y ſentoit mon cœur, une eſpéce de jalouſie anticipée, & j'enviois déjà même l'heureuſe fortune de celui qu'on devoit favoriſer. Mais dites-moi, Monſieur de Tréval, interrompit Mademoiſelle de Turé, comment votre cœur en ſi peu de tems avoit-il appris à être jaloux? A peine ſavoit-il ce que c'étoit que l'amour, & il en avoit déjà toutes les incommodités. Ne ſe pouvoit-il pas faire d'ailleurs que ce bouquet fût deſtiné pour une femme? Un Cavalier, qui vint joindre la Dame avec qui j'étois, pourſuivit Tréval, ne me permit pas de faire cette réflexion. Il l'aborda d'un air familier, qui commença à me donner de l'ombrage; mais ce fut bien pis, lorſque j'entendis que cette Dame lui dit, vraiment, Monſieur, vous n'êtes pas trop malheureux. Vous tenez au cœur d'une fort aimable perſonne, & elle veut bien aujourd'hui ſe mettre en fraix pour vous. Voilà qui va le mieux du monde, répondit-il. Vous n'êtes que trop capable de faire ma bonne fortune; mais franchement je ſuis un peu défiant, & je ne compte pas beaucoup ſur votre libéralité. Ne compterez-vous point ſur la mienne, interrompit la Belle, qui nous rejoignit dans ce moment; & pourrez-vous en douter, en recevant le préſent que je vous fais? Ce n'eſt qu'un bouquet, ajouta-t-elle, en prenant des mains de ſon Amie celui que nous venions d'aſſortir; mais un galant-homme ne prend garde qu'à la maniére dont on lui fait un préſent. Le Cavalier reçut le bouquet ſans répondre à ces paroles,

roles, que par une révérence; je fus assez satisfait de ne lui point voir ces transports ardens, que j'aurois marqués à sa place. On se promena quelque tems, après quoi je donnai la main à la Belle, & le Cavalier à son Ami, chez qui toute la Compagnie entra. C'étoit une jeune Veuve logée à vingt pas de-là. Sa maison étoit ouverte à tous ses Voisins, & je n'eus pas de peine à m'y introduire dans la suite. Cependant, en moins de rien me voilà l'homme du monde le plus amoureux. Ce n'étoit plus chez moi que trouble, & qu'inquiétude. Jamais passion ne fut plus vive dans ses commencemens; & comme je brûlois de la faire connoître, l'Amour me fournissoit toujours divers prétextes pour toutes les visites que je rendois. La liberté que donne la campagne, les autorisoit. Joignez à cela que le titre de Bel-Esprit qu'on me faisoit l'honneur de me donner, contribuoit encore à me faire mieux recevoir; mais, enfin, ce n'étoit pas assez pour me satisfaire. Il faloit que la belle personne à qui j'en voulois, expliquât pour elle mes assiduïtés. Je tremblois qu'elle ne les mît sur le compte de son Amie, & que prévenue du Cavalier, avec qui je ne la trouvois que trop souvent, elle ne fût pas en état d'entendre tout ce que mes yeux lui disoient. Enfin, je crus avoir rencontré une occasion favorable pour me déclarer. Je l'avois vue entrer seule dans un petit cabinet de verdure, & je me préparois à l'y suivre, n'ayant que l'Amour pour guide, lorsque j'apperçus dans le même endroit le Cavalier couché sur un lit de repos, & qui, sortant des bras du sommeil, fut reçu entre ceux de la Belle qui le réveilla. Ah parbleu! interrompit brusquement Pontignan, voici une plaisante scéne qui se prépare. Mais dites-moi, je vous prie, eûtes-vous l'honnêteté de la voir jouer tout au long, sans la troubler? Vous eussiez montré par-là que vous saviez

viez vivre. Je ne sai, continua Tréval, si vous vous fussiez piqué de paroître si commode. Quant à moi, le passetems ne me sembloit pas assez agréable, pour en vouloir être le témoin; & je méditois déjà la retraite, lorsque l'Amie de la Belle me surprit tout interdit. Elle se douta du sujet qui causoit mon trouble, & ne pouvant s'empêcher d'en rire, éloignons-nous un peu, dit-elle d'un ton railleur; on ne nous demande pas l'un & l'autre ici. Alors me prenant par le bras, elle me conduisit presque malgré moi dans un petit labirinthe de Cyprès. Hé quoi, s'écria de-nouveau Pontignan, ne compreniez-vous pas ce que cela vouloit dire? La Dame étoit charitable, on venoit de la prêcher d'exemple; &, à votre place, j'aurois bien mieux entendu la langue. Peut-être vous auroit-elle fait voir bien du pays, reprit Tréval. Mais, enfin, c'est trop vous laisser médire de l'une & de l'autre. La Dame, après avoir plaisanté assez long-tems sur mon chagrin, & en avoir joui tout à son aise, il faut enfin, me dit-elle, mettre à couvert l'honneur de mon Amie. Ne vous scandalisez pas davantage, Mr. de Tréval; elle ne le mérite pas tant que vous vous l'imaginez: ou, si vous êtes jaloux du bonheur du Cavalier avec qui vous l'avez surprise, préparez vous aussi à lui envier la qualité de son Mari. De son Mari! m'écriai-je d'un air consterné. Seroit-il possible que le Cavalier..? Il n'est rien de plus vrai, reprit-elle. Un Galant n'a point eu de part dans tout ce que vous avez vu. Ce n'est rien moins, je vous assure; & je gagerois que présentement vous vous voulez du mal d'avoir fait un jugement téméraire. Je le retracte à l'heure qu'il est, répondis-je toujours plus troublé. Mais, hélas! que la nouvelle que vous venez de m'apprendre, est cruelle pour mon cœur! Ne m'accusez de rien, reprit-elle: j'ai bien fait mon devoir. Je ne vous

l'ai appriſe qu'à l'extrémité, & lorſque je n'ai pu m'en défendre. Ce n'eſt pas d'aujourd'hui que je me ſuis apperçue que vous étiez amoureux. J'ai cru vous apprendre que la Belle étoit mariée, en vous diſant que vous ne deviez rien attendre d'elle du côté du Sacrement. Vous avez pris ces paroles pour une aſſurance qu'elle ne ſongeoit point au mariage. Vous m'en avez marqué de la joie; &, par un principe de charité dont vous devez me tenir compte, j'ai voulu vous épargner le chagrin de ſavoir ſi-tôt que votre Maîtreſſe étoit au pouvoir d'un autre. Il eſt vrai, qu'à dire tout, vous ne m'êtes pas ſi fort obligé d'avoir gardé le ſilence. Je me ſatisfaiſois moi-même. J'agiſſois de concert avec mon Ami, à qui j'ai fait toujours donner devant vous ſon nom de famille; & nous trouvions aſſez plaiſant l'une & l'autre de nourrir en vous des ſentimens de jalouſie, qui ſans-doute n'auroient pas été ſi vifs, ſi vous euſſiez été mieux inſtruit. Mais maintenant, ajouta-t-elle en ſouriant, permis à vous de vous en défaire, & de la laiſſer, ſuivant l'ordre des choſes, toute entiére à ſon Mari. Faloit-il pour cela, repliquai-je, me laiſſer ſi long-tems confondre le Mari & l'Amant. Je me ſuis fait une habitude de regarder, ſous cette derniére qualité, le Cavalier comme mon Rival. Je m'y tromperai toujours; mais, ſi je le regarde ſous la premiére, aurai-je moins lieu d'en être jaloux? Du-moins vous devez être aſſez content, reprit-elle, que votre jalouſie ait été auprès de votre Belle l'interpréte de votre amour. C'eſt par elle qu'elle a commencé à le connoître; &, quand vous n'en auriez tiré que ce fruit, ne devriez-vous pas me faire des remercimens de vous avoir fourni ce ſecret de vous expliquer? Mais, allez, je veux être encore plus officieuſe. Pour me raccommoder avec vous, je prétens être votre Confidente. Je ſuis toute propre à cela; & peut-

peut-être ne vous repentirez-vous pas d'avoir mis vos affaires entre mes mains. J'allois la remercier de l'offre qu'elle me faisoit, lorsque la Belle la vint joindre dans le même endroit où nous étions. Sa vue me causa encore un nouveau trouble. Je changeai de couleur, & je ne pus si bien cacher mon désordre, qu'elle ne s'en apperçût. Elle voulut en savoir la cause: & son Amie, qui ne demandoit pas mieux que de l'en instruire, vraiment, Madame, lui dit-elle, vous avez aujourd'hui scandalisé terriblement Monsieur de Tréval, & j'ai eu toutes les peines du monde à le guérir de ses soupçons. Voyez comme sa rougeur le trahit. Mais il se retire, & n'oseroit soûtenir votre présence. Dans ce moment je les laissai l'une & l'autre fort disposées à se railler de l'erreur où elles m'avoient entretenu si long-tems. L'avanture du cabinet fut mise sur le tapis, & mes scrupules amoureux servirent fort à les divertir. Cependant, après les avoir quittées, mon esprit n'en fut pas plus tranquille: cent pensées différentes s'en emparérent à la fois; mais enfin il y en eut une qui me fit respirer, & à laquelle je m'arrêtai plus qu'aux autres. A bien examiner, disois-je, ce que l'on vient de m'apprendre, qu'y a-t-il de si funeste pour mon amour? Il a pris l'allarme trop vîte. Dans le cœur de la personne qu'on aime, il est plus aisé de détruire un Mari qu'un Amant. L'un n'y tient pas si bien que l'autre; &, sans-doute, j'aurai à-présent moins de peine à en trouver le chemin qu'auparavant. Je veux que le Mari serve lui-même à m'y conduire, & que ce nom, que l'Amour ne respecta presque jamais, ouvre l'entrée à quelqu'autre qui lui soit plus doux. Monsieur de Tréval, interrompit Mademoiselle d'Ormilly, dans ces belles réflexions faisoit honneur à notre sexe; & nous lui devons être fort obligées d'une si judicieuse Morale. Vous la condamnerez tant qu'il

vous plaîra, reprit Albagna : mais l'expérience fait foi, & je me ſuis toujours trouvé le mieux du monde, de m'être adreſſé à des femmes mariées. Nous vous y verrons un jour, Meſdemoiſelles ; & peut-être alors vous aurez beſoin de nous plus que vous ne penſez. Il a raiſon, il a raiſon, s'écria plaiſamment Mademoiſelle de Mirac, en fermant la bouche à Mademoiſelle de Turé, qui vouloit parler ; &, en tout cas, je ſerois aſſez d'avis de le retenir par avance, ſans un petit défaut que je lui trouve, & dont je ne m'accommoderois pas. Je devine ce que vous voulez dire, reprit Pontignan. Jaloux comme eſt Albagna, tout votre Amant qu'il ſeroit, il vous feroit preſque autant enrager qu'un Mari, & vous ne gagneriez rien avec lui : mais, pour moi, je ſuis votre affaire, & vous pouvez me retenir à coup ſûr. Tant d'infidélités qu'il vous plaîra ſur le compte de votre Mari, tant que vous voudrez ſur le mien, je ne m'en embarraſſerai point. Je ne ſuis point ſi délicat, & je vous paſſerai toutes choſes. Bon cela, répondit la belle Gaſconne ; mais mon pauvre Chevalier, d'un autre côté, vous ne ſeriez pas mon fait. De l'humeur dont je vous connois, vous voudriez publier à toute la terre vos bonnes fortunes, & je ne trouverois pas de ſûreté avec vous. Toute la compagnie fut ravie que Mademoiſelle de Mirac eût vengé Albagna de Pontignan, en le raillant ainſi à propos. On laiſſa enſuite parler Tréval, qui continua de cette ſorte. Je repris donc courage, comme vous avez vu. Chacun revint à Paris, où je redoublai mes ſoins auprès de la Dame. L'Hiſtoire que lui conta ſon Amie touchant ma jalouſie, fit plus que la divertir. Elle la convainquit de l'excès de ma paſſion. Il me fut permis de lui en parler, & j'en fus écouté aſſez favorablement. Il eſt vrai, s'il faut dire tout, qu'il entroit un peu de vanité dans la complaiſance

ce qu'on avoit pour moi. On me croyoit Bel-Esprit, comme je vous l'ai déjà marqué; & sur ce pied-là on se faisoit honneur de mes soupirs. Autre bonheur auquel je ne m'attendois pas. Le Mari ne fut pas moins entêté de mon mérite, & il me vantoit sans-cesse à sa Femme. Je découvris même une assez plaisante chose; il souhaitoit presque autant que moi que j'en fusse aimé. Je ne pouvois comprendre d'abord ce qui l'obligeoit à se montrer si commode; mais enfin, après l'avoir un peu examiné, j'en pénétrai la raison. Il étoit secrettement amoureux de l'Amie; & comme notre confidence m'engageoit à être souvent chez elle, il en prit plus d'ombrage que de me voir presque à tous momens chez lui. Il travailloit donc lui-même à me mettre bien avec sa Femme, dans la crainte qu'il avoit, que si j'en étois trop rebuté, je ne cherchasse à m'en consoler, en m'attachant tout-à-fait à son Amie. Pour l'entretenir mieux dans cette peur, je prenois quelquefois plaisir à conter en sa présence des douceurs à cette Amie. J'affectois même un certain air passionné, qui, le pénétrant jusqu'au fond de l'ame, me vengeoit avec usure de tout ce qu'il m'avoit fait souffrir avant que je le connusse mieux. Quelles délices pour moi de le faire entrer dans son humeur sombre, lorsqu'outre cela son chagrin, si précieux pour mon amour, produisoit toujours l'effet que j'en attendois! Car enfin, aussi-tôt, plus par pitié pour lui que pour moi, il m'alloit rendre de bons offices auprès de sa Femme. Il lui louoit mon esprit, & se chargeoit même du soin de lui lire des Vers, où, de la maniére la plus tendre, (car tout est permis aux Poëtes) je lui faisois la peinture de ma passion. Ainsi il m'auroit volontiers transporté tous les droits qu'il avoit sur son cœur, pour s'en assurer un autre, que je lui disputois sans y rien prétendre.

Politique amoureuſe des deux côtés : je feignois d'aimer ce que je n'aimois pas, & cette feinte me réuſſiſſoit. On me ſervoit auprès de ce que j'aimois, & l'on prétendoit par-là faire diverſion. Cependant, quoique les obligeans empreſſemens du Mari me fuſſent toujours un admirable ragoût, mes affaires ne prenoient pas le train que j'aurois voulu. Elles alloient aſſez lentement. J'avois affaire à une Femme qui ne ſe déclaroit pas ſi vîte. J'avois beau lui reprocher ſes injuſtices, je n'avançois pas davantage. Dequoi vous plaignez-vous? me répondoit elle aſſez ſouvent. Voulez vous avoir place tout à la fois dans mon eſprit & dans mon cœur? La choſe eſt un peu difficile. Mais, croyez moi, votre partage n'eſt pas malheureux. Je vous eſtime, c'eſt plus que ſi je vous aimois. Vous n'en demeurez pas d'accord. Mais quoi, ne conviendrez-vous pas que le cœur n'agit jamais que par une conduite aveugle, au-lieu que l'eſprit eſt toujours judicieux dans la ſienne? Hélas! lui répondois-je, eſt-ce là donc dequoi ſatisfaire ma tendreſſe? Et ne trouverois je pas bien plus doux, qu'un certain je ne ſai quoi, que vous ne connuſſiez pas bien vous-même, vous portât inſenſiblement à m'aimer, que non pas de me voir eſtimé de vous, avec réflexion même ſur un peu de mérite que vous voulez bien voir en moi? Que me ſert cette eſtime, ſi elle demeure ſtérile, & ſi elle ne produit rien de tout ce qu'elle devroit produire pour un Amant? J'en veux bien plus à votre cœur qu'à votre eſprit; &, ſi l'un ne me conduit à l'autre, je ſerai toujours l'homme du monde le plus malheureux. Je ne vous le céle point, reprenoit-elle : ils ne ſont point du tout d'accord ſur votre chapitre, & je ne vois pas même d'apparence que leur démêlé finiſſe ſi-tôt. Mais c'eſt encore beaucoup, que vous ne ſoyez pas mal avec tous les deux. Hé quoi donc, m'écriois-je, ne pourrai-je ja-

jamais eſpérer qu'ils deviennent d'intelligence en ma faveur; & leur cruelle diviſion ſera-t-elle tout le prix de mon amour? Ah Ciel! eſt-ce ainſi..? Fort bien, interrompit d'Ormilly. Je me prépare à vous entendre apoſtropher toutes les étoiles. Oh! cela fait tous les biens du monde, ajouta Pontignan; & dans mes tendres déſeſpoirs, je me ſens toujours merveilleuſement ſoulagé, quand j'ai chanté pouille aux aſtres. Vous en riez, Meſdemoiſelles; mais, ma foi, vous en devriez porter le péché: c'eſt plus votre faute que la mienne, quand je les inſulte. Vous n'avez qu'à changer de ton avec moi, j'en changerai bien-tôt avec eux. Je leur ferai réparation, & il ne tiendra qu'à vous que je ne les nomme doux & bénins. Après cette petite digreſſion, Tréval pourſuivit ainſi. J'avois, comme vous venez de l'entendre, plus à me plaindre de la Femme que du Mari. Il continuoit mieux que jamais à faire ſon devoir. Il ſollicitoit en ma faveur avec un zèle qui me charmoit, & que je me gardois bien de laiſſer languir: c'eſt-à-dire, que peu s'en faloit que, pour ſe mettre encore d'une maniére plus preſſante dans les intérêts de ma véritable paſſion, je ne me déclaraſſe tout-à-fait ſon Rival: c'étoit un moyen toujours certain pour arriver à mon but; mais, enfin, j'obtins même plus que je ne demandois. L'Amie, pour qui mon cœur étoit un peu hipocrite, s'alla imaginer que je lui en voulois tout de bon. Elle fut aiſément la dupe de quelques ſoupirs que je ne lui adreſſois qu'indirectement; & ne s'en tenant plus aux bornes de la confidence, elle répondoit quelquefois trop favorablement aux moindres avances que je lui faiſois. Elle me plaignoit des rigueurs de la Dame; mais, en même tems, elle me faiſoit entendre malicieuſement qu'elle étoit indigne que je m'y expoſaſſe davantage, & qu'un auſſi galant-homme que j'étois, trouveroit bien avec qui ſe

consoler d'une fierté si peu méritée. Elle joignoit même à la charité de ses remontrances une médisance assez fine, quoique toujours étudiée ; & dérobant à son Amie une partie de ses plus belles qualités, elle ne marquoit que trop ouvertement par ce premier vol l'envie du second qu'elle vouloit faire. Mais un cœur trop mendié ne se donne pas. Rien n'offense plus sa délicatesse ; & quand le mien naturellement ne se seroit pas piqué de constance, il n'en eût pas falu davantage pour l'y maintenir. Cependant il se sentoit embaraſſé des tacites, mais trop fréquentes embuches qu'on lui tendoit pour le rendre infidéle. Il se reprochoit en secret d'avoir mis les choses en cet état, & ne se le pardonnoit qu'avec peine. Vous aviez de plaisans scrupules, interrompit brusquement Pontignan, & votre conscience en amour est bien délicate! Quoi donc, Monsieur le Chevalier, reprit aussi-tôt Mademoiselle de Turé, vous auriez voulu que Monsieur de Tréval eût fait faux-bond, sans autre façon, à sa premiére Maîtresse ? Quel monstre eût-ce été que cela ? Pas tant monstre que vous pensez, continua le Chevalier; & il ne fut entré tout au plus là-dedans qu'un grain d'infidélité. Est-ce une affaire pour le siécle où nous sommes ? Vous voilà bien scandalisées, Mesdemoiselles. Je le vois bien, vous ne comprenez pas ma pensée. Non, non, je n'aurois point conseillé, non plus que vous, à Monsieur de Tréval, de renoncer à sa Maîtresse ; la chose me paroît trop noire mais à sa place je n'eusse point cru du tout la trahir pour prendre un peu d'engagement avec une autre personne plus humaine qu'elle. Qu'y a-t-il-là qui vous doive faire tant hausser les épaules ? Cette seconde passion auroit été subalterne de la premiére; l'une, si vous voulez, toute sage & respectueuse ; & l'autre, pour m'en délasser un peu, plus coquette & plus badine. Toutes deux mêlées ensemble auroient entretenu

mon

mon cœur dans la situation la plus agréable du monde : & du-moins faut-il convenir qu'à quelques irrégularités près, cette méthode a de douces commodités dans son usage. Ce ne fut point la mienne, poursuivit Tréval : l'attachement que j'avois, n'en souffroit point d'autre. J'en étois cependant assez mal payé. Il arriva même que la Belle, qui s'apperçut que je n'étois pas entiérement indifférent à son Amie, fit tous ses efforts pour m'embarquer avec elle. Si vous êtes, me disoit-elle, véritablement à moi, comme vous m'en avez tant de fois assurée, pourquoi ne voulez-vous pas que je vous donne? Laissez-moi, laissez-moi disposer de vous en faveur d'une autre moi-même. Le parti vous est avantageux de toutes maniéres : vous n'êtes pas haï : la personne est bien faite, & vous m'en remercierez un jour. Je frémis, à dire le vrai, à la suite de cette proposition : car, enfin, elle ne parloit pas moins que de me marier, & en me pressant très-fort d'obéir, elle n'exigeoit que cette petite preuve de mon amour. Elle étoit assez nouvelle, puisqu'en même tems il faloit m'ôter du cœur la seule personne qui l'avoit jamais touché. Aussi vous pouvez juger que je ne crus pas à propos d'être complaisant. Le mariage naturellement me faisoit peur : qu'eût-il fait accompagné d'une si terrible circonstance? Je pris donc le parti de desobéir, mais la Dame ne s'en tint pas là. Elle en parla à son Amie, qu'elle n'auroit peut-être pas eu tant de peine à persuader; & publia si bien que nous étions le fait l'un de l'autre, qu'on s'imagina que c'étoit une affaire faite. Le dénouement de l'intrigue ne fut pas moins particulier. Le Mari, toujours fortement amoureux, se mit la chose tellement en tête, que sur les vives allarmes qu'il en prit, il devint dangereusement malade. Cette imagination, dont il n'y eut pas moyen de la guérir, lui fut mortelle en fort peu de jours. J'eus beau l'assurer par mille

fermens, que ce qu'il craignoit n'arriveroit pas, il fit la sottise de ne me pas croire, & de mourir dans cet extravagant entêtement, dont il ne voulut point démordre, que sa Femme, l'Amie & moi, agissions tous trois pour le tromper. Je perdois en lui un Agent, qui ne m'avoit pas été entiérement inutile, & je ne pus lui refuser quelques soupirs qu'il avoit assez bien mérités. On n'accusa point la Dame d'en avoir trop donnés à cette perte. On crut ses larmes tout au plus de cérémonie, sans que le cœur y eût part. Il courut même un bruit assez plaisant. On disoit qu'elle n'avoit inventé le Roman de mon prétendu mariage, que pour chagriner son Mari, qu'elle voyoit avec dépit trop attaché à son Amie; & la médisance ajoutoit qu'elle n'avoit point eu d'autre vue que de porter son désespoir jusqu'où il avoit été: mais on faisoit tort à ce caractére de vertu qui sied si bien à une femme, & que je ne lui avois jamais vu démentir. Je jugeai plus sainement de son dessein, & je ne conçus que trop qu'elle n'avoit voulu se défaire que de moi seul, en me donnant à son Amie. La voilà veuve cependant, & plus en état par conséquent de recevoir mes soins; mais je n'en étois pas en meilleure posture. Ce pas, que j'avois fait si vîte pour elle de l'estime à l'amour, lui restoit encore à faire pour moi. Elle demeuroit toujours sur sa premiére démarche. Je ne pouvois plus m'en prendre à ce scrupule délicat de gloire, qui, embarrassant le cœur d'une femme qui n'est pas à elle-même, nous le dérobe quelquefois, lorsqu'il est sur le point de se donner. Il avoit été levé par la liberté où elle se voyoit alors de disposer du sien à son gré, sans que sa gloire lui pût faire aucun reproche. Ainsi, pour me refuser ce cœur, il faloit qu'elle se fît quelqu'autre scrupule qui ne vînt purement que de lui seul; & c'étoit ce qui me désespéroit. Je ne comptois pour rien, quand le reste me manquoit,

le

le privilége de la pouvoir voir à toute heure, de lui pouvoir écrire quand il me plaîsoit, & de recevoir même quelquefois de ſes lettres. Non, non, lui diſois-je à tous momens, tout cela ne me ſatisfait pas. Vous me marquez aſſez par-là que vous m'eſtimez, mais rien ne me dit de votre part que je vous plaîs. Vous faites cas de mon eſprit, je n'en puis douter; mais qu'ai-je affaire de ſa bonne fortune, quand vous la laiſſez envier à mon cœur? Déclarez-vous autant pour celui-ci, afin qu'il ceſſe d'en être jaloux; ou prenez garde, qu'en favoriſant l'un plus que l'autre, vous ne les rendiez bien-tôt ennemis. Mon aimable veuve ſe ſoucioit fort peu d'allumer entre eux une guerre civile: elle ſe faiſoit au-contraire un divertiſſement de cette diſpute, & prenoit toujours grand ſoin, pour l'entretenir, de les mettre mal enſemble. Elle paſſa la premiére année de ſon veuvage ſans vouloir voir perſonne. Cette régularité me charmoit, & j'allois quelquefois juſqu'à me flatter que la bienſéance n'en étoit pas la ſeule cauſe, & que j'y pouvois avoir quelque part. Mon erreur finit avec ce tems, qui fut auſſi court que précieux pour moi. Je ne fus plus le ſeul privilégié. La Dame reçut un aſſez grand nombre de gens chez elle, & j'eus bien-tôt des Rivaux. Par bonheur, elle ne ſe déclara pour aucun, & me donna même toujours quelque marque de diſtinction. Comme on l'entendoit à tous momens vanter ſon heureux état de veuve, je me gardai bien de lui faire la propoſition d'en ſortir. J'avois trop d'averſion pour les engagemens éternels, & j'étois ravi de trouver une raiſon qui m'empêchât de parler de mariage. L'Amie, avec qui je ne pouvois pas être trop bien, m'en fournit une ſeconde. J'aurois craint de me mettre encore plus mal avec elle, ſi j'avois parlé de Sacrement; & j'ai cru juſqu'ici qu'il étoit de mon devoir de lui épargner ce chagrin, après lui avoir mê-

me retranché quelques douceurs, que ma bouche ne peut fournir pour elle, depuis que mon cœur n'en retire plus comme autrefois aucun avantage.

Tréval ayant ceſſé de parler, on raiſonna ſur ſon Avanture: & après d'aſſez plaiſantes remarques que fit Albagna, voyons un peu, lui dit Mademoiſelle de Turé, de quelle maniére vous ſavez aimer. Mademoiſelle de Mirac a jetté les yeux ſur vous, & je vois bien qu'elle veut que vous parliez. Très-volontiers, lui répondit Albagna. Un peu d'attention, s'il vous plaît: je m'en vais vous ſatisfaire.

HISTOIRE D'ALBAGNA.

QUi dit Italien, dit jaloux; & ſi vous ne m'en croyez pas ſur ma parole, je m'en vais vous le prouver. J'avois vingt-deux ou vingt-trois ans, quand je vins en France la premiére fois. Comme j'étois accoutumée de voir la maniére triſte & reſſerrée dont les femmes vivent en Italie, je fus ſurpris, & en même tems charmé de la liberté qu'elles ont ici. Je diſois en moi-même, ſelon mon raiſonnement Italien, les hommes vont voir les femmes chez elles; ils demeurent ſeuls avec elles dans leurs chambres: il faut donc, de néceſſité abſolue, qu'ils en obtiennent tout ce qu'ils veulent. Voici un pays où il fait bon vivre, nous y ferons bien nos affaires. Plein de cette aſſurance, je m'embarque à aimer une petite femme fort jolie.

jolie. Dès la premiére fois que j'allai chez-elle, ce fut l'accueil le plus obligeant du monde, cent petites maniéres engageantes, de petits coups d'œil même assez favorables par-ci par là. Enfin, je sortis fort persuadé que l'affaire étoit finie, si ce n'eût été qu'il y avoit quelqu'un dans sa chambre. Je ne songeois plus qu'à la pouvoir trouver seule: cela supposé, je me tenois heureux.

Mon Dieu! s'écria Mademoiselle de Mirac, il n'y a rien que je ne fisse à l'heure qu'il est, pour favoriser vos amours. Je donnerois tout ce qu'on voudroit, pour vous faire trouver votre Belle toute seule. Il en arriveroit quelque chose de si ridicule .... Taisez-vous, Pontignan, dit-elle au Chevalier qui ouvroit la bouche pour parler, vous allez dire une sottise. Moi? répondit froidement Pontignan: je n'ai rien à ajouter à ce que vous avez pensé. L'aimable Gasconne rougit, & Albagna continua, en s'adressant à elle.

Vous serez donc satisfaite, Mademoiselle. Dès ma seconde visite, je pris si bien mon tems que je ne trouvai encore personne dans la chambre de la Dame. Dieu sait la joie que j'en eus. Ah! Madame, lui dis-je avec un transport extraordinaire, & m'avançant vers elle en ouvrant les bras, nous voici donc seuls! Il est vrai, me répondit-elle en souriant; mais cela pourra encore arriver bien des fois. Souffrez, repris-je, que je ne perde pas une si heureuse occasion de vous marquer à quel point je vous aime. Ah! dit-elle, toujours d'un air froid & assez plaisant, il n'est pas besoin en ce pays-ci de se servir si vîte des occasions. Il n'en va pas comme en Italie, où elles sont rares. Mais croyez-moi, nous n'en manquerons point quand nous voudrons. Là-dessus, je vous avoue que je commençai à être un peu déconcerté. Je n'ai jamais pu me souvenir de ce que je dis dans ce moment. Apparemment ce n'étoit rien qui vaille;

vaille; mais je ſai bien qu'elle me répondit: prenez un ſiége, Mr. le Comte; & une autre fois nous nous aimerons encore plus que nous ne faiſons à-préſent. Par bonheur, comme nous en étions-là, il entra quelqu'un qui me fut d'un grand ſecours; car j'allois être fort embarraſſé à entretenir la Dame tête-à-tête; & c'eût été une triſte choſe, qu'une converſation qui eût été réduite à ſe tourner ſur la pluye & ſur le beau tems, après avoir commencé d'une maniére ſi vive.

Ma foi, dit la d'Ormilly, ces Meſſieurs les Italiens ſont naturels. Ils ſont perſuadés qu'il ne faut point tant de façons avec les Dames; qu'il n'y a qu'un mot qui ſerve. Bien ſouvent, ſi nous en faiſions autant, je crois qu'il nous en prendroit mieux. Ho, reprit Albagna, vous ne me connoiſſez pas: les femmes d'Italie m'avoient accoutumé à cette procédure précipitée; mais de mon naturel j'étois l'homme du monde le plus timide, & le moins entreprenant. Il me ſouvient d'une avanture qui vous le montrera bien.

J'étois à Rome, encore Ecolier. J'avois cette premiére fleur de jeuneſſe, qui eſt ſi précieuſe auprès des femmes de mon pays. J'allai voir une Dame, qui étoit un peu de mes parentes; & par un hazard très-rare je la trouvai ſeule. Je ſavois bien que l'occaſion étoit belle; mais j'étois retenu par cette fauſſe honte, que vous ſavez qui eſt la ſource de tant de maux dans la Morale. Je regardois cette Belle avec des yeux brillans que je baiſſois auſſi-tôt. J'étois interdit. Je ne ſavois ce que je diſois. Elle ſentit bien mon embarras; & comme le tems, ce tems ſi cher en Italie, ſe paſſoit, elle fit un trait d'habileté, dont il n'y a qu'une Italienne qui ſe fût aviſée.

Je voudrois bien ſavoir, ajoûta-t-il en riant, ſi quelqu'une de ces Demoiſelles auroit aſſez d'eſprit pour le deviner. Nous vous ſommes fort obli-

obligées, reprit Mademoiſelle de Turé, de vouloir bien prendre le ſoin de nous exercer un peu, afin qu'en pareille occaſion nous ſachions nous tirer d'affaire. Oui-dà, dit Tréval, cela peut vous être d'un grand uſage, quand vous trouverez de jeunes-gens embarraſſés auprès de vous, & n'ôſant rien entreprendre. Devinez donc ce que fit l'Italienne. Elle ſauta au colet de Mr. Albagna, répondit brusquement Mademoiſelle de Mirac : c'étoit ce qu'il y avoit de mieux à faire pour elle. Oh! oh! voici une Gaſconne encore plus vive que l'Italienne, reprit le Comte. Et vous, Mademoiſelle d'Ormilly, que devinez-vous? En vérité, répondit-elle d'un air fort agréable, j'aurois beaucoup ſouffert, ſi j'avois été en la place de la Dame; & comme j'ai auſſi un peu de cette fauſſe honte que vous aviez, je crois que nous en ſerions tous deux demeurés-là.

Il faut donc vous dire, reprit le Comte, dequoi s'aviſa mon Italienne. Elle s'évanouit; & moi, qui n'entendis point ce que vouloit dire un évanouiſſement ſi ingénieux, je m'amuſai ſottement à appeller du ſecours. Elle fut bien-tôt revenue à elle, comme vous pouvez croire: &, me regardant d'une maniére fine & malicieuſe, je vous ſuis bien obligée, me dit-elle à demi bas: on peut s'évanouir avec vous en ſûreté. Je ſortis ſi irrité contre moi-même, & ſi déſeſpéré de ma ſotte retenue, qu'à l'heure qu'il eſt je n'y ſonge point encore que je n'aye envie de m'en punir. Je me promis bien que jamais je n'appellerois du ſecours à des Dames évanouies, & je vous aſſure que je les verrois plutôt mourir.

Voilà comme j'étois fait dans ma jeuneſſe, & ce fut principalement cette avanture qui m'engage à faire de violens efforts pour vaincre ma reſpectueuſe & niaiſe timidité. J'en étois aſſez heureuſement venu à bout, comme vous avez vu, lors-

lorsque je devins amoureux de cette Dame Françoise ; mais le mauvais succès de ma seconde visite me fit repentir d'avoir trop pris les maniéres Italiennes. Je conçus qu'il faloit faire une attaque plus réguliére; & comme j'étois fortement épris, je m'y résolus. Mais savez-vous ce qui faisoit la force de mon amour? C'étoit le nombre de mes Rivaux; car la cour de la Dame étoit fort grosse. Il y en avoit un principalement, que je soupçonnois fort d'être plus heureux que je n'eusse voulu. Ma jalousie ne manqua point de jouer son jeu, & d'enflammer furieusement mon amour. Une tendre œillade, que la Belle avoit envoyée à mon Rival en ma présence, me rendoit plus amoureux qu'une qu'elle m'auroit envoyée à moi-même. Tous mes autres Rivaux désespérés désertoient peu à peu, & moi je m'attachois davantage. Enfin, nous étions presque demeurés les seuls qui composassions la cour de notre Belle, cet homme & moi. C'étoit un Financier qui avoit quelque mérite de sa personne, outre cette autre espéce de mérite qu'il ne pouvoit pas manquer d'avoir. Il avoit épousé par amour une fort jolie personne. Le mariage avoit remédié à sa passion, & il étoit devenu amoureux ailleurs. J'imaginai un moyen bizarre de le détacher de la Dame que nous aimions, & ce moyen-là je le pris dans l'Histoire Romaine. Voilà ce que vous n'auriez peut-être pas cru. Vous savez bien que, pendant qu'Annibal ravageoit l'Italie, Scipion ne s'amusa point à lui tenir tête. Il alla droit à Carthage, pour la ravager aussi de son côté, & faire abandonner l'Italie à Annibal. De ce stratagême guerrier j'en fis un amoureux. Je vis bien que la partie étoit trop inégale entre le Financier & moi auprès de notre Belle. Je la quitte-là, & vais m'attacher à la Femme du Financier, pour rappeller mon homme chez lui, & lui faire lâcher prise.

Je

Je n'aimois point la Femme, quoique fort aimable; mais, en récompenſe, je haïſſois bien le Mari: & la haine que j'avois pour l'un, me tint lieu d'amour pour l'autre.

Cela eſt aſſez plaiſant, interrompit Mademoiſelle d'Ormilly. Voyez comme ces pauvres Femmes ſont ſujettes à être trompées. C'eſt une queſtion, quand on les aime, que de ſavoir ſi c'eſt elles que l'on aime, ou leurs Maris que l'on hait. Pour moi, dit Mademoiſelle de Mirac, je me tiens tout cela pour dit. Bien fin qui m'atrappera après les hiſtoires de ces Meſſieurs. Eh! mon Dieu! reprit Pontignan, je vous garantis que vous n'en ſerez pas plus ſage. Il y a longtems que le Monde dure; &, en fait d'amour, il ne profite guéres de la longue expérience qu'il a. Pourſuivons, s'il vous plaît, Mr. le Comte.

Je commençai donc, continua-t il, à rendre des ſoins à la Femme du Financier, & j'en fus aſſez bien reçu. N'en tirez point vanité, dit brusquement l'aimable Gaſconne. Je gage qu'elle ne vous aimoit non plus que par haine pour ſon Mari infidéle. Voilà une vilaine galanterie. Ce n'eſt que haine de tous côtés, il n'y entre pas un grain d'amour. Ce ſera tout ce qu'il vous plaîra, repliqua le Comte. Je n'y regardois pas de ſi près, & pourvu que je donnaſſe de la jalouſie au Mari, j'étois content. Quand je fus en état de la remercier de quelques graces reçues, mes tendres remercimens ne rouloient preſque que ſur la haine que j'avois pour ſon Mari. Ah! Madame, lui dis-je, que votre Mari auroit de chagrin, s'il ſavoit ceci! Que ſon importune jalouſie envieroit notre bonheur! & beaucoup d'autres jolies choſes moins amoureuſes que vindicatives.

Franchement, Monſieur le Comte, dit alors Tréval, j'ai ouï déjà conter à peu près la même choſe, & mieux que vous ne la contez. Les oreilles

les de ces Demoiſelles n'auroient qu'à eſſuyer un petit mot, pour entendre l'Hiſtoire dans toute ſa beauté. C'étoit un homme, qui, la premiére fois qu'il parvint auprès de ſa Maîtreſſe au comble de ſes deſirs, s'écria, au milieu de ſes doux tranſports: enfin, Madame, rien ne manque plus à mon bonheur, voilà votre Mari inconteſtablement.... Vous pouvez ſupprimer le mot fâcheux, interrompit Pontignan: ces Demoiſelles l'entendent. Voyez combien elles ont de peine à prendre leur ſérieux. Riez, riez, Mesdemoiſelles: la choſe le mérite bien. Ces derniers mots les firent rire en effet. Elles ſoupçonnérent ſans en rien dire, qu'Albagna étoit le Héros du petit Conte, & il continua ainſi.

J'avois un chagrin fort plaiſant. Je ne perdois pas mes ſoins auprès de la Dame, mais je les perdois auprès du Mari; c'eſt-à-dire, que le Mari me laiſſoit aſſez tranquille auprès de ſa Femme, & étoit toujours fort attaché à ſon aimable Maîtreſſe. Qu'eſt-ceci? diſois-je en moi-même. Voilà un homme bien difficile à arracher du lieu où il eſt. C'eſt peut-être qu'il ne ſait pas combien il eſt néceſſaire chez lui. A la fin il me réduira à le lui aller dire; car je ne ſuis pas réſolu à perdre toutes les peines que je me ſuis données auprès de ſa Femme. C'étoit-là une ſituation aſſez extraordinaire. J'avois une intrigue, dont je voulois que le Mari ſe doutât; &, pour me faire enrager, le Mari ne vouloit point s'en douter. Enfin, cependant, il me tira de peine. Sa paſſion pour ſa Femme ſe réveilla. Il revint chez lui plus amoureux d'elle que jamais, parce qu'il crut que je l'avois été, & que je l'étois encore. Vous pouvez croire que je lui cédai volontiers la place. & que je courus avec joie me ſaiſir de celle qu'il avoit quittée. Je retrouvai cette petite Femme aſſez ſeule chez elle, parce que le Financier, du tems de

son régne, en avoit écarté tout le monde. Je crus, & il y avoit de l'apparence, que j'allois être entiérement heureux. Point du tout. Je n'avois plus de Rivaux, je ne sentis plus de passion. Je me demandai mille fois ce que mon amour étoit devenu. J'aurois donné beaucoup pour le recouvrer, mais il n'étoit pas possible. Mon amour ne va point sans jalousie. Le moindre petit Rival m'auroit remis en train d'aimer. J'en demandois un au Ciel tous les jours, & le Ciel en colére vouloit que je fusse seul auprès de ma Maîtresse. Je tâchois quelquefois de jouer le personnage d'Amant, & je sentois bien que je le jouois mal. Quand je faisois de tendres demandes, je les faisois de si mauvaise grace, que j'eusse été fort trompé, si elles eussent produit quelque chose. Mais, enfin, voici le bonheur que j'avois tant souhaitté, voici un Rival. C'étoit un homme fort bien fait & fort agréable, mais terriblement entêté de sa bonne fortune. Il ne parloit d'autre chose; il ne cherchoit presque dans toutes ses galanteries qu'à donner des spectacles au Public; il ne respiroit que la ruine des réputations. Je lui eus l'obligation de me rendre tout l'amour que j'avois jamais eu. Si-tôt qu'il fut mon Rival, ma passion recommença à faire des merveilles, mais il m'en coûta beaucoup: car en même tems qu'il me fit redevenir amoureux de la petite Femme, il fit devenir la petite Femme amoureuse de lui; & je ne lui en demandois pas tant. Figurez-vous combien j'aimois alors. Je gagnai la Suivante, pour apprendre les particularités des amours de ma Maîtresse & de mon Rival. Je fus d'elle que je les importunois fort: & un jour elle me dit, que leur premier rendez-vous étoit pris pour le lendemain sur les onze heures du soir. Après que je me fus désespéré autant que je le devois réguliérement en pareille occasion, je m'avisai de jouer à mon Rival un tour

assez

assez extraordinaire. Je lui envoyai par un homme inconnu un billet conçu en ces termes :

Si vous n'avez rien de mieux à faire que de vous rendre demain seul auprès du cinquiéme pilier de la Place Royale, à main droite en entrant du côté des Minimes, à onze heures du soir, vous y trouverez une personne qui vous conduira chez une Dame, dont la beauté & la tendresse vous empêcheront de vous repentir de la peine que vous aurez prise.

Vous jugez bien qu'il fut un peu embarrassé de deux rendez-vous à la fois, qu'il se plaignit de son mérite qui lui attiroit trop de bonnes affaires, & qu'il eût voulu être réduit à la condition des gens du commun, chez qui les bonnes fortunes ne se troublent point les unes les autres. Un homme de bon-sens n'auroit seulement pas délibéré; mais comme il avoit l'imagination romanesque, & fort gâtée par le desir des belles avantures, il se détermina au rendez-vous de la Place Royale. Il crut que le récit en seroit bien plus beau à faire que de l'autre, qui n'avoit rien que de fort vulgaire, & de fort bourgeois. Apparemment il se figuroit quelque Princesse qui l'attendoit, incommodée par sa qualité, pressée par son tempérament, & obligée à passer par-dessus les petites procédures en faveur du mérite du Cavalier. J'étois de mon côté assez inquiet. Je craignois quelquefois qu'il ne fût point assez fou pour donner dans le panneau que je lui avois tendu, & qu'il ne me fît perdre les préparatifs que j'avois faits; mais après y avoir bien pensé, l'extravagance que je lui connoissois, me rassuroit.

Enfin arrive le soir si souhaité de nous deux. J'avois placé quelques-uns de mes gens au guet autour de la Place Royale, pour voir tout ce qui se passeroit. Voici mon homme qui vient paré comme l'Empereur du Mogol, & accompagné de quelques-uns de ses Amis, qu'il vouloit toujours pour

pour témoins & pour admirateurs de ſes douces avantures. Il laiſſa cette troupe fidéle à l'entrée de la Place Royale, après leur avoir bien recommandé d'obſerver autant qu'ils pourroient tout ce qui lui alloit arriver. Il va d'un pas victorieux au cinquiéme pilier, & y trouve une Demoiſelle ayant ſes coëffes abattues, & deux chaiſes à porteurs auprès d'elle. Elle lui dit que, pour des raiſons très-importantes, elle le prie de ſouffrir qu'elle lui bande les yeux, qu'après cela il entre dans une de ces chaiſes, & qu'il ſe laiſſe conduire.

Je ne doute point que tout cela ne le charmât. La précaution de lui bander les yeux ſentoit fort la Princeſſe. Il ſe mit dans une chaiſe, & la Demoiſelle inconnue dans l'autre. On le promena une bonne heure, & enfin on l'arrêta dans une cour. La Demoiſelle le prit par la main, lui fit traverſer un grand appartement, & le mit dans un petit cabinet, en l'aſſurant que dans un moment il alloit recevoir une viſite qui ne lui ſeroit pas deſagréable. Il n'eſt pas beſoin de vous dire les pompeuſes chimére qui dûrent lui paſſer par l'eſprit. Quelque tems après, la même Demoiſelle lui vint dire que, comme il pouvoit être fatigué du long chemin qu'on lui avoit fait faire, on lui envoyoit des liqueurs pour réparer ſes forces. Il répondit que l'idée de l'adorable Perſonne qu'il attendoit, lui feroit eſſuyer bien d'autres peines. Mais cela n'empêcha pas qu'on ne lui fît avaler un verre d'une liqueur excellente, & fort rare : c'étoit une certaine compoſition d'Italie, qu'il crut propre aux choſes pour leſquelles il n'étoit point du tout appellé.

Cela étoit aſſez malicieux, dit Tréval; mais c'étoit le moyen de lui faire croire qu'il attendoit quelque Princeſſe un peu vieille, & qui avoit beſoin de préparer les gens avec ces liqueurs. Et où eſt-ce que tout cela ſe paſſoit, dit Mademoiſelle de Mirac? Vous ne le devineriez jamais, répondit

pondit Aibagna. Dans ma chambre. Le pauvre Diable paſſa dans la chambre de ſon Rival une nuit qu'il devoit paſſer dans celle de ſa Maîtreſſe. J'étois à côté de lui, & je ne le perdois pas de vue un ſeul moment. O la délicieuſe nuit pour moi! D'abord je le voyois dire à demi-haut: *Ah! quel plaiſir, quel bonheur, ma Chére, mon Adorable!* Juſtement dans ce tems-là il entend commencer dans une autre chambre un très-bon Concert d'inſtrumens. Il crut ſans-doute être dans un Palais enchanté, comme Pſyché, lorſqu'elle entre dans celui de l'Amour, & qu'elle y entend une Muſique admirable; car il s'écria, *Ah! doux prélude de ma félicité!* Mais comme cela duroit un peu trop, je lui entendis dire d'un air un peu chagrin: *Ouais, ceci eſt long, elle ne vient point.* Il me prenoit des envies de rire ſi violentes, que je penſai mille fois éclater, & gâter tout le miſtére. A la fin il s'impatienta. Tantôt il frappoit la terre des pieds; tantôt il faiſoit tous ſes efforts pour arracher ſon bandeau; mais il étoit attaché d'une maniére particuliére, & il n'en put jamais venir à bout.

Après qu'il eut été régalé du Concert pendant deux groſſes heures, la Demoiſelle revint, & lui dit d'un air fort affligé: Hélas! Monſieur, à l'heure qu'il eſt, une des plus aimables perſonnes du monde eſt au déſeſpoir. Son Mari, qu'on n'attendoit point, eſt venu à ce Concert, qui vous étoit préparé. Il eſt impoſſible qu'elle vienne ici. Elle vous prie de vous laiſſer remener, & d'attendre, avec autant d'impatience qu'elle, l'heureux moment où elle pourra vous donner des marques de ſa paſſion. Je ne ſai s'il fut véritablement la dupe de ce qu'on lui diſoit, ou s'il jugea que le meilleur étoit de ne point faire de bruit dans une maiſon inconnue. Enfin il ſe laiſſa remettre doucement dans ſa chaiſe. Il demanda ſeulement qu'on

lui

lui débandât les yeux. La Demoiſelle répondit qu'elle l'alloit ſuivre, & qu'à la Place Royale elle lui ôteroit le bandeau. Vous pouvez croire qu'elle n'en fit rien. Les porteurs de l'homme à bonne fortune le plantérent avec la chaiſe dans la Place Royale ſur les trois heures après minuit, & s'en allérent en diligence. Il eut beau peſter, il demeura-là. Il put faire, s'il voulut, un petit ſommeil dans ſa chaiſe juſqu'au jour. Mais ce fut une choſe aſſez plaiſante qu'un Colin-maillard, qui s'alla préſenter aux gens les plus matineux qui paſſérent par la Place Royale, les priant de le débander. Si les premiers qui en furent ſollicités, lui rendirent ce charitable office, ou ſi on le laiſſa longtems comme un fou ſans s'en approcher, je n'en ſai rien. Il eſt toujours ſûr que voilà le plus bel exemple que l'on puiſſe jamais apporter de l'incertitude des choſes humaines, & des étranges revers de la fortune.

Ce rendez-vous ridicule réjouït beaucoup toute la compagnie; &, après que les premiers éclats de rire furent paſſés, le Comte reprit ainſi. Je me doutai que mon Rival ne manqueroit pas d'aller le même jour chez la Dame qui lui avoit donné le vrai rendez-vous, auquel il avoit manqué, pour ſe juſtifier le mieux qu'il pourroit. J'y allai auſſi; car j'avois mon deſſein. Je voulois y demeurer après lui; & je laſſai ſi bien ſa perſévérance, qu'enfin il ſortit. J'oubliois de vous dire qu'il avoit l'air fort mélancolique, & la Dame auſſi, & qu'il paroiſſoit bien qu'ils avoient paſſé tous deux une nuit aſſez mauvaiſe. Quand il fut ſorti, je laiſſai adroitement tomber dans la chambre un billet tout ſemblable à celui du faux rendez-vous, écrit de la même main, & contenant les mêmes choſes; & je m'en allai preſque auſſi-tôt. Cela fait, je ne voulus plus importuner mon Rival; & je lui laiſſai tout

le jour ſuivant libre, pour ſe juſtifier tant qu'il voudroit.

Je ſûs de la ſuivante ce qui étoit arrivé, & c'étoit juſtement ce que j'avois prétendu. La Dame trouva le billet, & il l'inſtruiſit de ce qui avoit empêché ſon Amant de venir au rendez-vous qu'elle lui avoit donné. Il ne faloit qu'être médiocrement femme, pour en concevoir bien de la colére & bien du dépit. Elle étoit dans ces belles diſpoſitions, lorſque voici ſon Amant, qui, d'un ton douloureux & déſeſpéré, vient ſe plaindre de ſa mauvaiſe fortune, qui l'avoit fait manquer au rendez-vous, & lui conte une hiſtoire, qu'il avoit compoſée. Elle l'écoute tout du long, & ne lui répond qu'en lui jettant le billet au nez. Jamais homme ne fut plus confondu. Il rougit, il pâlit, il demeura ſans parole. Il crut que c'étoit le même billet qu'il avoit reçu, & qui étoit tombé de ſa poche; que peut-être ſa Maîtreſſe ſavoit la piéce qu'on lui avoit faite, & que peut-être même elle étoit de la partie; toutes choſes plus fâcheuſes les unes que les autres. Son déſordre ſervit encore de preuve contre lui; &, quand ſa Maîtreſſe eût voulu douter, elle ne le pouvoit plus. Il n'oſa jamais lui demander, ſi elle ne ſavoit aucunes particularités du rendez-vous de la Place Royale. Il s'en tint quitte à bon marché, ſi elle n'avoit vu que le billet; & il fut toujours dans une incertitude dont je ſerois mort à ſa place. Dans une conjoncture ſi heureuſe, il ne me fut pas difficile de me faire aimer. Mon Rival, qui enrageoit de me voir profiter de ſa ruine, ſervoit beaucoup à redoubler ma paſſion; & comme il vint à me ſoupçonner de lui avoir donné le rendez-vous de la Place Royale, il entra dans des déſeſpoirs qui firent tous les biens du monde à mon amour. Heureuſement pour moi, il s'obſtina

ſtina à vouloir regagner les bonnes graces de la Belle, & plus heureuſement encore il n'y put jamais réuſſir. Il me fit tirer l'épée dans une rencontre : j'en ſortis aſſez à mon avantage, & cent fois plus amoureux. Enfin, je n'oublierai jamais la reconnoiſſance que je lui dois pour tous les ſoins qu'il prit de m'aſſaiſonner agréablement le bonheur dont je jouiſſois.

Albagna finit: & le Marquis d'Ormilly, s'adreſſant à Mademoiſelle de Mirac, c'eſt à vous préſentement, lui dit-il, à choiſir qui parlera pour le compte de Mademoiſelle de Turé, comme elle a fait parler pour le vôtre. Je crois, repliqua Mademoiſelle de Mirac, qu'il ſera bon que vous commenciez, car Pontignan me paroît rêveur; & c'eſt une marque qu'il n'a pas encore aſſez mis en ordre ce qu'il a deſſein de nous conter. Il eſt vrai, dit Pontignan, que j'ai mené juſqu'ici une vie d'amour très-avanturiére. Je dirois trop, ſi je diſois tout. Ainſi le grand nombre que j'ai eu d'intrigues galantes, me fait ramaſſer les principales; & tandis que j'achéverai de les choiſir, Monſieur d'Ormilly fera fort bien de vous raconter les ſiennes. Me voilà tout prêt, reprit d'Ormilly, mais je demande une choſe. On m'écoutera ſans me rien dire. Mon avanture n'eſt point chargée d'incidens. Ce ſont des ſentimens particuliers, ſur leſquels peut-être vous me trouverez trop délicat; & ſi l'on m'interrompoit, j'aurois de la peine à leur donner une ſuite. Contez en toute aſſurance, lui dit Pontignan. Je ſuis le plus grand parleur de la compagnie, & puiſqu'il me faut rêver au récit que j'ai à faire, je vous répons d'un ſilence général. Les Demoiſelles aſſurérent d'Ormilly en même tems, que quoique d'un ſexe qui n'aimoit point à ſe taire, elles ſe feroient violence en ſa faveur. Enſuite, voyant tout le monde diſpoſé à l'écouter, il prit ainſi la parole.

HISTOIRE
DE
D'ORMILLY.

ON eſt amoureux le plus ſouvent ſans qu'on ait deſſein de le devenir, & pour ſoumettre un cœur, l'Amour n'attend pas toujours qu'on lui ait permis de s'en rendre maître. Il fait mieux voir ce qu'il peut, en nous faiſant aimer malgré nous, lorſque nous aimons, pour ainſi dire, de nous-mêmes, & que nous prenons occaſion de nous engager, ſans qu'il ait beſoin de chercher à nous ſurprendre. C'eſt de quoi l'amour me doit tenir compte. Le commencement de cette Hiſtoire vous le fera voir.

Mon cœur étoit oiſif depuis quelque tems. Sa tranquillité me déplaiſant, je cherchois à l'occuper, & je me mis à voir un aſſez grand nombre de femmes dans un pur deſſein de lui trouver de l'emploi. La choſe n'étoit pas trop difficile. Naturellement j'ai l'ame tendre, mais il s'agiſſoit de faire un choix ſur le rapport de mes yeux. Il faloit que mon cœur en fût content, & ce fut ce qui me cauſa d'abord un peu d'embarras.

Parmi quantité de Belles que je voyois, il n'y en avoit pas une à qui je ne trouvaſſe, dans ce qui m'en paroiſſoit, aſſez de mérite pour ſe faire aimer, & je les aimois déjà preſque toutes en gros, ſans avoir encore déterminé à qui je devois particuliérement m'attacher. Cependant, comme je ne voulois point m'embarquer entiérement ſans précaution, je réſolus d'examiner leurs eſprits. J'étudiai leurs différentes maniéres, & tâchai de pénétrer, le plus qu'il me fut poſſible, le caractére qui leur

leur étoit naturel. Ce n'eſt pas que je ne cruſſe qu'il m'en échapperoit toujours quelque choſe : car le moyen de bien connoître une femme ? Mais je m'aſſurois au moins de découvrir certains traits qu'il eſt preſque impoſſible de cacher, parce qu'ils trahiſſent toujours celles-là même qui diſſimulent le mieux.

Je n'eus pas de peine à faire une remarque de cette nature dans une perſonne auprès de laquelle j'avois commencé à me radoucir. Mon cœur convenoit aſſez qu'elle étoit aimable, & ſentoit déjà pour elle un penchant de préférence. Auſſi n'eût-il pas manqué à ſe déclarer en ſa faveur, ſi ma raiſon, que je conſultois encore, me l'avoit pu permettre. L'humeur enjouée de la Dame attiroit grand monde chez elle. Il y avoit, dans tout ce qu'elle diſoit, un je ne ſai quel agrément qui la rendoit admirable dans la converſation. Elle faiſoit un conte de fort bonne grace, mais quelquefois elle y mêloit un peu de ſatyre. Surtout elle ne manquoit jamais d'y faire entrer le portrait de beaucoup de gens, qui lui rendoient des ſoins aſſidus ; & elle n'en déguiſoit pas ſi bien les traits, qu'il ne fût aiſé de les reconnoître. On s'appercevoit même qu'elle eût été bien fâchée qu'on ne les eût pas reconnus. Celles de ſon ſexe n'avoient aucun privilége. Pas une n'échappoit à ſa critique ; & ce qu'il y avoit de plaiſant, c'eſt qu'elle faiſoit le plus ſouvent le procès aux autres, ſur des choſes qu'elle affectoit elle-même.

Un jour que la Compagnie étoit fort grande chez elle, ne voyez-vous point, me dit-elle, cette beauté niaiſe qui vient de s'aſſeoir auprès de vous ? Ne diroit-on pas d'une véritable Agnès ? A ces mots je jettai la vue ſur cette Belle que la Dame venoit de railler. Je ſentis, au même inſtant, un trouble ſecret, qui ne m'étoit pas ordinaire. Ses traits me parurent fort touchans ; mais parmi les

charmes d'une riante jeuneſſe, rien ne me plût tant que ſa modeſtie.

Je commençai alors à m'appercevoir qu'elle attiroit les regards de tout le monde, ſans aucun ſoin de les mendier. A peine prenoit-elle garde qu'on la regardoit, & j'eus tout loiſir de la contempler ſans qu'elle ſemblât l'avoir remarqué. Je m'approchai d'elle rempli de ce trouble, que je pris pour un avis ſecret de l'Amour qui vouloit que j'en devinſſe l'Amant; & dès ce moment je réſolus de quitter la Dame, qui m'avoit déjà paru ne pouvoir être mon fait. Comme elle obſervoit mes regards, je crus lire dans ſes yeux qu'elle m'accuſoit de mauvais goût, & je me fis un plaiſir de m'expoſer à ſa médiſance.

Cependant la Belle, à qui j'avois dit quelques douceurs, ſe diſpoſa à ſortir; & comme je ne la vis accompagnée que d'une ſuivante, je me hazardai à lui préſenter la main. Elle la refuſa d'abord d'un air modeſte, mais je fis ſi bien qu'elle ne put ſe défendre de l'accepter. Je profitai du moment. Nous liâmes converſation. Je laiſſai même échapper quelques ſoupirs; car mon cœur me fit connoître que j'étois pris tout de bon. Il me ſembla qu'elle n'entendoit pas cette langue, & je ne remarquai pas moins de ſimplicité dans ſes paroles, que dans le reſte de ſes maniéres; quoique ce fût une ſimplicité toute ſpirituelle, & beaucoup plus engageante que ce faux brillant qui n'a rien de naturel.

Après que nous fûmes arrivés chez elle, je lui demandai, en la quittant, la permiſſion de la venir voir. Elle ſembla me l'accorder par le ſourire le plus obligeant du monde, & je lui dis adieu fort ſatisfait de mon avanture. En effet juſqu'alors j'avois cherché à me défaire de ma liberté, & heureuſement je trouvois un agréable moyen de la perdre.

Le

Le lendemain je lui rendis visite. Je découvris de nouveaux charmes dans cette aimable personne. Il s'agissoit de lui faire connoître que j'en étois amoureux. Mes yeux parloient ; mais les siens, loin de répondre, ne marquoient pas même qu'elle entendît ce que les miens lui disoient. Je m'expliquai d'une maniére intelligible, mais je ne me fis pas mieux entendre. On eût dit qu'elle ne savoit pas ce qu'elle valoit, ni quel usage elle pouvoit faire de son mérite. La chose me parut peu ordinaire ; & je m'applaudis de la découverte, fort résolu de la ménager.

Je me gardai bien de lui rien dire qui lui fît ouvrir les yeux sur les avantages qu'elle avoit reçus de la nature ; & comme elle étoit d'un caractére tout particulier, je crus qu'il lui faloit un Amant qui ne fût pas fait comme les autres. Aussi, de peur de lui faire prendre une vanité qui l'eût trop enorgueillie, je l'admirois sans lui donner aucunes louanges ; & plus je la trouvois digne de mon attachement, moins je lui disois qu'elle étoit aimable. Je souhaitois presque que son miroir ne la représentât pas à ses yeux aussi belle qu'elle étoit ; & j'avois du chagrin qu'il la pût instruire d'une chose qu'il m'étoit avantageux de lui laisser ignorer.

J'avois su qu'elle voyoit peu de monde, & je découvris avec plaisir que j'étois le premier de ses soupirans. Je lui rendois des soins, mais sans trop affecter d'en rendre. Je lui cachois une partie de l'amour que j'avois pour elle. A-la-vérité mon cœur ne souffroit pas peu de la contrainte que je m'obstinois à lui imposer. Il ne m'obéissoit pas toujours. Aussi aurois-je été fâché quelquefois qu'il m'eût obéi trop exactement. Je lui pardonnois sans peine ses trahisons, lorsque, malgré ma défense, il laissoit échapper de tendres transports qu'il ne pouvoit plus retenir. Ce n'est

pas qu'il n'y eût des tems où je tâchois de m'en rendre maître; car enfin je craignois, en me montrant trop passionné, de fournir moi-même à cette Belle des leçons de fierté, dont elle eût pu se servir un jour au desavantage de ma passion. Je voulois avec moins de risque lui apprendre que je l'aimois, & la réduire insensiblement à ne se pouvoir passer de me voir. L'entreprise étoit délicate, cependant je la conduisis si bien que j'en vins à bout.

Je ne tardai guéres à m'appercevoir que j'étois aimé. Une je ne sai quelle langueur, que me firent voir les yeux de la Belle, me découvrit que je ne lui étois pas indifférent; & je puis dire que je fus avant elle-même qu'elle ne me haïssoit pas. Jamais commerce ne fut plus doux ni plus singulier que le nôtre. Il étoit rare de voir un Amant qui se piquât de ne point dire à sa Maîtresse combien elle lui sembloit aimable, & qui crût, comme moi, qu'il étoit de l'intérêt de son amour d'empêcher qu'elle ne sût jusqu'où alloit son mérite. Il est vrai que si ma bouche lui retranchoit les douceurs dont on accable les Belles, mes yeux lui faisoient assez raison de cette injustice. Ils lui marquoient par des regards enflammés, que je la trouvois toute charmante; & mon silence étoit réparé par eux d'une maniére dont elle devoit être satisfaite.

Elle me parut même un jour si touchante, qu'oubliant la résolution que j'avois prise, il m'échappa de lui avouer que je n'avois jamais vu personne qui fût plus capable de plaire. Ce petit transport me fit hazarder de lui faire son portrait à elle-même; mais loin de la flatter, comme j'y mettois les couleurs avec circonspection, je lui dérobai, en lui donnant moins de ressemblance, une partie de ces agrémens, qui auroient pu rendre sans défaut la simple ébauche que j'entreprenois. Le lendemain, je voulus voir quelle impression auroit fait sur son

esprit

esprit cette nouvelle maniére d'agir avec elle. Je lui trouvai l'air plus fier qu'à l'ordinaire ; cela me parut de mauvais augure ; & reconnoissant le tort que je m'étois fait à moi-même, je me gardai bien de faire tomber l'entretien sur les mêmes choses que le jour d'auparavant. Hé quoi, me dit-elle, piquée de ma retenue, ne manque-t-il rien au portrait que vous commençâtes hier, & ne voulez-vous pas l'achever? Ces traits si beaux dont vous le pariez, ne les devois-je qu'à votre idée qui me les donnoit? Ou s'ils sont véritablement à moi, ne peuvent-ils mériter que vous me rendiez aujourd'hui la même justice? J'eus de la peine à lui cacher l'embarras où ce reproche me mit.

Je prévoyois les conséquences, & je balançois sur le parti que je devois prendre dans la suite, lorsqu'elle commença à voir un Cavalier, qui s'introduisit chez elle par je ne sai quelle occasion. Nous étions bien éloignés de nous ressembler dans nos maniéres. Il étoit autant prodigue de louanges, que je croyois devoir en être avare. D'abord il ne fit le radouci auprès de la Belle, que par la coutume qu'il avoit d'en conter généralement à tout le sexe; mais à force de s'étendre sur ses belles qualités, il en connut tout le prix; & il le connut si bien, qu'en peu de tems il devint mon Rival. Je m'en apperçus presque aussi-tôt, & ma plus cruelle inquiétude fut que la Belle ne s'en apperçût aussi-bien que moi. J'examinois de quelle façon elle recevoit les douceurs de ce nouveau Protestant. A peine, au commencement, les écoutoit-elle; mais peu à peu elle s'en fit une agréable habitude. Nous nous rencontrions souvent chez elle l'un & l'autre, & faisions toujours un personnage assez différent. Sa beauté fournissoit à mon Rival un fond de louanges sur lequel il ne s'épuisoit jamais. Les miennes étoient plus réservées, tant je craignois de la mettre tout-à-fait dans le

chemin de la vanité. Hélas! disois-je en moi-même, pourquoi faut-il qu'un autre vienne renverser mes desseins, & peut-être ruiner mes plus chéres espérances?

Cette crainte me faisoit passer de méchantes heures; & enfin, pour éclaircir mes soupçons, qui ne me sembloient que trop bien fondés, je la conjurai de me marquer son estime par l'éloignement de mon Rival. Est-ce parce qu'il me trouve aimable, me répondit-elle aussi-tôt, & parce qu'il me le dit plus souvent que vous, que vous voulez que je lui défende de me voir? Si vous m'aimez, ne devez-vous pas être ravi que l'on m'aime? Je demeurai, je l'avoue, assez interdit de cette réponse, à laquelle je ne m'étois pas attendu. Je ne repliquai que par un soupir. Je ne puis vous dire si ce soupir partoit plus d'amour que de jalousie; c'est ce que je laissai examiner à la Belle: elle se connoissoit déjà assez en soupirs, pour démêler aisément ce qui les faisoit pousser. Rien ne lui étoit plus inconnu de ce que l'Amour est capable de produire. Elle avoit fait dans cette science des progrès qui m'étonnérent. Je la cherchois inutilement en elle-même. Je n'y trouvois plus cette charmante simplicité qui m'avoit gagné le cœur. Les choses étoient changées. Elle avoit appris à ses yeux à faire valoir tous leurs charmes; & de la maniére dont elle conduisoit ses regards, il étoit aisé de remarquer qu'elle avoit dessein de plaire.

A dire le vrai, j'avois grand' peine à m'accommoder de ce changement. Mon Rival étoit mieux écouté que jamais; & la Belle redoubloit pour lui sa complaisance lorsqu'il la flattoit, comme si elle eût voulu me punir de ce que je ne m'étois pas mis sur le même pied avec elle. Je me déguisois ses défauts le mieux qu'il m'étoit possible, & je l'aimois toujours autant que je l'avois aimée, quoiqu'il me semblât qu'elle commençoit à être indigne de

de l'attachement que je lui marquois. Je n'ôsois presque plus me répondre que mon amour la touchât; & j'eus d'autant plus lieu d'en douter, que l'ayant un jour pressée de se déclarer entre mon Rival & moi, elle refusa de s'expliquer pour aucun des deux. Il est vrai qu'elle me regarda dans ce moment d'un air assez tendre: peut-être prétendoit-elle, par cette légére préférence, radoucir le coup qu'elle me portoit. Je ne laissai pas de m'y trouver très-sensible. Je l'aimois uniquement, & mon cœur ne se pouvoit contenter de cette espéce d'excuse qu'elle avoit affecté de me faire. Cependant quel parti prendre? Si j'éclatois, je me mettois en péril de l'irriter. Si je me taisois, mon silence autorisoit son injustice: & l'un & l'autre me paroissoit également dangereux.

Pour comble de maux, une affaire indispensable m'obligea de la quitter pendant quelque tems. C'étoit l'abandonner à un Soupirant, qui pouvoit tirer de grands avantages de mon absence; mais enfin c'étoit une nécessité absolue de partir. L'adieu fut tendre, & peut-être un autre auroit été satisfait des assurances qu'elle me donna plusieurs fois de ne me point oublier: mais tout cela ne réparoit point l'offense qu'elle m'avoit faite, en me donnant un Rival. Mon amour la trouvoit toujours criminelle de ce côté-là; & si je partis sans m'en être plaint, ce fut seulement parce que je crus que les reproches que je lui ferois de loin, seroient reçus avec moins d'aigreur. Il m'en échappa quelques-uns dans la premiére lettre que je lui écrivis: mais quelque précaution que j'eusse pris pour ménager son esprit, sa réponse me fit voir qu'elle s'en étoit offensée. Elle m'accusoit à son tour, sans me dire pourtant qu'à demi en quoi elle me trouvoit coupable. Je tâchai de l'adoucir par d'autres lettres, quoiqu'en secret mon cœur murmurât contr'elle. Le changement qui étoit arrivé dans

ſes maniéres, avoit beau m'être ſenſible, je faiſois céder mon reſſentiment à la crainte que j'avois de m'attirer quelque nouvelle diſgrace. Il me ſembloit que l'abſence n'avoit ſervi qu'à redoubler mon amour. Mon idée me repréſentoit mon ingrate plus aimable que jamais, & lui prêtoit même des charmes que j'étois ſûr qu'elle n'avoit pas. Nous nous écrivions toujours. Il n'eſt pas fort difficile de s'imaginer ſur quoi notre commerce rouloit.

Enfin, après quelques mois d'abſence, je revins, & revins Amant fidéle. Je brûlois d'impatience de la revoir, je la revis. Mais quelle fut ma ſurpriſe, lorſqu'au-lieu d'un Rival que je craignois, je trouvai chez elle une foule de Proteſtans, dont elle ne paroiſſoit point être incommodée! A peine pûs-je ménager un moment pour l'entretenir ſeule. La rougeur, qui lui monta d'abord au viſage, me fit connoître ſon embarras. J'aurois bien voulu lui demander compte de tout ce qu'elle avoit fait pendant mon abſence, mais je vis bien qu'elle n'étoit pas d'humeur à me le rendre. Elle vouloit voir grand monde, & ſi-tôt que j'ouvris la bouche ſur cet article: Il eſt vrai, dit-elle, ma cour eſt plus groſſe qu'elle n'étoit avant votre départ; mais, que cela ne vous épouvante pas, vous n'aurez pas lieu d'en être jaloux, & vous conſerverez toujours auprès de moi votre droit d'ancienneté. J'eus beau faire dans la ſuite, elle ne voulut congédier aucun de ſes Soupirans. Chacun avoit ſon mérite, qui l'engageoit à le retenir; & celui qu'elle recevoit le mieux, étoit celui qui la divertiſſoit davantage. Hélas! lui dis-je une fois dans l'accablement de ma douleur, y a-t-il quelqu'un parmi mes Rivaux, dont l'amour puiſſe entrer en comparaiſon avec le mien? Je veux bien en convenir, me répondit-elle. Le vôtre eſt le plus ardent; mais, enfin, ils m'aiment tous à leur maniére; & je prétens, s'il vous plaît, que vous m'aimiez:

miez à la mienne. Point de défiance sur-tout, si vous avez toujours envie de me plaire. Reposez-vous sur la bonne-foi d'un cœur qui s'est déclaré en votre faveur; & songez seulement à mériter cette préférence, par la complaisance que vous me devez.

Elle prononça ces derniers mots d'un ton qui marquoit qu'elle vouloit qu'on lui obéît. Cependant, à force de la presser, & de lui dire que si elle m'aimoit véritablement comme je l'aimois, nous nous devions suffire réciproquement l'un à l'autre, elle me permit un jour de choisir entre ses Amans celui qui pouvoit me donner plus de jalousie, avec promesse de me le sacrifier aussi-tôt en l'éloignant. Comme elle les recevoit tous presque également bien, je m'imaginai qu'elle ne m'avoit fait cette offre que pour m'embarrasser sur le choix. Ainsi je ne lui en tins pas grand compte; & ne sachant en effet qui parmi tous mes Rivaux méritoit le mieux que je le bannisse, je ne voulus prononcer contre aucun d'eux. Il est vrai que je fus assez tenté de donner l'exclusion au premier Rival, à qui j'avois lieu d'attribuer une partie de ma disgrace. J'envisageois même quelque chose d'assez doux dans cette vengeance. Ses trop flatteuses douceurs avoient gâté l'esprit de la Belle. Il ne tenoit qu'à moi de le punir; mais ne pouvant être satisfait sans un sacrifice entier, je demeurai ferme sur la première demande que j'avois faite. Mes raisons ne la persuadérent pas. J'en fus au désespoir, mais le mal étoit sans aucun reméde. Depuis ce tems-là j'ai affecté de la voir plus rarement que de coutume, dans la pensée que cette conduite pourroit apporter du changement à la sienne. Voilà l'état où nous sommes demeurés. J'attens ce miracle de jour en jour: & je l'aime toujours, malgré les divers sujets que j'ai de m'en plaindre.

D'Ormilly ayant cessé de parler, voilà comme

tous les hommes devroient être faits, dit auſſitôt Mademoiſelle de Mirac. Mr. d'Ormilly s'attache de bonne-foi; &, quand une fois il a commencé d'aimer, il ſe déguiſe les défauts de ſa Maîtreſſe, pour ne pas laiſſer affoiblir ſa paſſion. Mais, dit Albagna, ſi c'eſt un avantage pour cette Maîtreſſe qu'il s'en déguiſe ainſi les défauts, ce n'en eſt pas un pour elle qu'il ne veuille point lui laiſſer voir qu'elle a du mérite. Cette politique rend l'amour bien languiſſant. Quand on aime fortement, rien n'eſt ſi doux que de le dire à toute heure; & le moyen de le dire, ſans donner mille louanges à la perſonne qu'on aime? Si l'on parle avec tranſport, on eſt écouté avec plaiſir; & dans ces flatteuſes converſations, il ſe fait un épanchement de cœur réciproque, qui redouble fort la paſſion. Pour mériter d'être aimé, il faut louer ſa Maîtreſſe. N'allons point ſi vite, répondit Tréval. La politique de Mr. d'Ormilly n'eſt point méchante pour ceux qui veulent un amour durable. Les Belles n'ouvrent que trop-tôt les yeux ſur leur mérite, ſans qu'en les flattant nous leur faſſions croire qu'elles en ont plus qu'elles n'en ont en effet. Elles en prennent une fierté, qui rend quelquefois leur empire inſupportable; & ce qu'il y a de plus dangereux, c'eſt que, quand vous les avez accoutumées aux douceurs, elles s'ennuyent inſenſiblement de les entendre toujours de la même bouche. Tous ceux qui leur veulent dire qu'elles ſont aimables, ſont écoutés favorablement. On leur prête même l'oreille plus volontiers qu'on ne fait à ſon Amant, parce qu'il y a de la nouveauté dans leurs flatteries; & c'eſt ce qui fait les inconſtances. Il eſt vrai que la mode n'eſt plus d'aimer conſtamment. Peut-être, reprit Mademoiſelle de Mirac, ceux qui ſont avares de douceurs n'ont pas ſi grand tort; mais, quoique vous prétendiez que la conſtance n'eſt plus à la mode, je vous avoue

voue que celle de Mr. d'Ormilly me charme. Auſſi ai-je pris un ſi grand plaiſir à l'écouter, que quand il n'auroit pas demandé qu'on ne l'interrompît point, je l'aurois laiſſé parler ſans lui rien dire. Vous m'allez donc bien interrompre, lui dit Pontignan: car, Dieu merci, je ne me ſuis jamais piqué de conſtance; & j'ai eu tant d'agréables intrigues, que, ſi je vous racontois tous mes menus faits d'amour, je n'aurois achevé de fort longtems. Franchement, Meſdemoiſelles, je me trouve embaraſſé; car toute mon application à chercher les principaux, pendant que d'Ormilly parloit, m'a été fort inutile. Ils me ſemblent avoir tous quelque choſe de ſingulier, qui mériteroit la préférence; mais n'importe, je m'en vais donner tête baiſſée dans le récit de mes avantures. Je vous les dirai dans l'ordre qu'elles me viendront à l'eſprit. Quand vous ſerez laſſes d'écouter, vous n'aurez qu'à me le dire, ou qu'à bâiller, je finirai. Tout le monde rit de ce début, & il pourſuivit de cette ſorte.

HISTOIRE DE PONTIGNAN.

VOus ſaurez d'abord que, pour mon coup d'eſſai, je devins fortement amoureux d'une très-jolie Veuve. Je ſuis préſentement aſſez naturel, comme vous voyez; mais je l'étois encore bien davantage en ce tems-là. Par-tout où je voyois mon aimable Veuve, je ne pouvois voir per-

perſonne. Je ne parlois qu'à elle. Je faiſois mille incivilités bruſques, pour me placer auprès d'elle, quelque régle de cérémonie qui pût y être contraire. Si-tôt que je rencontrois ſes yeux, les miens faiſoient cent extravagances. Enfin, je fis ſi bien, qu'en moins de trois jours j'eus inſtruit tout le monde de ma paſſion.

Par bonheur j'avois affaire à une femme qui vouloit être aimée follement. Elle ne faiſoit pas trop grand cas de ces maniéres d'aimer ſi diſcrettes & ſi reſpectueuſes; & elle ne ſe croyoit maîtreſſe des cœurs, que quand elle avoit entiérement renverſé les cervelles. Jugez par-là ſi elle s'accommoda de moi. Je ne ſuivis guéres l'ordre de toutes ces lentes procédures qu'on a établies dans les paſſions réguliéres. A peine lui avois-je encore expliqué mon amour, que je lui en demandois déjà de fort grandes récompenſes. Elle étoit ravie de me voir ſi fou. Jamais elle n'avoit ſi bien triomphé d'aucune raiſon. Si je lui parlois de ma tendreſſe, je tombois dans le plus profond galimathias du monde, & il y avoit une eſpéce de fureur dans tout ce que je faiſois auprès d'elle.

Véritablement ma folie commençoit à ſe communiquer un peu à la Dame; mais par malheur je me mis en ce tems-là à regarder, un peu plus que je n'avois fait juſqu'alors, une fort aimable Fille qu'avoit cette Veuve. Je remarquai que, quand elle voyoit les ſoins que je rendois à ſa Mére, elle ouvroit de grands yeux languiſſans, qui ſembloient m'appeller de ſon côté, & condamner mon premier choix. Elle évitoit ſouvent de me voir, & me traitoit avec une froideur qui me parut de bon augure, lorſque j'y eus fait réflexion. Je ne laiſſois pas d'aimer encore la Mére, mais je fus curieux de voir s'il n'y avoit rien à faire avec la Fille. Je commençai donc à la chercher un peu davantage, je mis en avant quelques petits propos de paſſion.

paſſion. Dieu ſait comme l'on me renvoyoit à la Mére, & comme l'on me ſoûtenoit que je me méprenois.

Quoi, me diſoit-elle d'un certain air nonchalant, vous pourriez m'aimer? Hélas! comment vous accommoderiez-vous de moi? Je n'ai nulle expérience en amour. Ma Mére, qui en a bien plus que moi, eſt bien mieux votre fait. On n'eſt pas encore faite à l'âge que j'ai, on n'eſt propre à rien; mais ma Mére eſt bien plus capable d'entendre ce que vous lui dites, & d'y répondre. Je trouvois dans tout cela une malice qui me charmoit. J'étois ravi qu'elle m'inſultât finement ſur mon premier amour, & qu'en me renvoyant à ſa Mére elle me fournît des raiſons pour n'y pas aller. Franchement, Meſdemoiſelles, la Belle m'avoit un peu aimé dès qu'elle m'avoit vu. Ainſi je n'eus guéres de peine à lui faire trouver bon que j'abandonnaſſe ſa Mére pour elle.

Cependant nous convînmes que, pour mieux couvrir notre jeu, je feindrois d'aimer encore la Mére: &, s'il faut vous dire tout, ce parti m'accommodoit: car, quoique le grand feu de ma paſſion pour la Mére fût paſſé, j'avois pourtant de ce côté-là de certaines eſpérances que j'étois bien-aiſe de n'abandonner pas; & j'y étois bien plus avancé que du côté de la nouvelle conquête que je méditois. Me voilà donc dans la plus jolie ſituation du monde; Amant de la Mére, du conſentement de la Fille; Amant de la Fille, à l'inſu de la Mére; & aimé de toutes deux.

Vous mentez, Chevalier, interrompit Mademoiſelle de Mirac. Vous êtes un franc Gaſcon. Vous-vous faites ici de bonnes fortunes à votre gré. Quoi, reprit-il, vous ne voulez pas croire que j'aye été Amant & aimé de la Mére & de la Fille? Eh bien, puiſque vous me fâchez, je vous dirai que je fus auſſi Amant aimé de la Suivante. Ah!

dit

dit Mademoiſelle d'Ormilly, ne le fâchez plus : vous lui feriez aimer juſqu'à la Sommeliére.

Ne vous en moquez point, repliqua Pontignan: la Suivante étoit fort agréable, une grande & groſſe créature, fraîche, ſanguine, un peu maſſive, mais d'un bon ſuc, la phiſionomie point trop déſeſpérante, & l'eſprit railleur & plaiſant. Là, là, vous en direz ce qu'il vous plaîra, mais tout cela valoit bien ſon prix. Je ne ſongeois point à elle, quand la Demoiſelle que j'aimois, s'aviſa d'en faire la confidente de notre paſſion, pour plus grande commodité du commerce. Je vis donc ſouvent cette Suivante. Elle avoit un Amant proportionné à ſa condition, & elle me parloit quelquefois de ſa tendreſſe pour lui, comme je lui parlois de la mienne pour ſa jeune Maîtreſſe. Confidence réciproque, comme vous voyez. Rien n'eſt plus dangereux: cela méne droit à l'amour.

La jeune Demoiſelle avoit le talent de me faire ſouvent enrager. Il lui paſſoit par la tête des ſoupçons, des jalouſies, des délicateſſes, des rafinemens, où je n'entendois preſque rien. Quand je m'en plaignois à Babet, (c'étoit la Suivante,) Babet ne manquoit point de me dire par maniére de converſation, qu'elle n'en uſoit pas de-même avec ſon Amant, qu'elle l'aimoit de bonne-foi, & le lui diſoit auſſi de bonne-foi autant que l'envie lui en prenoit, & qu'elle ne s'amuſoit point à le chicaner ſur cent mille petites bagatelles. Cela me fit envier la condition de l'Amant de Babet, & je me ſouviens qu'un jour que j'étois chagrin, je lui dis: Vois-tu, Babet? ſi tu n'étois point engagée, & que tu vouluſſes m'aimer, je planterois-là ta Maîtreſſe. Je ſuis las des viandes creuſes dont elle me repaît. Tu es bonne Fille, nous vivrions enſemble les plus ſatisfaits du monde. Babet me répondit d'une maniére fort enjouée, qu'elle acceptoit le parti. Je penſai me fâcher contr'elle de

de ce qu'elle tournoit ma déclaration en plaisanterie. Elle me juroit que non.

Mais, lui disois-je, si vous recevez sérieusement ce que je vous dis modestement, que ne prenez-vous d'abord un air sévére? Que ne me répondez-vous modestement que je me moque? Enfin, que ne me battez-vous, que ne m'arrachez-vous les yeux, plutôt que de me traiter si doucement? Hé quoi! reprenoit-elle, pourquoi voulez-vous qu'on vous arrache les yeux? Je suis très-contente de votre passion. Vous me paroissez un fort joli Cavalier. Il ne tiendra pas à moi que nous ne nous aimions. Je n'entens point raillerie là-dessus, repliquois-je. Je ne trouve nullement bon que vous ne doutiez point de mon amour; car, enfin, devez-vous croire que je quitte votre jeune Maîtresse pour vous? Je le crois sans peine, répondit Babet: vous êtes assez inconstant, & je suis assez aimable pour cela. Je sai pourtant bien que ma jeune Maîtresse a plus de beauté que moi; mais aussi elle y prend plus de peine, & je n'ai pas le loisir d'être aussi jolie qu'elle.

Remarquez en passant, Mesdemoiselles, que cela étoit assez finement dit. Vous en savez bien, toutes tant que vous êtes. Mais du moins, lui disois-je, cet Amant que vous avez, me le sacrifiez-vous si aisément? Sans-doute, répondit-elle: vous valez bien mieux que lui; & si vous ne me quittez, je le reprendrai toujours bien. Si vous ne croyez pas tout ce que je vous dis, venez, que je vous embrasse, pour vous le confirmer. Je ne veux point que vous m'embrassiez, reprenois-je brusquement: je veux, dans les commencemens, de belles & bonnes rigueurs. Et où voulez-vous qu'on en prenne pour vous, me disoit-elle avec un air de tendresse & de langueur affectées? Enfin, Babet, en se moquant de moi, comme vous voyez, & avec cette nouvelle sorte de résistance qu'elle me

me faiſoit, me piqua & m'enflamma ſi bien, que je n'eus preſque plus qu'elle dans la tête. Je me fis une vraie affaire de la perſuader effectivement, & de lui faire changer de ton. Quelques jours après ma premiére déclaration, elle me dit, ſi vous m'aimez encore un mois, je vous promets des rigueurs. Cette promeſſe me charma; jamais celle d'aucune faveur ne m'avoit paru ſi douce. Voyez un peu de quelle étrange humeur j'étois alors?

Mais, interrompit Mademoiſelle d'Ormilly, vous n'aviez rompu, ni avec la Mére, ni avec la Fille: vous aviez donc Mére, Fille, & Suivante, ſur les bras? Comment ſuffiſiez-vous à toutes ces trois Beautés? Il n'y a rien de plus aiſé à concevoir, reprit le Chevalier. J'aime la Mére, mais je ne laiſſe pas d'aimer encore la Fille. J'aime la Mére & la Fille, & je ne laiſſe pas d'aimer encore la Suivante. Et apprenez-nous un peu comment cela ſe fait, dit Tréval? Parbleu! répondit le Chevalier, voilà uue plaiſante queſtion. Tout ce qui eſt beau n'eſt-il pas beau? & quand j'aime une belle perſonne, toutes les autres, dès ce moment-là, ceſſent-elles d'être belles? Ce ſeroit grand'-pitié, que mon amour pour une ſeule dût enlaidir en un inſtant tout le reſte du ſexe. Oui dà, répondit Tréval, il doit l'enlaidir pour vous. Vous ne devez trouver rien de beau que ce que vous aimez. Il faudroit donc que je fuſſe fou, repliqua le Chevalier. Quoi, parce que ces yeux-là m'ont ſemblé beaux, cette bouche ci ne ſauroit me ſembler belle? Pour avoir trouvé ces yeux-là grands & bien fendus, je ne ſaurois trouver cette bouche-ci petite & bien façonnée? Il me ſemble que l'un n'empêche point l'autre. Et tout ce que je trouve beau, pourquoi ne l'aimerai-je pas? J'ai donné de la tendreſſe à la beauté de cette Blonde-là; mais voici une Brune qui n'a pas moins de droit de m'en demander. Si je lui en refuſe, c'eſt une injuſtice

juſtice épouvantable, que toute conſcience amoureuſe doit ſe reprocher bien vivement: car, enfin, l'amour eſt un tribut qui eſt dû à la beauté; & toutes les perſonnes qui produiſent ce titre, ſont également bien fondées à exiger de l'amour.

Oui; mais, me direz-vous Mr. de Tréval, vous ne préférez donc pas ce que vous aimez à tout le reſte de la terre? A cela je répons franchement que non. Mon cœur n'eſt point d'un ſi haut prix, que je ne le veuille donner qu'à ce qu'il y a de plus aimable au monde. Je ne ſuis nullement entêté de cette fantaiſie-là. Ce que j'aime eſt joli c'eſt aſſez. Je conçois bien qu'il peut y avoir quelque choſe qui ſoit autant ou même plus joli. Si cela ſe préſente à moi, hé bien je l'aimerai auſſi. Enfin, je ne veux point que l'amour ſoit un mariage. Ce qu'il y a dans le mariage de plus deſagréable, c'eſt que tout y eſt unique: Mari unique, Femme unique; & ce ſeroit juſtement la même choſe en amour, ſi l'on n'avoit qu'une Maîtreſſe. On retomberoit dans cette ſolitude, qui rend le ſacré nœud d'Hymenée ſi affreux. Orçà, Mr. de Tréval, avez-vous quelque choſe à répondre? Rien du tout, dit Tréval: vous êtes trop éloquent ſur cette matiére. Retournons à Babet.

Babet donc, pourſuivit le Chevalier, commença à me traiter comme je voulois, c'eſt-à-dire un peu plus mal, & bientôt après aſſez bien. Entre nous, Meſdemoiſelles, je trompois la Mére, la Fille, & Babet. Je les aimois toutes trois, & j'étois bien-aiſe qu'aucune d'elles ne m'échappât. La Mére me ſoupçonnoit un peu de quelque intelligence avec ſa Fille. J'avois ſouvent à la raſſurer, mais enfin je la raſſurois. La Fille, avec qui j'étois tombé d'accord que je feindrois d'aimer ſa Mére, & qui m'avoit donné Babet pour confidente, trouvoit bon que j'euſſe beaucoup de converſations particuliéres avec l'une & l'autre; &

je

je faiſois enfin entendre à Babet, que je ne pouvois pas la voir tous les jours, ſi je n'avois beaucoup de ſoins pour la Dame du logis, & pour la Demoiſelle, qui ne croyoit pas être ſa Rivale.

Mais ce qu'il y avoit de plus plaiſant, c'eſt que j'étois convenu avec la Demoiſelle, que quand je la verrois en préſence de ſa Mére, je lui marquerois par un certain ſigne que je n'adreſſois qu'à elle tout ce que je dirois à la Mére d'obligeant & de doux. Il y avoit encore un autre ſigne dont j'étois convenu avec Babet, pour lui appliquer les douceurs que je débiterois devant elle à la Mére & à la Fille; deſorte que, ſi par hazard je les rencontrois toutes trois enſemble, à chaque mot que je diſois à la Mére, il falloit faire des ſignes à droite & à gauche pour la Fille & pour Babet: & je crois que je m'y ſuis mépris quelquefois, c'eſt-à-dire, que j'ai fait à la Demoiſelle le ſigne de Babet, & à Babet le ſigne de la Demoiſelle.

Cependant mes affaires proſpéroient de tous côtés. Je commençois avec l'une, j'avançois avec l'autre, & allois finir avec la troiſiéme, lorſqu'il m'arriva le plus grand malheur du monde. Elles allérent toutes trois à une maiſon de campagne aſſez proche de Paris. Il fallut leur écrire. J'écrivois à la Dame ſans aucun miſtére, mais il faloit un peu de précaution pour les deux autres. Le jour que je leur écrivis, après que j'eus compoſé la lettre de la Dame, je ne me trouvai point d'humeur à en compoſer encore deux différentes. Je ne fis que copier deux fois la premiére, & j'en envoyai une copie à Babet, & l'autre à la Demoiſelle: ainſi elles eurent toutes trois la même lettre; car je me tenois bien ſûr qu'elles ne ſe montreroient pas leurs lettres l'une à l'autre.

Et Babet, dit Albagna, n'étoit-elle pas confidente de la Demoiſelle. Point trop, répondit Pontignan. A-la-vérité elle l'étoit d'abord; mais quand

quand je vins à aimer Babet, à qui je persuadois que je n'aimerois qu'elle, je craignis que si la Demoiselle lui faisoit confidence de tout, Babet ne trouvât mon procédé avec elle trop tendre, pour n'être qu'une feinte. Ainsi je fis entendre à la Demoiselle, qu'il ne falloit avoir une confidente que pour le gros des avantures; mais que tout ce qu'il y avoit de plus délicat dans les sentimens, ne devoit être su que de deux personnes, & que l'Amour étoit si jaloux du mistére, qu'il ne recevoit des confidens qu'à regret, & dans l'extrême besoin. Sur ce pied-là, je ne devois point trop craindre que la Demoiselle montrât à Babet sa lettre, qui étoit fort tendre. Absolument, pourtant, cela se pouvoit; mais je trouvai quelque chose de si plaisant à leur envoyer à toutes trois la même lettre, que je le fis pour la rareté, & sans regarder de trop près aux suites.

J'eus d'abord sujet d'en être content; car voici une réponse la plus obligeante du monde, qui me vint de la part de la Demoiselle. Elle me disoit des tendresses, qu'elle ne m'avoit jamais dites. J'étois *mon Cher:* on languissoit pendant mon absence; on comptoit les momens; & peu s'en faloit qu'on ne mourût. Jugez si je fus charmé. Je baisai sa lettre deux ou trois cent fois. Elle me donnoit de très-grandes espérances. Or c'étoit justement la Demoiselle avec qui j'en avois le plus de besoin. Deux jours après, autre lettre de la part de la Dame, ou plutôt entiérement la même chose. A dire vrai, je tombai de mon haut. Quoi! disois-je, de trois en voilà deux qui m'échappent? Tant de soins, tant d'adresse, dont j'ai eu besoin pour ménager la Mére & la Fille, autant de perdu? Je n'ai plus qu'une intrigue? Hé bien, reprenois-je avec une espéce de dépit, qui sembloit me consoler de la perte des deux autres, pourvu que je sauve Babet de ce débris d'amourettes, je suis

encore

encore assez heureux. Babet est plus jolie, & plus aimable, que Dame ni Demoiselle; & là-dessus je me faisois accroire à moi-même, que j'aimois Babet uniquement. Je craignois seulement, & non pas sans quelque apparence, que la connoissance de la lettre triplée n'allât jusqu'à elle. Enfin j'en reçois une réponse. Je l'ouvre en mourant de peur d'y rencontrer ce que je savois déjà par cœur, & justement je le rencontre.

Ah! s'écria Mademoiselle de Mirac, j'irois volontiers vous embrasser, mon Chevalier: vous me ravissez. Je ne puis vous exprimer la joie que j'ai de ce qu'on rend si bien le change. J'ai eu autant de peur que vous à l'ouverture de la lettre de Babet. Je tremblois qu'elle ne fût différente des autres. Alors le Chevalier, sortant brusquement de sa place, alla se jetter au cou de l'aimable Gasconne, & lui dit fort tendrement, la baisant des deux côtés, oui, ma belle Demoiselle, rien n'est plus vrai. Babet m'écrivit la même lettre que les deux autres. Mademoiselle de Mirac voulut se fâcher, mais tout le monde tomba d'accord qu'elle l'avoit bien mérité.

Pontignan retourna à sa place; &, recommençant gravement son Histoire, je n'étois pas en ce tems là, dit-il, si content que je le suis aujourd'hui. Je pestois de bon cœur. Jamais une si belle moisson d'amour n'avoit été si promptement grêlée. Mais, dit d'Ormilly, vous ne nous dites point comment les trois Belles avoient découvert.... Ah! reprit le Chevalier, vous avez raison: voici comment cela se fit, à ce que j'ai su depuis.

Elles étoient toutes trois, chacune en particulier, fort contentes de ma lettre; mais cette étourdie de Babet perdit la sienne. Il n'y avoit point de dessus, apparemment elle l'avoit déchiré en l'ouvrant. Le nom de Babet n'y étoit point: Il y avoit seulement, *ma Chére*, *ma Vie*, *&c.* La Dame

Dame trouva cette lettre perdue, & auſſi-tôt elle s'imagina qu'elle appartenoit à ſa Fille. Figurez-vous la jalouſie. Un Amant qui la trahiſſoit, une Rivale dans la perſonne de ſa Fille, c'étoit-là de-quoi faire bien du fracas dans ſa tête. Elle ne ſe laiſſa pourtant pas emporter à la colére contre ſa Fille; mais un jour qu'elle ſe promenoit avec elle, elle fit inſenſiblement tomber le diſcours ſur l'amour; &, après avoir demandé quelque tems à ſa Fille, qui prenoit juſtement l'affirmative, ſi elle croyoit de bonne foi ſe pouvoir toujours défendre d'aimer.

Quoi, lui diſoit-elle avec une froideur affectée, ſi, à-préſent, par exemple, que vous êtes à la campagne, vous aviez un Amant à Paris, un Amant qui vous mandât qu'il n'eſt occupé que de vous, qu'il n'y a plus de plaiſirs qui le touchent, (& elle lui diſoit cela juſtement dans les mêmes termes que je le leur avois écrit à toutes trois,) cela ne vous attendriroit-il pas, & pourriez-vous lui refuſer ici quelques momens d'une douce rêverie? La Demoiſelle, que ſa Mére regardoit d'un air malicieux & à demi irrité, rougit, ſe déconcerta: &, perſuadée en ce moment que ſi je ne l'avois trahie & même jouée, ſa Mére ne ſauroit pas des nouvelles ſi particuliéres, elle tire ſa lettre de ſa poche, & la lui jetta, s'il n'eſt mieux de croire qu'elle la lui donna un peu fiérement, en lui diſant: Il n'eſt point beſoin de tous ces tours-là, Madame: voilà la lettre, elle ne vous apprendra rien de nouveau.

Je ne ſaurois m'empêcher de rire, quand j'y ſonge. Cette pauvre Dame apparemment fut bien étonnée, quand elle ſe vit entre les mains une troiſiéme lettre toute ſemblable aux deux autres. Elle dut croire qu'il lui en viendroit à chaque moment. Ce qu'il y a de vrai, c'eſt qu'elle penſa (& elle n'avoit pas tort) que celle qu'elle avoit trou-

vée, appartenoit à Babet, & qu'ainſi j'avois eu l'habileté de les mettre toutes trois de la partie. Elle alla donc dire à ſa Suivante, mais, Mademoiſelle Babet, vous ne ſavez guéres votre métier. Que n'avez-vous un porte-lettre ou une caſſette? Ce ſont des meubles néceſſaires à des Beautés comme vous, qui reçoivent des lettres galantes. Le Chevalier de Pontignan a bien affaire qu'on ſache qu'il eſt amoureux de vous, & qu'il vous écrit. La pauvre Babet, qui ſavoit bien qu'elle avoit perdu ſa lettre, n'eut pas un ſeul mot à dire. Après tout cela la Dame compoſe une lettre des plus tendres, & la fait copier par ſa Fille & par Babet. Elle m'envoye ces trois lettres dans l'ordre que je vous ai dit, met ſa Fille dans un Couvent, chaſſe Babet; &, ayant fait maiſon nette, revient à Paris.

Grande révolution dans mes affaires. Je tâchois, dans ce naufrage, à m'acrocher où je pouvois. Je cherchai Babet, mais il ne me fut pas poſſible de la trouver. Je ne voulois point aller chez la Dame, à qui je me prenois de tout ce déſordre, au lieu que la Demoiſelle & Babet me paroiſſoient deux pauvres victimes innocentes. Ainſi je ſongeai à me faire une entrée au parloir du Couvent où la Demoiſelle étoit renfermée. Un de mes Ami connoiſſoit l'Abbeſſe. Je lui confiai mon deſſein & comme il y avoit des ordres très-précis qu'aucun Cavalier ne parlât à cette jeune Demoiſelle je me déguiſai en Abbé. Je changeai de nom, & mon Ami me mena chez l'Abbeſſe, à qui il avoi auparavant prôné mon mérite.

J'étois admirable dans cet équipage. Je n ſavois ſi bien faire, que mes airs ne fuſſent tou jours un peu évaporés. Quoique j'euſſe bien étu dié les maniéres Abbatiales, il m'en échappoit tou jours de fort Cavaliéres. Je portois inceſſamment la main à l'endroit du Baudrier, pour le remettr en état; ce qui eſt une action fort ordinaire au

gen

gens d'épée. Je crus pourtant, qu'en prenant un peu garde à moi, je me tirerois d'affaire. Me voilà installé dans le parloir. Pour entretenir l'Abbesse de choses convenables à notre commune Profession, je ne lui voulus parler que du mépris du monde, & fis toujours rouler l'entretien sur des matiéres morales. Mais, dans le tems que je me contraignois à baisser modestement les yeux, & que je donnois à tout mon visage la figure la plus réformée qu'il se pouvoit, il m'échappoit de dire à l'Abbesse: *Parbleu, Madame, c'est une sotte chose que le Monde. Je me donne au Diable, si vous n'êtes ici heureuses comme des Reines*: & puis je me mordois les lévres.

Heureusement l'Abbesse n'avoit pas trop d'esprit. Mon Ami trouva moyen d'excuser auprès d'elle ces petites expressions sur ce feu Gascon; & comme le fond de ma conversation étoit toujours fort moral & fort édifiant, on fit grace au reste. Je m'en fus pourtant bientôt défait, jusques-là que quelquefois en habit Cavalier je faisois l'Abbé. Je voyois presque toujours avec l'Abbesse la Demoiselle à qui j'en voulois. Il est vrai que la premiére fois que je la vis, elle pensa gâter tout le mistére, par son étonnement, & par des cris qui lui alloient échapper; mais j'en fus quitte pour la peur. Quoique je ne l'eusse point encore vue seule, je remarquois bien dans ses yeux qu'elle m'avoit à demi pardonné. Un peu d'inclination qu'elle avoit pour moi, ce que je faisois alors pour elle, le Couvent même, tout cela lui avoit parlé en ma faveur; car peut-être n'eussai-je pas obtenu d'elle ma grace si aisément dans le monde, que dans un Couvent, où un Chapeau est d'un prix inestimable. L'Abbesse, qui avoit envie d'en faire une Religieuse, me la donna plusieurs fois à entretenir seule, afin que je lui inspirasse mon dégoût du monde, & mon amour de la retraite.

Ce fut dans ces converſations que je me juſtifiai autant que je le pouvois faire, & que j'appris tout ce qui s'étoit paſſé à la campagne. Mais morbleu l'incommode choſe que ces grilles, principalement pour moi qui parle toujours à des femmes que j'aime, avec un peu d'action! Vous voyez une belle créature plantée à un pas de vous, & pourtant hors de votre portée; cela vous fait enrager.

Effectivement, dit la belle Gaſconne, comme Pontignan eſt grand geſticulateur, j'aimerois bien à voir une grille entre ſes mains & une jolie perſonne. Oh! reprit-il, cela n'eſt rien auprès d'une avanture qui m'arriva un jour à la campagne. Il faut que je vous la conte. J'étois donc à la campagne avec deux aimables femmes, que j'aimois toutes deux à ma maniére. Je leur avois déclaré à toutes deux ſéparément ma bonne volonté pour elles, & j'étois ſatisfait de leurs réponſes. Un beau ſoir, que j'étois retiré dans mon appartement, & déjà en robe-de-chambre, voici les deux Dames qui me viennent trouver, & qui me diſent que, pour faire une certaine piéce à un autre homme qui étoit avec nous, il falloit qu'elles m'emmaillotaſſent. Elles me dirent quelle étoit la piéce. Je la trouvai plaiſante, & conſentois fort gayement à être emmailloté. Elles me prennent tout en robe-de-chambre comme j'étois, & m'enveloppent, je crois, de plus de cent aunes de toile coupée comme des linges. Je reſſemblois à une de ces Momies d'Egypte. Je riois de tout mon cœur avec elles de la malice que nous allions faire. Mais voyez un peu les étranges révolutions de ce monde, Meſdemoiſelles, qui l'eût cru? Tout cet appareil retomba ſur moi.

Pontignan dit cela d'un certain air emphatique, qui fit rire tout le monde, & il pourſuivit. Quand je fus équippé en Momie, elles me dirent: or-çà,

Pon-

Pontignan, un brave Cavalier ne refuse point de venir coucher avec des Dames qui l'en prient. Nous t'avons toutes deux donné parole de te favoriser dans l'occasion : il faut nous en acquitter. Ah! Scélérates, leur criai-je, ôtez-moi donc tout ce linge-là, & puis faites de moi tout ce que vous voudrez. Point, point, dirent-elles; cela ne gâtera rien : & là-dessus elles me font porter chez l'une d'elles, me mettent dans un bon lit entre deux draps, & les deux Friponnes viennent se planter à mes deux côtés.

La chambre étoit éclairée. Je les voyois dans un équipage de nuit très-joli & très-galant, toutes deux fort ragoûtantes. Je n'avois, ni bras, ni mains, ni quoi que ce soit au monde. J'étois enséveli sous de la toile, & il ne me restoit que mes yeux qui me faisoient enrager. Figurez-vous l'état où j'étois. Tantôt je les priois de me rendre seulement un doigt : tantôt je faisois des efforts épouvantables pour me dégager de mes liens, jusques-là que les Dames crurent une fois que je les avois rompus, & sautérent hors du lit, criant l'une & l'autre, *Nous sommes perdues.* Elles avoient assez raison; car, franchement, si j'eusse pu me mettre en état de me venger, elles se seroient peut-être trouvées réduites à demander grace. Tantôt je les menaçois de leur faire l'affront de m'endormir auprès d'elles; ce qui ne manquoit pourtant pas de difficulté. Elles ne me répondoient qu'en m'insultant sur la bonne fortune que je perdois, & en me faisant de petites caresses pour lesquelles je les eusse volontiers battues. Jamais je n'ai passé une telle nuit, si ce n'est peut-être celle que je passai dans le Couvent de cette Demoiselle que j'aimois; & ce fut encore une nuit assez plaisante. Mais je crois qu'il vaut mieux que nous ne retournions point à ce Couvent; il est tard; &

ſi vous n'êtes laſſes de m'entendre, je ſuis las de conter.

On tomba d'accord qu'on ne pouvoit mieux finir que par l'Hiſtoire de Pontignan emmaillotté. On remit le reſte à une autre fois, & la compagnie ſe ſépara.

Fin de la premiére Partie.

ACADÉMIE GALANTE.

SECONDE PARTIE.

LE lendemain que l'on se fut séparé, il survint au Chevalier de Pontignan des affaires qui l'obligérent d'aller en Guyenne. On remit à son retour le reste de ses avantures. Son voyage fut de quelques mois. Il revint enfin, & on prit jour pour s'assembler chez Mademoiselle d'Ormilly. Le Chevalier fut un des premiers qui s'y rendit; & lorsque toute la compagnie fut arrivée, la Maîtresse du logis, se tournant du côté de Pontignan, lui dit qu'il avoit fait un trait d'habile homme, de quitter Paris dans le tems qu'il l'avoit quitté. Vous commenciez à devenir pesant, Monsieur le Chevalier, poursuivit-elle; & assurément vous aviez besoin d'un petit voyage de Gascogne. Nous le voyons bien, mais nous n'osions vous le dire. Apparemment vous en avez profité. Dites-nous donc vîte quelle a été la suite de votre avanture avec cette Belle, que vous ne pouviez voir qu'au travers d'une grille: on a autant d'impatience de vous entendre, que vous en avez de parler. Vraiment, repartit le Chevalier, c'est me renvoyer bien loin, que de me renvoyer à mon Couvent, J'ai à vous apprendre bien d'autres avantures. J'en ai vingt de compte fait: cela ne doit pas vous

effrayer, ſi vous ſongez que c'eſt à moi qu'elles ſont arrivées. Il me ſemble, qu'après avoir aimé Babet & ſes deux Maîtreſſes en même tems, & en peu de tems, il n'eſt pas extraordinaire que j'aye eu vingt intrigues pendant pluſieurs mois; & vous en êtes quittes à bon marché, de ce que je n'en ai pas davantage à vous dire. Mais je ne veux pas me vanter: il faut avouer qu'elles ne me ſont arrivées, ni dans le même tems, ni dans le même lieu. J'avois affaire en divers endroits de la Province; &, par-tout où j'ai été, j'ai aimé. Je commencerai par mes derniéres avantures. Ce ſont celles dont je me ſouviens le mieux: de-là je remonterai juſqu'aux premiéres.

SUITE DE L'HISTOIRE DE PONTIGNAN.

VOus ſaurez donc, que *** eſt la derniére Ville où j'aye fait quelque ſéjour. J'y ai eu trois Maîtreſſes: Madame du Luat, Madame d'Etailles, & Madame de Bélême. J'ai toujours eu grand ſoin de les tenir éloignées l'une de l'autre. Les périls que j'avois courus avec Babet & ſes Rivales, m'avoient rendu prudent, & vous verrez que j'avois raiſon d'en uſer de cette ſorte; car, dès que ces trois Dames ſe ſont rencontrées, tout a été per-

perdu. Mais je ne veux plus vous amuſer par une idée générale de mes amours: écoutez-en toutes les particularités.

Si-tôt que je fus arrivé à ***, je me jettai au milieu du beau monde de la Ville, & je devins amoureux dès le premier jour. Je ne ſuis pas de ces gens, qui ſont ſi difficiles: pour peu qu'on ait d'eſprit & de beauté, & que l'humeur me paroiſſe mêlée d'agrément, je n'en demande pas davantage. Quand je trouve quelque choſe de mieux, je le prens: ſi je ne trouve que cela, je m'en contente; & c'eſt juſtement ce que je trouvai en Madame du Luat. Elle étoit Femme d'un Conſeiller au Parlement de ***. C'étoit une grande & groſſe créature, qu'un air réjoui, aſſez de beauté, quelque eſprit, beaucoup de préſomption, & un benêt de Mari, rendoient pour moi fort aimable. Jamais vous n'avez vu un ſi bon Mari que ce Monſieur du Luat. Oui, je vous le dis ſincérement, quand je me repréſente encore l'air naïf & ſimple de ce bon Monſieur l'Officier de Juſtice, je ſens mon cœur s'attendrir. Si-tôt qu'il m'eut vu chez lui, il me prit en ſi grande affection, il me fit tant de civilités, il me pria ſi fort de lui accorder mon amitié, que je ne crus pas pouvoir honnêtement me diſpenſer d'aimer ſa Femme; car, ſans cela, il n'y avoit pas moyen de ſe réſoudre d'être de ſes amis. Je fis donc tout ce qu'il falloit pour le perſuader que je voulois en être, & il en fut ſi content qu'il étoit charmé de moi autant que la Dame, qui l'étoit aſſurément beaucoup plus que je ne l'étois d'elle. Elle ſe faiſoit un ſi grand honneur de voir à ſes pieds un homme qui voyoit ſouvent Verſailles & le Roi, que quand il n'y auroit eu que la honte qu'elle trouvoit à me refuſer, elle m'eût aimé. Sans vanité je faiſois bien l'homme de Cour, & nous étions tous deux aſſez également fous. Lorſque j'étois avec elle, perſon-

ne n'eût ôſé parler que moi; & lorſque je n'y étois pas, perſonne n'eût ôſé parler que de moi. Autre part qu'à deux cent lieues de Paris, je ſai bien que je me fuſſe expoſé à être ſiflé par ceux qui m'auroient vu. Je ſentis même, que quelques gens d'eſprit étoient étonnés d'une conduite ſi extravagante; mais, cependant, je n'en changeai pas. Pour trois ou quatre jours qu'on a à demeurer-là, croyez-vous que l'eſtime de trois ou quatre perſonnes d'eſprit ſoit une choſe dont on doive beaucoup s'embarraſſer? C'eſt bien-là ce que l'on cherche! On n'en veut qu'à une jolie Femme.

Je trouvai auprès de Madame du Luat un Rival, qui me parut aſſez redoutable. C'étoit le Gouverneur de la Citadelle. D'abord il me donna quelque peine, & dans la ſuite beaucoup de plaiſir. Mes aſſiduïtés lui cauſérent auſſi de l'inquiétude, & lui firent prendre plus de ſoins qu'il n'en avoit encore pris pour divertir la perſonne qu'il aimoit. A vous dire vrai, il étoit un peu tard pour les redoubler: on ne les recevoit plus comme auparavant; ils n'avoient plus aucun ſuccès; ou, pour parler franchement, ils en avoient un peu trop. Quand il divertiſſoit ſon Rival auſſi bien que ſa Maîtreſſe, n'étoit-ce pas trop de la moitié? Cependant il ne ſe rebutoit point. Un jour il prépara une Fête magnifique dans une maiſon de campagne qu'il avoit à une demi-lieue de la Ville. C'étoit un vieux Château, dont la deſcription me coûteroit trop, s'il falloit vous la faire toute entiére. Il ſuffit que vous ſachiez qu'il y avoit un Parc d'une très grande étenduë, garni de bois-taillis, & de bois de haute-futaye, au travers deſquels on avoit coupé une infinité d'allées, dont les unes finiſſoient en aboutiſſant ſur les autres; pluſieurs ſe traverſoient, quelques-unes ſe terminoient en tournant à de grands cabinets de verdure, d'autres enfin conduiſoient à de grandes places vuides, qu'un petit

tit ruisseau rendoit toujours vertes par mille tours qu'il y faisoit. Tout cela formoit une espéce de labyrinthe, où il étoit assez difficile de démêler les gens qui s'y promenoient, & principalement ceux qui ne vouloient pas y être démêlés. Joignant le Château, dans l'enclos du Parc, étoit l'Eglise du Village. Voilà les choses dont il faut que vous soyez instruits pour l'intelligence de l'Histoire.

La Fête étoit assez bien entendue: huit personnes, autant de Dames que de Cavaliers, & tous gens bien assortis. Il n'y eut que le choix que le Gouverneur avoit fait pour lui, qui ne réussit pas si bien. Il s'étoit destiné Madame du Luat, qui ne s'étoit pas destinée à lui. Elle m'avertit de cette Fête, & m'ordonna d'en être à quelque prix que ce fût. A un autre la chose eût semblé difficile, mais à moi elle ne me parut qu'une bagatelle. Nous convinmes de tout ce qu'il faloit faire, & tout alla comme nous l'avions projetté.

Le cours de la ville étoit le long du chemin qui conduisoit à cette maison de campagne. J'allai m'y promener à l'heure que la compagnie devoit passer. A peine y étois-je arrivé, que le carosse du Gouverneur parut, suivi d'un autre. Madame du Luat, qui étoit dans celui du Gouverneur, m'ayant apperçu, le fit arrêter, pour me demander ce que je faisois-là seul? Je lui en dis quelques mauvaises raisons, après lesquelles je lui demandai à mon tour où elle alloit. Elle me le dit, & me conta fort au long tous les plaisirs que le Gouverneur leur préparoit: puis interrompant brusquement la description qu'elle en faisoit: vraiment, dit-elle, il faut que vous veniez les partager. Je m'assure que vous en ferez un fort grand à Monsieur, ajoûta-t-elle en montrant le Gouverneur, & que toute la compagnie en sera aussi contente que lui. Vous nous direz après cela, si les choses se font en Province aussi mal que vous au-

tres gens de Cour vous le perſuadez. La compagnie, qui ne ſe trouvoit point intéreſſée dans les complimens de Madame du Luat, en dit autant qu'elle; mais Monſieur le Gouverneur n'étoit pas tout-à-fait ſi ſenſible à l'honneur de ſon pays; &, s'il eût ôſé parler, ce n'eût été que pour ordonner qu'on avançât ſans me prendre. Cependant il ne dit mot. Ce n'eſt pas qu'il manquât d'eſprit, vous l'allez voir: mais c'eſt qu'il n'y a pas moyen de parer un coup auſſi rude & auſſi imprévu que celui-là. Je fis d'abord quelques petites difficultés; mais, enfin, Madame du Luat me donna de ſi bonnes raiſons, qu'il falut monter en caroſſe. J'entrai dans celui où elle étoit. Le Gouverneur fut obligé de partager avec moi le ſtrapontin qu'il occupoit déjà avec un autre Cavalier, & de me céder la place qui étoit la plus proche de la Dame. Ce fut-là la premiére incommodité qu'il reçut de moi; mais ce ne fut que la moindre de toute la journée. La converſation ne laiſſa pas de ſe lier; mais elle languiſſoit toujours un peu, quand c'étoit au Gouverneur à la ſoutenir.

Si-tôt que nous fûmes arrivés, je déclarai publiquement que, quoique ſurnuméraire, je ne ſerois pas importun; &, me tournant du côté des Dames, je leur dis que, lorſqu'elles ſeroient ennuyées de ces Meſſieurs, & qu'elles voudroient un peu reſpirer, je ſerois à elles. Je vous ſervirai de délaſſement, continuai-je, Meſdames; &, dès que vous aurez envie de les rappeller, je vous quitte. Il eſt juſte que chacun jouiſſe de ce qu'il a en partage: moi, qui n'ai rien, je donnerai à tout. J'euſſe été pourtant fort embaraſſé ſi l'on m'eût pris au mot, mais j'étois ſûr qu'on avoit auſſi peu d'envie de recevoir mes ſervices, que moi d'en rendre. Le Gouverneur prit le tems que nous étions encore tous enſemble, pour aller donner quelques ordres. Madame du Luat, & moi, profitâmes

mes de ſon abſence, pour gagner le Parc. Le reſte de la compagnie en fit autant, & perſonne ne s'apperçût que celui qui donnoit la Fête, y manquât. Il avoit compté que nous l'attendrions à l'endroit où il nous avoit laiſſés. Il y revint, & n'y trouva plus perſonne. Il chercha d'abord dans les lieux les plus proches, mais on avoit déjà gagné les plus éloignés. Si toutes ſortes de gens euſſent pu lui être propres, il ne lui eût pas été mal-aiſé de trouver compagnie; mais il n'en vouloit qu'à Madame du Luat, avec qui il croyoit bien que j'étois. Il va, il vient, il court de tous côtés, enfin il nous apperçoit de loin. Heureuſement nous l'apperçûmes auſſi dans le même tems: il ne faloit pas être fort habile pour deviner ce qu'il cherchoit. Nous prîmes autant de ſoin de l'éviter qu'il en avoit de nous joindre, & nos ſoins eurent plus de ſuccès que les ſiens; il ne put jamais nous atrapper. Las de courir, & de courir inutilement, ſavez-vous ce qu'il fait pour nous obliger à revenir malgré nous? Il s'en retourne, & fait ſonner le tocſin. A l'allarme tout le monde revient. Madame du Luat, & moi, ſentîmes bien ce que le tocſin vouloit dire: il falut cependant revenir comme les autres, & avoir avec eux un air étonné, qu'ils avoient véritablement. La compagnie étoit fort effrayée du tocſin: elle n'en pouvoit deviner la cauſe; & l'épouvante fut telle, que les eſprits étoient ſuſpendus entre le feu qui pouvoit s'être pris à la cheminée de la cuiſine, & une armée Eſpagnole devant le Château. Nous rencontrâmes le Gouverneur à l'endroit où il nous avoit laiſſés. Les Dames lui demandérent des nouvelles du tocſin. C'a été pour vous faire revenir qu'on l'a ſonné, dit le Gouverneur. Vous vous promeniez tranquillement, comme s'il n'eût pas falu ſouper d'aujourd'hui; & le moyen de vous trouver dans le Parc les uns après les autres? Il y a une heure que j'y ſuis, ſans avoir pu rencontrer perſonne. Le tocſin eſt bien plus

court, en un moment vous voilà tous revenus. Le soupé est prêt, mettons-nous à table. La maniére d'appeller les gens pour souper parut assez nouvelle. Les Dames, qui en avoient été allarmées, n'en furent pas satisfaites. Madame du Luat, & moi, en rîmes, mais en secret. Nous eûmes tant de peur de n'être pas à table l'un auprès de l'autre, que nous nous y mîmes brusquement, sans faire de civilité à personne. A la réserve du Gouverneur, personne n'y pouvoit prendre garde: chacun avoit bien d'autres affaires, que de s'amuser à regarder ce que nous faisions; & si je ne me fusse pas saisi d'une place auprès de Madame du Luat, je ne pense pas que le Gouverneur se fût piqué de faire assez bien les honneurs de chez lui pour me la donner. Il se mit donc de l'autre côté. J'avois soin d'entretenir la Dame; lui, le soin de la servir. Je crois qu'il souhaita mille fois que les viandes fussent froides, le vin chaud, les violons mauvais, & que tous les plaisirs qu'il avoit préparés, s'évanouissent, puisqu'il n'avoit pas celui d'être seul avec Madame du Luat. C'étoit là-dessus qu'il avoit compté: tout le reste lui étoit indifférent. Cependant il fut obligé d'aller jusqu'au bout, honnêtement au moins, s'il ne pouvoit heureusement.

Vous pensez peut-être que j'étois alors si fort occupé de Madame du Luat, qu'il m'étoit impossible de songer à autre chose; point du tout. Ce fut justement dans ce tems-là que je devins amoureux de Madame d'Etailles. Mon Dieu! interrompit d'Ormilly, n'entreprenez point tant de choses à la fois. Vous nous avez dit que vos trois avantures n'étoient liées qu'à la fin: menez-les séparément jusques-là. Tout le monde n'est pas si habile que vous: trois intrigues en même tems ne vous font pas une affaire; mais nous, nous serons gens à nous embarasser même du récit que vous en feriez, si vous les mêliez ensemble. Eh! de grace, Monsieur

ſieur le Chevalier, ayez égard à notre foibleſſe. Je le veux bien, répondit-il avec un air de complaiſance qu'il ſe donna, & il pourſuivit ainſi.

Enfin, la troiſiéme ſemaine de mon amour arriva. Que voulez-vous dire avec votre troiſiéme ſemaine, dit Tréval? Je veux dire, répondit le Chevalier, qu'il y avoit déjà quinze jours que j'aimois, & qu'en tout ma paſſion ne dura que trois ſemaines. La premiére la vit naître, la ſeconde la vit dans toute ſa force, & la troiſiéme en vit le déclin; & c'eſt à la relation de cette troiſiéme ſemaine que j'en ſuis. Ce n'eſt pas que je n'aye fait encore plus long-tems le perſonnage d'Amant paſſionné auprès de Madame du Luat. Tant que j'ai demeuré à ***, j'y ai été aſſidu; mais, pour vous dire la vérité, ce n'étoit plus qu'un amour d'habitude, ou, ſi vous voulez, une habitude d'être aimé.

Au commencement donc de cette troiſiéme ſemaine, je fus deux jours ſans aller chez Madame du Luat. Elle, que j'avois accoutumée de me voir des deux & trois fois par jour, reprit feu ſur cette petite abſence, comme ſi c'eût été un ſiécle, & la regarda comme la marque certaine de quelque changement. Elle en devint de ſi mauvaiſe humeur, que perſonne, pendant ce tems-là, ne pouvoit vivre avec elle, pas même le pauvre Mari. Le chagrin de ſa Femme devoit aſſez l'avertir de ce qu'elle avoit dans la tête; mais le Bon-homme n'entendoit rien à ces ſortes d'avertiſſemens, au contraire il ſe chargea de faire venir chez lui tout ce qu'il pourroit trouver de gens pour divertir ſa Femme. Rempli de ce grand deſſein, il me rencontre dans la rue, m'apprend le chagrin de la Dame, & me conjure d'aller la réjouir. Il avoit pourtant bien de l'eſprit, ce Monſieur du Luat; car, aſſurément, il ne pouvoit s'adreſſer à perſonne qui en fût plus capable que moi. Dans ce moment-là

il

il me parut ſi honnête & ſi bon, que je fus ſur le point de lui faire confidence de ce que je penſois du chagrin que ſa Femme faiſoit voir. Je me contentai néanmoins de lui dire que mes affaires m'avoient fort occupé, & qu'elles m'empêcheroient même d'aller chez lui de tout le jour. Je diſois vrai: je n'en manquois pas alors; mais, ſi j'euſſe été encore bien amoureux, Madame du Luat eût trouvé ſa place. Vos affaires! reprit-il, avec un certain bon petit air qu'il tâchoit de rendre vif: quand il s'agit de divertir les Dames, ne faut-il pas tout quitter? Ce ſera donc malgré vous, puiſque vous ne voulez pas le faire de bonne grace; car je ne vous abandonnerai point, que je ne vous aye mené au logis. Voyez qu'il étoit prompt, & comme il vouloit être obéi. Nous arrivons chez lui: nous montons à la chambre de ſa Femme, qui étoit ſeule; & tout fier de m'avoir à ſa ſuite, vous avez de merveilleux amis, Madame, dit-il, en parlant à elle: Monſieur a des affaires, quand on le prie de nous venir voir: Si ne je ne l'euſſe amené moi-même, il ne ſeroit pas venu. Je vous le laiſſe, afin que vous lui en faſſiez tous les reproches qu'il mérite; moi, je m'en vais au Palais. Madame du Luat tâcha d'abord de faire la fiére; mais que la fierté lui ſéyoit mal! Deux jours ſans me voir! me dit-elle: & il faut encore qu'on vous améne par force! Vous voyez, Meſdemoiſelles, que la ſituation eſt favorable, & que deux Amans ont alors mille choſes à ſe dire. Si je ne voulois faire qu'un conte, je vous aſſurerois que nous les dîmes: & je vous en ferois un récit, qui pourroit même être aſſez romaneſque; mais la vérité eſt que nous ne dîmes rien. La Dame ſe contenta de me faire le même reproche vingt fois, & en mêmes termes. Vous me demanderez ce que je lui répondis? Je penſai ne rien répondre; & je ſuis ſûr, que ſans lui demander pardon, je l'euſſe obligée

à

à me pardonner. Cependant, pour la forme, il falut m'excuſer, & jetter ſur mes affaires la cauſe de mon abſence. Elle s'en contenta, & nous nous ſéparâmes les meilleurs amis du monde; mais en effet j'étois encore plus charmé du Mari que de la Femme, ou, ſi vous voulez, ennuyé de l'un comme de l'autre. Je ne ſaurois m'empêcher de vous faire encore ici une mention honorable de Monſieur du Luat, en vous apprenant une choſe qui m'arriva dans l'état le plus floriſſant de mon amour. Un jour qu'il étoit au Palais, (car ce Palais eſt une choſe enchantée pour des Amans), j'étois, moi, avec ſa Femme aſſez tranquillement, ou, pour parler mieux, ſans aucune inquiétude. Le jour étoit preſque fini, & nous n'avions point de lumiére. J'entens quelqu'un monter; & ce quelqu'un, c'eſt mon Sénateur. Je n'avois qu'à me tenir ſur mon ſiége, & qu'à l'attendre; il ne ſe fut pas apperçu qu'il nous manquoit des flambeaux: mais, parce qu'en ſa place j'euſſe peut-être aſſez bien ſu ce que c'eſt que le monde pour trouver cela à redire, je fus ſi bon que je lui fis l'honneur de croire qu'il y trouveroit à redire auſſi. Sur ce pied-là, je me mets derriére la porte que j'entr'ouvre, afin que Monſieur le Conſeiller, l'ayant trouvée ouverte, ne ſe donnât pas la peine de la fermer, & qu'à la faveur de l'obſcurité je pûſſe me retirer ſans être vu. Il penſa tomber à la renverſe en m'appercevant derriére, & je ne fus pas moins étonné que lui. Voilà mon homme dans une grande colére. Il prend le ton plus haut qu'il n'avoit accoutumé; il ſe plaint de ce qu'on ne reçoit du chagrin que de ſes meilleurs amis; il me fait mille reproches; il en fait autant à ſa Femme; il l'appelle complice du tour qu'on lui jouoit. Mais devineriez-vous bien de quoi il prétendoit nous accuſer? C'étoit d'avoir voulu lui faire peur: il s'étoit imaginé que je m'étois

tois mis derriére la porte exprès pour cela ; & voilà ce qui lui faiſoit faire tant de bruit.

J'aime trop ma Patrie, interrompit Mademoiſelle de Mirac, pour vous paſſer ce Mari-là. Jamais il n'y en eut de ſemblable en Gaſcogne. Aſſurément c'eſt quelque Picard tranſplanté, qui ſe ſent encore du terroir. Hé, ne ſavez-vous pas, Mademoiſelle, repliqua le Chevalier, que tous Maris ſont bons, de quelque pays qu'ils ſoient? Moi, qui vous parle, & qui, ce me ſemble, n'ai pas trop de diſpoſition à devenir ſi bon, ſi j'étois une fois Mari, je deviendrois peut-être meilleur que perſonne. En-vérité il n'y a que les Femmes qui devroient ſe marier : les hommes n'y peuvent trouver aucun avantage. Ya-t-il rien de ſi ſage qu'une fille qui eſt à pourvoir? Toujours dans un air tranquille, n'entendant rien, ne voyant rien. Cet état-là eſt un terrible état, on y eſt bien contraint : le mariage vous la tire de-là ; & Dieu ſait après cela quelle liberté on ſe donne, & combien on eſt jolie. Les hommes tout au contraire. Tant qu'ils ſont à marier, ils ſont charmans. Sont-ils mariés? ce n'eſt plus cela. Je ne ſai ce que devient leur eſprit. A votre compte donc, dit Tréval, les femmes deviennent folles, & les hommes ſots? Voilà un beau raiſonnement, reprit Mademoiſelle de Turé. Prenez-vous déjà quelque intérêt pour l'avenir, Mademoiſelle, repartit Tréval, vous êtes fille ; &, tant que vous la ſerez, on ne vous inquiettera point ſur votre ſageſſe ; mais, en cette conſidération auſſi, laiſſez-nous dire tout ce que bon nous ſemblera du Sacrement : c'eſt une matiére qu'il faut qu'on nous abandonne. C'eſt bien m'encourager à continuer, que de me venir faire les incidens que vous me faites, dit Pontignan. Eſt ce que je voudrois vous dire une choſe qui ne fût point : & n'y eût-il pas la moindre vraiſemblance dans ce que je vous dis, ma parole ſeule

ne

ne devroit-elle pas ſuffire pour me faire croire? Laiſſez-moi donc pourſuivre.

En récompenſe de ce bon Monſieur du Luat, que vous avez tant de peine à me paſſer, voici un jeune Marquis, à qui vous ne ferez pas les mêmes difficultés. Je m'aſſure qu'il ne deshonorera point par ſon flegme la chére patrie de Mademoiſelle de Mirac. Il s'appelle le Marquis de Bélis: c'eſt par ſon moyen que j'ai connu Madame d'Etailles, & ce ſervice mérite bien que je vous le faſſe connoître auſſi. C'étoit un fort joli garçon, nouvellement ſorti de l'Académie. Il y avoit ſur ſon viſage une fleur de jeuneſſe merveilleuſe; la tête encore plus jeune que l'air. Enflé d'un mérite qu'il n'avoit point, il parloit toujours, n'écoutoit jamais, décidoit de tout; & pour être cru un eſprit auſſi léger que l'on en pût voir, il ne lui manquoit que de l'eſprit. Quoiqu'il fût étourdi autant qu'homme de ſa ſorte, il lui ſembloit qu'il ne l'étoit pas aſſez. Les éclats de rire qui ſuivoient ſes extravagances, lui paroiſſoient autant d'applaudiſſemens; & il travailloit fort ſérieuſement à ſe donner tout le mérite qu'il falloit pour s'en attirer ſouvent de ſemblables, & même de plus grands, s'il étoit poſſible. Dans ces belles diſpoſitions, il me trouve en ſon chemin, & me trouve plus étourdi qu'il n'étoit. Cela lui donna une grande idée de moi. Dès ce moment-là il me regarda comme une perſonne extraordinaire, dont la connoiſſance lui ſeroit très-utile pour parvenir à ce ſouverain degré d'étourderie où il aſpiroit avec tant de paſſion. Ne m'arrêtez pas ſur le mot d'*étourderie:* il eſt ſignificatif. Je rencontrai mon jeune Marquis chez Madame du Luat, & je m'apperçus bientôt de l'extravagance du perſonnage. Elle me réjouit, & je réſolus de devenir de ſes amis, afin de m'en divertir auſſi long-tems que j'y trouverois mon compte. C'étoit un plaiſir de me voir lui accorder mon ami-

amitié sans nulle raison, comme il n'en avoit aucune qui l'obligeât à la demander. En deux ou trois jours, nous voilà amis, jusqu'à ne nous rien cacher. J'acquis sa confidence par celle que je lui fis de mille belles prouesses amoureuses que j'inventai; & il n'y eut détail de famille, de parens, d'amis, & d'amours, dans lequel il n'entrât avec moi. Vous saurez qu'il aimoit Madame d'Etailles. Dès la seconde fois que nous nous fûmes vus, il me promit de me la faire connoître. Vous verrez, me dit-il, si j'ai raison d'en être fou comme je le suis. En-vérité je ne sai pas comment on peut vivre sans quelque passion dans le cœur. N'aimez-vous personne en ce païs-ci? Non, répondis-je. Ah! vraiment, ajouta le Marquis, je sai où est votre affaire. Madame d'Etailles a une parente, qui est aussi un peu la mienne. Elle est très-aimable: il faut que vous l'aimiez. Il est vrai qu'il est assez difficile de la voir; elle a des parens d'une vertu farouche, qui ne laissent presque jamais sortir leur fille, & qui ne reçoivent visite chez eux que de leurs parens; encore faut-il qu'ils soient vieux, & que les visites soient fort rares. Moi, qui vous parle, à peine la connois-je; mais, pour le peu que je l'ai vue, je lui ai trouvé beaucoup de mérite. Enfin on fera si bien que vous la verrez: cela même me pourra être de quelque utilité dans mes affaires avec Madame d'Etailles, par des raisons que je ne vous dis pas maintenant. Je ne vous en demande point, repris-je vivement: il me suffit que je puisse vous rendre service en aimant cette Demoiselle; ce seroit la moindre chose que je voudrois faire pour vous. Assurez-vous que je l'aime déjà; & si vous jugez même à propos de le lui faire savoir, je vous le permets. Vous vous moquez, répondit le Marquis. Je ne me moque point, repliquai-je. Est-ce que vous vous imaginez, que je ne puisse pas aimer votre

votre parente sur la parole que vous me donnez qu'elle est aimable? D'abord il crut que je raillois, comme il étoit vrai: je m'apperçus un moment après, qu'il commençoit à en douter. Le voyant ébranlé, je m'imaginai qu'il seroit facile de lui persuader que je parlois sérieusement. Vous craignez peut-être, poursuivis-je, que je vous desavoue? Tenez, ceci vous servira de sûreté. J'écrivis sur le champ le billet que vous allez voir, & je le priai de le donner à Mademoiselle de Sardonne: c'est le nom de celle que je promettois d'aimer. Vous croyez déjà que cela va produire de grands événemens; & vous vous étonnez sans-doute que je ne vous aye pas nommé cette Demoiselle au nombre de mes Maîtresses. N'allez pas si vîte: tous ces préparatifs vont retomber tout d'un coup sur Madame d'Etailles.

LETTRE
A
MADEMOISELLE
DE SARDONNE.

AU portrait qu'on m'a fait de vous, Mademoiselle, je vous aime. Vous en douterez peut-être, parce que je ne vous ai jamais vue; mais j'ai entendu parler de vous. J'aurois cependant été bien-aise, pour vous dire le vrai, de vous voir auparavant; mais on m'a dit que cela étoit si difficile, qu'il me l'a paru moins de vous aimer. Je commence donc par vous aimer, & je vous verrai quand il vous plaira. Si vous voulez même, je ne vous verrai de ma vie. Ma passion est déjà si grande, que votre présence ne l'augmenteroit pas: l'absence non plus ne peut la diminuer. Vous voyez bien que, de la manière

niére dont je vous aime, je puis vous aimer à deux cent lieues d'ici, comme à deux pas.

Vous êtes bien fou avec vos visions, Monsieur le Chevalier, s'écria Mademoiselle de Mirac! Que vous vous connoissez mal en folies, repartit Pontignan, en la regardant avec un air de pitié! Demandez-le à mon Marquis, & vous verrez ce qu'il vous dira. Ce que je faisois lui parut admirable, & la vénération qu'il avoit pour moi en augmenta de moitié. Mais espériez-vous, dit Mademoiselle de Mirac, que sa parente fût aussi folle que lui, & qu'elle pût s'accommoder d'un Amant invisible? Pour moi, je vous avoue que ce ne seroit pas-là mon fait. Vous avez le goût très-bon, reprit le Chevalier avec un air malicieux: un Amant, que l'on ne verroit jamais, seroit une pauvre chose. Mais laissez-moi poursuivre. Le Marquis rendit ma lettre à Mademoiselle de Sardonne. Il est inutile de vous dire comment. Voici sa réponse.

REPONSE
DE
MADEMOISELLE
DE SARDONNE.

JE crois que vous avez un mérite extraordinaire: vos maniéres, qui le font, me le persuadent. Je ne sai si votre cœur l'est aussi, mais je vous avoue que le mien est fait comme les autres. J'aime à voir à que j'ai à faire. Que sai-je moi, si, après nous être bien engagés, il ne pourroit pas nous prendre envie de nous voir? Ce seroit la chose du monde que je voudrois le moins garantir: & s'il arrivoit alors que nous

nous ne nous trouvassions pas au gré l'un de l'autre, quel étonnement pour nous de nous être tant aimés! Cependant, quelque chose qui m'arrive, soyez sûr que vous aurez toujours dans mon estime la première place parmi les gens que je ne connois point.

Je fus alors véritablement charmé de l'esprit de Mademoiselle de Sardonnne, poursuivit le Chevalier, & je cherchai tout-de-bon le moyen de la voir. Son parent trouva celui de lui apprendre l'empressement que j'avois; mais un Pére & une Mére, comme les siens, valoient pour le moins quatre murailles. Je fus quelque tems dans cet état. Le Marquis lui fit tenir quelques billets de ma part. Enfin je lui écrivis fort sérieusement que je ne pouvois plus vivre sans la voir, & voici la réponse qu'elle me fit.

LETTRE DE MADEMOISELLE DE SARDONNE.

LA première ardeur des Amans est bientôt rallentie. Vous aviez d'abord tant de passion, qu'elle n'avoit pas besoin d'être soutenue par ma présence: maintenant vous en avez si peu, que vous ne sauriez plus vivre sans me voir. Croyez-moi, Monsieur, revenez à vos premiers sentimens. Si cependant vous ne le pouviez absolument, il faut bien faire quelque chose en faveur des gens qui nous aiment. Je consens que vous veniez tous les jours au logis me chercher. Votre empressement sera satisfait par-là, & l'ancien plan de notre amour ne laissera pas de subsister: vous ne me trouverez jamais.

En-

En-vérité, dit Tréval, vous nous donnez une fort grande idée de Mademoiſelle de Sardonne, du côté de l'eſprit. Et ſa perſonne? Attendez que je l'aye vue, repliqua Pontignan. J'avois demandé à Madame du Luat ce que c'étoit que cette Mademoiſelle de Sardonne: elle m'en avoit fait un portrait ſi deſavantageux, que je ne l'avois cru que de bonne ſorte. Voici de quelle maniére j'en fus inſtruit. Le Marquis ne m'avoit point encore mené chez Madame d'Etailles: mes affaires, qui avoient alors augmenté, m'avoient fait oublier de l'en preſſer. Je crois qu'il avoit employé ce tems-là à la préparer à la vue d'un Confident; à quoi, ſans ce petit retardement, il n'auroit pas aſſurément ſongé. Le jour pris pour cela, ils convinrent tous deux de me tromper, & de me faire prendre l'une pour l'autre: cela étoit fort aiſé, je n'en connoiſſois aucune. Je ne ſai pas où étoit le fin de cette plaiſanterie; mais vous allez voir comme elle tonrna.

Le Marquis me méne chez ſa Maîtreſſe, &, en entrant, il me préſente à une Madame d'Etailles, qui ne me parut point du tout jolie. C'étoit une grande créature, deſagréable ſans être laide, dont l'air étoit ſpirituel, mais extravagant; & ce qu'elle diſoit ne démontoit point ſon air. Tout le monde eut d'abord part dans la converſation. Elle y prenoit toujours le parti le plus extraordinaire, qui ſouvent eſt le moins raiſonnable; & lorſque Bélis en eut inſenſiblement lié avec elle une particuliére, elle lui dit mille choſes toutes pleines d'eſprit, mais hors du bon-ſens, & qui me le paroiſſoient d'autant plus qu'elle les diſoit au Marquis. Je ne l'écoutai qu'un moment; Mademoiſelle de Sarbonne, auprès de qui j'étois, m'occupa bientôt auſſi tout entier. Elle me plût fort: ce que Madame du Luat m'en avoit dit, me la fit peut-être trouver plus belle. Je commençois tout-de-bon à aimer comme il faut cette

te Mademoiſelle de Sardonne-là, & je l'entretenois avec aſſez de plaiſir de la maniére extraordinaire dont je l'avois connue, lorſque je les vis tous éclater de rire. On m'apprit qu'on m'avoit donné le change. J'en eus du dépit; &, pour m'en venger, je réſolus dans le moment de donner auſſi le change. Ce fut de feindre d'aimer Mademoiſelle de Sardonne, & d'aimer en effet Madame d'Etailles. Voilà de mes confidens, interrompit Mademoiſelle de Turé. Qui eſt-ce qui l'avoit prié de me prendre pour ſon confident, reprit le Chevalier? J'euſſe été plus fou que lui, ſi j'euſſe cru que la confidence qu'il m'avoit faite, m'eût ôté la liberté d'aimer une jolie femme. Vraiment le ſecret ſeroit admirable. Auriez-vous quelque honnête homme à craindre, vous iriez, malgré qu'il en eût, lui faire confidence de votre paſſion. Que les indiſcrets ſeroient heureux! eux, qui content leurs affaires à tout le monde, ils ſeroient exempts d'avoir des Rivaux. Ce n'eſt pas, à vous parler ſincérement, que ſi le Marquis ne m'eût pas fait cette plaiſanterie, je ne me fuſſe peut-être accoutumé à regarder Madame d'Etailles comme ſa Maîtreſſe; & de-là, quand on a le cœur un peu bien fait, on ne va guéres juſqu'à l'amour. Mais voyez vous-même ſi j'ai tort. On m'avoit promis de me faire voir Mademoiſelle de Sardonne: moi, de mon côté, j'avois promis d'en être amoureux. Sitôt que je vois une Mademoiſelle de Sardonne, je m'acquitte de ma parole, j'aime. Un moment après, on me montre une autre Mademoiſelle de Sardonne; mais je ne m'étois pas engagé d'en aimer ainſi deux l'une après l'autre. Eſt-ce que je n'avois pas raiſon de m'en tenir à la premiére? Pour peu cependant que j'euſſe craint le Marquis, j'aurois eu pour lui la complaiſance de m'attacher à la ſeconde. Elle n'avoit point de paſſion dans le cœur; & peut-être ne m'eût-il pas été trop difficile de

lui en inſpirer : mais outre que Madame d'Etailles me plaîſoit bien plus, je penſai qu'il y auroit pour moi beaucoup plus de gloire à m'établir auprès d'elle ſur la ruine du Marquis. Vous riez, Meſſieurs, de ce que je vous dis, que cette entrepriſe étoit bien plus honorable que l'autre. Sur la peinture que je vous ai faite de Bélis, vous vous imaginez qu'il n'y avoit rien de ſi aiſé : car, ſoit qu'il faille faire ouvrir les yeux à Madame d'Etailles ſur le mérite de ſon Amant, ſoit qu'il faille le duper lui-même pour lui faire quitter Madame d'Etailles, le moindre effor vous paroît encore trop grand. Je voudrois bien vous avoir vu en ma place, vous y euſſiez été auſſi embaraſſés que moi. J'aimerois mille fois mieux avoir à faire à des gens d'eſprit ; avec un peu d'adreſſe, on les trompe : mais, des ſots, ils donnent des peines infinies; on ne ſait par où les prendre. Il y en a même qui ſont ſi ſots, qu'il eſt impoſſible de les tromper. Bélis n'étoit pas tout-à-fait dans cette extrémité, il faut lui rendre juſtice : il n'en étoit pourtant pas bien loin. Pour Madame d'Etailles, elle avoit aſſurément de l'eſprit; mais, comme elle n'en faiſoit point d'autre uſage qu'à trouver le Marquis digne d'être aimé, on peut dire qu'elle en avoit alors beaucoup moins que lui. Elle étoit charmée d'un peu de bonne mine qu'une foule de mauvaiſes qualités devoit rendre inutile. L'étourderie de Bélis paſſoit chez elle pour vivacité ſpirituelle, & ſon indiſcrétion pour la marque d'une paſſion qui ne pouvoit être renfermée. Quand une Dame en eſt-là, & qu'elle a pu s'accommoder une fois d'un Amant ſans diſcrétion & ſans eſprit, croyez-moi, Meſſieurs, c'eſt une merveille, ſi ce choix n'eſt pas pour le reſte de ſa vie : car qui eſt-ce qui pourroit la faire revenir ? Ce ſeroient des défauts; & ces défauts, elle les aime. Voilà les gens à qui j'avois à faire. Hé bien, la choſe vous pa-

paroît-elle si aisée maintenant? Je vous avoue que j'y fus trompé, tout comme vous l'auriez pu être. Je ne croyois pas trouver Madame d'Etailles si fort prévenue en faveur de Bélis : je pense néanmoins qu'avec le tems je l'aurois desabusée; mais il eût falu que ce tems eût été bien long, & je craignois fort que les affaires qui m'avoient mené en Guyenne, n'eussent été plutôt achevées. Je changeai de batterie, & je m'attachai uniquement à détruire Madame d'Etailles auprès du Marquis. Je me contentai pour lors de demeurer confident de l'un & de l'autre. Il ne me fut pas difficile de le devenir de Madame d'Etailles; car le Marquis lui avoit dit que j'étois déjà le sien. On m'apprenoit d'un côté les extravagances de Bélis, qu'on prenoit pour des marques de tendresse; & de l'autre, je savois jusqu'où alloit la passion de Madame d'Etailles. Cependant je feignois toujours d'aimer Mademoiselle de Sardonne. Je ne sai si elle en fut la dupe; je n'y pris pas même garde; j'avois bien d'autres choses en tête.

Etourdi & vain comme étoit Bélis, je crus que je le ferois aisément douter qu'on eût pour lui toute la tendresse que je lui disois qu'il méritoit; mais il ne doutoit de rien. Peut-être eussiez-vous pensé, qu'on eût eu moins de peine à lui faire commettre quelque infidélité; car il semble qu'il avoit des dispositions assez heureuses pour cela : je n'en pus néanmoins venir à bout. Vous ne devineriez jamais l'obstacle que j'y trouvai. Il estimoit infiniment Madame d'Etailles, & le mérite de cette Dame paroissoit beaucoup au-dessus de celui des autres. Ce sentiment étoit très-raisonnable: c'est la seule fois qu'il eût démenti son caractére; mais il pensoit en même tems une chose qui en étoit bien digne. Comme il avoit encore une plus haute idée de lui-même que de qui que ce soit, il s'étoit imaginé, je ne sai pas sur quoi, qu'on avoit répondu

à ſon amour dès le moment qu'il en avoit eu. Il me l'avoit dit vingt fois ; & ſur ce pied-là il avoit compté qu'il faloit que toutes les femmes fiſſent des pas vers lui, puiſque Madame d'Etailles, qui valoit beaucoup plus qu'elles, avoit été contrainte d'en faire : ainſi il n'y avoit pas moyen de l'en dégager, à moins que quelque jolie perſonne ne vînt l'en tirer de force. Jugez ſi elle étoit aiſée à trouver. Encore l'extravagance d'un Amant eſt-elle bonne à quelque choſe, ſi elle l'empêche d'être infidéle.

Je vis bien qu'il étoit impoſſible de le détacher tout d'un coup, & qu'auſſi-bien qu'à l'égard de Madame d'Etailles il faloit du tems. Je ne ſongeai plus qu'à l'éloigner pendant que je ſerois à ***, dans la vue que l'abſence ſeroit peut-être en l'un & en l'autre ce que mon adreſſe n'avoit ſu faire. Je tâtai Bélis du côté de la bravoure : vous avez, lui diſois-je, de la naiſſance, de grands biens, du mérite, il ne vous manque que d'être connu. En ce tems-là le Roi équippoit une flotte. Embarquez-vous en qualité de Volontaire, continuois-je ; il y a-là beaucoup d'honneur à acquérir : ou bien levez une Compagnie de Cavalerie, on en délivre des commiſſions. Vous pouvez croire qu'il ne m'importoit pas beaucoup qu'il rendît de grands ſervices à l'Etat : je l'éloignois, & c'étoit-là le point. Sa vanité lui donna d'abord quelque petite tentation ; mais il fut retenu, ou parce qu'il aimoit Madame d'Etailles, ou parce qu'il aimoit le ſéjour d'une bonne Ville. Quoi, dis-je alors en moi-même, irrité de ſa réſiſtance, un homme tel que Bélis ne fait pas ce que je veux ? J'en ai dupé de plus habiles, & je ne viendrois pas à bout de lui ? Cela ne me ſera jamais reproché. Mon honneur y eſt maintenant plus intéreſſé que mon amour : il n'y a rien que je ne faſſe pour le ſauver ; &, ne puſſai-je y réuſſir qu'en mariant Bélis, je le marierai. Je vois bien à votre air, que vous traitez

tez mon projet de ridicule. Vous ne croyez pas qu'une femme puiſſe faire oublier une Maîtreſſe; &, quand même cela ſeroit poſſible, vous ne comprenez pas qu'un jeune-homme aſſez bien fait, maître d'un grand bien, & aimé fort tendrement, ſe puiſſe réſoudre au mariage, & moins encore qu'il fût en mon pouvoir de lui faire prendre ce deſſein. Cela eſt fort extravagant, je l'avoue: mais, mon Dieu! eſt-ce que vous ne connoiſſez pas encore Bélis? C'eſt parce que la choſe étoit fort extravagante, que je comptai qu'elle réuſſiroit auprès de lui; & je comptai fort bien. Que vous êtes généreux, s'écria Mademoiſelle de Mirac! Il y a mille gens qui ne feroient pas conſcience d'ôter une Maîtreſſe au meilleur de leurs Amis, ſans rien donner en échange. Monſieur de Pontignan eſt bien plus conſciencieux que cela; au moins, pour une Maîtreſſe qu'il prend, il donne une Femme. Et de plus, reprit-il, une Femme qu'on m'avoit donnée pour Maîtreſſe (c'étoit Mademoiſelle de Sardonne). Voici comme je m'y pris. Pendant quelques jours j'entretins continuellement le Marquis de la grandeur de ſa Maiſon. Après lui en avoir donné une magnifique idée, je lui fis concevoir combien il lui ſeroit injurieux qu'un nom, que tant d'illuſtres ancêtres avoient ſi glorieuſement porté, finit avec lui. Je l'ébranlai. La vue d'une poſtérité, que je lui laiſſai imaginer auſſi nombreuſe qu'il voulut, le frappa ſi vivement, qu'elle fut ſur le point de lui tirer les larmes des yeux: & il eut pitié de tant d'honnêtes gens, qu'il n'avoit pas encore penſé à mettre au monde. Cependant, lui diſois-je, il ne faut pas être ſi ſenſible aux intérêts de ſa poſtérité, qu'on ne ſonge auſſi un peu aux ſiens. On doit ſe marier, mais il eſt bon de regarder à qui l'on ſe marie. Pour moi je voudrois qu'une femme eût de l'eſprit, peu de beauté, & encore moins de bien. Entre nous, Meſdemoiſelles, c'étoit juſtement-là le Portrait de Mademoiſelle de Sar-

donne. La vie eſt ſans agrément avec une bête, continuois-je : pleine d'inquiétudes avec une belle ; & l'on eſt eſclave d'une Femme riche. Vous ſavez outre cela, mon cher Marquis, que l'on peut fort bien accorder enſemble la galanterie & le mariage. Il fut tout glorieux de ſe trouver capable d'entendre tant de belles choſes ; & il ſe crut fort éclairé par toutes les fauſſes lumiéres que je lui mettois dans l'eſprit. Si vous vouliez pourtant me rendre quelque juſtice, Mademoiſelle, vous conviendriez qu'il y a dans ce que je viens de vous dire aſſez de bon-ſens répandu par-ci par-là. Il n'y a tout au plus que l'application que j'en fais, qui puiſſe paroître extravagante ; encore ne l'eſt-elle pas trop, puiſqu'elle me ſert à aller à mes fins. Que des gens que Bélis eût eſtimés ſages, lui euſſent parlé de la ſorte, il s'en fût moqué ; mais, parce que ces avis venoient d'un homme qu'il croyoit encore plus fou que lui, il les trouva dignes de quelque conſidération ; & je lui fis faire autant de réflexions qu'il en faloit pour faire une ſottiſe. Il ſongea à ſe marier. Nous parcourûmes tous les partis de la Ville, car il étoit en état de choiſir ; & nous n'en pûmes trouver qui l'accommodât, que Mademoiſelle de Sardonne, dans laquelle je lui fis remarquer tout ce que nous étions convenus qu'il faloit trouver dans une Femme ; point de bien, peu de beauté, & beaucoup d'eſprit. Nous jugeâmes en même tems qu'il falloit conduire l'affaire avec un fort grand ſecret, de peur que Madame d'Etailles, venant à l'apprendre avant qu'elle fût hors d'état d'être rompue, ne la traverſât ; au-lieu que ſi elle ne la ſavoit que lorſqu'elle ne pourroit plus la rompre, il faudroit bien qu'elle prît ſon parti. Vous voyez que nous étions gens de grande précaution. La choſe ſe propoſa à la famille de Mademoiſelle de Sardonne. Comme elle lui étoit avantageuſe, elle fut auſſi-tôt agréée ; en

deux

deux jours tout fut signé. Je m'offre au Marquis pour porter cette nouvelle à Madame d'Etailles. Vous ne sauriez croire avec quelle reconnoissance il reçut mon compliment, & combien il s'estima heureux d'avoir des Amis qui vouloient bien lui épargner les premiers transports de sa Maîtresse. Il m'embrassa à cause de cela plus de vingt fois. J'allai donc chez Madame d'Etailles, & je lui dis cette nouvelle avec tous les adoucissemens nécessaires pour ne pas attirer sur moi le chagrin qu'on a contre ceux qui en portent de mauvaises, & pour laisser à Bélis toute la part qui lui en appartenoit. Comme je fis voir à la Dame la chose sans remède, je la mis dans un état, non pas sans-doute moins cruel, mais peut-être plus tranquille, que si je lui eusse laissé l'espérance de la rompre. Le Marquis vint un moment après moi, ainsi que nous en étions convenus. Il lui parla de son mariage comme d'une affaire de famille, qui n'étoit pas capable d'en faire finir une de cœur. Je le pense aussi-bien que vous, répondit-elle: je suis fâchée seulement que vous ne m'ayez pas cru assez dans vos intérêts, pour m'en demander avis avant qu'elle fût faite; j'aurois été la première à vous y porter: maintenant je l'approuve, & je vous en félicite. Ce discours fut fait avec un air assez tranquille, & vous jugez bien que la conversation après cela devoit prendre un tour doux & languissant. Mais Bélis n'avoit pas compté là-dessus. Il s'étoit figuré que Madame d'Etailles s'emporteroit furieusement contre lui, & il avoit préparé une réponse à l'emportement. La Dame ne s'emporta point, & il ne laissa pas de dire sa réponse. Quoi, c'est ainsi que vous me traitez, Madame, s'écria-t-il? Faut-il m'accabler de reproches? ne suis-je pas assez malheureux? Hé bien, voilà mon épée; tuez-moi, ou je m'en vais me tuer. Qui vous parle de mourir, repartit froide-

ment Madame d'Etailles ? De ma part je consens que vous viviez. Vous remarquerez, s'il vous plaît, Mesdemoiselles, que le pauvre garçon étoit si transporté, que, quoiqu'il eût promis de mourir, jamais il ne songea à tirer son épée hors du fourreau : apparemment il se reposoit sur sa douleur, du soin de le tuer. J'eus peur qu'il n'en étouffât : je le tirai promptement de-là, & le menai au cours, pour laisser évaporer ce qu'il y avoit de plus véhément dans son ame. Peu à peu je le remis dans un état plus modéré. Franchement, si je n'avois pas connu la légéreté du personnage, ce moment de passion m'eût inquiété ; mais j'étois sûr que deux jours de mariage le détacheroint entiérement. En effet, au bout de quatre il se maria : dès le lendemain, le voilà amoureux de sa Femme autant qu'il l'avoit été de Madame d'Etailles, & la pauvre Maîtresse est oubliée. En-vérité, dit d'Ormilly, vous n'avez pas envie qu'on vous croye. Est-il possible que vous ayez pris tant de peines, seulement afin de vous donner une Maîtresse, que vous saviez bien que vous quitteriez bientôt après ? Ah ! vous ne connoissez pas Madame d'Etailles, reprit Pontignan avec une espéce d'enthousiasme qui fit rire toute la compagnie, parce que cela avoit quelque air de tendresse. Si vous l'aviez vue, mon cher d'Ormilly, vous-même vous n'en eussiez pas fait moins que moi. On peut avoir plus de beauté, mais non pas plus d'agrément ; plus d'esprit, & non pas plus engageant ; elle est jeune, gaye, étourdie, aimant les plaisirs, n'exigeant point un respect extraordinaire. Que faut-il davantage ? N'en est-ce pas assez pour devenir fou ?

Madame d'Etailles, poursuivit le Chevalier, étant abandonnée par le Marquis, connut le peu qu'il valoit, & le mépriſa. Sitôt que je m'en apperçus, je lui déclarai que je l'aimois. Qu'on

ne

ne m'aille pas dire, qu'il n'y a guéres de délicateſſe à être Amant après avoir été Confident: je vous aſſure, moi, que ce plaiſir-là n'eſt fait que pour les gens d'un goût rafiné. Rien n'eſt plus joli; l'amour eſt à demi fait, quand on le commence; on ſait que la Belle, à qui l'on s'adreſſe, n'eſt point ſauvage, & de-plus elle ſait bien qu'on le ſait. Que reſte-t-il encore de difficile? Rien du tout: on ſe trouve tout d'un coup bien au-delà de ces dehors de vertu, qu'il faut preſque toujours eſſuyer au commencement d'une paſſion; car quelque peu qu'une Belle ſoit ſévére, elle ne manque jamais de l'être d'abord un peu: mais à un homme qui a été confident, que dire? Il fallut que Madame d'Etailles, qui n'avoit garde de me reprocher que je doutois de ſa vertu, ſe retranchât à vouloir douter de ma tendreſſe.

Mon Dieu, que j'étois alors occupé! J'avois à me conſerver auprès de Madame du Luat, qui ſentoit bien que je lui faiſois quelque infidélité, mais qui n'avoit pas aſſez d'eſprit pour m'en convaincre; Bélis à retenir auprès de ſa Femme; & le cœur de Madame d'Etailles à atrapper. Pour ſurcroît d'embarras, il me ſurvint un Rival: & pour diminuer cet embarras, j'eus quelques jours après une troiſiéme Maîtreſſe. Il faut prendre les choſes par ordre. Commençons par ce Rival, auſſi-bien nous méne-t-il à Madame d'Etailles, & à Madame de Bélême, dont j'ai encore à vous parler. Monſieur de la Lande (c'eſt le nom de ce Rival) étoit une aſſez plaiſante eſpéce d'homme; & je m'aſſure qu'une petite hiſtoire de ſes amours vous divertira autant que l'hiſtoire des miennes: ce ſera une maniére d'Epiſode. Monſieur de la Lande donc ne ſavoit aimer que comme l'on aime dans les Romans: auſſi ſe mêloit-il d'avoir de l'eſprit. Il ne vouloit que de ces unions qui commencent par le cœur, & qui vont enſuite où elles peuvent.

Pour moi, je me ſuis toujours fort bien trouvé de commencer par où je puis ; vienne le cœur après, ſi bon lui ſemble. Que ce pauvre garçon étoit fou ? Il cherchoit dans une Maîtreſſe de la raiſon, de l'eſprit, du goût. Vous nous faites beaucoup d'honneur, dit Mademoiſelle de Turé. Eh, mon Dieu ! Mademoiſelle, repliqua Pontignan, faut-il m'interrompre pour cela ? Ne ſavez-vous pas bien que, quelque mal qu'on diſe du général, les gens, devant qui l'on parle, ſont toujours exceptés. Monſieur de la Lande, pourſuivit-il, avoit auprès de Madame d'Etailles les mêmes circonſpections qu'on auroit auprès d'une perſonne dont le cœur ſeroit tout neuf. Il ne s'apperçut pas même d'abord que j'étois aimé, & je m'en étonne ; car, ayant de l'eſprit, & ayant déjà aimé en plus d'un lieu, il ne devoit pas être tout-à-fait ſi dupe : cependant il le fut aſſez long-tems. Pour moi je crois qu'il aima trop fortement, au-moins voilà le moyen de l'être. Il alla même juſqu'à s'imaginer que Madame d'Etailles commençoit à l'aimer. En effet, elle joua parfaitement bien le perſonnage d'une femme qui ſe rend peu à peu. Je voyois avec plaiſir l'amour de mon Rival augmenter : ſes vers & ſes lettres me l'apprenoient ; & les réponſes que Madame d'Etailles & moi lui faiſions, l'avertiſſoient du ſuccès de ſa paſſion. Que je me ſai bon gré de l'avoir tourné en ridicule ! Ces gens-là s'imaginent qu'avec leur eſprit, comme ſi en amour il ne s'agiſſoit que d'eſprit, ils viendront à bout de tout ; qu'il n'y a point de femmes qui puiſſent leur réſiſter, point de cœur ſi dur qu'ils n'amolliſſent. Le cœur de Madame d'Etailles ne l'étoit pas trop, & cependant il ne l'amollit point. Il ne laiſſa pas, comme je vous l'ai déjà dit, de s'en flatter ; &, dans cette vue, il lui montra je ne ſai combien d'ouvrages galans, qu'il avoit faits pour d'autres Maîtreſſes. Encore paſſe pour les lui montrer ; chacun

cun se pare de ce qu'il a: mais vouloir qu'elle lui en dît son sentiment, il falloit être bien amoureux. Moi, qui assurément avois moins d'esprit que lui, je me fusse bien gardé de faire tant d'honneur à Madame d'Etailles. Peut-être vouloit-il lui donner de la vanité; mais ce n'étoit pas-là le foible de la petite femme: il le connut par la négligence qu'on eut à lire ses galans ouvrages. Il en fut irrité comme Auteur & comme Amant; c'étoit pour être bien en colére. Il les redemanda, & on les lui rendit avec la même tranquillité qu'on les avoit reçus & gardés. Il jugea que, puisqu'on ne les avoit point lus, il falloit que Madame d'Etailles eût en tête quelque affaire plus pressante que la sienne, & il ne jugea pas mal. Il ne trouva que moi qu'il dût craindre. Il s'en plaignit à Madame d'Etailles, qui s'en moqua: il la menaça d'une satire, mais elle ne s'en effraya point. Ces beaux-esprits sont d'ordinaire de si bonnes gens, qu'on ne craint point de les insulter: on est persuadé que leur vengeance ne va jamais loin. Le dépit de Monsieur de la Lande dura pourtant deux jours cette fois-là. Au bout de ce tems il revint se plaindre. Madame d'Etailles, à qui ce retour ne coutoit rien, le laissa parler tant qu'il voulut, & se raccommoda avec lui. Il ne put tenir bien long-tems cachés de certains vers qu'il avoit faits contre elle dans sa colére: il lui en fit confidence dès le lendemain, mais ses injures ne réussirent pas mieux que ses douceurs. Madame d'Etailles n'en fut point émue. Il s'enfuit encore avec ses papiers: un jour après il revint: le lendemain, il se retire tout de nouveau sur je ne sai quel sujet qui se présenta: enfin, il passoit sa vie à se brouiller avec Madame d'Etailles, à se raccommoder avec elle, à lui donner des ouvrages galans, & à les reprendre. Il méritoit bien qu'on le traitât de la sorte: il n'en avoit guéres mieux usé en-

vers une pauvre créature, qui l'avoit aimé d'auſſi bonne-foi qu'il aimoit Madame d'Etailles; & cette perſonne-là, c'étoit Madame de Bélême. En vérité cela faiſoit pitié. Elle étoit aſſez jolie, beaucoup de douceur dans ſes maniéres, le cœur naturellement tendre, & elle eût eu de l'eſprit, ſi elle n'eût pas trop pris de peine pour en avoir. Monſieur de la Lande, ayant eu chez elle quelque habitude, & la voyant avec cet empreſſement d'avoir de l'eſprit, crut que ce ſeroit ſon fait. Il s'attacha à elle: mais ne pouvant faire réuſſir les ſoins qu'elle prenoit, ni l'en défaire, il la quitta bruſquement pour Madame d'Etailles; mais Madame de Bélême ne le quitta pas. Elle le pourſuivit juſques chez ſa nouvelle Maîtreſſe, avec qui elle fit connoiſſance, pour avoir au moins le plaiſir d'importuner Monſieur de la Lande. Encore l'eût-on ſoufferte, s'il n'y eût eu que lui d'importuné; mais Madame d'Etailles & moi l'étions auſſi. Cela nous mit dans la néceſſité de la renvoyer chez elle, à quelque prix que ce fût; & je me chargeai de ce ſoin. Que croyez-vous que je fis? Je l'aimai. En-vericé Madame d'Etailles vous étoit fort obligée de la peine que vous preniez, dit d'Ormilly. Comment obligée, repliqua Pontignan! Vous n'avez que faire de railler: je le prétens bien comme cela. C'étoit aſſurément un peſant fardeau pour nous, qu'une créature triſte, dont les viſites duroient des journées entiéres! & Madame d'Etailles étoit fort heureuſe d'avoir un Amant comme moi, qui, ſans lui faire tort, pouvoit l'en défaire. Sans lui faire tort, reprit Mademoiſelle de Turé? On ne vous entend pas. C'eſt que je n'aimai Madame de Bélême, répondit le Chevalier, qu'afin de pouvoir aimer Madame d'Etailles un peu plus à mon aiſe. La raiſon eſt excellente, continua Mademoiſelle de Turé; &, à ce que je vois, vous êtes un Amant bien plus fidéle

le que vous ne penſez. Ah! Mademoiſelle, dit le Chevalier, que je ſuis fâché de vous voir tant d'ignorance! Quoi, eſt-il poſſible que des gens d'eſprit puiſſent s'imaginer qu'on ne ſauroit aimer pluſieurs perſonnes à la fois, ſans commettre d'infidélité? Je vois bien ce qui vous abuſe. Vous avez remarqué que ceux qui avoient deux Maîtreſſes, avoient les mêmes ſentimens pour toutes deux. Vous avez trouvé que c'étoit être infidéle que cela, & vous avez eu raiſon: mais vous croyez que, dès qu'on aime deux perſonnes, on a les mêmes ſentimens pour l'une & pour l'autre; & vous vous trompez. On peut ſi bien régler ſon cœur, qu'on aimera chacune d'elles d'une maniére particuliére; & alors il n'y aura point d'infidélité. Vous, par exemple, Mademoiſelle, qui voulez que les reſpects d'un Amant aillent juſqu'à l'adoration, hé bien, ſi je vous aimois, je vous adorerois. Si dans le même tems Mademoiſelle de Mirac me permettoit de l'aimer auſſi comme elle voudroit, peut-être qu'on l'aimât un peu moins ſérieuſement, je ſerois plus vif avec elle qu'avec vous; & s'il arrivoit alors que j'en trouvaſſe une troiſiéme, qui voulût être aimée encore plus follement, eſt-ce qu'il me ſeroit défendu de l'aimer? Je ne le crois pas: car vous voyez bien que les ſentimens que j'aurois pour elle, ne ſeroient pas ſemblables à ceux que j'aurois pour vous; & comme elle ne devroit point ſe mettre en peine de ceux que vous m'inſpireriez, auſſi ne devriez-vous pas vous plaindre de ceux que j'aurois pour elle. Vous vous rendez à cela: je le vois bien. Vous avez beau dire & beau vous vanter, reprit Mademoiſelle de Turé, vous ne nous tromperez point: vous n'avez aſſurément qu'une maniére d'aimer. Je vous entens, Mademoiſelle, repartit le Chevalier: vous voulez dire folle; mais je veux bien que vous ſachiez, que la plus folle maniére d'aimer, qui n'eſt pas

néanmoins la seule dont je me serve, n'est pas la plus mauvaise. Je n'ai garde d'en accuser le tempérament des Dames: mais il faut pourtant que j'aye un bonheur bien particulier; car jamais je n'ai été si heureux, ni sitôt heureux, que lorsque j'ai été bien fou. Laissez-moi continuer mon histoire avec Madame de Bélême.

Son foible, comme je vous l'ai déjà dit, étoit de vouloir avoir de l'esprit; & je la pris par ce foible-là. Je me donnois un air fin & malicieux quand je parlois. N'eussai-je dit que des bagatelles, elle me répondoit par un sourire semblable à mon air; & c'étoit m'apprendre sans parler, qu'elle entendoit ce que je lui voulois dire. Souvent elle sourioit à faux; car la plupart du tems il n'y avoit d'autre mistére dans mon air, que l'air mistérieux tout seul. Elle avoit si bien accoutumé à ces prétendus airs de finesse deux ou trois de ses Amis, qu'ils entendoient finesse par-tout: desorte qu'on n'avoit qu'à s'approcher de l'oreille de ces gens-là, qu'à sourire malicieusement, & ouvrir la bouche sans rien dire néanmoins, ils entendoient les plus belles choses du monde: enfin, je contrefis si bien le bel-esprit, qu'on crut que je l'étois en effet. Quelques douceurs persuadérent que j'avois pris de l'amour. Monsieur de la Lande fut oublié, & Madame de Bélême demeura chez elle: c'étoit tout ce que je voulois. Vous voyez, Mesdemoiselles, que je n'ai pas grand' peine à me faire aimer. Quand je n'aurois que ce mérite-là, il me semble qu'il devroit être mis en quelque considération au sujet de la place que je brigue dans l'Académie; mais je fais bien plus, je me divertis en même tems de mes Rivaux. Il faut cependant vous dire tout: ils ont pensé m'atrapper; & vous trouverez sans-doute que je m'en suis assez bien tiré.

Vous saurez donc que le Gouverneur, & la Lande, étoient Amis. Je ne sai comment ils s'ap-

s'apprirent l'un à l'autre leur mauvaise destinée; mais il est certain qu'ils s'en firent confidence. Pour moi, je m'imagine qu'ils se trouvérent quelque jour tous deux fort chagrins; qu'ils s'en demandérent la raison; qu'ils ne se la dirent pas d'abord; mais qu'enfin ils se l'avouérent réciproquement. Je pense qu'ils furent bien étonnés, & un peu joyeux en même tems, de ne se voir que le même Rival; car enfin ce n'étoit qu'un ennemi à combattre. Ils s'attachérent tout-de-bon à me ruiner. Le Gouverneur fut plus assidu chez Madame du Luat, & la Lande chez Madame d'Etailles. Celui-ci même trouva moyen de renouer avec Madame de Bélême, afin de m'importuner davantage. Ils étoient si bien instruits des heures que je prenois pour aller voir ces Dames, que je ne manquois jamais de les y trouver, ou de les y voir venir un peu après moi. Je vous avoue qu'ils m'incommodoient. Si j'eusse cru demeurer encore long-tems à ***, j'eusse pris autant de soin de me défaire d'eux, qu'il en prenoient à se défaire de moi, & je ne sai qui auroit le mieux réussi de nous: mais, comme mes affaires alloient finir, je ne crus pas devoir remuer de grands ressorts pour me délivrer de deux Rivaux à qui j'étois prêt de quitter la place. Ils n'eurent pas tant de patience que moi.

Un jour que Monsieur du Luat étoit à demi-lieue de la Ville où il devoit être encore le lendemain, que j'avois soupé seul avec Madame du Luat, & que j'y étois demeuré après soupé, on vint frapper rudement à la porte. A vous dire vrai, cela nous surprit. Il étoit un peu tard, & nous n'attendions personne. Comme on ne se pressoit pas trop d'ouvrir, les coups redoublérent avec tant de violence, que l'on ne put deviner qui ce pouvoit être; car le Maître de la maison ne devoit pas revenir; &, d'ailleurs, ce n'étoit pas-là sa maniére de frapper. Pendant qu'on alloit

loit s'inſtruire du hardi frappeur, je me jettai dans un grand coffre qui étoit dans la garde-robe de Madame du Luat. J'aimai mieux qu'elle m'y enfermât que dans un cabinet. Dans ces cabinets, un Amant eſt preſque toujours attrappé, ou obligé de ſauter par la fenêtre. Je fus fort étonné, un moment après, d'entendre dans la chambre de Madame du Luat la voix du Gouverneur, & celle de Monſieur de la Lande, ſans pouvoir bien démêler ce qu'ils diſoient. Il me ſembla néanmoins qu'on parloit de chercher mais du lieu où j'étois je pouvois bien l'entendre ſans qu'on le dît. Un peu après, Madame d'Etailles & Madame de Bélême arrivérent. Franchement, je me vis alors dans un état très-embarraſſant, & je ne comprenois pas qu'il pût y avoir rien de bon pour moi dans une aſſemblée de gens ſi bien choiſis; mais ce fut encore pis, quand on vint dans l'endroit où j'avois pris mon aſile. J'entens que l'on cherche dans la chambre; de-là on vient au coffre; le Gouverneur en demande la clef. Madame du Luat répond que ſon Mari y met des papiers, & qu'il l'a emportée. A peine achevoit-elle de parler, que Madame d'Etailles dit hautement qu'elle empêcheroit bien qu'on ne l'ouvrît; qu'elle étoit venue exprès pour cela; & que le Gouverneur avoit mauvaiſe grace de chercher des prétextes pour venir prendre ſes papiers. Madame de Bélême, de ſon côté, diſoit qu'on avoit beau chercher, qu'aſſurément il n'y étoit point. Elle ne nommoit perſonne; & ne ſachant que m'imaginer de tout cela, je fus bien plus effrayé, lorſque Madame d'Etailles dit que ces conteſtations finiroient bientôt, puiſque Monſieur du Luat, qu'elle avoit envoyé quérir, ne pouvoit tarder long-tems. Cette nouvelle cauſa un ſilence merveilleux dans toute la compagnie, & on s'en alla dans la chambre de Madame de Luat,

Luat, qu'on ne quitta point jusqu'à l'arrivée de son Mari. Pendant ce tems-là j'essayai de me sauver, mais ce fut envain, le coffre étoit trop bien fermé. Cependant il m'arriva un bonheur auquel je ne m'attendois pas. Je m'apperçus en me remuant, que le coffre avoit deux fonds. Je quitte le premier, & me fourre dans le second, mais non pas sans laisser dans le premier une partie de mes habits; trop heureux encore de pouvoir me cacher à ce prix. Je remets ensuite fort proprement la planche qui se levoit. Enfin Monsieur du Luat arrive; & dans le même tems le Gouverneur avec le reste de la compagnie revient à mon coffre, en assurant Madame d'Etailles qu'il ne cherche point ses papiers; Madame de Bélême, qu'il ne cherche point son parent; & Monsieur du Luat, qu'il étoit bien fâché d'être obligé de faire dans sa maison une recherche si exacte. A propos, je ne sai pas trop bien comment la clef du coffre pouvoit être venue entre les mains de Monsieur du Luat. Vous vous souvenez, à ce que je crois, Mesdemoiselles, que c'étoit Madame du Luat qui l'avoit fermé. Eût-elle pu se résoudre à s'en dessaisir? D'un autre côté, à quoi bon la refuser? Il falloit que le coffre fût ouvert; & le moins de façon qu'elle pouvoit faire, c'étoit le mieux: mais peut-être aussi que ce coffre avoit deux clefs comme deux fonds, & que Monsieur du Luat en avoit une. Voilà tout ce que je puis m'imaginer de plus vraisemblable; car, sur ce point-là, je n'en sai pas plus que vous; j'étois enfermé dans mon coffre, je n'ai garde de vous dire ce qui se passoit au-dehors. Enfin, de quelle maniére que ce soit, le coffre est ouvert. Qu'ils furent tous étonnés de n'y trouver qu'un chapeau, un justeaucorps, & un baudrier! La pauvre Madame du Luat croyoit que j'y étois; & je pense que dans le moment elle ne songea point

point au second fond. Madame d'Etailles avoit compté d'y voir ses papiers, Madame de Bélême un parent. Pour le bon Monsieur du Luat, il savoit bien qu'il n'y avoit rien mis. Le Gouverneur & la Lande, plus étonnés encore que personne, s'en allérent sur le champ, sans avoir pu, à ce que je crois, deviner comment mes habits pouvoient être-là sans moi. Madame d'Etailles & Madame de Bélême demeurérent; je m'imagine que ce fut pour regarder un peu plus attentivement ce que c'étoit que ces habits. Elles pouvoient faire tout ce que bon leur sembloit, elles qui étoient à leur aise; mais, moi, qui n'y étois pas tout-à-fait tant, rien ne m'obligeoit d'avoir cette patience-là. Je sortis donc de mon coffre, en disant, parbleu! Mesdames, il n'y a pas moyen d'y demeurer plus long-tems; je créve. La surprise qu'elles eurent, leur fit faire un cri. Un moment après, Monsieur du Luat entra: il revenoit de conduire le Gouverneur & la Lande; & il parut justement dans le tems que je mettois la tête hors du coffre. Il demande à sa Femme à qui étoient ces habits qu'on avoit trouvés? Ils sont à moi, lui dis-je, Monsieur; car je crus qu'il m'avoit apperçu: & je suis bien fâché que..... Franchement, je ne pouvois dire de quoi j'étois fâché; mais il me tira lui-même d'embarras. A vous, Monsieur le Chevalier, reprit-il? Comment, c'est vous que l'on cherche? Vraiment je ne m'étonne plus qu'on n'ait pas voulu me dire ce que l'on cherchoit: on sait que je suis votre Ami, & le Gouverneur s'est bien douté que j'aurois voulu me servir d'un peu de crédit que j'ai auprès de lui, pour l'empêcher de chercher si exactement. Mais de quoi vous avisez-vous aussi d'avoir des correspondances avec l'Espagnol, & des desseins sur notre citadelle? Bon, dis-je alors en moi-même: je sai maintenant ce que j'ai fait; &

il

il poursuivit de cette sorte. Vous étiez perdu, si l'on vous eût trouvé. Je sai bon gré à ma Femme de vous avoir caché: c'est une marque qu'elle s'intéresse pour mes Amis: je l'en aime encore davantage. Pour Madame d'Etailles, elle a eu grand tort de s'être donné la peine de venir ici, & de m'avoir donné celle d'y venir. Je suis votre Arbitre, lui dit-il, entre vous & le Gouverneur. Quand des papiers sont une fois entre mes mains, ils y sont en sureté: il vous falloit dormir en repos de ce côté-là; on vous a donné une fausse allarme. Encore je le pardonne à Madame de Bélême. Elle pouvoit croire que son Parent, qui est sorti du Royaume, ou caché depuis l'affaire qui lui est arrivée, étoit céans, & que c'étoit lui que l'on cherchoit; car il est aussi de mes meilleurs Amis. J'excuse son empressement, quoique peut-être il eût été inutile, si son Parent eût été trouvé. Monsieur du Luat ne fit pas ce discours tout d'une haleine, il n'avoit pas les poumons assez forts; mais c'est le sens d'une petite conversation qui se fit pendant que je remettois mon justeaucorps. Je l'interrompois de tems en tems pour l'obliger à s'expliquer encore mieux, afin que je susse parfaitement pourquoi je m'étois caché. Voilà à peu près tout ce qu'il me dit. Il ne me fut pas difficile de deviner d'où me venoient ces intelligences avec les ennemis de l'Etat. Je compris bientôt que c'étoit une invention du Gouverneur & de la Lande; qu'ayant su tous deux que j'étois chez Madame du Luat, ils avoient imaginé cela pour être en pouvoir de m'y chercher: & que, pour y faire venir Madame d'Etailles & Madame de Bélême, ils avoient trouvé moyen de leur faire donner de faux avis; à l'une qu'on vouloit se saisir de ses papiers; à l'autre, arrêter son Parent: & je pense que c'étoit la Lande lui-même qui avoit été leur donner cette

cette allarme, sous prétexte de leur rendre service. Vous concevez bien que le projet étoit admirable, pour me perdre auprès de mes trois Maîtresses; mais apparemment on ne s'étoit pas attendu que Monsieur du Luat viendroit. Il eût fallu avoir plus de méchanceté qu'ils n'en avoient; ou peut-être même qu'on avoit compté, que, quand même il viendroit, il ne verroit rien au-delà de la prétendue conspiration. Voyez cependant comme les choses qu'on appréhende le plus, sont quelquefois celles qui nous servent davantage. La présence de Monsieur du Luat m'avoit fait trembler: vous allez voir de quelle utilité il me fut. Madame de Bélême, & Madame d'Etailles, ne pouvoient me regarder comme un criminel d'État. L'heure où l'on me trouvoit chez Madame du Luat, l'absence de son Mari, l'inquiétude qu'elles lui avoient remarquée pendant qu'on cherchoit, & l'air gai avec lequel j'étois sorti de mon coffre, leur fit penser de tout cela à peu près la même chose qu'à moi. Elles virent bien pourquoi la Lande les avoit fait venir, & ce qui avoit porté le Gouverneur à me jouer ce tour-là. Il ne leur fut pas difficile après cela de s'imaginer qu'il falloit que je fusse aimé de Madame du Luat, & que cet amour m'avoit attiré la jalousie du Gouverneur. Je vous laisse à penser quelle irruption elles eussent fait sur moi, si Monsieur du Luat n'y eût pas été. Sa présence calma tout; les Dames s'en allérent, & il me retint. Il ne voulut jamais souffrir que je m'en allasse; de peur, disoit-il, qu'on ne m'arrêtât en sortant de chez lui. Ma conscience ne me reprochoit rien du côté de l'Espagnol: il n'y avoit que ces Dames qui m'embarrassoient un peu. A tout événement, je fis semblant de croire le péril aussi grand que Monsieur du Luat me le représentoit; & je demeurai chez lui, bien résolu de songer com-

comment je me tirerois d'intrigue. Je penſe que la nuit ſe paſſa bien différemment par tous ceux qui avoient paru ſur la ſcéne. De toute la compagnie le ſeul Monſieur du Luat étoit en état de repoſer tranquillement; la joie qu'il avoit que le Gouverneur ne m'eût point trouvé, devoit le faire dormir vingt-quatre heures de ſuite: cependant le bon-homme m'avoua le lendemain, qu'il n'avoit pu fermer l'œil. Mais devineriez-vous bien pourquoi? Parce qu'il n'avoit fait autre choſe que ſonger comment je pourrois me ſauver, tant il m'aimoit: pour moi, j'eus bientôt pris mon parti. Mes affaires ſe trouvoient alors achevées: rien ne m'arrêtoit. Je pris la réſolution de revenir ici, ſans dire adieu à perſonne qu'à l'aimable Monſieur du Luat. Je crois que ſa Femme ne ſongea qu'au péril qu'elle & moi avions couru, & qu'elle ne s'étoit point du tout apperçue des ſentimens de Madame de Bélême & de Madame d'Etailles. Comme ces deux Dames avoient en quelque façon deviné les ſiens, & qu'elles ſe crurent trahies, elles réſolurent de leur côté de s'en éclaircir entiérement; mais, apparemment, elles demeurérent auparavant d'accord entre elles que je leur en contois à toutes deux. Elles vinrent donc chez Madame du Luat, qui étoit encore au lit. Vous jugez bien qu'il ne leur fut pas difficile de faire tomber la converſation ſur l'avanture de la nuit paſſée. On ſe moqua de mes deſſeins ſur la citadelle, & on travailla à perſuader à Madame du Luat, que c'étoit un tour que le Gouverneur me jouoit. Je crois que la pauvre Dame eut d'abord quelque joie d'apprendre que ma vie n'étoit plus en danger; & je m'imagine en même tems qu'on ne la laiſſa guéres dans un état ſi doux. Après qu'on m'eut bien juſtifié des crimes qui regardoient l'Etat, on me traita un peu moins favorablement ſur le reſte.

Ces

Ces deux Dames n'avoient autre choſe en tête, que de la convaincre de ma fourberie; c'eſt ainſi qu'elles appelloient le ſoin que j'avois eu de leur plaîre à toutes: voyez un peu l'injuſtice qu'on me faiſoit. Mais, dire avec un air chagrin que j'avois des aſſiduïtés pour elles, c'étoit avouer que ces aſſiduïtés ne déplaiſoient pas. Il n'importe: on vouloit ſe venger; l'occaſion étoit belle, & il ne falloit pas la perdre. Madame du Luat n'eut pas beſoin de beaucoup de choſes pour être perſuadée: elle me ſoupçonnoit déjà. Vous me demanderez peut-être qui m'en a tant appris, puiſque je n'y étois pas; & je vous répondrai, que je le devinai par l'accueil que l'on me fit lorſque l'on me vit entrer. Je voulus railler ſur nos avantures de la nuit paſſée. Cela fut fort propre à leur faire croire que mes intelligences avec l'Eſpagnol étoient véritables, & ma raillerie fut admirabiement bien reçue. Il m'eſt impoſſible de vous décrire aſſez vivement la tumultueuſe converſation que je fis naître: elle dura bien une bonne heure, ſans que j'euſſe dit autre choſe que les premiéres paroles qui l'avoient ſi fort échauffée. Enfin, Monſieur du Luat arriva. Le bon homme étoit deſtiné à me tirer de tous dangers. Vous ſouvenez-vous que dans les Amadis, & les autres Romans de cette trempe-là, un Héros a toujours un Magicien à gages qui le délivre des périls où il s'expoſe? Monſieur du Luat étoit mon Magicien: c'étoit par ſon moyen que je mettois mes avantures à fin. Franchement, ſans lui, j'euſſe été fort embarraſſé dans celle-ci; mais ſon air pacifia toutes choſes. Madame d'Etailles & Madame de Bélême, ne pouvant ſe contraindre, s'en allérent. Madame du Luat dit qu'elle vouloit lever, & je pris ce prétexte-là pour me retirer auſſi. Monſieur du Luat vint auſſi-tôt me trouver dans ma chambre, & me dit qu'après avoir bi

bien rêvé aux moyens de me ſauver, il n'en avoit point trouvé d'autre que de feindre qu'il avoit affaire de chevaux de poſte; que je l'accompagnerois en qualité de Valet-de-chambre juſqu'à la premiére poſte; que là nous nous ſéparerions, lui pour aller paſſer quelques jours à ſa Terre, moi pour ſuivre la route d'Eſpagne. Vous voyez que l'expédient eût été merveilleux, ſi l'intelligence avec l'Eſpagnol eût été vraie: le Gouverneur, qui m'avoit cherché chez Monſieur du Luat, n'auroit eu aucun ſoupçon des chevaux de poſte. Comme de mon côté j'étois auſſi dans la penſée de partir, il ne fut pas difficile à Monſieur du Luat de me faire trouver ſon deſſein raiſonnable. Il donna ſur le champ ſes ordres pour les chevaux de poſte, & je ne ſongeai plus qu'à m'en aller. A l'égard de Madame de Bélême & de Madame d'Etailles, je n'avois pas grande envie de prendre congé d'elles. Eſt-ce que j'euſſe été fort ſérieuſement me juſtifier, quand même je l'aurois pu faire? Pour Madame du Luat, elle me faiſoit pitié. Je n'avois pas la force de la quitter ſans lui dire adieu: elle avoit pris tant de peine à me cacher, cela méritoit bien un rémerciment. J'allai donc dans ſa chambre, aſſez embarraſſé néanmoins de ce que je lui dirois; mais, en récompenſe, ayant le Mari à mes côtés, je n'avois garde de marcher ſans lui. Heureuſement la Dame étoit ſortie. Je pris l'occaſion aux cheveux, je preſſai encore davantage Monſieur du Luat de partir. Je lui fis voir combien il ſeroit dangereux de retarder, & lui marquai cependant beaucoup de chagrin d'être obligé de partir ſans voir Madame du Luat: mais je lui dis que je la croyois aſſez dans mes intérêts pour excuſer un empreſſement que je devois à ma ſureté. Je le priai de lui rendre un billet que je lui écrirois là-deſſus; il me le promit; &, pendant que

que je pris une plume & de l'encre, il alla lui-même préparer tout pour notre départ. Je me trouvai alors mille fois plus embarraſſé que je ne l'avois été dans le tems que j'étois allé chercher Madame du Luat dans ſa chambre. Il me ſembla même auſſi que je ne devois pas quitter ſi bruſquement Madame de Bélême & Madame d'Etailles, ſans leur faire quelque honnêteté, & il me vint dans le même moment une fort plaiſante imagination pour ſatisfaire à tout cela. Je me ſouvins d'une certaine lettre que j'avois copiée trois fois, & qui, par cette raiſon-là, me fit perdre trois Maîtreſſes. En effet il y avoit-là quelque petite choſe à dire; mais je crus qu'en me ſervant du même expédient dans cette occaſion, & de la maniére que vous l'allez voir, ce ſeroit un fort bien moyen de me tirer d'affaire, & qui marqueroit de plus beaucoup de bonne-foi. Une ſeule choſe m'inquiéta après que ma lettre fut faite. Je ne voyois pas que je puſſe honnêtement en donner une à Monſieur du Luat pour ſa Femme ſans la lui montrer, & honnêtement auſſi je ne pouvois pas lui montrer celle que j'écrivois; car il pouvoit enfin ouvrir les yeux, qu'il avoit ſi bien tenu fermés juſques-là. Je trouvai un milieu: je fis une autre lettre pour Madame du Luat, pleine de ſérieux remercimens. Je lus celle-là, qui plut fort; &, dans le tems que je les cachetois, j'y ſubſtituai la véritable. Je lui fis comprendre auſſi, que je devois faire des excuſes aux deux autres Dames, de la peur que je leur avois innocemment donnée. Après cela il ſe chargea de mes trois lettrès. Nous montâmes à cheval, & nous nous ſéparâmes à la premiére poſte, avec des témoignages réciproques d'amitié; mais d'une amitié ſi tendre, que vous euſſiez pleuré, ſi vous nous euſſiez vus. Voici ma lettre. A chacune de celles qui s'adreſſoient à ces Dames, il y avoit

avoit un dessus particulier, & le dedans étoit de la sorte.

A

MADAME DU LUAT, MADAME D'ETAILLES, ET MADAME DE BELEME,

Trois Dames que j'aime uniquement.

QU'aucune de vous, Mesdames, ne se réjouisse, ni ne se chagrine du rang que je lui donne au haut de ma lettre. Ce n'est que celui de votre ancienneté dans mon cœur: mon amour vous y fait tenir une place égale. Vous êtes toutes trois fort aimables: je ne connois personne qui le soit plus que vous, & l'une me le paroît autant que l'autre. Que vous êtes heureuses, Mesdames, d'avoir un Amant qui ait le discernement si fin, & le cœur si vaste, qu'il puisse en même tems vous rendre justice à toutes trois. Je vous plaindrois même de ce qu'un bonheur si grand ne vous auroit pas été plutôt connu; mais la mauvaise humeur où je vous vois depuis que vous le savez, m'apprend que vous auriez eu bien de la peine à vous accommoder de moi, si vous en eussiez été plutôt instruites. Je suis au désespoir de vous trouver le goût si mauvais: un défaut comme celui-là est capable de me faire fuir à deux cent lieues. Je prens donc la poste, moins pour les intelligences que j'ai avec les ennemis de l'Etat, qu'à cause de vous, & je m'en retourne à Paris, où il faudra assurément une douzaine de Maîtresses, pour

tenir dans mon cœur la place qui n'y étoit occupée que par vous trois toutes seules.

La lettre est un peu longue, continua le Chevalier; mais, en récompense, elle est bien consolante. Voyez-vous, Mesdémoiselles, c'est ainsi qu'une intrigue doit finir. Il faut quitter une Maîtresse de-même qu'on la prend, avec joie. Chacun devoit en être persuadé comme je le suis: ce seroit la chose du monde la plus plaisante: deux Amans se quitteroient; & on les verroit aller chacun de leur côté, riant de leurs avantures.

Je ne doute pas que votre lettre n'ait eu tout le succès que vous en attendiez, dit Mademoiselle de Mirac. Et moi, Mademoiselle, reprit Pontignan, je ne voudrois pas le jurer, tout le monde n'est pas si raisonnable que vous & moi. Je leur demanderois seulement en grace qu'elles eussent trouvé le ridicule du personnage qu'a fait Monsieur du Luat, & sur-tout, à mon départ, chargé de mes dépêches; car y a-t-il rien de si réjouissant que ce bon-homme, qui s'imagine que je m'en vais lui montrer une lettre que j'écris à sa Femme. Je vois d'ici l'empressement avec lequel il la rend, le soin qu'il a de dire qu'il l'a lue, l'assurance qu'il donne qu'elle est très-jolie, & le petit air fier qu'il prend pour faire entendre qu'il s'y connoît. Oui, je le jure, si je savois qu'elles eussent pris cela comme il faut, je ferois plus de quatre jours sans aimer personne. J'ai dit: A propos, Mesdemoiselles, vous vous souviendrez, s'il vous plaît, que je vous ai promis vingt avantures; en voilà trois d'achevées. Si l'on me conteste une place dans l'Académie, qu'on n'oublie pas que j'en ai encore dix-sept,

Quoi, dit aussi-tôt Mademoiselle de Mira, vous pouvez douter qu'on vous la conteste? Et dites-nous un peu, je vous prie, sur quoi fondez-vous

vos

vos espérances ? On doit exclure de l'Académie celui des quatre hommes qu'on reconnoîtra le moins galant. Toutes vos démarches amoureuses sont aussi folles que brusques. Il y a du feu, mais on n'y voit point de galanterie ; &, si vous pouviez vous résoudre à être sage une fois, vous renonceriez de vous-même à une place qu'il vous est impossible d'obtenir. J'y renoncerois, lui répondit Pontignan ? Il faudroit donc que je fusse fou. La qualité la plus nécessaire à ceux qui veulent être d'une Académie, c'est assurément l'esprit : & je soûtiens qu'il y en a plus dans mes maniéres d'aimer, toutes brusques & folles qu'elles vous paroissent, que dans les longs procédés de ces fades Soupirans, qui, pour aimer galamment, aiment dans les formes. D'accord, repliqua Mademoiselle de Turé, vos faits amoureux sont pleins d'esprit ; mais que ce soit de l'esprit dont on pût s'accommoder en fait d'unions galantes, c'est de quoi je ne crois pas que l'on convienne avec vous. Laissons-le dire, & prenons les voix, ajoûta l'enjouée Gasconne : son exclusion lui fera voir le cas que l'on fait du genre d'esprit dont il prétend tirer avantage. N'allons pas si vîte, s'il vous plaît, interrompit Pontignan : avant qu'on prenne les voix touchant cette exclusion, il faut savoir si vous autres Demoiselles, vous avez aimé assez galamment, pour avoir droit de suffrage. Sur-tout je me défie fort de Mademoiselle de Mirac. Elle est à Paris avec une Tante, qu'on dit qui tâche de la bien remettre avec une Mére qui se plaint. Cela sent son avanture. Si c'est quelque chose de galant, nous lui passerons sa voix, & viendrons ensuite à Mademoiselle de Turé, & à Mademoiselle l'Ormilly, qui nous apprendront ce qui leur est arrivé. Que je vous plains, mon cher Chevalier, reprit Mademoiselle de Mirac, si vous n'avez que ce seul moyen de vous garantir de l'ex-

cluſion! Chacune de nous a ſon mérite; & ſi nous avons fait des Adorateurs, nos avantures ſont ſans-doute aſſez galantes pour nous donner plein droit d'opiner. Ainſi, pour avoir eu le plaiſir d'entendre le récit de nos conquêtes, vous n'en ferez pas plus de l'Académie. Mademoiſelle d'Ormilly, & Mademoiſelle de Turé, ſe regardent, comme ſi elles craignoient de parler de leurs Amans. Pour les enhardir, je vais leur donner l'exemple; auſſi-bien Pontignan a-t-il marqué que c'eſt à moi ſur-tout qu'il en veut.

Mademoiſelle de Mirac s'étant tue, chacun témoigna par ſon ſilence, qu'il ſe préparoit à l'écouter; & elle reprit ainſi la parole.

HISTOIRE
DE MADEMOISELLE
DE MIRAC.

J'Etois une jeune perſonne, qui n'avoit encore preſque rien vu, toujours à la ſuite d'une Mére attachée à m'obſerver, & me perdant rarement de vue. Elle étoit dans la premiére année de ſon veuvage: &, ſoit qu'elle fût naturellement de mauvaiſe humeur, comme le ſont la plupart des Méres, ſoit que pour faire plus d'honneur au bandeau qu'elle portoit, elle ſe crut obligée à prendre de grands dehors de ſageſſe. Depuis ce tems-là elle me faiſoit à tous momens force leçons d'une ſcrupuleuſe Morale. Cela pouvoit être bon; mais elle avoit beau me les étaler, la demangeaiſon de voir le monde m'en ôtoit le goût, & ainſi ne me paroiſſoit plus ſec. Je commençois à me connnoître. Un miroir de poche, que je conſultois aſſez ſou-

souvent à la dérobée, m'apprenoit de jour en jour que j'étois jolie. J'avois du penchant à me le persuader ; &, au défaut des douceurs que j'aurois volontiers écoutées, si quelqu'un m'en eût conté, je m'en disois quelquefois à moi-même en me regardant. Mais ma Mére, qui auroit merveilleusement réussi à faire une bête de toute ma petite personne, si mon humeur toujours brillante & enjouée, pour ne pas dire un peu folle, n'y eût mis bon ordre, prenoit grand soin d'écarter tous ceux qu'un mérite naissant, comme le mien, auroit pu attacher auprès de moi. Ainsi j'avois déjà passé quatorze ans, & je me voyois sans Adorateurs ; c'étoit un grand sujet de chagrin pour une fille qui ne manquoit pas de bonne opinion d'elle-même, & qui ne demandoit qu'à écouter. On avoit beau me dire, défiez-vous des hommes : je n'y trouvois rien de dangereux, & il me sembloit que leur sexe valoit son prix ainsi que le nôtre. N'allez pas, vous autres hommes qui m'écoutez, prendre trop de vanité du témoignage secret que je vous rendois. Il ne faut pas que vous vous y trompiez : je sai vous faire justice de plus d'une sorte, & l'expérience m'a appris ce que vous valez pour la plupart. Enfin donc, j'avois les plus belles dispositions du monde à être coquette. Je me sentois pour cela un talent particulier, & il n'étoit question que de trouver les moyens de le bien mettre en pratique. C'étoit-là mon embarras : mais de quoi une fille, quand elle le veut, ne vient-elle pas à bout ? Je connoissois l'esprit de ma Mére, par quelque étude que j'en avois faite. Elle étoit, suivant l'ordinaire des femmes, un peu moins prude dans l'ame, qu'elle ne le paroissoit au dehors ; & je n'étois point la dupe de son extérieur. Etant du caractére dont je la dépeins, &, ce qu'il est bon de vous faire remarquer, n'avouant guéres plus de trente années, quoiqu'elle appro-

chât de cinquante, elle me donnoit assez beau jeu pour réussir dans mon entreprise. Après les six premiers mois de deuil, (il faut que je vous dise en passant, que sous ce deuil j'avois un certain brillant, que l'on avoit peine à soutenir, & dont quelquefois j'étois moi-même éblouie,) je me mets en tête de lui persuader qu'il étoit tems qu'elle fît tréve aux soupirs; qu'elle avoit plus que de raison satisfait au devoir de la bienséance; & qu'enfin elle étoit en droit, sans qu'on lui pût rien reprocher, de reprendre le commerce du monde, tandis que j'irois volontiers m'enfermer dans un Couvent, pour m'y fortifier de plus en plus dans les sentimens de vocation qui m'étoient restés depuis ma plus tendre enfance. Je faisois la bonne ame, comme vous voyez; car Dieu sait combien je me serois trouvé atrappée, si ma Mére eût voulu me prendre au mot. A l'article près du Couvent, elle ne trouva point mes raisons mauvaises. Non, ma Fille, dit-elle en m'embrassant, ce qu'elle faisoit assez rarement, je ne veux point que vous me quittiez à-la-vérité; j'avois fait bon vœu de fuir le monde; il ne m'a jamais trop plû, on n'y trouve que des amertumes: mais vous êtes une jeune personne, qui y devez faire votre entrée; & pour l'amour de vous, allez, me voilà prête.... Ah! ma Mére, l'interrompois-je avec un certain air de pudeur que j'affectois parfaitement bien, ne vous contraignez point pour moi, je me passerai fort bien de voir les hommes: aussi-bien vous ai-je ouï dire plusieurs fois, qu'il ne faut pas s'y fier; un Couvent m'accommodera bien mieux. C'étoit, à dire le vrai, un assez plaisant combat, que celui dont je vous parle. Nous étions bien-aises l'une & l'autre d'être pressées. Hypocrisie toute pure dans notre fait! La Mére & la Fille vouloient se tromper. Mais nous n'étions pas les premiéres: on ne voit autre chose à l'heure qu'il

qu'il eſt. Après ces légéres cérémonies de part & d'autre, l'entrée de notre maiſon ne fut plus défendue à perſonne. Nous viſitions, on nous viſitoit; & ma Mére, qui commençoit à reprendre goût à la ſociété humaine, n'étoit pas trop fâchée que je ſerviſſe d'excuſe & de prétexte à ce nouveau genre de vie. Ce n'eſt pas que ſon crépe ne la fît ſouvenir de tems en tems de ſoupirer ſur la perte qu'elle avoit faite, & quelquefois même j'ai vu qu'il lui inſpiroit le don des larmes. Quant à moi, ſoit que le tems eût diſſipé une partie de ma douleur, ſoit qu'un air ſombre & chagrin me parût mal propre au deſſein de plaître, rarement (& je le dis à ma honte) me ſentois-je avoir les yeux humides. Ils étoient même un peu trop gais; mais que voulez vous? Je voulois qu'ils fiſſent promptement quelque conquête: je ne les avois point encore eſſayés, & je mourois d'envie de connoître ce qu'ils ſavoient faire. Enfin, pour leur coup d'eſſai, devinez quelle eſpéce de Galand ils me donnérent? Un bon-homme, âgé ſeulement de ſoixante ans. Que j'en ai de joie! dit en riant Mademoiſelle d'Ormilly: je vous ſouhaitois juſtement un pareil Amant, pour vous punir de votre coquetterie trop précipitée. Bon! Je me prépare à voir entre vous deux la plus réjouiſſante intrigue du monde. Or ſus, écoutez donc, reprit Mademoiſelle de Mirac. Mon Galand, (vous en croirez ce qu'il vous plaîra, mais il lui faut faire un peu d'honneur auſſi-bien qu'à moi,) étoit encore un aſſez joli Vieillard. Dès qu'il ſe mit en tête de devenir amoureux, il n'épargna rien pour ſe rendre jeune; grandes perruques blondes, habits & garnitures magnifiques: vous l'auriez pris pour un Adonis. Il eſt vrai qu'il avoit une petite toux séche, qui l'incommodoit quelquefois; mais à cela près, & quelque légére atteinte de goutte, qui n'étoit qu'une bagatelle, il n'étoit point trop dé-

goûtant. De plus, il ne venoit jamais chez nous, qu'accompagné d'un certain grand Neveu de dix-ſept à dix-huit ans, à qui, diſoit-il, il croyoit devoir faire voir le monde. Il le recommandoit ſouvent à ma Mére, & nous prioit toutes deux de vouloir par pitié lui apprendre à vivre. Oh! ma foi, dit Tréval en s'adreſſant à Mademoiſelle d'Ormilly, vous ne jouïrez plus guéres long-tems du plaiſir de ne voir qu'un Goutteux pour tout Soupirant aux pieds de Mademoiſelle de Mirac. Je devine ce qui va arriver: le Neveu la vengera bien-tôt des vœux que vous avez fait contre elle, & des ſoupirs importuns de l'Oncle. Vous voulez pénétrer trop avant, reprit la belle Gaſconne; mais laiſſez-moi, s'il vous plaît, achever le portrait de mon ſuranné Adorateur. Il étoit fort entêté de tous les Romans qu'il avoit lus, & ſurtout des Amadis & de l'Aſtrée, qui étoient beaucoup plus de ſon goût que les autres. Il avoit appris merveilleuſement bien à faire l'amour à l'antique; ſur-tout il vouloit que l'on obſervât très-rigidement juſqu'aux moindres formes d'une procédure amoureuſe. Cela vous fait rire, Chevalier, continua-t-elle en regardant Pontignan; mais il ne vous auroit point fait de quartier ſur vos paſſions, éteintes preſque auſſi-tôt qu'allumées; & Dieu ſait comme il vous eût accommodé, avec cette aiſance que vous vous donnez dans la naiſſance, le progrès, & la fin de vos amours. Vous inſultez à ma diſgrace, lui répondit le Chevalier avec un air moins enjoué qu'à l'ordinaire, & qui pourtant n'étoit pas entiérement abattu; mais, malgré la médiſance que vous faites de ma maniére d'aimer, l'Académie, ajoûta-t-il d'un ton fort ſérieux, va devenir une pitoyable école de Galanterie, ſi je cherche à m'en venger, en lui refuſant mes préceptes. Mais laiſſons cela, & revenons à votre Hiſtoire. Il faut voir comment votre bonhom-

homme vous instruisoit en Morale galante: jeune & souple comme vous étiez, avec son expérience sexagénaire, il en devoit savoir assez pour vous faire faire votre noviciat dans toutes les régles. Mon vieil Amant, reprit l'aimable Gasconne, en savoit plus que je n'en voulois apprendre de lui. Comme le désir de me plaire l'avoit rendu de moitié plus jeune, il vouloit d'abord me faire comprendre qu'il étoit fort passionné, & n'oublia rien de toutes les cérémonies qu'on peut employer pour le prélude d'une déclaration. De longs soupirs qu'il poussoit, & qui à son âge lui faisoient presque toujours perdre haleine; une mourante & tendre langueur, qui paroissoit dans ses yeux, déjà trop éteints d'eux-mêmes; enfin, jusqu'à sa toux, (car il toussoit devant moi le plus gracieusement du monde,) tout lui servoit de truchement amoureux. Comme j'avois la malice de ne pas faire semblant que je l'entendois, un jour qu'il me trouva seule, (& vous vous imaginez bien que je n'avois pu l'éviter,) il enfile une tendre harangue, entre-coupée par cadence de fréquens *Hélas*, dont j'avois bien de la peine à m'empêcher de rire. Il fut même assez fou pour se jetter à mes pieds, en m'appellant son Soleil, pour m'y rendre, disoit-il, des adorations & des hommages, que jamais personne n'avoit mérités si bien que moi. Que faites-vous, lui disois-je en lui tendant les deux mains pour lui aider à se relever? Si ma Mére vous surprenoit dans cette posture, que penseroit-elle de l'un & de l'autre? Ce n'est pas le tout que de m'aimer, il faut prendre d'autres mesures, afin qu'elle ne soupçonne rien de votre passion, qui ne doit être connue que de vous & de moi, autrement vous me feriez de belles affaires. Oui, vous avez raison, mon bel Ange, répondoit-il d'un ton langoureux: il faut qu'il n'y ait que vous qui pénétriez au fond de mon cœur:

auſſi-bien adieu tout l'agrément de notre commerce, s'il devient public; point de plaiſir pour nous, ma belle Enfant, s'il n'eſt aſſaiſonné du miſtére. Mais comment ferons-nous, s'il vous plaît, pour empêcher que votre Mére ne s'apperçoive de rien? C'eſt une choſe qui me paroît aſſez difficile. Au diable ſoient les Vieilles, ajoûta-t il, en ſe mordant les lévres, & frappant des pieds: elles ſont toujours des trouble-fêtes, & le Ciel devroit bien en délivrer des gens comme nous. Vous voilà bien embaraſſé, lui repliquai-je avec une préſence d'eſprit dont je me voulois du bien à moi-même: ma Mére ne hait pas les douceurs, diſpoſez-vous à lui en conter: croyez-moi, ce ſera un moyen infaillible de l'éblouir. S'il vous ſemble ſûr, répondoit-il en ſoûpirant, ſongez vous bien auſſi d'un autre côté, combien j'aurai à ſouffrir par cette contrainte? Hélas! à quelle rude épreuve me mettez-vous, & comment aurai-je la force de dire à une perſonne ſi ſurannée, que je meurs d'amour pour elle? Vos yeux me marquent que vous le voulez abſolument. Hé bien, j'obéirai; mais mon cœur dès à préſent deſavoue ma bouche de tous les menſonges que vous m'ordonnez. Il faut que je trouve encore un reméde à tout cela (lui répondis-je, voyant que le bon homme, dont cependant je ne pouvois trop admirer la délicateſſe, donnoit dans le panneau, & que c'étoit une voie de m'en défaire ſans le déſeſpérer). Vous ſavez que je ne quitte preſque point ma Mére: vous ne lui parlerez qu'en ma préſence. Il s'agit ſeulement de diriger notre intention à communs fraix: je prendrai pour moi tout ce que vous lui direz de tendre & d'obligeant; & je vous tiendrai bien plus de compte de ces douceurs, que vous ne m'adreſſerez qu'indirectement, que ſi vous aviez la liberté de me les adreſſer à moi-même. D'ailleurs, il faut que vous en conveniez,

cela

cela sentira bien mieux son avanture; & votre passion aura l'air moins simple & moins unie, qu'elle n'auroit sans l'invention que je vous propose. Il n'y a qu'une petite difficulté qui m'arrête. Vous avez un sot de Neveu, que je regarde comme un obstacle à ce tendre stratagême. Vous l'avez si bien accoutumé à venir ici, & sur-tout à se rendre assidu auprès de ma Mére, qui prend soin de le former, que c'est hazard s'il ne nous trouble dans notre projet. Il ne me paroît pas à propos qu'il soit témoin de tous les tendres entretiens que vous aurez avec ma Mére, & dont je me charge de vous tenir compte. Un tiers comme lui ne seroit propre qu'à gâter tout, & ne serviroit qu'à vous gêner. Attendez, reprit le Vieillard, il me vient une pensée, que peut-être vous ne desapprouverez pas. Je pourrois bien d'autorité absolue bannir mon Neveu d'ici; il doit se soumettre à mes volontés, puisque sa fortune n'est principalement fondée que sur le bien que je lui puis faire: mais que diroit votre Mére, & que penseroit mon Neveu même, si tout d'un coup je lui interdisois votre maison? Il vaut mieux, si vous êtes assez charitable pour cela, que vous le souffriez auprès de vous, tandis que je serai occupé ailleurs. Il est si jeune encore, qu'il ne prendra pas garde aux œillades que je vous jetterai de tems en tems, pour vous avertir par ce signal, qu'en me radouciſſant auprès de la Mére, je ne prétens parler qu'à la Fille. Promettez-moi seulement quelque petit coup d'œil favorable par-ci par-là, qui m'assure que vous m'entendez. Après avoir fait assez la difficile sur l'article du Neveu, je promis au Comte (car j'avois oublié de vous dire qu'il prenoit cette qualité) une partie de ce qu'il voulut. Voilà dans quels termes nous en demeurâmes. Jamais plan de tendresse ne fut mieux dressé, interrompit Mademoiselle d'Ormilly; mais

je ne ſai, je commence, auſſi bien que Mr. de Tréval, à me défier du Neveu, dont Mademoiſelle de Mirac ne nous a encore preſque rien dit. Ils ont bien la mine l'un & l'autre, ſi je ne me trompe, d'avoir déjà entre eux quelque ſecrette intelligence, dont la Mére & l'Oncle ſeront les dupes. Faites-nous un peu le portrait de ce jeune Adoleſcent, ajoûta Albagna au nom de toute la Compagnie: il eſt bon de voir ce qu'il ſera capable de faire. Très-volontiers, reprit Mademoiſelle de Mirac: je vais vous dire à peu près ce que c'étoit que le Neveu. Je commence par ſa perſonne. Il avoit une taille fine & fort dégagée; l'œil aſſez doux, quoiqu'un peu niais; les dents belles, & quantité de cheveux friſés par boucles, d'un blond le plus beau du monde? Enfin, il ne pouvoit pas trop ſe plaindre de la Nature. Pour ſon eſprit, vous l'allez connoître par cet échantillon. Depuis que le Comte l'avoit introduit chez nous, il s'étoit toujours fort attaché auprès de ma Mére. Sa complaiſance pour elle étoit à l'épreuve. Soit pour lui faire encore mieux ſa cour, ſoit par reconnoiſſance des leçons qu'elle lui donnoit pour le façonner dans les airs du monde, il ne voyoit perſonne où elle étoit: à peine d'abord me regardoit-il moi-même. Ce mépris, auquel à-la-vérité je ne m'étois pas attendue, me faiſoit dépit dans le fond de l'ame; &, pour m'en venger, lorſque mon miroir m'avoit aſſuré de mon fait, j'allois me montrer à lui avec un certain éclat de beauté, qui devoit le faire repentir du tems qu'il perdoit à être aſſidu auprès de ma Mére. Je faiſois agir tout le brillant de mes yeux; &, quand j'avois remarqué qu'ils avoient fait leur effet ſur lui, Dieu ſait avec combien de fierté je lui diſois qu'il ſe méprenoit, s'il lui échappoit quelque douceur. Ce genre de peine, qui le rendoit ſouvent interdit, étoit fort ſatisfaiſant pour

ma

ma vanité. Vous me reprochez votre Mére, me dit-il un jour qu'il vint contre ſa coutume ſe placer auprès de moi, & vous m'y renvoyez par malice; mais ne puis-je pas à plus juſte titre vous faire le même reproche, à vous qui ne penſez qu'à mon Oncle, & qui en paroiſſez ſi fort entêtée? Prenez garde à vous, lui répondis-je avec un peu de dédain, voici ma Mére: vous êtes perdu, ſi elle vous a obſervé en entrant. Vîte, allez-vous planter auprès d'elle pour le reſte de ce jour, & déployez bien toute la tendreſſe qu'elle vous inſpire. Vous voudriez bien, reprit-il, que j'allaſſe dégager le Comte, que je vois entrer avec elle. Vous mourez d'envie de l'entretenir, mais je vous en empêcherai bien: d'aujourd hui je ne vous quitte. Alors il reprend ſon même ſiége à côté de moi, tandis que ſon Oncle & ma Mére étoient aſſis l'un auprès de l'autre à un autre coin de la chambre. Je ne ſavois que m'imaginer de ce qu'en préſence de ma Mére le jeune Marquis prenoit une liberté qu'il n'avoit point encore priſe: jamais il ne me diſoit qu'un mot en paſſant, je le voyois ſe mettre en état d'avoir avec moi une converſation. Il me regardoit même d'une certaine maniére languiſſante, qui par avance ſembloit me faire réparation du peu de ſoins qu'il m'avoit rendus; mais je fus bien plus étonnée, quand, après lui avoir demandé la cauſe d'une nouveauté ſi ſurprenante, il m'avoua que s'il avoit le plaiſir de ſatisfaire par-là les mouvemens de ſon cœur, il obéiſſoit en même tems à l'ordre exprès de ma Mére. Quoi donc! lui dis-je, c'eſt donc à elle à qui je ſuis obligée de l'empreſſement avec lequel vous m'êtes venu chercher? Vraiment, je ne m'en ſerois point du tout défiée. Expliquez-moi un peu, je vous prie, comment cela peut être? Votre Mére, répondit le Marquis, ſe défie de vous. Vous avez des yeux qu'elle croit trop pénétrans, &

dont elle trouveroit fort bon d'être un peu moins éclairée, quand je suis forcé de l'entretenir. Ils savent trop lire dans ce que l'on fait; &, pour les éblouir un peu, on m'ordonne de vous parler quelquefois aussi bien qu'à elle, & de..... Mais que veut dire, s'il vous plaît, mon Oncle avec ces tendres œuillades qu'il jette sur vous? Vous lui répondez, je crois, dans la même langue. Pour le coup, Mesdemoiselles, il s'en falut peu que je n'éclataſſe de rire, tant je trouvois plaisant ce que je voyois & entendois. Imaginez-vous l'Oncle entre les mains de ma Mére, fort embaraſſé de sa contenance, me regardant à chaque moment, pour me faire entendre que tout ce qu'il lui disoit, étoit pour mon compte. D'un autre côté, figurez-vous le Néveu, qui ne savoit ce que vouloient dire les regards de l'Oncle; & enfin représentez-vous, si vous le pouvez, la plaisante situation d'esprit où je devoit être, en apprenant dans le même tems, que pour me tromper, ma Mére avoit à peu près donné au jeune Marquis ces mêmes instructions, que j'avois données au vieux Comte, pour l'éblouir elle-même. Il y avoit pourtant cette différence entre elle & moi, que par cet expédient elle n'avoit aucune envie de se débaraſſer du Neveu, & que j'avois par-là bonne intention de me défaire de l'Oncle. C'étoit encore une queſtion à décider, si l'un l'incommodoit autant que j'étois fatiguée de l'autre. C'eſt donc moi qui trouble votre bonne fortune, repartis-je malicieusement au Neveu? Allez, jouissez-en à votre aise. Aimez ma Mére tant qu'il vous plaira, je vous promets de fermer les yeux: & comme c'eſt vous faire plaisir, je vous verrai tous les jours ensemble sans m'appercevoir de rien. Cette raillerie déconcerta le Marquis, Je lui reprochois d'aimer ma Mére, & je lui en donnois pour preuve l'assiduïté & la complaisance qu'il avoit

avoit pour elle. Vous vous plaîſez à me tourmenter, repliquoit-il preſque en colére: le tems me juſtifiera; & quand vous m'aurez connu, je ſuis aſſuré que vous me rendrez juſtice. On ne m'éblouit pas ainſi, répondois-je; je me fie à ce que je vois. Vous êtes cent fois encore plus amoureux, que vous ne penſez. En voici la derniére conviction, ſur laquelle je vous défie de répondre. Vous m'avez mépriſée, mais je vous le pardonne: vous avez fort bien fait de ne me pas regarder. Une auſſi jeune perſonne que moi ne mérite pas d'amuſer les gens; & ma Mére, qui a eu le tems d'amaſſer des charmes, vaut bien de plus grands & de plus tendres ſacrifices que celui-là. Ce dernier coup étourdit ſi bien le pauvre Neveu, qu'il en perdit la parole. Je m'applaudiſſois de l'avoir rendu ainſi muët & me préparois à jouir de ſon deſordre, quand le Comte, apparemment laſſé de ne dire que des douceurs de réflexion, quitta ma Mére ſur quelque prétexte. Elle fit auſſi-tôt ſigne au Marquis de s'approcher d'elle; & l'Oncle s'étant avancé vers moi, laiſſez-nous, dis-je tout haut au Neveu; nous n'avons plus affaire de vous. On vous appelle, ajoutai-je plus bas; allez rendre compte des momens fâcheux que vous avez paſſés avec moi. Franchement, interrompit le Marquis d'Ormilly, il n'appartient qu'à Mademoiſelle de Mirac d'ajuſter les gens: elle ſe connoît admirablement à renverſer les cervelles: & le Neveu, auſſi bien que l'Oncle, eſt en aſſez bonne main. Laiſſez-moi vous parler de ce dernier, reprit l'aimable Gaſconne, & ne faites point ici de médiſances. Le bon-homme, ſi-tôt que nous fûmes ſeuls, commença à me faire valoir la converſation qu'il avoit eue avec ma Mére. Si vous ſaviez, me dit-il en me ſerrant la main le plus chaudement qu'il pût, comme tout ce que je lui ai dit pour vous, étoit galant, oh! je ſuis ſûr

que

que vous m'en aimeriez vingt fois davantage. Mais, à propos, vous avez été bien chiche d'œillades; à peine en pouvois-je atrapper la moindre. Avez-vous bien pris garde comme celles que je vous jettois, étoient tout de feu? Je prenois si bien mon tems, que notre Vieille ne s'en est point apperçue. Tout franc, j'enrageois de vous y voir répondre si mal, & j'en ai plutôt quitté la partie, pour vous en venir faire un tendre reproche. Que les choses, ma belle Enfant, aillent mieux une autre fois, ou je renonce à continuer le personnage que vous voulez que je joue. La menace me fit peur; &, pour empêcher qu'elle n'eût son effet, je fis mes excuses au bon-homme, tant sur mon peu d'expérience en matéres amoureux, que sur la crainte d'être observée de ma Mére, si les coups d'œil eussent été aussi fréquens de ma part que de la sienne. Mais ne vous plaignez de rien, lui disois-je avec un air d'innocence, dont il paroissoit charmé: les choses d'ailleurs sont bien compensées. Ne m'a-t-il pas falu essuyer la conversation languissante de votre rêveur de Neveu? Il n'a pas eu la force de me dire deux mots, tant qu'il vous a vu auprès de ma Mére. Vous l'avez rendu jaloux d'importance; & j'entrevois déjà une foule de chiméres délicates, qui lui vont passer par la tête. Je gagerois même qu'il est à-présent sur les éclaircissemens, & qu'il se dédommage du chagrin que la contrainte d'être quelque tems auprès de moi a pu lui causer. Le tendre Vieillard, à qui pour le besoin à venir je jugeois à propos de persuader d'avance que son Neveu étoit effectivement amoureux de ma Mére, me demanda mille fois pardon pour lui, & me jura pour le moins autant, qu'il me tiendroit compte de la violence que je me ferois en souffrant son entretien. A la fin il me quitta, & me donna le loisir de faire un peu de revue sur les avantures de cette journée.

Les

Les choſes me paroiſſoient n'aller pas trop mal. Il ne s'en faloit preſque rien, que je ne comptaſſe déjà l'Oncle & le Neveu pour mes Amans. Leur future rivalité me charmoit, & je n'en pouvois attendre que quelque plaiſante iſſue. Si je les tiens une fois tous deux, diſois-je en moi-même, je leur ferai voir plus de pays qu'ils ne penſent, & je rirai tout à mon aiſe des amoureuſes ſottiſes que leur paſſion leur fera faire. Je me ſouhaitois des Galans, en voici deux d'arrêtés. C'eſt toujours un commencement de récolte, qui me promet dans la ſuite une aſſez ample moiſſon. Il faut prendre d'abord ce que l'on trouve; la grande jeuneſſe de l'un récompenſe l'âge trop avancé de l'autre. Cette inégalité même a quelque choſe de réjouiſſant. Si celui-ci m'offre ſes derniers ſoupirs, celui-là m'offrira ſans-doute les premiers, & des deux côtes j'aurai lieu d'être contente. J'aurai d'ailleurs le plaiſir de pouvoir faire la différence de la maniére dont on aime à dix-huit & à ſoixante ans. Après ces jolies réflexions, j'en faiſois une autre, qui ne portoit pas avec elle le même agrément. J'enviſageois ma Mére comme un obſtacle aux douces idées dont je me flattois. La précaution qu'elle avoit priſe d'ordonner au jeune Marquis de m'entretenir quelquefois, me paroiſſoit de mauvais augure; cela ſentoit furieuſement l'amour. Ce n'eſt pas pour rien, diſois-je, qu'elle veut qu'il m'éblouiſſe: elle a tout l'air, en lui apprenant la ſcience du monde, de ne vouloir le former que pour elle-même: elle a cherché d'abord à ſe rendre maîtreſſe de ſon eſprit, afin qu'elle eût moins de peine à s'emparer de ſon cœur. Je raiſonne juſte; voilà pour le moins où cela va. Ainſi ne comptons plus que ſur le bonhomme. Mais ne ſuis-je pas folle de me donner un Amant de moins? Mes yeux me raſſurent. Le Marquis m'a vue. Que ma Mére tâche tant qu'il

qu'il lui plaira de s'en saisir, ce sera du tems perdu pour elle : il n'est pas d'assez mauvais goût, pour balancer sur le choix. Je m'arrêtai à cette derniére pensée, qui me flattoit assez agréablement. Le lendemain j'eus le plaisir de savoir que je ne m'étois pas tout-à-fait trompée. Le jeune Marquis me parla en termes si passionnés, que je connus bien qu'il faisoit plus que ma Mére ne lui avoit dit. Comme il voulut se justifier du prétendu mépris dont je l'avois accusé, il me fit entendre en peu de mots, que le respect qu'il avoit eu pour le Comte, l'avoit toujours empêché de venir troubler nos entretiens. Il ajoûta une autre raison, qui me parut plus forte que la premiére. Ma Mére le tenoit comme captif: &, pour se tirer d'affaire, il avoit besoin que le vieux Comte le dégageât quelquefois, en s'atachant auprès d'elle. Si vous voulez que je respire, disoit-il, donnez-le pour Amant à votre Mére; & souffrez que je rempliſſe sa place auprès de vous. N'allons pas si vîte, répondis-je au jeune Marquis : nous perdrions trop vous & moi à cet échange. Tenous-nous tous deux comme nous sommes. Gardez votre premiére Maîtresse, & je garderai mon premier Amant. Vous voudriez bien me persuader que vous n'êtes point amoureux de ma Mére, mais je ne vous en croirai pas. Vous l'aimez tout de bon, & je sai fort bien que vous n'en faites tant le dégoûté que pour m'éblouir. Ne vous retranchez point sur la modestie. Si vous aimez, vous êtes aimé. Ma Mére a le goût aussi bon que vous, & vous n'êtes pas fait d'un air à ne pas rendre une passion mutuelle. Le jeune Marquis, que je piquois jusqu'au vif, ne savoit comment digérer la raillerie. Le dangereux Rival pour moi auprès de vous que le vieux Comte, répliqua-t-il d'un ton de vengeance; & que j'aurai de peine à le détruire dans votre cœur! Appre-

prenez-moi cependant par quels endroits il a pu vous plaire. Vous avez raison; le Comte me plaît, repartis-je brusquement: je vous avoue franchement la chose. Vous voulez savoir comment il m'a touchée, & ne savez-vous pas qu'en fait d'amour le destin est toujours de la partie, & que nous devons nous prendre tous deux à lui, vous de ce panchant qui vous entraîne vers ma Mére, & moi de celui qui me porte vers le Comte? N'en rougissons point, mon pauvre Marquis: nous aimons l'un & l'autre sans savoir pourquoi. Ce raisonnement qui commençoit à désoler le Marquis, fut interrompu par l'arrivée de ma Mére. J'observai ses yeux, & je les surpris attachés sur mon jeune Amant. Elle vouloit sans-doute s'instruire dans les siens du plaisir qu'il avoit pu prendre à m'entretenir, pous avoir droit de lui en faire ensuite un reproche: & elle me parut assez satisfaite de ne voir sur son visage que cet air de chagrin, qui fort à propos lui étoit resté de notre querelle. Enfin, soit qu'il cherchât à le dissiper ailleurs, soit qu'il craignît, s'il ne sortoit point, que ma Mére ne l'engageât à un tête-à-tête, il prit un prétexte pour nous quitter. Nous voilà demeurées seules, ma Mére & moi, & le discours étant tombé sur les deux Amans, vous le voyez, ma Fille, me dit-elle avec un soupir de Veuve auquel je ne me fiois pas, la tendresse peut beaucoup sur moi: j'ai forcé mon inclination pour l'amour de vous: j'avois renoncé au monde depuis mon veuvage; &, si je ne vous aimois pas, je n'aurois pas souffert un moment le Comte, ni le Marquis. En êtes-vous importunée, lui répondis-je le plus ingénument que je pûs, mais dans le dessein de sonder ses sentimens? Vous leur rendez bien peu de justice. Ils parlent de vous sans-cesse; & présentement encore, lorsque vous êtes entrée, le jeune Marquis m'avoit mise sur votre chapitre: je vou-

voudrois que vous nous euſſiez entendus. Que vous ſemble de ſes maniéres, repartit ma Mére? Ne le trouvez-vous pas tout changé depuis que je prends ſoin de lui apprendre les airs du monde? Il n'y a qu'une choſe qui me choque en lui: il ne vous fait pas ſa cour comme je voudrois, & je lui en fais tous les jours la guerre. Hé, repris-je, que pourroit-il apprendre avec moi? Nous ſommes l'un & l'autre ſans expérience. Quoi! répondit ma Mére, le jeune Marquis ne vous plaît-roit pas? Seriez-vous aſſez intéreſſée pour le trouver moins aimable parce qu'il a peu de bien, & vous accommoderiez-vous mieux du Comte? Il eſt à-la-vérité très-riche, mais.....Mais il eſt, repliquai je promptement, amoureux de vous, juſqu'à vivre ſans repos: j'avois toujours balancé à vous le dire; il m'en a fait confidence. Le reſpect, dit-il, l'avoit empêché de ſe déclarer; & s'il faut vous avouer davantage, il me prie à tous momens d'appuyer auprès de vous les intérêts de ſa paſſion. Le vieux Comte étant entré là-deſſus, une œillade, que j'eus ſoin de lui jetter un peu plus radoucie qu'à l'ordinaire, lui fit entendre qu'il étoit bon qu'il m'allât conter des douceurs auprès de ma Mére. J'avois la meilleure intention du monde de la faire tomber dans le panneau; & franchement tout mon but étoit de la confirmer dans l'opinion que je lui avois donnée, que le bon-homme en tenoit pour elle; mais ce qui penſa le déconcerter auſſi-bien que moi, c'eſt que malgré la muëtte aſſurance que par politique je lui donnai dans ce moment, que je me rapportois à moi-même toutes les douceurs dont je le chargeois pour ma Mére, il ne me parut accepter cet emploi qu'en enrageant. Je craignois que par cette nonchalance il ne decouvrît tout le miſtére; &, pour le mieux animer, j'étois prodigue envers lui des tendres coups d'œil dont il étoit ſi avide. Et tout

tout cela se faisoit pour rien, interrompit Albagna, & Mademoille de Mirac nous fera croire que le jeune Marquis n'avoit aucune part dans sa complaisance pour le vieux Comte. Bagatelles. Nous allons bien voir le jeune Marquis & elle d'accord en tendresse. Vous ne me connoissez pas encore, reprit Mademoiselle de Mirac en regardant Albagna: il faut donc que je me fasse mieux connoître. J'avois encore un degré d'industrie au-delà de ceux dont vous m'avez cru tous capable. Vous vous êtes figuré que je me bornois à tromper ma Mére & le Comte; c'étoit peu pour moi, si je ne trompois aussi le Marquis: il faut que je vous débrouille tout ceci. Le vieux Comte ne me plaîsoit pas pour mon Amant: je le renvoyois à ma Mére, & je lui faisois valoir à lui-même le tour que je prenois pour me délivrer de lui. Cette premiére utilité que j'en recevois, fut suivie d'une seconde, que j'estimois pour le moins autant. J'avois pressenti dans l'esprit de ma Mére, & surtout dans notre derniére conversation, certaines dispositions à m'embarquer avec le Comte. Pour détourner ce coup dont je me croyois menacée, il ne m'étoit point venu dans l'esprit de meilleur expédient, que de lui dire qu'elle lui avoit donné de l'amour. Par mon conseil il avoit déjà pris avec elle le ton radouci. J'avois fait sa passion plus vieille qu'elle ne paroissoit, en supposant, comme vous l'avez vu, qu'il m'en avoit fait confidence. Il sembloit que c'étoit dequoi me défendre de toutes les propositions qu'on m'auroit pu faire de part & d'autre. Pour le jeune Marquis, voici ce qui m'avoit frappée d'abord. Il avoit du mérite, & j'étois forcée d'en convenir, mais mes yeux me le disoient plutôt que mon cœur. Tout aimable qu'il leur paroissoit, je lui défendois de l'aimer, pour ne pas me tromper moi-même; car en amour on est quelquefois sa propre dupe. Je m'ar-

m'armois contre lui de ces sentimens fiers, que me fourniſſoit le dépit de l'avoir vu d'abord, à mon préjudice, ſi fort aſſidu auprès de ma Mére. Ce n'étoit point aſſez pour ma vengeance; je voulois la punir encore mieux, s'il m'étoit poſſible, par la jalouſie que je m'imaginois qu'il pourroit prendre de ma complaiſance, quoiqu'affectée, pour le Comte. Peu s'en faloit que je ne fuſſe bien-aiſe que le Neveu crût tout de bon que je ne haïſſois pas l'Oncle, & que je ne ſouhaitaſſe de les voir brouillés enſemble ſur ce prétexte; autre ſecret que je veux bien vous apprendre. L'exemple de ma Mére amoureuſe m'avoit fait faire des réflexions ſur la tendreſſe: je ne trouvois rien de plus dangereux pour un cœur fait comme le mien; &, toute jeune que j'étois, j'avois pris d'abord héroïquement la réſolution de le tenir longtems dans l'indépendance, afin de me divertir mieux du Comte, du Marquis, & de ma Mére. Voilà, tant en gros qu'en détail, les belles diſpoſitions où j'étois. Cependant ma Mére, qui vouloit aller à ſes fins, ne répondit aux tendres proteſtations du Comte, qu'en lui faiſant entendre qu'il feroit mieux de les adreſſer à ſa Fille, qui, les attirant plus juſtement, les recevroit auſſi de meilleure grace. Elle ajoûtoit d'un air & d'un ton modeſte, que, n'étant plus d'âge à écouter des ſoupirs, elle ne vouloit ſonger qu'à pleurer le Mort; ainſi plus de douceurs, diſoit-elle au Comte, je ne vous les permets qu'auprès de ma Fille. Oh! parbleu, dit le Chevalier de Pontignan, voici Mademoiſelle de Mirac bien attrappée. Le bon-homme envoyé vers elle me paroît quelque choſe de fort plaiſant. Voilà ce que c'eſt, petite Fille, d'avoir eu affaire à une Mére auſſi habile que la vôtre? Voyons un peu de quelle maniére vous vous tirerez de votre vieux Comte. Ce ne fut pas pour moi une petite difficulté, repliqua Mademoiſelle

de

de Mirac: il ne manqua pas de venir m'apprendre ſur le champ qu'il n'étoit plus queſtion de feindre. Nos affaires, ma belle Enfant, me dit-il avec tranſport, vont cent fois mieux que nous ne pouvions l'eſpérer: prenez courage, tout nous favoriſe. Votre Mére conſent que je vous aime: je vous dirai plus, elle me l'ordonne; ainſi, graces au Ciel, me voilà quitte du perſonnage que vous me faiſiez jouer. Vous donnez-là-dedans, répondis-je au bon-homme: ne voyez-vous pas que ma Mére en ſait plus que nous? Je ne me laiſſe pas atrapper ainſi. Elle ne vous renvoye vers moi, qu'à deſſein d'aprofondir nos ſecrets. Ne quittez point votre perſonnage, ſi vous voulez lui en dérober la connoiſſance; c'eſt le plus ſûr: je connois ma Mére beaucoup mieux que vous. J'eus beau vouloir inſpirer de la défiance au Comte, il me fut impoſſible d'y réuſſir: il étoit las de ſe déguiſer. Voici donc mon Vieillard tombé plus peſamment que jamais ſur mes bras; c'étoit une ample matiére d'enrager. La ſuite que j'enviſageois, ne me paroiſſoit pas moins embarraſſante. Le vieux Comte toujours amoureux de moi, ma Mére toujours amoureuſe du jeune Marquis, car je n'en doutois plus alors, il y avoit-là dequoi me faire trembler juſqu'au fond de l'ame. A dire le vrai, je me trouvois bien loin de mon compte, la plupart de mes projets étoient avortés: il faloit que je préparaſſe d'autres batteries. Le jeune Marquis étoit preſque toute ma reſſource: plus il paroiſſoit jaloux de ſon Oncle, plus je tirois bon augure de cet amour, dont il m'avoit fait pluſieurs déclarations. Je commençai à me reprocher l'inquiétude que je lui avois donnée, en lui laiſſant malicieuſement croire que j'étois prévenue d'eſtime pour le Comte. Je me trouvai un peu trop dure ſur ce point, & je réſolus de ne le plus faire ſouffrir de ce côté-là. Je ne pus même lui refuſer en ſecret un ſentiment de pitié, de le voir expoſé à

toute

teute la tendreſſe de ma Mére. Grand achemine-ment à l'amour! interrompit Mademoiſelle d'Ormilly. Mademoiſelle de Mirac pitoyable! Je ne m'y fie plus. Tout va bien pour le Marquis, & je ne le plains plus à l'heure qu'il eſt eſt. Il n'en étoit guére plus heureux, reprit la Gaſconne. Je lui laiſſois ignorer ce commencement d'inclination que je ſentois naître pour lui. Je dis plus, je me la voulois cacher à moi-même, parce que ma fierté s'en trouvoit bleſſée. J'examinois ce changement de mon cœur avec un peu de colére; & quand je me ſondois juſqu'au fond de l'ame, il me ſembloit que les tendres ſoins du jeune Marquis étoient bien moins ce qui m'engageoit à l'aimer, que le plaiſir de me venger de ma Mére & du Comte par cette paſſion réciproque. Une paſſion de cette nature, bien moins amoureuſe que vindicative, ne me paroiſſoit pas ſi honteuſe; ou, ſi vous voulez, je n'étois pas trop fâchée de me la pouvoir déguiſer ainſi. Il eſt donc vrai, diſois-je au Marquis, que vous êtes aimé de ma Mére? Mais malgré vos ſermens ne dois-je pas croire que vous vous applaudiſſez de cette conquête; & ne ſerois-je pas trop crédule, ſi j'ajoûtois foi aux aſſurances que vous me donnez de votre tendreſſe? Quel injuſte ſoupçon, me répondoit-il, & que vous me faites bien connoître que vous prenez le parti d'un Rival que je n'ôſerois haïr! Eſt-il poſſible que ſon bien vous éblouiſſe, & pourriez-vous vous réſoudre à...? Qu'ôſez-vous penſer, repliquai-je au Marquis? Quoi! vous croyez.... Mais vous m'avez fait frémir, en me forçant de porter ma vue plus loin. Laiſſez-moi, laiſſez-moi obſerver ma Mére: &, s'il ſe peut, fuyons plutôt que de lui donner de l'ombrage. Hé bien, répondit-il, me voilà prêt d'eſſuyer tous les tête-à-tête dont je me vois menacé: mais ne me promettez-vous pas, en cas de beſoin, de venir à mon ſecours, & de me tirer d'affaire, quand je ſerai trop preſſé? Vous nous donnez-

nez-là, repris-je, de belles idées. Défendez-vous comme vous pourrez : mais, Marquis, vous avez trop bonne opinion de vous-même; on ne vous attaquera pas. J'ai bien plus à craindre que vous, ajoutai-je en reprenant un air d'enjouement : je ne me fie plus à votre fou d'Oncle : ſes ſoixante années & ſa toux ne me mettent point en ſûreté avec lui, mais je chercherai à y donner ordre. Allez, Marquis, nous perdons trop de tems enſemble : faites bien votre cour à ma Mére, vers qui je vous renvoie; & ne vous effrayez point tant du péril que vous allez courir. Il étoit tems que le Neveu fît place à l'Oncle : je l'entendis qui touſſoit en montant l'eſcalier. Encore un coup, quittez-moi, dis-je au Marquis que je ne pouvois chaſſer : vous avez lieu d'être conſolé; nos avantures vont être bien égales : voici le vieux Comte. Hé bien, qu'eſt-ce, dit le bon-homme en entrant, finirons-nous, ma belle enfant? Il n'y a plus qu'un bon mot qui ſerve. Si vous ſaviez combien je pâtis ! Vous ne répondez rien. Que veut dire ceci? A la veille de pouvoir nous rendre heureux, que peut ſignifier cet air ſombre? Au lieu de ſauter, de danſer.... Mais je vois bien que vous ne connoiſſez pas encore la bonne fortune qui vous attend : il faut que je vous la montre en racourci. Je ne vous dis rien de ma perſonne, vous la voyez; de mon humeur & de mon eſprit, vous les connoiſſez : mais peut-être ne ſavez-vous pas que je vous apporte avec tout cela cinq ou ſix belles terres des plus ſeigneuriales qui vous rendront pluſieurs fois Comteſſe; de beaux châteaux à pont-levis, où je vous ferai ſervir comme une Reine; ſur-tout, un grand équipage; enfin, vous verrez quel rang je puis vous faire tenir. Permettez-moi ſeulement de me déclarer à votre Mére, & repoſez-vous ſur moi du reſte. Mais, dites-moi, s'il vous plaît, Rêveuſe, garderez-vous toujours le ſilence? On rêveroit à moins, répon-

dis-je, assez étonnée. Vous parlez, je crois, de mariage; c'est plus qu'il n'en faut pour me faire perdre la parole. Modérez un peu vos tendres transports. Ne voyez-vous pas qu'ils vous font pécher contre toutes vos régles de Roman, que vous m'avez toujours tant vantées? Avez-vous jamais lu dans aucun, continuai-je, commençant à me rassurer, qu'un Amant se soit avisé de débuter par une proposition d'Hymenée? Il n'en vient-là qu'après une fidélité éprouvée pendant douze tomes. Vous n'êtes encore qu'au premier, & vous parlez déjà de conclure! Vous n'y songez pas. Vous m'aimez trop irréguliérement; & ce n'est point-là la maniére dont vous avez vu faire l'amour dans cette divine Astrée qui vous charme tant. Sur cet article, répondit le Comte, je ne trouve pas à propos de suivre les exemples que vous me citez: quand on s'aime tendrement, on ne sauroit trop avancer les choses, & le plutôt vaut toujours le mieux; ainsi ne condamnez point mon impatience. Voici votre Mére. Je veux voir un peu ma Belle, comment elle recevra la demande que je vais lui faire; je vous rendrai compte ensuite de ma négociation. Il me quitte-là-dessus sans attendre ma réponse, & me laisse dans mille pensées lugubres qui me passent par la tête: cependant le bon-homme me faisoit bien moins de peur que ma Mére. Après un assez long entretien qu'ils eurent ensemble, elle m'appelle en particulier (figurez-vous l'état où j'étois.) Quoi! ma Fille, me dit-elle, vous faites la fine avec votre Mére? Vous avez voulu me persuader que le Comte étoit amoureux de moi, & c'est pour vous qu'il soupire? Il fait plus, il vous demande en mariage. Que faut-il que je réponde? Le parti vous accommode-t-il? Il ne tient qu'à vous d'être Comtesse. Je n'ai point encore donné de parole précise; mais, si vous m'en voulez croire, vous ne balancerez point. Cette déclaration me mit

mit dans un embarras inconcevable. Ma Mére me preſſoit de près, & je ne voyois que trop bien qu'elle ne le faiſoit pas ſans cauſe. Pour ſortir d'un pas ſi hazardeux, je répondis d'une maniére fort unie, que l'affaire qu'elle me propoſoit étant de la derniére conſequence, je la priois de m'accorder quelque tems pour l'examiner. Il eſt juſte, me dit-elle: conſultez-vous, j'attendrai votre réponſe. Elle me quitta, & je demeurai entiérement étourdie du coup. Vous vous imaginez bien que le rang de Comteſſe ne me tenta pas? Grandes terres, magnifiques châteaux, un titre illuſtre, il n'y avoit rien de plus beau ſans-doute: mais le bon-homme défiguroit tout cela; & franchement, pour m'obliger à eſtimer ſes préſens, il anroit falu qu'il ne ſe fût pas donné lui-même. L'ambition eſt digne des belles ames, mais on ne peut ſans folie la ſatisfaire aux dépens du cœur; & pour moi, je vous l'avoue, je n'étois pas aſſez ſotte pour m'immoler à ma vanité. Ma Mére avoit cependant la meilleure intention du monde de me faire ſa victime: ce que me dit le jeune Marquis, ſervit encore à me faire ouvrir les yeux. Il ne m'aborda qu'avec un viſage tout enflammé. Que m'apprend-on? s'écria-t-il; on vous marie avec mon Oncle? Quoi, ce n'eſt que cela qui vous tient, répondis-je? Hé bien, puiſqu'on vous doit donner une Tante, ne vaut-il pas autant qu'on me choiſiſſe qu'une autre? Vous prenez la choſe dans le ſérieux, ajoutai-je en le voyant changer de couleur: ne vous déſeſpérez pas, Marquis: la choſe n'eſt pas encore faite. Mais, dites-moi, s'il vous plaît, eſt-ce de ma Mére que vous tenez cette nouvelle? D'elle-même, repartit-il: je la quitte, & vous m'en avez vu la rougeur au front. Il faut que je vous confie un ſecret, m'a-t-elle dit en me tirant à l'écart. Le grand âge de votre Oncle ne l'empêche point d'être auſſi fou qu'on peut l'être au vôtre, il eſt éperdûment amoureux de

ma Fille, & il vient de me la demander en mariage. Vous rougiſſez, continua-t-elle: craignez-vous que cette affaire ne faſſe tort à votre fortune? Votre Oncle, il eſt vrai, veut tout donner à ma Fille; mais ne vous allarmez pas, j'aurai ſoin de vos intérêts plus que vous ne pouvez croire: vous m'êtes cher. Le Comte veut ſe marier, il faut auſſi que je vous marie. Ne vous mettez en peine de rien: je travaillerai pour vous comme pour moi-même. Qu'avez-vous répondu à tout cela? dis-je au Marquis en l'interrompant. J'ai bien peur que vous n'ayez fait-là quelque ſottiſe. Je n'ai rien gâté, reprit le Marquis: je me ſuis tenu ſur mes gardes, ſans vouloir aprofondir ce que m'a dit votre Mére. Je m'en défie à l'heure qu'il eſt pour le moins autant que vous; & pour vous parler ſans déguiſement, je commence à tirer un aſſez mauvais augure de l'ordre qu'elle me donna d'abord de vous entretenir quelquefois. N'en doutons point, elle cherchoit à nous épier; & je ne le connois que trop. Je pénétre encore plus avant que vous, répondis-je: ma Mére vous marie, mais devinez-vous bien à qui? Interrogez-vous bien vous-même: voyez à qui vous vous êtes plû à rendre des ſoins? Vous n'avez point perdu votre tems, mon pauvre Marquis; & j'avois eu de juſtes preſſentimens de votre bonne fortune. Vous en ſoupirez? Voici votre deſtin éclairci: c'eſt à vous à voir ſi le nom de mon Beaupére vous accommode. Il s'en falut peu, que le Marquis ne tombât évanouï: il ſe lamentoit, hauſſoit les épaules; &, entrant dans un tranſport que je ne puis vous dépeindre, quoi! diſoit-il, votre Mére ſongeroit à m'épouſer? Non, non, je croirai plutôt..... Vous le verrez, repliquai-je; mais ne vous laiſſez point abattre, il faut ici faire l'eſprit fort. Nous avons tous deux beſoin de conſtance. Songeons à parer le coup. Voici d'abord comment

il

il faut nous y prendre. Le vieux Comte va croire ſes affaires fort avancées; je ne veux pas le rebuter. Ma Mére a ſes deſſeins d'un autre côté, gardez-vous bien de vous y oppoſer. Redoublez plutôt votre complaiſance; &, ſi vous m'en croyez, laiſſons-les agir tous deux. Quand nous aurons découvert tout-à-fait le piége, nous verrons de quelle maniére nous pourrons nous en ſauver. Après que j'eus remis un peu l'eſprit du Marquis, nous nous ſéparâmes. Le vieux Comte ne manqua pas le lendemain de m'inſtruire de l'heureux état où il avoit déjà mis les choſes. Il ne pouvoit contenir ſa joie. Son air épanouï faiſoit bien voir qu'il s'abandonnoit à de douces eſpérances. Sans vanité il n'avoit pas le goût trop mauvais, je valois bien qu'il me ſouhaitât pour Femme. Dieu ſait comme je me ſerois diverti de ſa paſſion, ſi je n'avois rien eu à craindre d'ailleurs. Je l'amadouois par politique, mais toutefois en me retranchant toujours ſur la volonté de ma Mére; ce qui ne plaiſoit guéres au Vieillard, qui auroit bien voulu trouver en moi une plus tendre correſpondance. J'avois cependant grand' hâte de voir finir l'embarras. Pour m'inſtruire mieux de tout, un jour que j'avois laiſſé le Comte & ma Mére enſemble, j'appellé le jeune Marquis. & le fais venir avec moi ſur un petit eſcalier dérobé, qui joignoit la chambre où nos gens étoient, & d'où nous pouvions entendre, ſans être apperçus, une converſation qui avoit bien l'air de rouler ſur notre chapitre. Elle étoit déjà fort échauffée. Le bon-homme & ma Mére ſe querelloient. Quelle condition! diſoit le courroucé Vieillard. Vous ne voulez point me donner votre Fille, ſi je ne vous donne mon Neveu. De bonne foi vous n'y penſez pas. Vous n'y penſez pas vous-même, repliquoit froidement ma Mére. C'a, voyons, examinons un peu la choſe, reprenoit le Comte.

Vous me parlez de mon Neveu : c'eſt un enfant, il n'a pas encore dix-huit ans. Peut-il être votre fait à vous qui....? Ne nous emportons point, répondit doucement ma Mére. A peine ma Fille en a-t-elle quatorze, & je fais conſcience de vous la donner. C'eſt bien de-même, reprenoit-il tout furibond ; je ne me ſuis jamais mieux porté. Et là-deſſus la toux ſéche ayant pris le bon-homme, comme pour le démentir, la diſpute ceſſa durant quelque tems. Pendant cet intervalle, le jeune Marquis & moi nous nous regardions ; c'étoit une merveilleuſe immobilité que la nôtre : nous ne nous parlions que des yeux, tant nous avions peur d'être découverts. Le Marquis en ſoupirant ſembloit me reprocher que j'avois avancé la mauvaiſe deſtinée qui l'attendoit, par ces meſures de complaiſance que la crainte de nous trahir m'avoit obligée de lui preſcrire auprès de ma Mére. A la fin le bon-homme deſenroué tourna le diſcours ſur un autre article. Il ne faut pas vous faire croire les choſes autrement qu'elles ne ſont, dit-il à ma Mére : le Marquis, il eſt vrai, eſt aſſez bien fait ; mais auſſi c'eſt tout ; il n'a point de bien : avec ce défaut, c'eſt à vous à voir ſi c'eſt votre affaire. Il y a bon reméde à cela, repartit-elle. Vous êtes fort riche, & je vous ai entendu parler d'une petite terre de huit à dix mille livres de rente, dont il faudra, s'il vous plaît, que vous lui faſſiez une donation en bonne forme. Voilà les conditions auxquelles je prétens vous donner ma Fille ; &, ſi vous l'aimez, vous ne les trouverez pas trop dures. Vous y penſerez tout à loiſir. Ils n'en purent dire davantage. On entra où ils étoient, & leur converſation fut interrompue. Nous eûmes le tems, le Marquis & moi, de raiſonner ſur les projets qu'on faiſoit. Franchement, nous demeurâmes tous deux auſſi conſternés qu'on pouvoit l'être d'une pareille

avan-

avanture, Nous voyons l'orage tout prêt à tomber sans savoir encore comment pouvoir l'éviter. Enfin, je fis l'Héroïne ; & prenant la parole avant le Marquis, sortons de ce lieu, lui dis-je tout bas, ce n'est pas ici qu'il faut rien résoudre. Après que nous en eûmes choisi un autre, où nous étions hors d'état d'être surpris, vous le voyez Marquis, repris-je, je n'avois que trop bien deviné, vous venez de tout entendre. Où en sommes-nous? Je ne vous le céle point, je tremble. Nous avons affaire à deux vieilles gens, & qui sont fort amoureux ; c'est-là le pis que j'y trouve, rien n'est plus à craindre. Voici deux mariages qui vont être proposés, il faudra répondre. Si nous consentons à ce qu'on a résolu, nous allons faire de jolis assortimens; & si vous & moi, nous refusons le *oui* qu'on souhaite, à quoi ce refus ne nous expose-t-il pas? A la fureur d'une Veuve âgée, qui veut un jeune Mari; à toute la rage d'un Vieillard, qu'a ébloui le brillant de me années. Tout deux voudront se venger. Notre commerce sera découvert, & nous n'avons qu'à nous dire adieu, on ne nous permettra plus de nous voir. Vous me parlez d'un malheur fort grand, interrompit le Marquis; mais nous pouvons nous en garantir. Ce que j'imagine pour cela, n'est pas difficile à exécuter, pourvu que vous consentiez que je me vante d'être plus heureux que je ne suis. Ah! si vous m'aimiez, ajoûta-t-il en me jettant un tendre regard? A cela près, repris-je, je voyois ce que vous avez imaginé. Une chose, dit-il, dont le succès est certain. La donation que votre Mére a exigée de mon Oncle, est l'essentiel de tout ceci. Dans la passion qu'il a pour vous, je ne doute point qu'il ne se résolve à me la faire: mais, selon les apparences, il demandera que ce ne soit que dans le contrat de mariage, qui m'engagera à votre Mére, & voudra

dra qu'en même tems vous ſigniez celui qui vous doit unir enſemble. Ce n'eſt pas-là notre compte. Quand nous aurions une fois ſigné, on pourroit prétendre que la donation ne ſeroit valable qu'en cas que le mariage fût effectué. Ainſi, comme c'eſt le point important pour nous, nous avons beſoin qu'elle ſe faſſe par un acte ſéparé, qui, ne portant aucune condition, me mette en état d'avoir du bien que l'on ne puiſſe m'ôter. Après cela, ſi je ſuis aſſez heureux pour ne vous déplaire pas, vous diſpoſerez de ma deſtinée. Cependant, quand votre Mére me propoſera les deux mariages, je lui dirai que la précaution qu'elle a eue de vouloir que je vous parlaſſe quelquefois, a eu plus d'effet que je n'ai voulu; que malgré l'indifférence que je vous ai toujours fait paroître, vous avez pris de l'amour pour moi; que je m'en ſuis apperçu par cent choſes que vous m'avez dites; que c'eſt ce qui vous a fait demander du tems pour vous réſoudre ſur la déclaration du Comte; & que je ſuis ſûr que ſi elle vous preſſe de vous expliquer, vous êtes fille à dire tout haut que vous n'épouſerez jamais un Vieillard. Par-là elle connoîtra que, pour faire réuſſir la donation, il eſt néceſſaire de la détacher du contrat de mariage, puiſque mon Oncle refuſeroit de la faire, s'il découvroit que c'eſt inutilement qu'il ſe flatte de l'eſpérance de vous obtenir. Quoi qu'elle faſſe pour ſavoir vos ſentimens, obſtinez-vous à lui demander ſix mois pour examiner ce que vous avez à faire; cela répondra à ce que je lui aurai déjà fait croire de vous: & à l'égard du vieux Comte, comme il eſt fort amoureux, vous l'amuſerez ſans peine, en lui promettant qu'il ſera content. Pendant ce tems, je redoublerai ſi bien mes ſoins pour votre Mére, & lui ferai voir un cœur ſi paſſionné, qu'elle entreprendra de faire dreſſer la donation de la maniére que je le ſouhaite,

ſur

sur l'assurance que je prétens lui donner de l'épouser ensuite, quand elle voudra, & même malgré mon Oncle, s'il vouloit m'en empêcher. J'approuvai l'expédient; &, sans trop examiner si j'avois pour le Marquis une véritable passion, je fus bien aise de contribuer à lui faire avoir du bien. Quant au Comte, comme rien n'eût pu me faire résoudre à l'épouser, je promis sans peine que je tiendrois bon sur les six mois de délai que je devois demander. C'étoit m'exposer à écouter chaque jour de fatigantes douceurs, puisqu'il faloit consentir à lui laisser l'espérance; mais c'étoit aussi travailler pour le Neveu, que je pouvois voir pendant ce tems; & ce plaisir réparoit tout le dégoût que j'avois à craindre. Après que nous eûmes ainsi concerté les choses, je renvoyai le Marquis. Il alla trouver ma Mére, qui lui déclara sa bonne fortune, & ce qu'elle avoit proposé pour lui. Le Marquis lui fit paroître tout l'amour qu'elle pouvoit espérer d'un cœur sensible & reconnoissant, & parla de moi comme d'un obstacle à son bonheur, si l'on vouloit me contraindre d'expliquer mes sentimens. Ma Mére, flattée de la résolution qu'il sembloit prendre de l'épouser sitôt que la donation seroit faite, le consulta sur tous les moyens qui en pouvoient hâter le succès. Le Comte, de son côté, me vint chercher tout rempli d'amour. On veut m'attacher à votre famille par plus d'un nœud, me dit-il. On vous donne à moi, c'est une affaire conclue: mais on marie aussi le Marquis; &, afin qu'il ait de quoi soutenir ce rang, on me demande une de mes terres. Alors le bon-homme me conta dans quels termes il étoit demeuré avec ma Mére, & n'oublia pas de me faire bien valoir le don que l'ardeur de m'obtenir l'obligeoit de faire à son Neveu. Que ce don ne vous embarrasse pas, poursuivit-il: il me reste encore assez de bien, & je prétens vous donner tout par un bon contrat. Ah!

ma Belle, quand me rendrez-vous heureux? Le paſſionné Vieillard voulut alors me dérober un baiſer; & pour lui ôter toute défiance, & l'amener plus facilement où je voulois, j'eus la malice, après m'être un peu défendue, de lui laiſſer prendre ce baiſer, comme ſur le compte de notre futur mariage. Il me preſſa d'en choiſir le jour, & je le priai de m'accorder quelque tems pour mieux préparer mon cœur à la tendreſſe que je lui devois. J'aſſaiſonnai ce retardement de paroles ſi flatteuſes, qu'il en demeura charmé: vous me croyez fort intéreſſée, lui dis-je: la manière dont vous m'avez parlé de la terre qu'on vous oblige à donner, me le fait connoître. Il ſemble que, pour n'en pas avoir de chagrin, j'aie eu beſoin de ſavoir qu'il vous reſte aſſez de quoi me mettre dans une haute fortune. J'ai l'ame toute autre que vous ne penſez; & pour vous montrer que votre bien me touche moins que votre perſonne, la plus grande marque d'amour que vous puiſſiez me donner, c'eſt de paſſer au-plutôt la donation qu'on vous demande: cette complaiſance que j'attends de vous, avancera ce que vous nommez votre bonheur; & après cela vous n'attendrez pas long-tems mon conſentement, quand on voudra que je vous épouſe. Ces mots le mirent dans un tel tranſport de joie, que ſe jettant à mes pieds il fit cent extravagances. J'eus de la peine à le faire relever, & plus encore à l'obliger de ſortir. Sa paſſion étoit déclarée, & il croyoit pouvoir ne me quitter plus. Le ſoir de ce même jour, ma Mére ne manqua pas de me parler pour le Comte. Elle me fit voir les avantages que je trouverois en l'épouſant, & me repréſenta fortement toutes les raiſons qui devoient me faire approuver le choix qu'elle en avoit fait pour moi. Je lui répondis en Fille modeſte, que comme elle connoiſſoit mieux que moi-même ce qui m'étoit propre, je tâcherois de ſuivre ſes volontés; mais qu'il me faloit

loit du tems; que j'étois sûre d'en obtenir aisément du Comte, malgré l'amour empressé qu'il me témoignoit; & que je la suppliois de ne me point demander de parole plus précise. La maniére dont je fis cette réponse, lui fit comprendre qu'il y auroit du péril à me presser. Le Marquis, qui s'attacha tout à elle, pour venir à bout de ses desseins, lui fit paroître une passion si violente, que, ne doutant plus d'en être aimée, elle travailla de tout son pouvoir à ce qui devoit le mettre en état de se marier malgré son Oncle. Le bon-homme, que je traitois assez favorablement, fut ébloui de l'assurance qu'elle lui donna, qu'avant qu'il fût peu je serois sa Femme. Elle passa quelques jours sans lui parler que de moi, & enfin elle tourna le discours sur la terre qu'il devoit donner à son Neveu. Le Comte, à qui j'avois eu l'adresse de persuader que la complaisance qu'il auroit pour moi sur cet article, avanceroit ses affaires, se montra tout prêt à faire dresser la donation. Elle fut passée dans toutes les formes qui pouvoient la rendre irrévocable; & cela se fit au grand contentement de ma Mére, qui cependant s'en trouva bien-tôt plus malheureuse. Le Marquis se vit à peine du bien assuré, qu'il cessa de se contraindre. Les marques de sa passion diminuérent; & le mépris apparent qu'il avoit pour moi, se dissipa peu à peu. Il me parloit, il m'entretenoit; & ma Mére, que ce changement inquiéta, voulut guérir ses allarmes, en lui demandant qu'il l'épousât, comme il en étoit demeuré d'accord. Le Marquis para ce coup, en lui disant d'un air satisfait, que c'étoit ce qu'il souhaitoit le plus; mais qu'il falloit qu'elle obtînt le consentement du Comte, parce qu'après l'obligation qu'il lui avoit, il seroit blâmé de tout le monde, s'il se marioit sans son aveu. Cette réponse mit ma Mére au désespoir. Elle connut qu'elle étoit jouée, & ne douta point dès ce moment, qu'il n'y eût de l'intelligence entre le Marquis

& moi. Comme elle nous obſerva, nous prîmes ſoin auſſi de nous obſerver. Le Marquis me parloit peu, mais en récompenſe il venoit me voir ſecrettement chez une Sœur de mon Pére, à qui j'avois confié toute notre intrigue. L'aſſortiment de deux vieilles gens avec deux jeunes perſonnes, lui avoit paru ſi ridicule, qu'elle étoit entrée dans nos intérêts. Malgré toute la précaution dont nous nous ſervions, nos entrevues ne purent être cachées. Ma Mére les découvrit; &, après s'être emportée cruellement contre moi, elle me dit que je n'avois qu'un parti à prendre: le Couvent, ou me marier avec le Comte. Comme il faloit m'expliquer, je préférai le Couvent. Le vieux Comte, ne pouvant ſe conſoler de ma déclaration, imputa tout ſon malheur au jeune Marquis; & perſuadé que je changerois de ſentiment ſi j'avois perdu toute eſpérance de le voir à moi, il lui commanda d'épouſer ma Mére. Le Marquis s'en défendit ſur ce que l'on devoit faire les deux mariages tout à la fois, & qu'il n'étoit engagé pour l'un que quand je conſentirois à l'autre. Ils comprirent bien ce que cela vouloit dire; déſeſpérant de nous deſunir tant que le Marquis auroit la liberté de me voir, ils crurent qu'en m'enfermant dans un Monaſtére ils viendroient à bout de ma fermeté. J'y fus conduite; & l'on m'obſerva ſi bien, qu'il me fut impoſſible de tirer aucun avantage de la Grille. Ma Mére m'y faiſoit venir de tems en tems, & je l'y trouvois accompagnée du vieux Comte, qui tâchoit de m'ébranler par mille avantages qu'il m'offroit du côté de la fortune. Si ma Mére continuoit à être de ſon parti, c'étoit ſeulement pour ſe venger. Le Marquis ayant du bien, elle n'avoit aucune eſpérance de le ramener à elle par mon mariage avec le Comte: mais elle auroit moins ſenti ce malheur, ſi en m'ôtant à ce que j'aimois, elle m'eût donné à ce que je n'aimois pas. Tout ce qu'elle fit, ne put rien ſur mon amour. Ma

Tante,

Tante, à qui je ne cachois rien, me consoloit par ses fréquentes visites. Nous nous écrivions par elle, le Marquis & moi; & comme rien ne touche tant que les lettres, ce commerce d'écriture servit à nous attacher plus fortement l'un à l'autre. Cette officieuse Tante trouva même le moyen de me l'amener trois ou quatre fois, & il la prit pour témoin des nouvelles assurances qu'il me donna de n'être jamais qu'à moi. Trois ans s'étant passés de la sorte, & la crainte commençant à m'ennuyer, j'exigeai de lui qu'il feroit quelque voyage, lui faisant entendre que, quand on le verroit éloigné de moi, on me donneroit plus de liberté. Il m'obéit, quoiqu'avec beaucoup de peine; & avant que de partir pour aller en Italie, où il est présentement, il mit entre les mains de ma Tante une promesse de mariage, qu'elle trouva à propos d'accepter pour l'empêcher de se démentir. Quelques mois après, ma prison fut adoucie; & je m'apperçûs, à la liberté qu'on me donnoit, que son départ avoit mis les gens hors d'inquiétude. Je profitai de ce tems de calme, pour m'échapper du Couvent. Ma fuite étoit concertée avec ma Tante, qui m'attendoit à une maison de campagne, où elle avoit donné ordre qu'on me conduisît. Mon évasion fut pour ma Mére un nouveau sujet d'emportement: elle se plaignit, elle fulmina; mais ma conduite ne fut point blâmée. J'étois à couvert de tout par la retraite que j'avois choisie. Enfin les affaires de ma Tante ont tourné de sorte, qu'elle a été obligée de venir ici poursuivre un procès qui est pour elle d'une extrême conséquence. Elle m'y a amenée; &, depuis que nous y sommes, on nous a mandé que le Comte, que douze mois chaque année rendent plus âgé qu'un autre, commence à écouter raison, & qu'il est d'accord avec ma Mére pour l'épouser dans fort peu de tems. J'ai averti le Marquis de ce mariage; &, s'il se fait, je ne doute point qu'il

ne hâte ſon retour. Cependant, pour ſon malheur, me voici de l'Académie. C'eſt une gloire qui me touche vivement; & de la maniére que j'y ſuis ſenſible, j'appréhende fort, quand il reviendra, que je ne le faſſe attendre long-tems, ſi, pour devenir ſa Femme, il faut que je ceſſe d'être Académicienne.

On raiſonna quelque tems ſur l'avanture de Mademoiſelle de Mirac; & l'envie qu'elle venoit de marquer d'être long-tems de l'Académie, ne perſuada perſonne. Il étoit tard, la compagnie ſe ſépara, & remit à une autre fois le plaiſir d'apprendre les avantures de Mademoiſelle d'Ormilly & de Mademoiſelle de Turé.

CONCLUSION DE L'ACADEMIE GALANTE.

L'Aſſemblée ſuivante fut reculée de pluſieurs jours, par rapport à quelques légéres indiſpoſitions qui ſurvinrent à deux ou trois des Académiciens. Enfin, dès que leur ſanté le leur permit, ils ſe rendirent tous chez Mademoiſelle d'Ormilly. Après les premiéres civilités, le Chevalier de Pontignan, lui adreſſant la parole auſſi bien qu'à Mademoiſelle de Turé, leur dit: mes belles Demoiſelles, c'eſt votre tour à gliſſer. Parbleu nous verrons, ſi vous méritez mieux que moi d'avoir place dans l'Académie de l'amour, vous qui prétendez m'en donner l'excluſion! Mon pauvre Chevalier, répondit Mademoiſelle d'Ormilly, vous courez à votre malheur: le récit que je vais

vais faire, m'assure de la place que vous me contestez. Servir sincérement l'amour, c'est, je crois, se rendre digne de sa protection. Pour vous, qui le tournez sans-cesse en ridicule..... Alte-là, s'il vous plaît, Mademoiselle, s'écria Pontignan avec un emportement qui fit rire toute la compagnie: c'est vous-même qui tournez l'amour en ridicule, & je soutiens au contraire qu'il n'a point de Serviteur plus zélé que moi. Considérez-le comme un Enfant, il aime le badinage: j'ai donc raison de folâtrer avec lui. Vos tendresses sérieuses ne sont, ni de son âge, ni de son humeur. Regardez-le comme un Conquérant, il n'aspire qu'à voler de victoire en victoire: je le traite suivant son goût, j'étens ses loix le plus qu'il m'est possible. Pour vous autres, voyez quelle est votre conduite: vous le resserrez dans les bornes d'un cœur; lui qui, tel que le grand Alexandre, trouve l'Univers trop étroit..... Monsieur le Chevalier, interrompit Tréval, la subtilité de votre Logique n'éblouira pas l'Académie. Monsieur de Tréval, repliqua brusquement le Chevalier, vos airs doucereux ne mettront pas non plus l'amour dans vos intérêts. O toi, continua-t-il en s'agenouillant devant la statue de l'amour avec une gravité que rien ne déconcertoit, puissant Maître que j'ai choisi pour mon guide dès ma plus tendre enfance, tu vois que la prévention régne ici: prononce toi-même, rends-moi justice. Les éclats de rire recommencérent: ensuite on imposa silence au Chevalier, & Mademoiselle d'Ormilly commença ainsi son Histoire.

HISTOIRE
DES AMOURS
DE MADEMOISELLE
D'ORMILLY,
ET DU MARQUIS
DE BELCOUR.

MOn Frére, que vous voyez ici préſent, & moi, nous n'avons jamais connu notre Pére ni notre Mére : leur mort prématurée nous laiſſa dès notre bas-âge ſous la tutelle d'un de nos Oncles, qui étoit le Marquis de Bério. C'étoit un Vieillard inébranlable dans ſa haine, dur dans ſes maximes, mais d'ailleurs d'une probité inflexible. Pendant qu'il ne s'occupoit que de notre éducation, il lui ſurvint une affaire d'importance, qui l'appelloit à la Cour de ***. Nous en fîmes le voyage avec lui. Cette Cour eſt ſans difficulté l'une des plus petites de l'Europe, mais en revanche j'oſe dire qu'on n'en voit guéres de plus agréable. J'entrois dans ma quinziéme année : mon cœur m'avertiſſoit déjà qu'il ſe ſentoit de la diſpoſition à devenir tendre. Le bon donneur d'avis ! s'écria Pontignan : je ne doute pas, Mademoiſelle, que vous n'y ayez fait attention. Chevalier, reprit Mademoiſelle d'Ormilly, tréve de malignité, & qu'on m'écoute ſans m'interrompre. Une certaine douceur de ſentimens qui m'eſt naturelle, m'auroit infailliblement jettée dans quelque engagement, ſi je me fuſſe tenue ſur mes gardes. Mon Oncle

me

me disoit toujours tant de mal des hommes, qu'aussi-tôt que j'en voyois quelqu'un qui auroit pu me plaire, j'en détournois mes yeux : il paroissoit difficile que l'amour m'attrappât dans le retranchement de ma défiance ; mais de quoi ne vient-il pas à bout? Je me trouvai à un Bal, que le Prince donnoit à toute sa Cour. J'étois seule dans un coin de la salle; un Masque s'approcha de moi, & après m'avoir considérée quelques instans, il me dit : enfin, je vous trouve, aimable Bélise ; je commençois à craindre que vous n'eussiez pu tromper la vigilance de votre Mére. Ces paroles m'ayant fait comprendre qu'il me prenoit pour une autre, je voulus me divertir de son erreur. Nous entrâmes en conversation : je lui parlai comme si j'eusse été sa Maîtresse, & il me dit les plus jolies choses du monde; mais par malheur je ne pus m'empêcher de rire. Il en fut un peu scandalisé, & dès ce moment il se douta que je n'étois pas celle qu'il pensoit. Son embarras me réjouissoit extrêmement. Il me tint quelques discours auxquels je ne pus répondre assez juste : il n'en falut pas davantage pour lui prouver qu'il s'étoit mépris. Par ma foi, Madame ou Mademoiselle, me dit-il en riant à son tour, vous êtes bien malicieuse: pour vous punir il me prend fantaisie de vous aimer. Ho pour cela, interrompit Mademoiselle de Mirac, voilà un compliment à la Pontignan; & ce Masque l'avoit assurément dérobé au Chevalier. Point du tout, Mademoiselle, dit Pontignan; mais c'est que les ames bien nées se rencontrent.

La saillie du Masque, poursuivit Mademoiselle d'Ormilly, me parut plaisante. Comment, lui dis-je, voudriez-vous faire cette infidélité à votre Bélise ? Il me répondit que c'étoit une fille pour qui son cœur étoit bien éloigné d'avoir un véritable attachement; mais que comme il n'étoit arrivé que depuis fort peu de jours à la Cour de ***, & qu'il n'y connoissoit encore personne, il avoit

fait

fait quelques politeſſes au premier objet qui étoit tombé ſous ſa coupe. Ces diſcours, qui annonçoient une humeur extrêmement volage, me faiſoient faire de ſérieuſes réflexions au milieu d'un entretien des plus enjoués. Je voyois un homme qui paroiſſoit très-aimable, & qui donnoit aux moindres choſes qu'il diſoit une tournure fine & charmante; mais l'inconſtance dont il ſembloit faire parade, m'épouvantoit. Il me tira de mes rêveries, en me demandant ſi je voulois faire un bail d'amour avec lui? Je crois plus à propos, lui dis-je du même ton dont il me parloit, de nous tenir chacun comme nous ſommes: point d'engagement, c'eſt le mieux: peut-être qu'après avoir ôté nos maſques, nous ne nous conviendrions ni l'un ni l'autre. Il y a reméde à tout, me repliqua-t-il: démaſquons-nous avant de conclure notre traité. J'y conſens, répondis-je; mais je veux que ce ſoit vous qui commenciez la danſe. Il obéit, & me fit voir un viſage, qui, joint au reſte de ſa figure, formoit un Cavalier accompli. J'avoue que je fus touchée de ſa bonne mine. Hé bien, me dit-il, qu'en penſez-vous? Suis-je votre fait? Je lui répondis que je n'étois pas d'avis de l'en éclaircir ſi-tôt: &, lorſqu'il fut queſtion d'ôter mon maſque, je refuſai de le faire; il eut beau m'en preſſer, ſes priéres furent vaines. Vous êtes une ſcélérate, s'écria-t-il: eſt-ce ainſi qu'on trompe les gens? Je devrois par vengeance vous croire laide; mais voilà un tour de viſage, une gorge, & des bras, qui ne promettent rien que de fort joli. Notre entretien dura encore quelque tems: je ne ſai ſi ma converſation lui plut, ou ſi le refus que je lui avois fait de me découvrir, le piquoit au jeu; ce qu'il y a de certain, c'eſt qu'il me conjura de me retrouver au même endroit, & ſous le même déguiſement, afin qu'il pût me reconnoître. Je le quittai ſans lui donner aucune eſpérance.

Le

Le Bal eſt ſi fréquent à la Cour de ***, qu'il peut y paſſer pour un plaiſir d'habitude. Je ne manquai pas de m'y rendre dès que l'occaſion s'en préſenta. Je penſois n'y aller que pour me divertir aux dépens de mon inconnu, mais je ne voyois pas clair dans mes ſentimens; c'étoit l'amour qui me conduiſoit, ſans que je m'en apperçuſſe. Lorſque j'arrivai, il y avoit déjà long-tems que mon homme m'attendoit; ſon exactitude me charma. Notre converſation ne fut pas ſi badine que la premiére fois; il tâcha de me perſuader, qu'il avoit pour moi une inclination qu'il n'avoit jamais eue pour d'autres; il me diſoit mille choſes flatteuſes ſur mon eſprit, & ſur ce qu'il voyoit de ma perſonne. Mon amour-propre y prêta volontiers l'oreille; les louanges ont de grands appas pour une jeune fille, & ſur-tout lorſqu'elles partent d'une bouche qui plaît. Le Maſque m'apprit qu'il étoit François, qu'il s'appelloit le Marquis de Belcour, & que ſon Pére l'avoit envoyé depuis peu dans ce pays, pour y voir le Prince, dont il avoit l'honneur d'être allié. Pour moi, je ne voulus lui dire, ni mon nom, ni ma naiſſance; & je me préparai par-là une longue ſuite de ſcénes aſſez plaiſantes. Nous nous vîmes ainſi pendant près de trois mois, ſans que je lui donnaſſe aucun éclairciſſement. Cependant le jeu devenoit ſérieux; il me témoignoit ſon amour d'une façon qui ne me permettoit pas d'en douter. Ce n'étoit plus cet étourdi, qui ne ſongeoit qu'à promener ſon cœur de Belle en Belle; c'étoit un homme poſſédé d'une véritable paſſion. Telle étoit la bizarrerie de ſon étoile, qu'il négligeoit tout ce qu'il voyoit, pour aimer uniquement ce qui ſe cachoit à ſes yeux. De mon côté je n'étois pas inſenſible à ſon mérite; d'ailleurs mon orgueil s'applaudiſſoit d'avoir fixé un eſprit ſi volage: mais je ne lui rendois point compte

de

de mes ſentimens, & je lui montrois une froideur, qui ne ſervoit qu'à l'enflammer de plus en plus; par ce moyen j'aſſurois ma conquête. Il me preſſoit continuellement d'ôter mon maſque. Je lui promettois cette ſatisfaction de jour en jour, & jamais je ne lui tenois parole. Rien ne le rebutoit. Une fois qu'il m'en prioit avec inſtance, je lui dis qu'avant d'en venir-là, je voulois qu'il vît une de mes bonnes Amies, dont je lui vantai les charmes; qu'enſuite il m'avouât ſincérement l'impreſſion que cette aimable perſonne auroit faite ſur lui, & qu'alors je me déterminerois. J'ajoutai que pour la voir, il n'avoit qu'à ſe rendre dans la grande Egliſe un jour que je lui marquai; qu'elle y ſeroit auprès du ſecond pilier, & qu'il pourroit l'examiner à ſon aiſe.

Ce jour, que nous attendions avec aſſez d'inquiétude, arriva enfin. J'allai me poſter à l'endroit dont j'étois convenu avec le Marquis de Belcour: nous nous ſaluâmes comme gens prévenus que nous nous trouvions-là l'un pour l'autre. Je ne diſſimulerai pas que j'avois pris plus de ſoin de mon ajuſtement qu'à l'ordinaire; je n'avois rien oublié de ce qui pouvoit, ou rehauſſer en moi les dons de la Nature, ou en corriger les défauts. J'obſervai que le Marquis me regardoit avec une vive émotion: ſes yeux ne ſe détournérent pas un inſtant de deſſus moi: j'avois lieu de croire que ma figure ne lui déplaiſoit pas. Le ſoir, nous nous vîmes au Bal: Hé bien, Marquis, lui dis-je, comment trouvez-vous mon Amie? Mademoiſelle, me répondit-il, elle m'a paru charmante: ſi j'avois à vous changer contre une autre, ce ſeroit la ſeule perſonne qui me rendroit infidéle; mais je vous aime ſincérement, & mon cœur m'aſſure, qu'auſſitôt que je vous aurai vue, mes yeux ne trouveront que vous de belle. Je vous laiſſe à penſer com-

combien de pareils sentimens me faisoient plaisir. Cependant je ne voulus pas encore me démasquer; &, quoiqu'il enrageât, je lui ordonnai de se rendre le lendemain dans une maison qui appartenoit à une Veuve de mes Amies: j'avois une entiére confiance en elle. Je dis au Marquis qu'il pourroit s'y entretenir avec la personne qu'il avoit vue le matin. Mais, me répondit-il, Mademoiselle, à quoi bon toutes ces démarches? que gagnez-vous à me tourmenter par des délais si injustes? Obéissez, lui repliquai-je. Ne savez-vous pas, qu'en amour, la soumission est la clef des cœurs? Si je suis contente de vous, vous ne serez pas mécontent de moi.

Le lendemain nous ne manquâmes pas de nous trouver chacun de bonne heure au rendez-vous. Le pauvre Belcour étoit dans un embarras que je ne puis vous dépeindre; sa Maîtresse du Bal lui tenoit au cœur, il ne vouloit pas la trahir. D'un autre côté, l'objet qu'il avoit devant les yeux lui plaisoit; & il faisoit de vains efforts pour se défendre de l'amour. Je fus plusieurs fois sur le point d'éclater de rire, en le voyant dans une situation si bizarre. Son agitation rendit son entretien assez stérile: pour moi, je donnai carriére à mon esprit le plus qu'il me fut possible. Ce jour-là, ni plusieurs autres ensuite, il n'y eut point de Bal: dès qu'il y en eut, nous y courûmes l'un & l'autre avec empressement. Je trouvai le Marquis tout changé. Il se démasqua d'abord, & me fit voir une profonde mélancolie, qui régnoit sur son visage. Mademoiselle, me dit-il, de grace ne me faites plus souffrir: mon cœur est à vous, rien ne peut vous l'ôter: mes yeux sont à votre charmante Amie, rappellez-les vers vous, en me laissant voir votre beauté. Son accablement me toucha; venez, lui répondis-je, il n'est pas juste de vous faire languir

guir plus long-tems: je le pris par la main, & le menai dans une chambre voiſine, où il y avoit des rafraîchiſſemens pour ceux qui danſoient. Je ſaiſis un moment où nous n'étions vus de perſonne, & j'ôtai mon maſque. Ah! que vois-je, s'écria Belcour? Mes yeux & mon cœur agiſſoient d'intelligence? Que je ſuis heureux! Sa joie & ſa ſurpriſe l'empêchérent d'en dire davantage: peu s'en falut que dans ſon tranſport il ne ſe jettât à mes pieds. Il vint du monde, je remis mon maſque, & nous rentrâmes dans le Bal.

Depuis ce jour le Marquis fut peu de tems à s'appercevoir que je ne le haïſſois pas. Je ne me cachois plus de lui avec autant de retenue, & dans le fond j'avois lieu de lui accorder ma confiance; jamais homme n'eut des ſentimens plus tendres & plus nobles. Je lui permis de me rendre viſite. Par malheur, lorſqu'il vint au logis, mon Oncle s'y trouva: il n'en falut pas davantage pour troubler notre union, qui, quoique très-innocente, avoit mille charmes pour nous. Notre amour nous occupoit uniquement: nous ignorions, ou dumoins nous ne ſongions pas que d'anciens démêlés avoient fait naître entre la famille de Belcour, & celle d'Ormilly, une haine dangereuſe. Mon Oncle fut à peine les aſſiduïtés du Marquis, qu'il me défendit de le voir; cette défenſe ne ſervit qu'à augmenter notre paſſion. Nous continuâmes à nous voir au Bal; c'étoit le ſeul endroit où nous puſſions avoir ce plaiſir; car je n'étois plus d'humeur à donner des rendez-vous à Belcour chez la Veuve où nous nous étions parlé une fois; ſa maiſon me paroiſſoit trop ſolitaire. Quelque aſſûrance que j'euſſe de la délicateſſe de mon Amant, je ſavois que l'occaſion fait le larron. Malgré toutes les meſures que nous prenions pour nous cacher, nous ne pûmes éluder la vigilance de mon On-

Oncle; il fut informé de nos entrevues au Bal, & même il nous y surprit un jour. Je croyois qu'il s'alloit emporter contre moi; il ne me dit mot, se contentant de me tenir renfermée, jusqu'à ce qu'il eût fini les affaires qu'il avoit en ce pays-là. Dès qu'elles furent achevées comme il le souhaitoit, nous reprîmes le chemin de Paris. Ce ne fut pas, je l'avoue, sans verser bien des larmes, que je m'éloignai de ce qui m'étoit le plus cher.

Peu de tems après notre arrivée à Paris, mon Oncle tomba dangereusement malade. Lorsqu'il se sentit à l'extrémité, il voulut m'obliger à jurer que je n'aurois jamais aucune intelligence avec le Marquis de Belcour. Ma bouche, comme vous pouvez le croire, refusa de se prêter à un serment qui trahissoit les intérêts de mon cœur. Mon Frére, qui le voyoit en humeur de nous frustrer tous deux de sa succession, feignit d'entrer dans ses sentimens, & lui promit qu'il n'épargneroit rien pour empêcher mon union avec Belcour: cette condescendance ne lui a pas été inutile; car mon Oncle lui a donné tout son bien, au-lieu qu'il m'a deshérité. Loin d'en être jalouse, je suis ravie d'avoir contribué en quelque façon à la fortune d'un Frére, qui m'est aussi cher que moi-même. D'ailleurs, ce que mon Pére & ma Mére m'ont laissé, suffit à mon ambition. Le Marquis de Belcour tarda peu à revenir à Paris. Pour se figurer la joie que nous eûmes de nous revoir, il faut aimer, &, qui plus est, aimer avec une tendresse qui soit à l'épreuve de toute infidélité. C'est-à-dire, interrompit le Comte d'Albagna, qu'un cœur fait comme celui de Pontignan n'est pas à portée de connoître un plaisir si doux. Vous l'avez dit, s'écria Mademoiselle de Turé; c'est bien pour des cœurs si volages, que les vraies douceurs de l'amour

mour ſont faites. Morbleu d'Albagna, dit le Chevalier avec un chagrin comique, mêlez-vous de vos affaires! il vous ſied bien de me chercher querelle. Allez, ſi je ſors de l'Académie, vous courez riſque de n'y pas demeurer long-tems. A ces mots, les belles Académiciennes ſe recriérent toutes enſemble, comme pour prendre le parti du Comte; mais le Chevalier reprit la parole, ſans leur laiſſer le tems de parler. En-vérité, Meſdemoiſelles, leur dit-il, vous êtes bien heureuſes de me plaire toutes trois. Savez-vous que ſi je ne vous aimois pas autant que je vous aime, vos affaires n'iroient pas des mieux. Ne me fâchez pas, ſi vous ne voulez pas, que je vous montre tout-à-l'heure que vous n'avez pas les qualités requiſes dans une Académie telle que la nôtre. Je vous défie de nous prouver cela, répondit Mademoiſelle d'Ormilly. Rien n'eſt plus facile, pourſuivit Pontignan avec précipitation. Pouvez-vous nier que vous ne ſoyez les plus injuſtes, & les plus partiales perſonnes de l'Univers: injuſtes, en ne me traitant pas comme le méritent les fréquens ſervices que j'ai rendus à l'amour: & partiales, en voulant m'exclure, ſous prétexte que je ſuis volage, pendant que vous admettez d'Albagna, qui n'eſt pas plus conſtant que moi? Ne vous ſouvient-il plus avec quelle légéreté le bon Seigneur quitta ſa Maîtreſſe? Je l'en prens à témoin, il nous l'a raconté lui-même: ſa maxime eſt d'aimer tant qu'il a des Rivaux; ſe retirent-ils, ſon amour s'envole: voilà une conſtance admirable! Quartier, quartier, mon cher Pontignan, s'écria le Comte: faiſons la paix. Point de paix, reprit le Chevalier: tout ce que je puis faire, c'eſt de vous accorder par pitié une ſuſpenſion d'armes; mais à la moindre hoſtilité que ces Demoiſelles me feront, prenez garde à vous. On rit beaucoup de la façon

dont

dont le Chevalier défendoit sa cause. Mademoiselle d'Ormilly reprit en ces termes le fil de son Histoire.

La mort de mon Oncle me donnoit lieu d'espérer, qu'un heureux mariage m'uniroit bientôt avec mon Amant. Mon Frére, malgré les anciennes querelles de famille, s'étoit lié d'une amitié intime avec lui : tout sembloit flatter mes désirs, mais le Comte de Belcour ne voulut jamais permettre à son fils de m'épouser. C'est un vieillard à peu près du caractére de mon Oncle; rien n'adoucit son humeur vindicative. Dès qu'il a su l'attachement que le Marquis a pour moi, il s'y est opposé avec violence; & pour en prévenir les suites, il a proposé de le marier avec une personne qu'il est inutile de vous nommer. Le Marquis, voyant que sa résistance seroit vaine, a mieux aimé s'absenter, que de lutter contre son Pére : & de mon consentement il est parti pour l'Italie, d'où il ne reviendra que dans un tems plus favorable.

Après quelques réflexions sur l'Histoire de Mademoiselle d'Ormilly, la compagnie pria Mademoiselle de Turé de raconter la sienne. Hélas! dit cette aimable personne, qu'exigez-vous de moi? Le récit que j'ai à vous faire, n'a rien que de triste : il va renouveller dans mon ame des douleurs que ma raison tâche depuis long-tems d'assoupir. Dans le monde, on m'accuse d'indolence : jamais naturel ne fut plus vif que le mien; mais mes disgraces m'ont plongée dans une mélancolie qui répand, malgré moi, sur mes discours, & sur mes actions, cet air languissant qu'on me reproche. Presque toutes vos avantures n'ont rien eu que d'agréable. Si l'amour vous a suscité quelques chagrins, ce sont de ces chagrins qui n'abattent pas la fermeté d'un cœur généreux. Peu de per-

ſonnes réſiſteroient aux infortunes qui m'ont traverſée; après cela je crois faire encore beaucoup de ne pas fuir la ſociété ; on ne doit pas m'en demander davantage. Je prie inſtamment la compagnie de me faire le même plaiſir qu'on a fait à Mr. d'Ormilly, qui eſt de ne me point interrompre. Mon eſprit a beſoin de toute l'attention dont il eſt capable, pour ne ſe point brouiller en me retraçant des idées ſi funeſtes. On aſſura Mademoiſelle de Turé qu'on ne l'interromproit point. Elle commença ainſi, après avoir un peu rêvé à ce qu'elle alloit dire.

HISTOIRE
DE MADEMOISELLE
DE TURE,
ET DU BARON
DE RICHEVILLE.

LEs malheurs, qui dès mon enfance accablérent ma famille, ſembloient me préſager les miens. Mon Pére, qui étoit un des anciens Gentilshommes du Béarn, ſe retira, ſur le déclin de ſes jours, dans un village où il avois une belle maiſon. Il s'étoit ſouvent diſtingué par des prodiges de valeur au ſervice du Roi ; on n'a guéres vu d'Officiers plus braves & plus prudens : ſa jeuneſſe avoit été brillante, ſa vieilleſſe étoit reſpectable. Dans ſa ſolitude il eſpéroit jouir en paix de ſa réputation & du fruit de ſes travaux ; mais un accident imprévu troubla ſa

ſa tranquillité. Un jour qu'il ſe promenoit dans la campagne avec ſon fuſil ſur l'épaule, & ſuivi d'un excellent lévrier qu'il aimoit beaucoup, il rencontra le Marquis de Fronſac, qui étoit le Seigneur du lieu: ce Marquis étoit un jeune étourdi, plein d'orgueil, & ſujet aux emportemens les plus déraiſonnables. Il ſe trouva dans ce moment eſcorté de pluſieurs Gentilshommes, qui chaſſoient avec lui: ſes chiens qui étoient en grand nombre, levérent un liévre, & ſe mirent à le pourſuivre avec ardeur; le lévrier de mon Pére en fit autant. Comme il étoit infiniment plus agile que tous les autres, il attrappa bientôt le liévre & l'apporta; & ſon maître qui le prit, le préſenta au Marquis; c'étoit une vraie politeſſe. Le Marquis n'en fut point touché: ſon eſprit borné lui faiſoit prendre pour un affront le deſavantage de ſa meute. Dans cette idée, il caſſa la tête au lévrier de mon Pére d'un coup de piſtolet. Mon Pére mit ſur le champ l'épée à la main, pour tirer raiſon d'une telle violence. Fronſac mépriſa la foibleſſe de ſon âge; &, pour toute réponſe, lui donna cinq ou ſix coups d'une baguette qu'il tenoit; enſuite il s'éloigna en riant du bel exploit qu'il venoit de faire. Mon Pére outré de dépit & de honte ſe retira dans ſa maiſon; il s'enferma dans ſon cabinet avec ma Mére & un Frére que j'avois pour lors; il leur raconta l'injure que le Marquis lui avoit faite; après quoi, portant la parole à mon Frére, mon cher Fils, lui dit-il, c'eſt à vous de me venger; je vous ai donné la vie, rendez-moi l'honneur, dont un inſolent me prive: autrefois, en pareille occaſion je n'aurois eu recours qu'à moi-même; ma vieilleſſe a trahi mon courage, il faut que de plus jeunes mains ſoutiennent ma gloire. Mon Frére lui promit qu'il le ſatisferoit dès le lendemain ſans plus différer. Peut-être croiriez-vous que ma Mére voulut mettre obſtacle à cette réſolution dangereuſe;

elle en étoit bien éloignée : elle aimoit tendrement ſon Fils ; & cependant, lorſqu'elle le vit partir pour s'aller battre avec Fronſac, elle lui dit en l'embraſſant : courez, mon cher Fils, où l'honneur vous appelle ; ſur-tout qu'il vous ſouvienne que je ne veux vous revoir que mort, ſi notre ennemi demeure en vie. Fronſac étoit brave, il ſe défendit bien, cependant il fut tué ; mais mon Frére n'eut pas long-tems à ſe réjouir de ſa victoire ; car, deux jours après, il mourut de ſes bleſſures. La famille du Marquis étoit puiſſante. Mon Pére, ma Mére, & moi, nous fûmes obligés de nous enfuir en Eſpagne, pour éviter les pourſuites qu'on faiſoit contre nous. Preſque tous nos biens furent confiſqués, encore nous eſtimâmes-nous heureux d'échapper aux rigueurs de la Juſtice. Nous avions à Madrid des Parens qui faiſoient une figure fort brillante, ils nous reçûrent avec toutes les marques de bienveillance qui pouvoient adoucir notre diſgrace ; ainſi, avec les débris de notre fortune, nous ne laiſſions pas de mener une vie aſſez paiſible. Mon Pére ne ſurvécut que peu de mois à mon Frére. Quoique je n'euſſe alors qu'environ douze ans, je ſentis cette perte dans toute ſon étendue ; ma Mére en parut inconſolable. Cependant, comme le tems triomphe des douleurs les plus opiniâtres, nous conſentimes inſenſiblement l'une & l'autre à égayer un peu la retraite où nous nous étions d'abord condamnées. Notre maiſon devint bientôt l'une des plus agréables de Madrid : nous y recevions les viſites de pluſieurs François, qui étoient tous gens de mérite : il y venoit auſſi quelques Eſpagnols, qui mettoient bas la gravité de leur Nation, pour jouir d'une ſociété qu'ils trouvoient amuſante.

Preſque tous ces Meſſieurs me trouvoient belle, ou du-moins ils me le diſoient ; & j'avois beaucoup de penchant à les croire. A travers leurs galanteries

mes

mes yeux & mon cœur distinguérent les hommages d'un jeune François, nommé le Baron de Richeville. Si je puis être juge dans une affaire où j'ai tant d'intérêt, j'oserai vous dire qu'on voit peu d'hommes mieux faits & d'une phisionomie plus touchante. Son esprit étoit doux, sociable, & cependant plein de vivacité: il pensoit finement, & s'exprimoit avec delicatesse: pour son cœur, c'étoit une source de sentimens nobles, qui éclatoient sans qu'il songeât à les montrer. Une des qualités qui me charma le plus en lui, c'est qu'il m'aimoit & qu'il m'en assuroit sans-cesse. J'étois si jeune, que mon innocence m'exempta de l'embarras de lui témoigner des rigueurs, & de faire toutes les petites façons qui sont en usage chez notre sexe. Ma Mére favorisoit notre amour; elle voyoit avec plaisir l'attachement que le Baron avoit pour moi: il possédoit des biens immenses, & c'étoit un parti qui pouvoit relever notre fortune. Les choses en vinrent à tel point, que Richeville me demanda en mariage, & ma Mére y consentit avec une véritable joie: cependant elle le pria d'attendre encore six mois, afin que j'eusse au moins treize ans accomplis; sa tendresse la faisoit trembler pour ma vie, si je venois à avoir des enfans dans un âge si peu avancé. Le Baron se soumit à tout ce qu'elle voulut. Dès ce tems je m'accoutumai à le regarder comme un homme qui devoit être mon Epoux: il passoit les journées entiéres au logis; nous nous jurions sans-cesse une fidélité inviolable; nos conversations ne rouloient que sur notre amour, & malgré cette uniformité elles ne nous ennuyoient jamais. Un soir, après avoir soupé ensemble, nous nous mîmes à l'ombre: notre repriſe fut longue, & le Baron ne nous quitta que fort tard pour se retirer chez lui. J'eus quelque pressentiment qu'il lui arriveroit malheur, je voulus le retenir; ma Mére lui offrit

un lit; ſa mauvaiſe étoile l'empêcha de nous croire. Il approchoit déjà de ſon quartier, lorſqu'en traverſant une rue aſſez ſolitaire, il fut inveſti par cinq ou ſix hommes, qui le ſaiſirent ſans lui donner le tems de mettre l'épée à la main: l'un d'eux lui dit en Eſpagnol, Seigneur Baron, ne craignez rien, cette avanture n'aura que des ſuites très-agréables pour vous: mais gardez un profond ſilence, & ſoyez docile, ou vous êtes perdu. A ces mots, ils le deſarmérent, & l'aiant fait entrer dans une maiſon voiſine. ils l'habillérent en femme. Après cette cérémonie, qui le jettoit dans un étrange embarras, ils le mirent dans une chaiſe à porteur, le promenérent long-tems dans la ville ſans qu'il ſût où il alloit, & l'introduiſirent enfin avec mille ménagemens dans une grande maiſon de belle apparence. Il étoit interdit: tout ce qu'il voyoit, lui paroiſſoit un ſonge: l'homme qui lui avoit parlé dans la rue, lui aiant fait traverſer un appartement magnifique, ils s'arrêtérent dans une chambre ſuperbement ornée: un luſtre & pluſieurs bras d'or ſoutenoient des bougies, dont la réverbération des miroirs ſembloit augmenter l'éclat. Au fond de la chambre s'élevoit un lit riche & précieux, dont les rideaux étoient fermés.

Le guide du Baron le laiſſa dans cet endroit, & ſe retira en fermant la porte ſur lui. A peine fut-il dehors, que les rideaux du lit s'ouvrirent. Richeville y vit avec étonnement une femme, qui étoit dans un deshabillé où la coquetterie ſembloit avoir épuiſé tout ſon art. Elle avoit été belle; ſon teint & ſes traits conſervoient même encore quelques reſtes de leurs premiers agrémens, mais ſon régne étoit paſſé, les rides commençoient à flétrir ſon viſage. Seigneur François, dit-elle au Baron, vous êtes ſans-doute ſurpris de ce qui vous arrive, & j'avoue que vous en avez ſujet. Dans votre pays les

Dames

Dames ne ſont point réduites à faire les premiers pas; l'heureuſe liberté dont elles jouiſſent les exempte de cette honte: ici la contrainte où nous vivons, oblige à chercher ce que perſonne ne viendroit nous offrir dans notre retraite. Elle ajouta qu'elle avoit conçu de l'eſtime pour lui, en le voyant paſſer pluſieurs fois ſous ſes fenêtres; qu'elle s'étoit long-tems oppoſée à ſa paſſion; qu'enfin ne pouvant en affranchir ſon cœur, elle s'étoit déterminée à lui en donner connoiſſance; que pour cet effet elle avoit eu recours au zéle de ſon Ecuyer, qui étoit juſtement l'homme qui venoit de l'amener chez elle. Il a falu, continua-t-elle, uſer de ſtratagême pour votre ſûreté & la mienne. Don Lope, mon Epoux, eſt d'une jalouſie ſans bornes, & je ſuis environnée de ſurveillantes, qui éclairent ma conduite avec des yeux d'Argus: votre déguiſement les trompera. Pour ce qui regarde mon Mari, nous n'en avons rien à craindre préſentement; car depuis cinq ou ſix jours il eſt parti pour Toléde, où des affaires d'importance l'appellent, & il n'en peut revenir que dans un mois; ainſi nous pourrons demeurer enſemble pendant ſon abſence. Que ma ſolitude ne vous effraye pas; l'ennui n'habite jamais avec l'amour. Je ne ſai ſi les attraits de la Dame firent peu d'impreſſion ſur Richeville, ou ſi, comme il me l'a dit après, ſon cœur ſe piqua de m'être fidéle; mais il m'a juré qu'elle eut tout lieu de l'accuſer de froideur & d'impoliteſſe. En cet endroit, le Chevalier de Pontignan ſourit d'un air malicieux, la langue lui demangeoit, & peu s'en ſalut que, malgré la promeſſe qu'il avoit faite de garder le ſilence, il n'interrompît Mademoiſelle de Turé. Elle ſe douta de ce qu'il penſoit. Chevalier, lui dit-elle, vous ne valez rien: Richeville étoit plus ſage que vous. Ma foi, Mademoiſelle, répondit Pontignan, un petit grain de folie auroit été bon-là; le meilleur

gibier qu'on puiſſe atrapper, c'eſt un jaloux : avec moi le Seigneur Dom Lope auroit eu ſon compte, quelque ſurannée que fût Madame ſon Epouſe. Taiſez-vous, extravagant, reprit l'aimable de Turé ; laiſſez-moi achever mon Hiſtoire.

Cette Dame, voyant que le Baron ne lui répondit pas comme elle ſouhaitoit, lui en fit de tendres reproches qui n'eurent aucun ſuccès. Barbare, s'écria-t-elle enfin, outrée de dépit & de douleur, vous me rendez la plus malheureuſe de toutes les femmes. A peine eut-elle prononcé ces paroles, que la porte s'étant ouverte, elle vit entrer ſon Mari avec ſon Ecuyer. Cet homme, en qui elle avoit une confiance ſans réſerve, la trahiſſoit : il avoit déclaré tout à Don Lope. Celui-ci, pour ſurprendre ſon Epouſe, & pour la mieux confondre, avoit feint d'aller à Tolède, & s'étoit tenu caché dans une maiſon du voiſinage. Dès que cette infortunée apperçut Don Lope, elle s'évanouït. Il jetta ſur le jeune François un regard menaçant, & lui dit, miſérable, tu éprouveras ce que peut ma fureur : Oſorio, continua-t-il en s'adreſſant à l'Ecuyer, conduiſez-le au ſouterrain ; je vais vous ſuivre, & nous le récompenſerons de l'amour qu'il a inſpiré à Lucinde. Richeville n'étoit pas dans un état à pouvoir ſe défendre. Oſorio le prit, & levant ſur lui un poignard prêt à le percer de mille coups mortels s'il crioit, il l'emmena. Le Baron ſe croyoit perdu ſans reſſource : il avoit déjà les horreurs de la mort devant les yeux ; ſes genoux tremblans ſembloient ſe dérober ſous lui. En deſcendant un eſcalier avec ſon cruel guide, il ſe trouva auprès d'une grande fenêtre qui étoit ouverte. A cette vue l'amour de la vie lui rendit les forces que la crainte du trépas lui avoit ôtées : il ne délibéra pas ſur le parti qu'il devoit prendre : pouſſer rudement Oſorio, le faire tomber le long des degrés, ſauter par la fenê-

fenêtre, ce ne fut pour lui qu'une même choſe.

Le Ciel voulut que Richeville ne ſe fît aucun mal. Il ſe trouva dans un petit Jardin qu'il eut bientôt traverſé: & avant que perſonne ſe fût mis en état de le pourſuivre, il paſſa par-deſſus une muraille à l'aide d'un treillage qui ſoutenoit des eſpaliers: de-là il deſcendit dans un autre Jardin, dont il affranchit encore le mur avec la même facilité. Enfin il gagna une rue étroite, où il ſe mit à courir de toute ſa force; c'eſt ainſi que le bonheur qui l'accompagnoit, le ſauva d'une mort qu'il croyoit inévitable. Lorſqu'il ſe vit aſſez éloigné du quartier de Don Lope, il rallentit un peu ſa courſe: après avoir marché quelque tems au hazard, il reconnut ſon chemin, & ſe retira chez lui au moment que le jour commençoit à paroître.

Comme il n'avoit rien de caché pour moi, il me raconta le lendemain ce qui lui étoit arrivé. J'augurai mal des ſuites de cette avanture; pour lui, il n'en fit que rire: mes frayeurs étoient bien fondées, le tems ne le juſtifia que trop. Don Lope étoit au déſeſpoir de ce que le Baron avoit éludé ſa fureur. Il connoiſſoit l'amour que nous avions l'un pour l'autre; il ſavoit que nous étions ſur le point de nous marier; c'eſt là-deſſus qu'il forma le projet de ſa vengeance. Nous allions ſouvent Richeville, ma Mére & moi, paſſer les ſoirées dans le Prado, qui eſt l'une des plus belles Promenades de Madrid. Un jour que nous en ſortîmes plus tard qu'à l'ordinaire, notre caroſſe fut arrêté par ſix hommes maſqués, dans une rue qui ſembloit faite exprès pour favoriſer le crime: car, de quelque côté qu'on y jettât les yeux, on n'y voyoit que deux longues & hautes murailles, dont l'aſpect ſeul inſpiroit la terreur. Notre cocher nous la faiſoit traverſer, parce qu'il venoit de trouver un embarras qui l'avoit détourné de ſon chemin;

ce malheureux fut la premiére victime des auteurs de cette violence, ils le maſſacrérent; deux laquais, qui nous ſuivoient, eurent le même ſort: ſur le champ les deux portiéres du caroſſe furent aſſiégées par ces inhumains; ma Mére & moi nous occupions le fond, Richeville étoit ſur le devant.

En cet endroit Mademoiſelle de Turé fut interrompue par un grand bruit, qu'on entendit dans la rue. Toute la compagnie ſe mit aux fenêtres, d'où elle vit un laquais qui portoit un flambeau, & qui s'enfuyoit en criant au meurtre. Les Académiciens coururent auſſi-tôt à leurs épées, qu'ils avoient ôtées pour ſe mettre à table; car ils avoient tous ſoupé chez Mademoiſelle d'Ormilly. Le Frére de cette aimable perſonne, & le Chevalier de Pontignan, furent les plus expéditifs: ils deſcendirent avec précipitation, & aiant joint le laquais, qui du premier abord fut très-épouvanté en les voyant, parce qu'il les prit pour ceux qu'il fuyoit, ils lui demandérent quelle raiſon l'obligeoit à crier de la ſorte. La façon dont ils lui parloient, le raſſura un peu: hélas! Meſſieurs, leur dit-il, on aſſaſſine à l'autre bout de cette rue le Comte de Belcour, mon maître. Ah! mon cher Pontignan, s'écria d'Ormilly, c'eſt le Pére de l'Amant de ma Sœur, allons le ſecourir: ils y volérent. Dès qu'ils furent ſur le champ de bataille, ils virent, à la faveur des lanternes, le vieux Comte, qui s'étoit mis le dos à l'abri d'une porte, d'où il défendoit vaillamment ſa vie contre quatre hommes; & il y en avoit un autre étendu mort à ſes pieds. Les deux Académiciens s'élancérent comme des lions ſur les brigands: ceux-ci, déſeſpérés de voir qu'ils alloient manquer leur coup, ranimérent leur fureur; mais tous leurs effors furent inutiles: deux de ces miſérables tombérent ſous les coups de Pontignan & du jeune d'Ormilly; les

deux

deux autres prirent la fuite, parce qu'ils apperçûrent d'Albagna, & Tréval, qui accouroient au secours de leurs Amis. Le Comte de Belcour avoit reçu plusieurs blessures; les forces lui manquérent aussi-tôt que l'ardeur du combat cessa de le soutenir. D'Ormilly le fit emporter chez sa Sœur. Elle ne fut pas peu surprise de voir dans sa maison le Pére de son cher Marquis, & de l'y voir dans un état où il avoit besoin de ses services. Elle avoit l'ame noble & généreuse, aussi-bien que son Frére. Dans cette conjoncture, ils passérent pardessus toutes les inimitiés de famille; ils oubliérent que le Comte avoit toujours saisi avec empressement l'occasion de les chagriner; & ils n'épargnérent, ni peines, ni soins, pour soulager les douleurs qu'il ressentoit. Cet accident fut cause qu'on remit à une autre fois le plaisir d'entendre la fin des avantures de Mademoiselle de Turé. Chacun se retira chez soi, excepté le Comte de Belcour, qui coucha chez Mademoiselle d'Ormilly, après qu'on eut mis le premier appareil sur ses plaies; elles n'étoient pas dangereuses, & il passa la nuit assez tranquillement.

Le premier objet qu'il vit le lendemain en s'éveillant, ce fut Mademoiselle d'Ormilly, qui étoit assise à côté de son lit. Cette généreuse fille prenoit en lui un intérêt aussi tendre que s'il lui eût toujours fait du bien; il s'en étoit déjà apperçu dès la veille. Ma chére Demoiselle, lui dit-il alors, en lui tendant la main, comment pourrai-je jamais expier l'injuste haine que j'ai eue jusqu'à-présent contre vous, & contre Monsieur votre Frére? Il m'a garanti d'une mort presqu'inévitable; vous vous empressez à me conserver la vie. Je n'en veux jouir desormais que pour vous témoigner ma reconnoissance: si les sentimens favorables que vous avez eu pour mon Fils, ne sont

pas éteints, ſon cœur & ſa main m'acquitteront d'une partie de ce que je vous dois. Mademoiſelle d'Ormilly ne répondit à ce diſcours, que par des larmes qu'elle ne put retenir. Sur ces entrefaites ſon Frére & le Chevalier de Pontignan, aiant ſu qu'il étoit jour chez le Comte, vinrent le ſaluer & voir comment il ſe portoit. Il les remercia l'un & l'autre dans des termes proportionnés au ſervice qu'ils lui avoient rendu. Ils lui demandérent par quel hazard il s'étoit trouvé dans un ſi grand péril. Je vais, leur dit-il, vous ſatisfaire en peu de mots. Je ſoupai hier chez un de mes anciens Amis, & nous demeurâmes long-tems à table: comme ma maiſon n'eſt pas fort éloignée de la ſienne, je ne me ſouciai pas d'envoyer chercher mon caroſſe : je refuſai auſſi le ſien qu'il m'offrit, & je m'obſtinai à me retirer à pied. Je n'ai pas tardé à m'en repentir : les quatre malheureux qui m'auroient tué ſans votre ſecours, m'ont attaqué avec fureur ; à peine ai-je eu le tems de mettre l'épée à la main. Un honnête homme qui paſſoit, a pris mon parti par un pur mouvement de généroſité ; il en a été la victime, après avoir fait pour moi tout ce qu'on peut attendre d'une ame noble, & d'un cœur intrépide; c'eſt lui que vous avez trouvé mort lorſque vous êtes venus ſi à propos embraſſer ma défenſe: je le regretterai toute ma vie; & ſi je puis réuſſir à connoître ſa famille, elle aura en moi un Ami prêt à répandre ſon ſang pour la ſervir. On demanda au Comte, s'il ſavoit qui étoient les auteurs de cet attentat? Il répondit qu'il avoit reconnu parmi eux le fils d'un homme contre qui il avoit gagné un procès conſidérable, & qu'il ne doutoit point que ce ne fût-là un effet de ſon inimitié.

Les autres Académiciens rendirent viſite au Comte.

Comte. Il écrivit en leur préſence une lettre à ſon Fils, où, après l'avoir informé de ce qui venoit de lui arriver, il lui marquoit de quitter promptement l'Italie, & de revenir en France, pour épouſer Mademoiſelle d'Ormilly. Elle étoit charmée d'un bonheur ſi imprévu : ſa joie égaloit ſon amour, & ſon amour étoit extrême. Le Comte fut bien-tôt guéri : alors les galans Académiciens recommencérent leurs agréables conférences, & Mademoiſelle de Turé continua ainſi ſon Hiſtoire.

J'en ſuis reſtée, je penſe, à l'endroit où je vous diſois que les ſix hommes maſqués, qui venoient de maſſacrer nos laquais & notre cocher, ſe ſaiſirent des deux portiéres de notre caroſſe. Figurez-vous notre ſurpriſe & notre épouvante.

Richeville fut percé de pluſieurs coups d'épée, & ſon ſang rejaillit juſques ſur mon viſage Nous nous évanouîmes ma Mére & moi : les aſſaſſins ne lui firent aucun mal; ils la laiſſérent dans le caroſſe à côté du malheureux Baron : pour moi, ils m'enlevérent ſans que je le ſentiſſe; & lorſque je repris l'uſage de mes ſens, je me trouvai ſur un lit dans une maiſon qui m'étoit inconnue. Une vieille femme & un grand homme de bonne mine s'empreſſoient à me ſecourir : ils me témoignérent beaucoup de joie de ce que j'étois revenue. J'allois les remercier du ſoin qu'ils prenoient de moi, lorſque la vieille femme dit à cet homme, croyez-moi, Seigneur Don Lope, il faut qu'elle ſe couche, & nous la laiſſerons dormir, elle a beſoin de repos. Ces paroles verſérent une ſoudaine horreur dans mon ame. Barbare, m'écriai-je, c'eſt donc toi, c'eſt ta fureur qui m'enléve ce que j'aime? Quelle injure t'avoit faite mon cher Richeville? Etoit-il complice des foibleſſes de ton

Epouse? Mademoiselle, me dit Don Lope, Richeville étoit coupable envers moi, puisqu'il avoit su plaire à ma Femme. Consolez-vous de sa mort: si vous perdez en lui un Amant, je vous offre mon cœur pour vous en dédommager; vous trouverez en moi toute la tendresse & tous les égards qu'un feu sincére inspire. Monstre, lui repliquai-je avec un juste emportement, retire-toi, ton aspect m'épouvante, le plus cruel trépas me paroîtroit moins affreux! Il me quitta. Je demeurai seule avec la vieille; elle s'appelloit Béatrix, c'étoit la concierge de cette maison; mon persécuteur en étoit le maître, mais il n'y logeoit pas, il ne s'en servoit que pour y cacher ses Maîtresses aux yeux de son Epouse. Je flattai Béatrix; je l'assurai d'une fortune qui devoit contenter une personne de sa condition, si elle vouloit me fournir les moyens d'échapper à la tirannie de Don Lope. Elle étoit inexorable, mes promesses furent inutiles. Mon premier mouvement fut de me laisser mourir de faim; mais, par bonheur pour moi, un sentiment de Religion adoucit l'aigreur de mon désespoir. Je vivois dans les larmes & dans la tristesse: Don Lope venoit à tous momens me voir; il m'aimoit, ou du-moins il tâchoit de me le persuader: pour moi, je ne le pouvois souffrir, quoiqu'il fût très-bel homme. Cette qualité, qui par elle-même ne forme pas un vrai mérite, étoit offusquée en lui par mille défauts horribles: il étoit vindicatif, dissimulé, perfide, cruel, & débauché autant qu'on peut le croire, & plus que je ne puis le dire. Je le traitois avec toute la dureté que méritoient ses crimes: souvent il s'emportoit contre moi, & j'avois lieu de craindre les effets de sa brutalité. Je ne savois quel parti prendre: j'étois comme une foible & malheureuse victime, qui n'attend plus que

le coup mortel : mes pleurs & mes soupirs étoient mes seules armes : c'étoit une ressource bien impuissante contre un ennemi qui ne prenoit que ses passions pour guide. A force de chercher dans mon esprit un expédient pour sortir de ma prison, je m'avisai d'un stratagême qui me réussit heureusement. Ma chambre étoit à un second étage qui étoit assez bas. Elle avoit une fenêtre qui donnoit sur la rue ; mais je n'en pouvois tirer aucun avantage, car elle étoit munie d'un grillage de fer, qui s'opposoit à mon évasion. Je n'avois rien pour rompre ce grillage ; il m'étoit cependant impossible, quoiqu'il ne fût pas des plus forts, de le casser sans quelque secours. Voici le moyen que j'y employai : vous jugerez par-là de quoi n'est pas capable l'esprit d'une femme, lorsqu'elle s'est armée d'une ferme résolution. Je savois que le vinaigre & le sel ont une vertu très-corrosive ; j'espérai que je pourrois m'en servir utilement. Dans cette idée, je commençai à en demander tous les jours à la vieille Béatrix, qui m'apportoit à manger : elle avoit ordre de ne me rien refuser, ainsi je n'en manquai pas. Dès que j'étois seule, j'en humectois un des barreaux de ma fenêtre toujours dans le même endroit ; ensuite je le frottois avec un grand clou, que j'arrachai d'une des murailles de ma chambre : par bonheur pour moi, ce clou se trouva d'une trempe si dure, qu'il minoit le barreau, amolli par le sel & par le vinaigre, beaucoup plus qu'il ne s'usoit lui-même. Ce succès m'anima. Dès que je m'éveillois, je mettois la main à l'ouvrage ; &, lorsque je me couchois, j'avois soin d'envelopper mon barreau d'un linge imbibé de sel fondu dans du vinaigre. Le lendemain je le trouvois rongé par la rouille, & tellement attendri, que mon clou en emportoit toujours quelque peu.

Le

Le progrès de mon travail étoit imperceptible; mais, comme j'étois persuadée que ma persévérance en viendroit à bout, je ne me rebutois point; je vous dirai même que cette occupation soulageoit mes ennuis, & faisoit que les journées me paroissoient courtes. Mon clou s'usa enfin, & pour comble de disgrace je n'en voyois dans ma chambre aucun autre qui fût propre à l'usage que j'en voulois faire. Il ne me restoit plus que très-peu de mon barreau à miner; j'étois au désespoir de me voir arrêtée en si beau chemin. La nécessité est industrieuse; je priai Béatrix de me procurer des images, parce que je voulois m'amuser à les découper: elle m'en apporta dès le jour même avec une paire de ciseaux, qui me servirent à la place du clou, que je regrettois durant tout ce tems-là.

Don Lope ne cessoit point de m'importuner. Je ne le traitois plus avec autant de hauteur que dans les commencemens; j'avois peur de l'irriter, & de perdre par une conduite trop hautaine tout l'avantage que je pouvois attendre de mon évasion. J'avois apporté mon innocence chez lui; mes vœux ne tendoient qu'à l'en sauver toute entiére. Le Ciel seconda mes justes desirs. J'achevai de couper mon barreau après six mois de fatigues & de peines: comme il ne tenoit plus que par un bout, & qu'il étoit assez foible, il m'étoit aisé de l'écarter en le faussant; par ce moyen les deux barreaux qui étoient à ses côtés, me laissoient entr'eux un espace assez large pour y passer tout mon corps; j'étois alors très-menue, & je n'avois pas l'embonpoint que vous me voyez aujourd'hui. Je choisis pour m'enfuir une nuit obscure; & dès que je n'entendis plus de bruit dans la maison, ni dans le quartier, je pris les draps de mon lit & quelques chemises que j'avois

dans

dans ma chambre, je les coupai en plusieurs bandes, que je nouai les unes avec les autres. J'en fis une espéce de corde qui auroit pu soutenir le poids d'une personne plus grosse que moi, & je l'attachai à l'un des barreaux de ma fenêtre; elle étoit certainement plus longue qu'il ne faloit pour atteindre jusqu'à la rue. Cependant, quoique j'eusse pris des mesures qui auroient dû m'inspirer un peu d'assurance, la frayeur me saisit. Le tems pressoit : j'implorai le secours du Ciel par la plus fervente priére que j'aie jamais faite de ma vie, ensuite je m'abandonnai à la Providence: elle eut soin de moi, & je descendis heureusement dans la rue. Aussi-tôt je me mis à marcher d'un pas précipité sans savoir où j'allois. Après avoir erré quelque tems à l'avanture, j'entendis du monde derriére moi; je me figurai que c'étoit Don Lope, ou quelqu'un de ses gens, qui me poursuivoit. Quoique cette idée eût peu de vraisemblance, elle fit une forte impression sur mon ame: je courus pendant prés d'une heure dans des rues que je ne connoissois point, & j'étois hors d'haleine, lorsque je trouvai un carosse arrêté devant une belle maison. J'ouvris la portiére, & je m'y jettai presque sans savoir ce que je faisois: la peur me troubloit l'esprit, je crois que je me serois jettée dans un précipice pour fuir le cruel Don Lope.

A peine fus-je dans ce carosse, que je vis sortir de la maison devant laquelle il étoit, une Dame aimable, magnifiquement habillée. Deux laquais l'éclairoient avec chacun un flambeau: elle voulut entrer dans le carosse; la surprise qu'elle eut de m'y voir, la fit reculer de quelques pas. Madame, lui dis-je, n'aiant point d'autre asile je me suis réfugiée ici pour éviter la violence d'un barbare qui me persécute: si vous êtes aussi généreu-

reuſe que belle, ne m'abandonnez pas. Mes larmes la touchérent, elle m'emmena chez elle. Lorſque nous fûmes ſeules dans ſa chambre, je lui racontai l'hiſtoire de mes malheurs: elle m'écouta paiſiblement, & me témoigna qu'elle prenoit part à mes diſgraces, juſqu'à ce que je vins à lui parler de l'amour que Don Lope avoit pour moi. Alors elle changea de viſage, & me regardant avec fureur: miſérable, me dit-elle, c'eſt donc toi qui m'enléve le cœur de Don Lope? Tu me payeras cher ce larcin. A ces mots, qui me glacérent d'effroi, elle ſe leva pour aller prendre un couteau, qui étoit ſur une table: mais elle fut arrêtée par une voix qui partoit de deſſous ſon lit, & qui lui cria: modérez-vous, inhumaine Clomire; quel mal vous a fait cette infortunée? Cette avanture ſurprenante l'effraya, & mit un frein aux tranſports de ſa rage. Nous vîmes à l'inſtant même ſortir un grand homme bien fait de deſſous le lit: elle le reconnut, & n'étant pas encore bien raſſurée de ſa peur: eſt-ce vous, lui dit-elle, Seigneur Don Alvare? Que faites-vous ſi tard en ces lieux, & quel deſſein vous oblige à vous y cacher de la ſorte? Cette Dame étoit une riche Veuve, qui avoit de fort belles qualités; mais un penchant qu'elle ne pouvoit vaincre, l'attachoit à Don Lope. On lui avoit cent fois reproché l'amour qu'elle avoit pour un homme qui en étoit ſi indigne, mais envain: elle ne ſavoit point les crimes dont il étoit coupable. Don Alvare lui fit ouvrir les yeux ſur ce qu'elle venoit d'en apprendre par ma bouche: elle rougit enfin de ſa paſſion, & nous aſſura que déſormais elle ne regarderoit plus Don Lope qu'avec l'horreur qu'il méritoit. Ce fut un grand ſujet de joie pour Don Alvare: il aimoit tendrement Clomire, qui juſques-là n'avoit répondu à ſon ardeur, que

que par une profonde indifférence: il lui avoua que, lassé de ne rien obtenir d'elle, il avoit gagné sa femme-de-chambre par présens, & qu'elle l'avoit laissé cacher sous son lit. Je ne sais quel étoit son dessein. Clomire, qui s'en seroit fâchée dans un autre tems, l'excusa pour lors avec plaisir, & lui promit en ma présence qu'elle n'auroit jamais d'autre Epoux que lui. Le lendemain elle me conduisit chez ma Mére: je la trouvai malade: elle me croyoit perdue; le chagrin qu'elle en ressentoit, avoit pensé lui coûter la vie. Elle avoit fait plusieurs démarches inutiles, pour découvrir les auteurs de mon enlévement, & de la mort du Baron: leur coup avoit été secret, & ce ne fut que par moi qu'elle apprit que Don Lope étoit l'auteur de nos malheurs. Nous en portâmes notre plainte au Conseil Souverain de Castille, & sans-doute nous en aurions eu raison, si notre ennemi ne s'étoit dérobé par une prompte fuite au juste châtiment de ses crimes. En ce tems-là nous trouvâmes de puissans Amis, qui obtinrent de la Cour de France, que nous rentrerions dans les biens qu'on nous avoit confisqués en Béarn. Nous quittâmes l'Espagne, qui m'étoit devenue odieuse depuis la mort de mon cher Richeville; & nous revinmes dans notre patrie. Le tems, ni le changement de climat, ni la nouveauté des objets, ne me consolent point de l'Amant que j'ai perdu; je l'aime encore, je l'avoue sans en rougir; & je le regretterai toujours.

C'est ainsi que Mademoiselle de Turé acheva son histoire: elle ne put s'empêcher, en la finissant, de donner des larmes au souvenir du Baron de Richeville. Tous les Académiciens la plaignirent, & le Chevalier de Pontignan suspendit son humeur enjouée, pour lui témoigner qu'il étoit véritablement touché de ses malheurs. Peu de tems après, le jeune Marquis de Belcour, étant revenu d'Ita-

d'Italie, épouſa ſa chére Maîtreſſe; Mademoiſelle de Mirac fut unie avec ſon Amant; & leurs nôces fermérent l'Académie Galante.

L'Hymen eſt le tombeau de la Galanterie.
Le Dieu tendre & charmant, qui régne ſur les cœurs,
Exclud preſque toujours de ſon Académie
Ceux qui du Mariage embraſſent les langueurs.

HISTOIRE SECRETTE DES AMOURS DE HENRI IV.

ROI DE CASTILLE,

SURNOMME' L'IMPUISSANT.

LIVRE PREMIER.

LE mariage de Henri IV. Roi de Castille, avec Blanche de Navarre, aiant été déclaré nul par le Pape Nicolas V. cette malheureuse Princesse quitta sa place à Jeanne de Portugal, qui étoit la plus belle femme de l'Europe.

Le Roi étoit un Prince magnifique, il n'épargna rien pour bien recevoir sa nouvelle épouse. Il lui fit faire à Léon la plus superbe entrée dont l'Histoire d'Espagne ait jamais parlé, & l'Archevêque de

de Séville (Alfonse de Fonséca, qui entroit dans toutes les inclinations du Roi, dont il avoit jusques-là gouverné l'esprit,) traita toute la Cour; & par une galanterie qui étoit en usage en ce tems-là, il fit servir dans un festin magnifique deux grands bassins remplis de bagues d'or, de toutes sortes sortes de pierreries d'un travail admirable; c'étoit pour les Dames qu'un mets si nouveau & si éclatant étoit servi. La Reine en fit la distribution: mais le Roi, voulant porter la galanterie plus loin, commanda à la Reine de faire présent de sa bague à celui de tous les Cavaliers qui lui plaîroit le plus, ordonnant aux autres Dames de faire la même chose.

La Reine, prenant sa bague, la présenta au Roi; & le Roi disant qu'il ne vouloit pas être compté, la donna à Bertrand de la Cuéva, Comte de Lédesma, qui commençoit à être son Favori.

L'action du Roi donna de la jalousie à tous les autres Seigneurs, qui voyoient par-là qu'on leur préféroit le Comte de Lédesma; mais le Roi parut jaloux, quand il vit qu'une des plus belles Dames de l'Assemblée, nommée Catherine de Sandoval, donnoit sa bague à Alfonse de Cordouë.

Le Roi avoit aimé cette Dame; & le chagrin qu'il fit paroître pour lors, fit croire qu'il l'aimoit encore: il regarda Alfonse avec un visage irrité, & qui sembla le menacer de la disgrace qui lui arriva quelque tems après. Mais ce jeune Seigneur ne s'apperçut point du chagrin du Roi; il avoit lui-même un trop grand sujet de chagrin. La faveur qu'on avoit faite au Comte de Lédesma, l'avoit percé jusqu'au fond du cœur; & il ne reçut, qu'avec une espéce de répugnance, la bague que lui présenta Catherine de Sandoval, parce qu'il auroit souhaité celle de la Reine. Personne ne devina sa pensée, & on fut bien plus sur-

ſurpris que Catherine de Sandoval l'eût choiſi pour lui donner ſa bague, que de ce qu'il la recevoit froidement; parce qu'on ſavoit que, depuis quelque tems, ils ne ſe parloient plus. L'aſſemblée ſe ſépara, chacun s'en retournant avec la joie ou le chagrin dans le cœur, ſelon les diverſes paſſions dont il étoit agité. On connoîtra, dans la ſuite de cette petite Hiſtoire, les intérêts différens des perſonnes dont nous parlons.

Alfonſe de Cordouë étoit d'une des premiéres maiſons d'Eſpagne: &, quoique ſa famille ne fût pas dans l'éclat où elle avoit été autrefois, il ne le cédoit qu'aux perſonnes de la Maiſon Royale. C'étoit un de ces jeunes Seigneurs, qui ont beaucoup de cœur, de vanité, & de préſomption, mais peu de conduite. Il n'avoit pas aſſez de bien pour ſe paſſer de la faveur, & il n'avoit pas aſſez d'adreſſe pour la trouver. Il avoit l'ame fort belle, un grand fond de généroſité, de la probité même autant qu'on en peut trouver dans un jeune-homme qui aime le plaiſir. Il avoit été Enfant-d'honneur du Roi dans le tems qu'il n'étoit encore que Prince d'Eſpagne, mais il n'avoit pu s'en faire aimer; ſoit qu'il n'eût pas aſſez de complaiſance pour un Prince qui vouloit qu'on en eût une extrême pour lui, ſoit que leurs inclinations ne s'accordaſſent pas. Ainſi le Prince, qui, en ſuccédant au Roi ſon Pére, avoit répandu ſes bienfaits ſur les jeunes Seigneurs qui avoient paru attachés à ſon ſervice, n'avoit rien fait pour Alfonſe.

Il étoit donc à la Cour ſans avoir de Charge qui le diſtinguât, & il ſouffroit ſa diſgrace avec toute l'indifférence dont un homme qui ſe piquoit aſſez de mépriſer toutes choſes, étoit capable. Quand il crut trouver bientôt dans l'amour de quoi

quoi se consoler de sa fortune, il devint amoureux de Catherine de Sandoval, qui étoit sans-contredit la Dame la plus accomplie de la Cour. Elle étoit belle, mais son esprit & son cœur étoient d'un caractére encore plus engageant que sa beauté. Alfonse, qui étoit fort bien fait, & qui avoit parmi les femmes autant de complaisance qu'il en avoit peu parmi les hommes, trouva bientôt l'art de lui plaire. Ils commencérent à s'aimer de la meilleure foi du monde; mais leur amour ne pouvoit produire l'établissement ni de l'un ni de l'autre. Alfonse avoit peu de bien; Catherine de Sandocal en avoit encore moins que lui; & leur mariage n'étoit capable que de faire deux malheureux.

Il y avoit à la Cour un grand parti, sur lequel les plus grands Seigneurs d'Espagne jettoient les yeux; c'étoit la Comtesse de St. Etienne, petite-fille du Connêtable Alvare de Lune, dont le malheur est si célébre dans l'Histoire (il eut la tête coupée sous Jean II. Pére de Henri.) Cette Comtesse étoit la meilleure Amie de Catherine de Sandoval; elles étoient toutes deux de même âge; elles avoient été élevées ensemble; & c'étoit assez que l'une souhaitât une chose pour la faire approúver de l'autre. C'est ce qui fit venir la pensée à Catherine de ménager pour son Amant le mariage de la Comtesse: c'étoit un effort de générosité peu ordinaire à une Amante, que de vouloir elle-même se priver de son Amant. Mais Catherine étoit une personne extraordinaire; elle n'aimoit que l'avantage d'Alfonse; & ne trouvant pas en sa fortune tout ce qui pourroit le rendre heureux, elle crut que, bien loin de faire quelque chose qui démentît son amour, ce seroit le signaler, que de marier son Amant à une personne plus riche qu'elle, lui don-

donnant par ce moyen la plus grande marque d'amour qu'il pût jamais recevoir.

Elle commença donc à s'appliquer aux moyens de faire réuſſir ſon deſſein. Elle y trouva toutes les diſpoſitions qu'elle pouvoit ſouhaiter. La Comteſſe qui avoit vu ſouvent Alfonſe, avoit conçu pour lui des ſentimens qui paſſoient l'eſtime. Elle avoit même ſouhaité pluſieurs fois que ce jeune Seigneur eût moins d'attachement pour Catherine, & il y avoit des momens où elle auroit voulu le rendre infidéle. Elle n'ôſoit pourtant, ou elle ne vouloit pas s'en flatter, ſoit qu'elle crût Alfonſe incapable de changer, ſoit qu'elle fît ſcrupule d'enlever à ſon Amie une conquête qui lui appartenoit ſi juſtement.

Ce n'étoient pas les ſeules diſpoſitions favorables qui ſe trouvoient à l'établiſſement d'Alfonſe. Si la généroſité obligeoit Catherine à penſer à ce mariage, & ſi l'amour le faiſoit ſouhaiter à la Comteſſe de St. Etienne, la vengeance avoit encore plus fait de chemin que la généroſité & l'amour.

Dom Juan de Lune, Oncle de la Comteſſe & ſon Tuteur, avoit une haine mortelle pour le Marquis de Villéna, qui, après l'Archevêque de Séville, avoit la meilleure part au gouvernement de l'Etat. Il ſe douta bien que le Marquis feroit demander la Comteſſe pour ſon Fils aîné; & voulant prévenir une demande qui ſeroit appuyée de l'autorité du Roi, il réſolut de conclure le mariage de ſa niéce avec un autre.

Il chercha un jeune-homme de qualité, d'un grand courage, & capable de le ſeconder dans la haine qu'il avoit pour le Marquis. Il trouva toutes ces qualités dans Alfonſe de Cordouë, qui n'étoit pas trop dans les intérêts du Marquis, parce que le Marquis étoit Miniſtre & Favori; c'étoit l'unique raiſon qu'Alfonſe eût de le haïr: il s'imaginoit

qu'il n'auroit pu être de ſes amis ſans faire croire qu'il l'étoit de la faveur ; & il n'étoit pas d'humeur à vouloir paſſer pour un homme intéreſſé.

Dom Juan eut donc bientôt arrêté ſon choix ſur lui : il ſe flatta aiſément d'en obtenir tout ce qu'il voudroit, parce que la Comteſſe de Saint-Etienne étoit un de ces partis qu'on ne laiſſe guéres échapper à la Cour, quand ils ſe préſentent. Il ne perdit point de tems pour en faire la propoſition. Alfonſe la reçut avec embarras : il pria Dom Juan de lui donner un jour pour répondre, & il paſſa ce jour-là dans de grandes irréſolutions ; il trouvoit d'un côté l'occaſion de faire ſa fortune ſans être obligé de ramper devant les Miniſtres, mais de l'autre il conſidéroit qu'il faloit quitter Catherine de Sandoval. Cette derniére conſidération l'emporta : il ne put ſe réſoudre de préférer ſa fortune à ſon amour : il crut qu'il y auroit de la lâcheté à ſe marier pour être riche ; & aiant enfin pris le parti de n'en rien faire, il alla trouver Dom Juan dès le lendemain, & il le remercia de ſa bonne volonté.

Catherine de Sandoval, ne ſachant point le deſſein de Dom Juan, travailloit de ſon côté à gagner l'eſprit de la Comteſſe. Elle lui parla d'Alfonſe, & la Comteſſe ne put lui diſſimuler qu'elle eût eu beaucoup de joie de l'épouſer, ſi elle eût pu le faire ſans lui enlever ſon Amant. Catherine ſe moqua de ce ſcrupule ; & la Comteſſe, perſuadée plus par l'inclination qu'elle avoit pour Alfonſe, que par toutes les raiſons de Catherine, commença à eſpérer que la choſe pourroit réuſſir.

Elle ſe flattoit déjà de cette eſpérance, quand Dom Juan lui vint dire le refus d'Alfonſe. Elle en fut irritée par un ſentiment naturel aux femmes, qui ne ſavent point pardonner de mépris, & qui ſe croyent toutes capables de donner

ner de l'amour. Elle n'en voulut pourtant point de mal à Alfonſe: tout ſon reſſentiment tomba ſur Catherine, parce qu'elle ſe perſuada qu'il n'y avoit que ſon intérêt qui eût pu obliger cet Amant de la refuſer; & oubliant le ſacrifice que Catherine elle-même avoit voulu lui en faire, elle réſolut de lui enlever un Amant ſi fidéle, croyant que la conquête en ſeroit d'autant plus glorieuſe, qu'elle étoit plus difficile. Mais elle ne voulut en être redevable qu'à elle ſeule; & bien loin de preſſer Dom Juan de ſolliciter encore Alfonſe, ou de dire à ſon Amie qu'elle étoit toute prête d'épouſer ſon Amant, comme elle l'avoit dit la premiére fois, elle leur fit entendre à tous deux qu'il ne faloit plus penſer à cette affaire. Elle n'oublia rien cependant pour la faire réuſſir; & comme elle avoit de la beauté & de l'eſprit, elle auroit infailliblement réuſſi, ſi elle avoit eu affaire à un homme d'un autre caractére qu'Alfonſe.

Un jour qu'elle ſe trouva auprès de lui à une promenade où toute la Cour étoit, elle lui demanda où en étoit l'affaire que le Roi pourſuivoit auprès du Pape, pour faire rompre ſon mariage. Aprés qu'Alfonſe lui eut appris ce qu'on en diſoit: „ Il faut, dit la Comteſſe en baiſſant „ un peu la voix, que le Roi ait bien de l'in„ conſtance pour quitter une perſonne avec la„ quelle il eſt tout accoutumé de vivre, & qui „ ne lui a donné aucun ſujet d'être mécontent.

„ Je crois, reprit Alfonſe, que c'eſt une in„ conſtance qu'on pardonnera aiſément à ce Prin„ ce, puiſque, pour rendre une inconſtance par„ donnable, il ſuffit de dire qu'elle n'eſt pas en „ Amour; car il n'y a que celles-là qu'on ne „ doit jamais pardonner. Je ne ſuis pas tout-à„ fait de votre ſentiment, répondit la Comteſſe, „ & je pardonnerois pour moi plus aiſément à

„ Alfonſe de Cordouë l'inconſtance qui lui fe-
„ roit oublier Catherine de Sandoval, que je ne
„ pardonne au Roi celle qui l'oblige de quitter
„ la Reine. „ Elle rougit un peu en achevant ces paroles, & Alfonſe n'eut pas de peine à comprendre tout ce qu'elles vouloient dire; mais il prit la choſe en raillant, & parlant plus haut, il rendit la converſation générale.

Dom Juan de ſon côté avoit fort bien entrevu que la Comteſſe aimoit Alfonſe: & comme l'indifférence qu'elle affectoit en parlant de lui à ſon Oncle, avoit plus ſervi à découvrir ſon amour, que tout ce qu'elle auroit pu dire à ſon avantage (car rien ne reſſemble plus à l'Amour qu'une indifférence étudiée,) il commença à compter là-deſſus: & comme il étoit de la derniére conſéquence pour lui de marier ſa Niéce dont le jeune Marquis de Villéna commençoit à paroître amoureux, il alla trouver Catherine de Sandoval; il la pria de ſe joindre avec lui pour conclure l'affaire; & cherchant avec elle les moyens d'en venir à bout, il lui découvrit une penſée qui le jetta dans un étrange embarras. „ Madame, lui
„ dit-il, nous ne devons point eſpérer que
„ votre Amant épouſe ma Niéce tant qu'il vous
„ aimera; & on ne doit pas croire qu'il ceſſe
„ de vous aimer, tant que vous ne ſerez point
„ en la puiſſance d'un autre. S'il eſt donc vrai,
„ comme vous le dites, que vous penſiez ſérieu-
„ ſement à lui faire épouſer la Comteſſe, vous
„ devez prendre les moyens qui peuvent vous
„ effacer de ſon eſprit; & le meilleur moyen,
„ c'eſt de vous marier. Je vous épouſerai, Ma-
„ dame, ſi vous y conſentez. J'ai de la qualité
„ & du bien: mais ce n'eſt pas ce qui doit
„ vous faire embraſſer ce parti; c'eſt l'aſſurance
„ que vous aurez après notre mariage de conclu-
„ re celui d'Alfonſe avec ma Niéce. „

Ce

Ce discours étonna Catherine : elle connut pour lors que si la générosité porte quelquefois une Amie jusqu'à se priver de celui qu'elle aime, il est difficile qu'elle la porte jusqu'à se donner à une personne qu'elle n'aime pas. Elle fut quelque tems interdite : mais, enfin, elle répondit à Dom Juan d'une manière fort honnête, & qui lui fit croire qu'il pouvoit se flatter de l'espérance de voir réussir l'un & l'autre mariage.

Cependant Alfonse ne jouïssoit pas d'un repos fort tranquille; il se croyoit d'autant plus malheureux, qu'on travailloit plus fortement à sa fortune. Il s'appercevoit tous les jours que la Comtesse faisoit ce qu'elle pouvoit pour se faire aimer de lui, mais il étoit trop à Catherine de Sandoval pour se donner à une autre. Plus cette généreuse Amante l'exhortoit à prendre l'occasion qui se présentoit d'être un des plus riches Seigneurs de l'Espagne, plus il avoit de mépris des richesses. Il y avoit des momens où il se plaignoit de son Amante: il l'accusoit quelquefois de peu d'amour, puisqu'elle pouvoit se résoudre à le perdre; mais il l'aimoit toujours; ainsi la Comtesse ne recevoit de lui que des froideurs, & il évitoit Dom Juan par-tout.

Il n'est pas difficile de se persuader que ce procédé ne devoit pas trop déplaire à Catherine. Elle sentit redoubler pour son Amant & son estime & son amour: & peut-être auroit-elle quitté le dessein de lui faire épouser une autre personne, si les affaires n'eussent changé de face.

Le Roi, qui voulut détruire l'opinion qui commençoit déjà à se répandre à la Cour, & qui lui a donné dans les siécles suivans l'injurieux surnom d'impuissant, qui le distingue des autres Rois de Castille, ne se contentoit pas de faire travailler à Rome à rompre son premier mariage; il chercha des Maîtres en Espagne, & il

crut que pour n'être point accusé de l'impuissance dont on le soupçonnoit, c'étoit assez de paroître amoureux & galant.

Catherine de Sandoval fut la personne qu'il choisit pour l'objet de sa politique ou de son amour. Il commença à la rechercher & à se plaire avec elle; il lui fit des présens; & le bruit se répandit bientôt qu'elle étoit toute-puissante sur son esprit. Elle n'écouta & ne souffrit l'amour du Roi, que pour avoir occasion de faire du bien à Alfonse. Cette occasion se présenta bientôt: la Charge de Grand-Maître de Saint-Jaques étant venue à vaquer, Catherine la demanda pour Alfonse de Cordouë; le Roi la lui promit, & deux jours après il la donna à Bertrand de la Cuéva, jeune Gentilhomme qui commençoit à s'élever à la Cour. Catherine, également surprise & irritée de ce procédé, en fit des plaintes; & le Roi, en s'excusant, fit connoître qu'il n'aimoit pas Alfonse, & que même il étoit un peu jaloux de l'intérêt que Catherine prenoit à sa fortune.

Cependant Alfonse étoit peu touché de la préférence qu'on avoit faite de Bertrand de la Cuéva. Il n'avoit point souhaité la Charge qu'on lui avoit refusée, parce qu'il ne pouvoit l'obtenir que par la voye de la faveur; c'est ce qui l'avoit empêché de consentir à la proposition que Catherine lui avoit faite de la demander pour lui: & tandis que Bertrand n'avoit pas un Ami qu'il ne fît agir auprès de l'Archevêque de Séville, & du Roi, pour obtenir cette Charge, Alfonse, peu sensible à des honneurs qui coûtoient trop à sa fierté, n'étoit occupé que de son amour. Il étoit au désespoir de la complaisance que Catherine avoit pour le Roi: il eût voulu qu'elle lui eût déclaré nettement qu'elle ne l'aimoit pas: il l'accusoit d'une infidélité achevée, parce qu'elle paſ-

soit

ſoit tous les jours deux ou trois heures avec ce Prince. Il eſt vrai que ſa jalouſie n'alloit pas auſſi loin qu'elle eût pu aller, parce que le Roi & Catherine évitoient également l'occaſion de ſe trouver en particulier. Mais Alfonſe vouloit qu'on n'aimât que lui; & il faloit que Catherine eſſuyât ſa mauvaiſe humeur ſur ce chapitre, & qu'elle travaillât malgré lui à lui procurer quelque Charge.

Elle le faiſoit avec peu de ſuccès, elle n'ôſoit parler pour lui que le Roi ne fît paroître de la jalouſie; & Alfonſe s'aidoit ſi peu de ſon côté, que toute la faveur de ſon Amante lui étoit entiérement inutile. C'eſt ce qui la fit réſoudre de n'en point parler au Roi, & d'agir toujours ſous main, auprès de Dom Juan & de la Comteſſe de St. Etienne, pour le mariage auquel ils avoient penſé depuis long-tems.

Le jeune Marquis de Villéna s'étoit déclaré depuis quelques jours, il avoit demandé hautement la Comteſſe; & le Roi auroit preſſé la concluſion du mariage, s'il n'en eût été détourné par Catherine de Sandoval. Cette généreuſe perſonne lui repréſenta, que la maiſon du Marquis n'étoit déjà que trop forte en Eſpagne, que toutes les richeſſes de la maiſon de Lune venant à fondre dans celle de Villéna par le mariage de la Comteſſe, elles rendroient le Marquis deux fois plus redoutable ſous ſon régne, que n'avoit été Alvare de Lune ſous celui de ſon Pére Jean II. Elle s'étendit enſuite fort adroitement ſur les malheurs qui ſuivent le trop grand pouvoir des Favoris; &, ne parlant que d'Alvare de Lune, elle fit adroitement comprendre au Roi, que le Marquis de Villéna cherchoit à s'aſſurer de tout ce qu'il y avoit de plus illuſtre & de plus avantageux en Eſpagne, & pour les richeſſes, & pour le crédit, afin de n'avoir perſonne qui pût lui réſiſter, lorſqu'il

lui plaîroit de se soulever contre la Maison Royale.

Si le discours de Catherine ne rendit pas le Marquis suspect au Roi, il servit du-moins à lui faire différer le mariage de son Fils avec la Comtesse de St. Etienne; & c'est tout ce que Catherine demandoit.

Un jour que le Marquis de Villéna étoit venu solliciter le Roi de parler à la Comtesse en faveur de son Fils, ce Prince importuné lui dit, qu'il étoit trop pressé, & qu'il avoit dessein de marier la Comtesse avec un autre; après cette réponse il entra chez Catherine, à laquelle il raconta ce qui venoit d'arriver.

Catherine loua le Roi de la fermeté qu'il faisoit paroître, & elle l'exhorta à marier en effet la Comtesse d'un autre côté. „ Mais à qui la ma-„ rierons-nous, dit le Roi? Il y a long-tems, reprit „ Catherine, que Votre Majesté me fait la guerre „ que j'aime Alfonse de Cordouë, & tout ce „ que j'ai pu vous dire, ne vous a point desa-„ busé: j'ai trouvé une occasion de le faire; c'est „ que je vous prie de bonne-foi de lui faire épou-„ ser la Comtesse. „ Le Roi parut surpris, & il rêva quelque tems; mais enfin il dit qu'il le vouloit bien, pourvu que la Comtesse n'y eût pas de répugnance.

Catherine ne perdit point de tems; elle donna avis à Dom Juan & à la Comtesse de l'entretien qu'elle avoit eu avec le Roi; & pour faire consentir Alfonse à conclure une affaire qui étoit en si bon chemin, elle lui écrivit ce billet:

Je suis enfin obligée de vous prier de ne plus penser à moi; le Roi m'a ordonné de vous oublier; & j'ai assez d'obligation à ce Prince pour lui obéir en tout ce qu'il souhaite. Si j'ai encore quelque pouvoir sur votre esprit, je vous prie de ne vous plus oppo-

ser

ſer à votre mariage avec la Comteſſe de Saint-Etienne. Dom Juan vous dira qu'il ne tient qu'à vous de l'achever : je ſuis encore aſſez votre Amie pour m'intéreſſer à votre fortune.

Dom Juan porta ce billet, & il fut témoin du déſeſpoir d'Alfonſe. Il ſe plaignoit de Catherine en des termes qui auroient peut-être fait repentir cette belle perſonne de l'artifice dont elle ſe ſervoit pour obliger ſon Amant à prendre ſoin de ſa fortune, car la lettre ne contenoit rien moins que la vérité : elle aimoit toujours Alfonſe, & elle ne lui avoit écrit d'une maniére ſi dure, que pour lui perſuader qu'elle étoit infidéle; eſpérant que le dépit qu'il en auroit, le feroit réſoudre à ſe marier.

Elle ſe trompa; & ſi Dom Juan n'avoit dit mille menſonges pour lui perſuader l'infidélité de Catherine, jamais il ne l'auroit crue, ou du-moins il n'auroit eu recours qu'au déſeſpoir, pour ſe venge d'elle. Mais quand il entendit de la bouche de Dom Juan, qu'il y avoit long-tems que Catherine ne l'aimoit pas ; qu'il ſavoit de bonne part qu'elle n'avoit jamais penſé à parler pour lui lorſqu'il avoit été queſtion de donner la Charge de Grand-Maître ; quand, dis-je, mille autres choſes ſemblables, que Dom Juan inventa ſur le champ, l'eurent convaincu de l'infidélité de Catherine, il eut honte de ſa foibleſſe; & faiſant tout d'un coup réflexion au miſérable état de ſa fortune, il regarda l'amour comme l'unique ſource de tous ſes malheurs. Il promit à Dom Juan d'avoir plus de docilité dans une affaire qui lui étoit plus avantageuſe qu'à perſonne; &, dès le jour-même il alla rendre viſite à la Comteſſe, dont il ſe déclara l'Amant. Il y trouva le jeune Marquis de Villéna fort chagrin : il eut de la joie de voir le Fa-

vori humilié; & rien ne lui donna tant d'envie d'épouser la Comtesse, que l'espérance de mortifier le Marquis.

Les choses étoient en cet état, quand l'Ambassadeur que le Roi avoit envoyé à Rome, revint avec la dispense du Pape: & la Reine Blanche, qui s'étoit déjà retirée de la Cour, eut ordre de retourner dans la Navarre; & le Duc de Médiani fut envoyé en Portugal pour amener la nouvelle Reine.

Le Roi, qui n'avoit pas voulu qu'on parlât du mariage de la Comtesse de Saint-Etienne avant l'arrivée de la Reine, & qui craignoit d'ailleurs que les deux Rivaux, c'est-à-dire le Marquis de Villéna & Alfonse de Cordouë, n'en vinssent à quelque querelle fâcheuse, ou qui se repentoit peut-être du consentement qu'il avoit donné en faveur d'Alfonse qu'il haïssoit, voulut que ce dernier allât au-devant de la Princesse de Portugal avec le Duc de Médina.

Alfonse, qui n'étoit pas fâché de s'éloigner pour quelque tems de la Comtesse, qu'il n'aimoit pas, reçut l'ordre du Roi avec beaucoup de joie. Il partit sans voir Catherine de Sandoval, parce qu'ils prenoient tous deux un grand soin de s'éviter; c'étoit par des motifs bien différens: Alfonse ne pouvoit souffrir la vue d'une personne qu'il avoit tant de raisons de croire infidéle, & Catherine fuyoit la présence d'Alfonse de peur de le désabuser: il est vrai qu'elle souffroit des peines inconcevables, & que la violence qu'elle étoit obligée de se faire, ne lui laissoit guéres l'esprit en repos: la seule espérance de contribuer à la fortune de son Amant, la consoloit dans de si grands sujets de chagrin.

Pour la Comtesse de St. Etienne, elle s'estimoit la plus heureuse du monde. Le Roi lui avoit promis de lui laisser le choix d'un Epoux: & elle avoit toute

toute sorte de raisons de croire qu'Alfonse de Cordouë étoit digne de ce choix. Elle se faisoit encore quelques reproches sur le chapitre de Catherine de Sandoval, non qu'elle fût fâchée d'enlever à son Amie un Amant si considérable; elle avoit trop d'amour pour avoir quelque scrupule là-dessus; & s'il lui restoit encore quelque peine, c'est qu'elle savoit bien qu'Alfonse n'avoit donné sa parole à Dom Juan, que depuis que le Roi aimoit Catherine de Sandoval; & pénétrant plus qu'elle ne pensoit dans les secrets sentimens d'Alfonse, elle s'imaginoit quelquefois, que si cet Amant avoit oublié sa Maîtresse pour s'attacher à une autre, ce n'avoit été que par dépit. Elle avoit assez de délicatesse pour souhaiter qu'on l'aimât pour d'autres raisons; mais il arriva une chose, qui lui fit croire qu'Alfonse lui faisoit un entier sacrifice de sa premiére passion.

Catherine de Sandoval, qui connoissoit le peu de bien d'Alfonse, crut qu'il pourroit avoir besoin d'argent pour les frais du voyage qu'il alloit faire en Portugal; parce que, de l'humeur & de la qualité dont il étoit, il ne manqueroit pas de vouloir faire les choses avec une extrême magnificence. Elle résolut donc de le tirer de l'embarras où elle le croyoit, & elle lui fit porter par une personne inconnue pour plus de trente mille ducats de pierreries, qu'elle avoit des divers présens du Roi.

Alfonse ne pouvant apprendre de celui qui porta ce superbe présent, de quelle part il lui étoit envoyé, crut qu'il venoit de la Comtesse de Saint-Etienne, qui étoit la seule Dame de la Cour qui eût assez de bien pour cela; & dans cette pensée il lui envoya toutes les pierreries qu'il avoit reçues, lui faisant dire qu'il la prioit de les garder jusqu'à son retour.

La Comtesse reconnut les pierreries; & comme

elle ne douta pas qu'Alfonſe ne les eût reçues de Catherine, elle crut qu'il lui en faiſoit un préſent, pour lui faire comprendre que ce n'étoit plus de cette premiére Amante dont il cherchoit l'amitié & les faveurs. Cette raiſon fut plus à ſon gré que toutes les pierreries; & elle ſe perſuada ſans peine qu'elle étoit autant aimée qu'elle pouvoit le ſouhaiter.

Pendant qu'elle ſe rejouiſſoit d'un ſuccès dont elle ne croyoit plus avoir lieu de douter, Alfonſe étoit en Portugal, qui s'engageoit dans une nouvelle paſſion, qui après bien des peines & des chagrins fut enfin la cauſe de ſa perte.

Alfonſe de Cordouë porta en Portugal le cœur d'un Amant qui ne cherche qu'à ſe retirer d'une paſſion par quelque nouvel attachement; ainſi on ne doit pas s'étonner ſi dès qu'il vit la Princeſſe qui étoit deſtinée au Trône de Caſtille, il en devint amoureux; ce fut moins la beauté de cette Princeſſe, quoiqu'extraordinaire, qui le toucha, que ſes maniéres douces & engageantes. Il n'y avoit pas trois jours qu'il la connoiſſoit, quand la Princeſſe, qui l'avoit déjà remarqué en pluſieurs occaſions, lui demanda ſon amitié. Ce compliment lui parut fort nouveau, & dans un pays tel que l'Eſpagne, & d'une perſonne comme la Reine: mais il lui plût fort; &, quoiqu'il fût embarraſſé pour y répondre, il ne laiſſa pas de prendre la réſolution d'en profiter. Dès qu'il ſe fut un peu remis, il répondit à la Princeſſe, & lui promit ſon amitié en des termes ſi paſſionnés, qu'il ne douta pas, qu'en ne parlant que d'amitié, il n'eût fait paroître beaucoup d'amour.

La Princeſſe parut contente de ſa réponſe, elle y repartit ſur le même ton dont elle avoit commencé; c'eſt ce qui flatta encore Alfonſe dans ſa paſſion naiſſante.

Il oublia pour lors entiérement & la Comteſſe de

de Saint-Etienne & Catherine de Sandoval. Toutes ſes penſées, toutes ſes réflexions, & tous ſes empreſſemens étoient pour la Princeſſe. Il en étoit toujours bien reçu; elle témoignoit même une joie particuliére quand elle le voyoit; & la familiarité avec laquelle ils en uſoient enſemble, commença à lui faire croire qu'il étoit un peu aimé. Cette opinion jointe à la facilité qu'il avoit tous les jours de voir & d'entretenir la Princeſſe, le rendit en peu de tems l'Amant le plus paſſionné qni ait jamais été. Son amour ne trouvoit rien qui l'embarraſſât. La Princeſſe avoit un mérite très-grand; le caractére de ſon eſprit ſembloit plus ſolide que n'eſt celui de la plupart des femmes, auſſi Alfonſe ne regardoit plus ſa paſſion comme une foibleſſe. Il croyoit que c'étoit un tribut qu'il faloit rendre néceſſairement aux grandes qualités de la perſonne qui l'avoit charmé; &, regardant l'avenir avec les yeux d'un Amant prévenu, il n'y voyoit rien qui dût lui faire appréhender la ſuite d'une paſſion ſi extraordinaire: il n'avoit pas même de grands ſujets de jalouſie: ſi la Princeſſe étoit deſtinée au Roi de Caſtille, ce Prince n'étoit pas un Mari qui dût rendre un Amant jaloux: d'ailleurs il ſe croyoit ſi bien lui-même dans l'eſprit de cette Princeſſe, & elle lui paroiſſoit avoir l'eſprit ſi peu capable de changement, qu'il n'appréhendoit point que ſes Rivaux l'emportaſſent un jour ſur lui. Une ſeule choſe lui cauſoit du chagrin; c'étoit d'être toujours auprès de la Princeſſe ſur le pied d'Ami. Cette qualité ne le contentoit pas; il auroit voulu être ſur le pied d'un Amant déclaré; mais il n'oſoit ſe déclarer, de peur de perdre même la qualité dont il étoit en poſſeſſion. Il fit quelques démarches pour découvrir ſon amour. Il lui arriva quelquefois étant avec la Princeſſe, de lui parler en des termes un peu viſs; mais,

dès qu'elle s'en appercevoit, elle le faiſoit reſſouvenir de ſon devoir; & Alfonſe étoit toujours contraint de ſe retrancher ſur l'amitié, juſqu'à ce que quelque occaſion favorable lui permît de parler plus clairement de ſon amour.

Cependant la Princeſſe arriva en Eſpagne. Le Roi ſon Mari alla la trouver à Léon, où le mariage ſe fit. Dom Juan de Lune vouloit que celui de ſa Niéce avec Alfonſe ſe fît en même tems. Il en fit parler au Roi par Catherine de Sandoval, mais ce Prince ne s'expliqua pas là-deſſus: & comme Alfonſe n'étoit occupé que de la Reine, il fit connoître à la Comteſſe de St. Etienne tant de refroidiſſement, qu'elle crut ne devoir rien précipiter, de peur d'être refuſée: les choſes demeurérent donc dans le même état où elles étoient avant le mariage du Roi.

Ce fut en ce tems-là que l'Archevêque de Séville donna le feſtin dont nous avons parlé au commencement de ce diſcours, dans lequel Catherine, quoiqu'en froideur avec Alfonſe, ne fit pas ſcrupule de lui préſenter ſa bague, ſoit qu'elle voulût réveiller l'amour & la jalouſie du Roi, ſoit qu'elle eût peur qu'on ne remarquât l'empreſſement qu'Alfonſe avoit pour la Reine, ſoit qu'elle n'eût pas été maîtreſſe de ſes ſentimens dans une occaſion où il s'agiſſoit de marquer ſon choix.

Quand le feſtin fut fini, & après que la Cour ſe fut retirée, & qu'on eût laiſſé le Roi ſeul avec la Reine, Alfonſe, qui avoit perdu l'eſprit à force d'aimer cette Princeſſe, ne put ſe réſoudre à ſe retirer chez lui: il alla ſe promener ſeul ſur une petite terraſſe qui étoit ſous les fenêtres de la Reine, aiant continuellement les yeux attachés ſur ces fenêtres, & ſe plongeant dans toutes les penſées que ſon amour & ſa jalouſie pouvoient lui donner.

Il

Il y avoit deux heures qu'il étoit-là, résolu d'y passer toute la nuit, quand il vit sortit d'un escalier dérobé, qui descendoit sur cette terrasse, un homme qui venoit droit à lui: la nuit étoit fort obscure, & il ne put le reconnoître. Il s'avança pourtant à sa rencontre; & quand il fut près de lui, il sentit que cet homme, sans lui rien dire, le prit par le bras, & le mena droit à l'escalier. Alors cet homme l'aiant fait entrer, lui dit ces paroles: *Tu n'as qu'à monter, tu trouveras la porte ouverte, & avant deux heures tu me retrouveras ici.* Cet homme aiant dit ces paroles se retira sur la terrasse fermant la porte sur Alfonse, qu'il laissa dans l'escalier.

Alfonse ne pouvoit deviner, ni qui étoit cet homme, ni ce que tout cela vouloit dire: il savoit bien que l'escalier étoit un escalier dérobé qui donnoit dans un cabinet tout proche de la chambre de la Reine. Il rêva quelque tems à cette avanture, & sans y pouvoir rien comprendre monta l'escalier. Il trouva la porte du cabinet ouverte; il y entra; & il vit aussi que la porte de la chambre de la Reine n'étoit point fermée. Comme il croyoit que le Roi étoit avec elle, il se repentit d'être entré, & il ne douta point qu'il ne fût perdu si on venoit à le trouver-là: il voulut sortir; mais il se sentit arrêter par une femme, qui, le prenant par la main, lui dit: Hé bien, Sire, vous trouvez-vous encore mal? Il reconnut que c'étoit la Reine, & jamais homme ne se trouva dans l'état où il se vit.

Il ne savoit que comprendre à cette avanture; & se voyant dans la chambre de la Reine, il jugeoit par ce qu'elle lui disoit, qu'elle le prenoit pour le Roi, & que le Roi n'étoit pas avec elle. Il crut que l'homme qui l'étoit venu prendre sur la terrasse, pourroit bien être le Roi lui-même;

me; & il se ressouvint qu'en effet cet homme avoit sa taille & sa voix. Mais qu'imaginer & que croire? Cependant la Reine le tenant toujours embrassé, continuoit à lui demander s'il se trouvoit mal, & s'il ne vouloit pas qu'on cherchât quelque secours.

L'amour détermina Alfonse. Quoiqu'il vît bien qu'il y alloit de sa vie, il ne put résister à une occasion qui lui mettoit cette Princesse entre les bras: il entra dans la chambre, & se mit au lit: & la Reine, qui croyoit que c'étoit le Roi, s'y mit avec lui.

Cette avanture, si surprenante, étoit fondée sur le dessein le plus extraordinaire que jamais homme ait conçu; & la chose est si peu vraisemblable, qu'on n'y pourroit jamais ajouter foi si elle n'étoit une vérité de l'Histoire.

Le Roi de Castille, qui s'étoit apperçu que l'opinion qu'on avoit de son impuissance, autorisoit les factions qui se formoient tous les jours contre lui, résolut, à quelque prix que ce fût, d'effacer cette opinion, & de souffrir pour cela qu'un autre prît sa place dans le lit de la Reine. Celui sur qui il jetta les yeux, fut le Comte de Lédesma, son Favori. Il convint donc avec lui, que, dès qu'il se seroit retiré avec la Reine, la nuit de ses nôces il feroit semblant de se trouver mal; qu'il descendroit sur la terrasse, où il ordonna au Comte de se trouver; & que le Comte, montant par l'escalier dérobé, iroit dans le lit de la Reine, sans que cette Princesse s'en apperçût; qu'ensuite il reviendroit par le même escalier reprendre le Roi, qui retourneroit chez la Reine.

Les choses étant ainsi concertées, le Roi descendit comme il en étoit convenu; &, trouvant Alfonse sur la terrasse, il crut que c'étoit le Comte de Lédesma, & le fit monter comme nous l'avons

l'avons dit; & ne doutant point du tout que ce ne fût lui qui étoit chez la Reine, il se mit à l'attendre sur la terrasse. Il n'y avoit qu'un moment qu'Alfonse étoit entré, & que le Roi attendoit, quand le Comte de Lédesma vint au rendez-vous. Il reconnut que c'étoit le Roi qui l'attendoit, & allant à lui, & s'en étant fait reconnoître, il jetta ce Prince dans une surprise qu'on ne peut exprimer, en lui faisant voir qu'un autre que lui étoit chez la Reine.

Le Roi lui apprit comment il s'étoit mépris; & sa premiére pensée fut de remonter chez la Reine, & de tuer celui qu'il y trouveroit. Mais il jugea un moment après, que ce seroit un éclat qui ne serviroit qu'à le deshonorer, & qu'il valoit mieux dissimuler: ainsi, par une avanture la plus singuliére qui fut jamais, Alfonse se trouva possesseur de la Reine; & que le Roi, qui le haïssoit mortellement, étoit contraint de dissimuler.

Ce Prince, voyant que c'étoit une nécessité de tenir la chose secrette, ordonna au Comte de Lédesma de se retirer, & de le laisser seul attendre celui qui étoit chez la Reine; mais comme il vouloit connoître qui c'étoit, il commanda au Comte de se cacher, & de le suivre quand il sortiroit. Le Comte se cacha, & le Roi continua à attendre seul sur la terrasse.

Alfonse, se trouvant avec la Reine, fut tenté mille fois de se découvrir, & il lui sembloit sans cela que son bonheur étoit imparfait: mais cependant il eut la force de dissimuler, jugeant bien que la surprise où seroit la Princesse, ne serviroit qu'à hâter sa ruine, qu'il croyoit inévitable après cette avanture.

Il la quitta donc, la laissant dans la pensée qu'il étoit le Roi; &, descendant par le même escalier, il trouva ce Prince qui l'attendoit, & qui sans lui rien dire monta l'escalier, quand il l'eut vu sortir.

Al-

Alfonſe, qui voyoit déjà que le jour approchoit, ſe retira le plus vîte qu'il put : mais à peine eut-il fait trois pas hors de la terraſſe, qu'il s'apperçut qu'il étoit ſuivi ; c'étoit le Comte de Lédeſma, qui ſelon l'ordre qu'il avoit reçu du Roi, ſuivoit Alfonſe pour tâcher de le reconnoître.

Alfonſe, qui crut qu'on ne le ſuivoit que pour l'aſſaſſiner, s'arrêta à deſſein d'obſerver ſi ceux qui le ſuivoient, étoient en grand nombre ; &, voyant un homme ſeul, il courut à lui, & avant que le Comte eût eu le loiſir de le reconnoître, il lui donna un coup de poignard qui le jetta à terre. Le Comte étourdi du coup ne put reconnoître Alfonſe, & il le laiſſa ſe retirer ſans qu'il pût deviner qui c'étoit.

Dès qu'il ſe fut retiré, & qu'il eut rêvé à ſon avanture, il en devina une partie. Il ſavoit bien que le Roi étoit incapable d'avoir des enfans, & il ne douta plus que ce Prince ne fût venu ſur la terraſſe pour y chercher celui dont il vouloit ſe ſervir pour donner des héritiers au Royaume de Caſtille. Il vit bien que ce n'étoit pas à lui que le Roi avoit penſé, & que le hazard lui avoit fait prendre la place d'un autre, mais il ne ſavoit ſi le Roi ne l'avoit point reconnu ; & comme il ne doutoit pas qu'en cas qu'il eût été reconnu, on ne le fît périr, il prit d'abord le deſſein de s'éloigner. Mais faiſant réflexion que cet éloignement pourroit être ſuſpect, & ſervir de preuve que c'étoit lui qui étoit entré chez la Reine, en cas qu'il n'eût pas été reconnu, il prit la réſolution de ne faire ſemblant de rien, de retourner dès le lendemain chez le Roi, & d'attendre tout ce qu'il plaîroit à la deſtinée d'ordonner de ſon ſort.

Dès que le jour parut, on lui vint dire que le Comte de Lédeſma avoit été aſſaſſiné, ſans qu'on

qu'on fût par qui. Alfonſe connut alors que c'étoit ce Comte qui l'avoit ſuivi, & cela lui fit juger que c'étoit lui dont il avoit pris la place chez la Reine: ainſi il connut tout ce qui lui reſtoit à deviner dans ſon avanture.

Le Comte de Lédeſma fut trouvé à demi-mort, & porté chez lui, où le Roi le vint viſiter dès qu'il fut levé, moins pour lui marquer la part qu'il prenoit à ſa conſervation, que pour ſavoir s'il avoit reconnu celui qui étoit entré chez la Reine. Le Comte ne lui en put rien apprendre; & le Roi, qui vouloit s'en éclaircir, & qui ſavoit bien que le même qui avoit bleſſé le Comte, étoit celui qui étoit entré chez la Reine, fit promettre cinquante mille ducats à quiconque découvriroit cet aſſaſſin.

Alfonſe parut ſelon ſa coutume. Il vit la Reine, qui parut avoir pour lui plus de froideur qu'à l'ordinaire. Il s'imagina que ſa froideur pouvoit bien venir de ce qu'elle avoit eu quelque connoiſſance de ce qui étoit arrivé la nuit paſſée; & on ne peut dire combien cette penſée l'embarraſſa.

Jamais homme ne ſe trouva dans des penſées plus différentes & dans un état plus agité.

Quand il faiſoit réflexion qu'il avoit poſſédé une perſonne d'un mérite ſi accompli, & dont il étoit éperdûment amoureux, il ſe trouvoit le plus heureux homme qui fût au monde: mais quand il venoit à penſer qu'il n'étoit redevable de ſon bonheur qu'au ſeul hazard, & que l'amour de ſon Amante n'avoit eu aucune part aux faveurs qu'il en avoit reçues, il tomboit dans un chagrin mortel. D'un autre côté, il voyoit bien que cette avanture l'expoſoit à une perte évidente, dès qu'elle ſeroit connue; & il mouroit pourtant d'envie de la faire connnoître. Il fut mille fois tenté d'apprendre à la Reine ce qui s'étoit paſſé: mais

mais la froideur de cette Princeſſe l'obligeoit au ſilence, plus que toutes les extrémités où il s'expoſoit en ſe déclarant.

Ce n'étoit encore-là que le commencement de ſes peines ; & ce qui cauſoit la froideur de la Reine à ſon égard, lui en fit ſentir de nouvelles, qui n'avoient peut-être jamais été ſenties par aucun Amant.

Cette Princeſſe n'avoit point aimé le Roi juſqu'à ſon mariage, par l'idée qu'on lui avoit donnée de ſon impuiſſance : mais aiant lieu d'en être détrompée par ce qui lui étoit arrivé avec Alfonſe, qu'elle croyoit être le Roi, elle ſentit naître un violent amour pour ce Prince ; & lui attribuant tout l'amour qu'Alfonſe lui avoit marqué pendant qu'il avoit été avec elle, ſe repentit d'avoir juſques-là paru en regarder & en écouter un autre.

Ainſi, par un effet le plus bizarre qui fût jamais, Alfonſe ſe trouva dans le fond celui que cette Princeſſe aimoit véritablement, puiſqu'elle n'aimoit que celui qui avoit paſſé la nuit avec elle ; mais que l'erreur où elle étoit qu'elle l'avoit paſſée avec le Roi, étoit cauſe qu'elle avoit de la froideur pour celui-là même qui lui avoit donné tant d'amour : elle aimoit Alfonſe, & elle croyoit aimer le Roi : elle haïſſoit le Roi, & elle croyoit être réſolue de haïr Alfonſe.

On n'eut pas de peine à reconnoître les empreſſemens qu'elle avoit pour le Roi, & ſa froideur pour tous les autres : elle ne put s'empêcher de s'expliquer à une Confidente de l'injuſtice qu'on faiſoit au Roi. Cette Confidente, qu'Alfonſe avoit gagnée, lui aiant rendu compte de ce que la Reine lui avoit dit ſur cela, il connut ſur quoi étoit fondée la froideur de cette Princeſſe ; c'eſt-à-dire, qu'il ſe trouva jaloux de lui-même, & plus tenté que jamais de la tirer d'erreur.

C'étoit

C'étoit le seul parti qu'il y avoit à prendre pour goûter tout son bonheur, mais il ne voulut pas se déclarer tout d'un coup; il se contenta de dire à la Confidente de la Reine, que le Roi pourroit bien l'avoir trompée, & en avoir mis un autre à sa place.

La Confidente redit à la Reine ce qu'Alfonse lui avoit dit, & cette Princesse se ressouvenant que le Roi s'étoit trouvé mal, qu'il étoit sorti & revenu, & ressorti encore, & rappellant même dans son esprit quelques tons de celui qui avoit passé la nuit avec elle, qui ne convenoient pas trop au Roi, crut que ce que la Confidente lui faisoit appréhender, pourroit bien être: elle fut confirmée dans cette crainte par la conduite du Roi, qui, faisant semblant de se trouver mal, coucha seul les jour suivans.

Il est mal-aisé d'exprimer l'état où se trouva cette Princesse. Plus elle faisoit réflexion à ce qu'on lui avoit dit, plus elle y trouvoit de vraisemblance; & il y avoit des momens où elle n'en doutoit plus. Dans ces momens elle concevoit une haine mortelle pour le Roi, & elle avoit une curiosité extrême de savoir qui étoit celui qui avoit pris sa place. Alfonse étoit celui de tous les hommes de la Cour qu'elle aimoit le plus, & il avoit des momens où elle auroit souhaité que ce fût lui: mais elle n'y voyoit aucune apparence, ne se persuadant pas que Roi eût pu confier une chose de cette importance à un homme qu'il haïssoit mortellement.

Cependant, soit qu'on se persuade ce qu'on souhaite, soit qu'elle crût en avoit quelques preuves, tous ses soupçons tombérent sur lui, & elle n'eut plus la force de le regarder sans rougir.

Alfonse s'apperçut de son embarras, & il en fut embarrassé lui-même. Il ne savoit si la rougeur de la Reine étoit une marque qu'elle sût

la choſe, ou ſi ce n'étoit que l'effet d'un ſoupçon; mais il trouva pourtant plus de goût à la voir ainſi embarraſſée, qu'il n'en avoit eu à la voir refroidie.

Cette Princeſſe ſe flattoit de la penſée que ce pourroit être Alfonſe, quand on lui apprit le lieu où le Comte de Lédeſma avoit été trouvé bleſſé. Elle ne douta point, qu'aiant été bleſſé au ſortir de la petite terraſſe qui conduiſoit à ſon appartement, ce ne fût lui qui y étoit entré; & elle crut que ce pourroit être le Roi qui l'auroit aſſaſſiné, pour mieux couvrir un ſi terrible ſecret.

Cette penſée la mit dans une eſpéce de rage, & contre le Roi, & contre le Comte de Lédeſma, qu'elle haïſſoit mortellement. Elle avoit pardonné au Roi, tant qu'elle s'étoit imaginée qu'il s'étoit ſervi d'Alfonſe; mais elle ne put lui pardonner, s'imaginant qu'il s'étoit ſervi d'un autre.

Elle dit ſes conjectures à ſa Confidente, & la Confidente dit à Alfonſe que la Reine commençoit à croire que le Roi l'avoit trompée; mais qu'elle ne doutoit preſque plus que le Comte de Lédesma ne fût celui qui étoit venu dans ſa chambre.

Alfonſe, qui avoit été juſques-là maître d'un ſecret qu'il brûloit de découvrir, ne put plus réſiſter: il ne dit pourtant rien à la Confidente, & il voulut lui-même en éclaircir la Reine. Il fut long-tems ſans en trouver l'occaſion; & il ne la trouva que quand la Reine ſe ſentit groſſe, & que toute la Cour lui vint faire des complimens ſur ſa groſſeſſe.

Alfonſe prit le tems qu'il n'y avoit perſonne auprès d'elle que ſa Confidente, qui s'étant un peu éloignée, lui donna lieu de parler à la Reine.

„ Si

„ Si V. M. connoiſſoit tout le bonheur d'Al-
„ fonſe, elle ſe perſuaderoit aiſément qu'il
„ n'y a perſonne à la Cour qui ait plus de
„ joie de la gloire qu'aura V. M. de donner
„ un Fils au Roi de Caſtille. „ Il rougit en prononçant ces paroles, il parut interdit, & il ne put continuer.

La Reine ne fut pas moins embarraſſée de ſon côté : elle jetta les yeux ſur Alfonſe, & elle crut voir dans les ſiens tout ce qu'il avoit à lui dire. Ils demeurérent ainſi quelque tems ſans parler ; mais, enfin, Alfonſe ſe jettant à genoux : „ Oui, Madame, lui dit-il, tout ce que
„ vous penſez, eſt vrai, & c'eſt moi. Ah! que
„ me dites-vous ? interrompit la Reine. Ce
„ que je vous aurois caché toute ma vie, ſi j'a-
„ vois pu ſouffrir que V. M. ſoupçonnât un au-
„ tre que moi du plus glorieux de tous les cri-
„ mes, & du plus ardent de tous les amours. „

La Reine, ſe couvrant le viſage, & détournant la tête : „ Ah! deviez-vous, dit-elle, contri-
„ buer au malheur de la plus infortunée de
„ toutes les Reines? „

„ Il eſt vrai, reprit Alfonſe, que je ſuis le
„ coupable, mais je ne dois mon crime qu'à mon
„ amour; la faveur & la confidence du Roi n'y
„ ont point de part ; & ce Prince ignore en-
„ core, & mon crime, & mon bonheur. „ Alors, voyant que la Reine ne diſoit mot, il lui raconta la maniére dont cette ſurprenante avanture s'étoit paſſée, & à-peine avoit-il achevé de parler que le Roi entra. Il s'apperçut qu'Alfonſe lui parloit avec application, & que ſon arrivée leur cauſoit à l'un & l'autre beaucoup d'embarras. Il s'imagina en ce moment qu'Alfonſe pourroit bien être celui qu'il avoit tant de curioſité de connoître, qui étoit entré chez la Reine à la place de ſon Favori. Cette imagination lui parut

preſ-

preſque une vérité, & il réſolut de ne rien épargner pour s'en éclaircir.

La voie dont il s'y prit, eſt la plus inconcevable de toutes celles qu'il pouvoit prendre: mais ce Prince étoit l'homme du monde le plus extraordinaire; & rien ne doit paroître incroyable de lui, après ce qu'il avoit été capable de faire pour donner des enfans à la Reine. Il ne voulut pourtant rien faire qu'après les couches de cette Princeſſe, qui accoucha d'une Fille.

Après les réjouïſſances qu'on fit par toute l'Eſpagne à la naiſſance de cette Princeſſe, le Roi manda un jour Alfonſe; &, l'aiant fait paſſer dans ſon cabinet, il lui parla en ces termes:

„ Vous devez être bien mal ſatisfait de moi, „ Alfonſe, après l'important ſervice que vous „ m'avez rendu: mais, ſi je puis compter ſur vo„ tre diſcrétion, il n'y a rien de ſi élevé où je „ ne vous faſſe monter, & dès ce moment je „ vous donne cinquante mille ducats de penſion: „ mais continuez à m'être fidéle, & à cacher à „ toute la Terre la honte de votre Roi.„

Jamais homme ne fut plus interdit que le fut Alfonſe à ce diſcours. La première penſée qu'il eut, c'eſt que c'étoit un piége pour le ſurprendre, & il réſolut fortement de ne point ſe déclarer. Il demanda au Roi quel étoit le ſervice dont il plaiſoit à Sa Majeſté de le récompenſer, mais il ne put faire cette demande ſans rougir. Le Roi, ſe confirmant toujours dans ſes conjectures, „ Eſt-ce, dit-il, pour augmenter ma con„ fuſion, que vous voulez que je vous explique „ ce ſervice que vous ſemblez ignorer; mais, „ puiſque vous le voulez, il faut vous apprendre „ que ce n'eſt point le hazard qui vous a rendu „ le plus heureux de tous les hommes; que c'eſt „ un effet de mon choix, & de la confiance que

„ j'ai

„ j'ai eue en vous, dans le cruel embarras où je „ me trouvai par ma malheureuſe conſtitution. „ Je vous apperçus ſur la petite terraſſe ; je bénis „ le Ciel qui vous y avoit envoyé pour réparer „ ma honte : vous ſavez le reſte, & diſpenſez-„ moi de le dire ; mais il faut continuer à me „ ſervir, & ôter juſqu'au moindre ſoupçon d'une „ intrigue qui me deshonoreroit. Trouvez-vous „ encore ce ſoir ſur la terraſſe, & vous y goû-„ terez le même bonheur dont vous avez joui." En diſant ces paroles, il le quitta après l'avoir embraſſé, & dans le moment il lui fit expédier les proviſions de la penſion qu'il lui avoit promiſe.

Le Roi ne voulut point attendre la réponſe d'Alfonſe, parce qu'il avoit un moyen plus ſûr de s'éclaircir. La maniére dont il avoit parlé, n'étoit pas aſſez claire pour obliger Alfonſe de revenir le ſoir ſur la terraſſe, en cas que ce ne fût pas lui qui s'y fût trouvé la premiére fois : mais, ſuppoſé qu'il y vînt, c'étoit une conviction que les doutes du Roi étoient bien fondés, & qu'Alfonſe étoit effectivement celui qu'il cherchoit.

La nouvelle faveur d'Alfonſe ſurprit toute la Cour ; mais perſonne n'en fut plus ſurpris que la Reine, qui connoiſſoit la haine que le Roi avoit pour lui. Alfonſe de ſon côté avoit bien d'autres embarras ; toutes ſes penſées alloient à lui faire croire que le Roi vouloit le ſurprendre, & le faire périr. Il voulut en écrire à la Reine ; mais il jugea bien que cette Princeſſe ne conſentiroit pas à la continuation de cette intrigue, quand même le Roi auroit été de bonne-foi. Cependant il l'aimoit éperdûment, & ſon amour l'emporta : il ne put réſiſter à l'occaſion qu'on lui promettoit, de remettre entre ſes bras une Princeſſe

qu'il idolâtroit ; &, malgré toutes ſes réflexions, il réſolut de ſe rendre le ſoir ſur la petite terraſſe, dût-il y périr.

Comme aucune des actions des Rois n'eſt ſecrette, on ſut à la Cour que le Roi coucheroit ce jour-là avec la Reine ; & on y fit d'autant plus de réflexion, qu'on ſavoit bien que cela n'étoit point arrivé depuis le lendemain de ſon mariage, le Roi aiant toujours fait ſemblant d'être malade.

La Reine en fut extraordinairement allarmée, & elle réſolut de ne ſe point laiſſer ſurprendre ; ſoit qu'elle eût aſſez de vertu pour ne pas ſe plaître à un pareil commerce, ſoit qu'elle eût la curioſité de voir quel ſeroit celui dont le Roi ſe ſerviroit ; ſoit qu'elle eſpérât peut-être que ce ſeroit Alfonſe, & que c'étoit dans cette vue que le Roi lui avoit fait ce jour-là tant de graces. Elle cacha un flambeau dans un oratoire, qui étoit près de ſon lit, pour s'en ſervir quand il ſeroit tems.

C'étoit toujours Bertrand de la Cuéva, dont le Roi vouloit ſe ſervir : mais il prit le parti de le faire cacher dans le cabinet de la Reine ; & il l'y enferma lui-même, quand la nuit fut venue.

La Reine ſe retira dans ſon appartement, & le Roi l'y ſuivit un moment après. Il renvoya toutes les femmes de la Reine ; & étant demeuré ſeul avec elle, il éteignit tous les flambeaux, à la réſerve d'un qu'il prit, & avec lequel il entra dans le cabinet où étoit ſon Favori. En entrant dans le cabinet, il éteignit le flambeau, comme s'il ſe fût éteint par hazard, & en même tems la Cuéva entra dans la chambre, & le Roi deſcendit ſur la terraſſe pour voir s'il n'y trouveroit point Alfonſe.

Dès que la Cuéva fut entré dans la chambre de la Reine, il alla ſe mettre dans ſon lit : mais cette Princeſſe s'étoit déjà relevée ; & entrant dans l'ora-

l'oratoire, elle prit le flambeau qui y étoit allumé, & s'approchant du lit elle regarda celui qui y étoit, & elle reconnut que c'étoit la Cuéva, qui dans ce moment se jetta à terre comme un homme éperdu, & regagna le cabinet. La Reine, qui haïssoit ce Favori, & qui étoit bien-aise de cette occasion pour le perdre, cria au secours. Ses cris firent remonter le Roi, qui ne venoit que de descendre sur la terrasse, où il n'avoit trouvé personne: il entra dans le cabinet, où il vit la Reine tenant un flambeau à la main, & Bertrand de la Cuéva à demi-mort.

La Reine ne perdit point de tems. Elle se jetta aux pieds du Roi avant qu'il pût parler; & sans faire semblant de soupçonner ce Prince d'avoir part à l'action de la Cuéva, elle lui en demanda la punition. Le Roi ne pouvant point prendre d'autre parti pour couvrir son infamie, que d'accorder à la Reine ce qu'elle lui demandoit, il fit semblant de vouloir poignarder la Cuéva; mais, s'arrêtant, il dit à la Reine qu'il valoit mieux différer, pour rendre plus secrette une chose dont l'éclat lui seroit honteux; qu'il lui répondoit que l'insolence de la Cuéva ne demeureroit pas impunie; & aussi-tôt il commanda à ce malheureux de le suivre; & il se retira avec lui dans son apparrement, où ils déplorérent ensemble le malheureux succès de leur intrigue.

Pendant que ces choses se passoient dans le cabinet de la Reine, Alfonse arriva sur la terrasse. Il y attendit quelque tems, & ne voyant paroître personne, il s'approcha de la porte de l'escalier, qu'il trouva ouverte, le Roi aiant oublié de la refermer. Il y monta sans savoir ce qu'il faisoit; il arriva au cabinet comme le Roi ne faisoit que d'en sortir; il y entra, & il vit de la lumiére dans la chambre de la Reine dont la porte étoit ouverte. Il fut transi à cette vue, & il n'ôsa avancer. La

Reine qui étoit reſtée ſeule dans ſa chambre, entendant du bruit dans le cabinet, vint à la porte avec le flambeau pour voir ce que c'étoit. Quelle fut ſa ſurpriſe, quand elle vit Alfonſe!

Il n'ôſoit parler, craignant que le Roi ne fût dans la chambre; & la Reine, craignant d'être ſurpriſe, ôſoit auſſi peu parler que lui. Ils ſe regardérent avec un étonnement réciproque: mais enfin la Reine, prenant la parole, „ par „ quelle avanture, dit-elle, êtes-vous ici, & ſa- „ vez-vous ce qui vient d'arriver?" Alfonſe, jugeant que la Reine étoit ſeule, lui apprit en deux mots l'entretien qu'il avoit eu avec le Roi, & que c'étoit par ſon ordre qu'il s'étoit rendu ſur la terraſſe: & ſe jettant auſſi-tôt à ſes pieds, „ Pardonnez-moi, dit-il, Madame, ſi mon a- „ mour m'a aveuglé juſqu'à vouloir répondre ſans „ votre aveu aux intentions du Roi. Hélas! lui „ dit la Reine, le Roi n'a penſé qu'à vous per- „ dre: un autre avoit pris ſa place; & le Roi „ ne vous a fait venir ici, que pour s'éclaircir „ des doutes que lui a donné votre premiére a- „ vanture: mais conſolez-vous, le Ciel a pris „ ſoin de nous venger." Auſſi-tôt cette charmante Reine lui raconta l'avanture de la Cuéva; &, quoiqu'elle fût occupée de mille craintes, elle ne laiſſa pas de lui témoigner la joie que lui donnoit cette avanture.

Alfonſe, qui étoit le plus paſſionné de tous les Amans, & en même tems le plus emporté & le plus fou, ſe jetta encore une fois à ſes genoux, & ôſa la preſſer de profiter de l'occaſion, & de ſe venger encore mieux du Roi, en lui accordant volontairement ce qu'il avoit déjà obtenu d'elle ſans qu'elle le ſût. La Reine blâma Alfonſe avec tant de tendreſſe & de douceur, de l'inſolence d'une pareille propoſition, que, tout éperdu qu'il étoit, il n'ôſa la preſſer davantage. „ Retirez- „ vous,

„ vous, lui dit-elle: &, si vous m'aimez, ne pen-
„ sez qu'aux moyens de me retirer d'une Cour où
„ ma conscience & mon honneur ne me per-
„ mettent plus de demeurer." En disant ces paroles, elle rentra dans sa chambre, dont elle ferma la porte; & Alfonse reprit le chemin de la terrasse.

Dès que le Roi se fut retiré dans son appartement, il lui vint une pensée étrange: il voyoit bien qu'il ne pouvoit pas laisser la Cuéva impuni; il avoit une extrême envie de savoir si Alfonse se seroit rendu sur la terrasse. „ Ne perdons point
„ de tems, dit-il à la Cuéva, & voyons si Alfon-
„ se sera venu au rendez-vous que je lui ai don-
„ né. Allez-vous-en sur la terrasse, ajoûta-t-il;
„ & si vous y trouvez Alfonse, amusez-le jus-
„ qu'à ce que je vous envoye assez de gens
„ pour vous saisir de lui mort ou vif."

La Cuéva obéit aussi-tôt; & le Roi, le voyant parti, appella son Capitaine des Gardes: il lui ordonna de prendre cinquante Gardes avec lui, d'aller sur la terrasse, & s'il y trouvoit du monde de faire main-basse sur eux, & de les massacrer.

Par cet ordre cruel le Roi avoit un moyen infaillible de ne pas laisser vivre la Cuéva, qu'il savoit bien qu'on trouveroit sur la terrasse, & de s'éclaircir de ses soupçons sur Alfonse en cas qu'on l'y trouvât avec lui, mais de le faire périr en même tems; puisque l'ordre du Capitaine des Gardes portoit, qu'il massacrât tout ce qu'il trouveroit sur la terrasse, quand même il y trouveroit plus d'une personne.

La Cuéva arriva sur la terrasse au moment qu'Alfonse descendoit de l'appartement de la Reine: il le vit, il le reconnut, & courant à lui il lui cria de mettre l'épée à la main. Alfonse la mit, & ils commençoient à se pousser de terribles coups, quand le Capitaine des Gar-

des arriva avec ſon eſcorte. Alfonſe fut le premier qui l'apperçut; & comme il craignoit d'être arrêté, il quitta la Cuéva, & ſe fit jour au travers de tant de ſoldats, avant qu'ils euſſent pu le reconnoître, & ſe ſauva.

La Cuéva reſta ſeul à eſſuyer une décharge de coups de mousquets, qui le laiſſérent ſur la place.

La Capitaine des Gardes, qui avoit bien jugé par le diſcours du Roi, que Sa Majeſté n'étoit pas trop aſſurée s'il y auroit plus d'un homme ſur la terraſſe, & qui craignit la colére de ce Prince, s'il apprenoit qu'on eût laiſſé échapper celui qui étoit avec la Cuéva, vint lui dire qu'il n'avoit trouvé que lui; qu'il avoit exécuté ſes ordres, & qu'il étoit mort: ainſi le Roi ne put être éclairci de ſes doutes; & Alfonſe ſe ſauva encore de cette occaſion ſans qu'on le connût, ou qu'on eût lieu de le ſoupçonner.

Dès que le Capitaine des Gardes eût rendu compte au Roi du ſuccès de ſa commiſſion, ce Prince alla chez la Reine: il la trouva levée, & fort en peine du grand bruit qui s'étoit fait ſous ſes fenêtres; car elle avoit entendu la décharge de mouſquetterie, & cette pauvre Princeſſe ne doutoit pas que ce ne fût Alfonſe qu'on venoit de maſſacrer. L'arrivée du Roi ſembla lui confirmer cette crainte. „ Venez, lui dit-il en „ entrant, venez voir vous-même, Madame, „ comme je ſai punir un inſolent, qui a ôſé „ violer le lit de ſon Maître." En diſant ces paroles, il prend la Reine par la main, il la fait deſcendre ſur la terraſſe, & lui montre le corps du malheureux la Cuéva. La Reine le reconnut; & la joie qu'elle eut que ce ne fût pas Alfonſe, lui rendit la tranquillité de ſon eſprit. Elle remercia le Roi d'une juſtice ſi prompte; ajoûtant qu'elle auroit pourtant été bien-aiſe qu'on ſe fût contenté d'éloigner ce malheureux, ou de l'en-

l'enfermer, pour lui donner le tems de se repentir.

Cependant, quelque blessé que fut la Cuéva, il ne mourut pas : on trouva, dès qu'on l'eut reporté chez lui, qu'il respiroit encore; & à force de remédes on lui fit revenir la connoissance. Le Roi l'alla voir en secret, & apprit de lui qu'Alfonse étoit venu sur la terrasse. Ainsi ce Prince fut entiérement éclairci de ce qu'il vouloit savoir, apprenant enfin qu'Alfonse étoit celui qui avoit pris sa place dans le lit de la Reine.

On auroit peine à exprimer les extrémités où le porta sa fureur : il entra chez la Reine, & il la brusqua, comme si elle eût eu part à ce qui étoit arrivé ; & sans s'expliquer sur aucun détail, il jura devant elle qu'Alfonse ne passeroit pas la journée sans périr.

La Reine n'ôsa demander au Roi le sujet de cet emportement, & elle ne douta point que l'indiscrétion d'Alfonse n'eût éclairci ce Prince. Cependant, dès que le Roi fut sorti, elle fit avertir Alfonse de prendre la fuite, lui mandant qu'il n'y avoit point d'autre moyen de sauver sa vie, puisque le Roi savoit tout ce qui étoit arrivé.

Alfonse vit bien que le péril étoit extrême, & qu'il étoit perdu s'il ne trouvoit un asile contre les poursuites du Roi. Il crut n'en point trouver de plus assuré que la citadelle de Soria, qui appartenoit à Dom Juan de Lune. Dom Juan lui promit sa protection, mais il le fit souvenir en même tems de la promesse qu'il lui avoit donnée depuis long-tems d'épouser la Comtesse de Saint-Etienne ; & Alfonse, envisageant tout d'un coup l'état de sa fortune, crut qu'il n'y avoit point d'autre moyen de sortir de l'affaire où il s'étoit embarqué, qu'en épousant cette Comtesse, dont les grands biens

pourroient lui être fort utiles dans une si mauvaise affaire que celle-là. Il renouvella donc sa promesse à Dom Juan; & il lui dit, que s'il vouloit amener sa Niéce à Soria où il alloit se retirer en diligence, il l'épouseroit sans balancer. Dom Juan le lui promit, & lui tint sa promesse. Mais il fit une faute irréparable; c'est qu'aiant fait partir sa Niéce pour Soria, il enleva Catherine de Sandoval, de laquelle il étoit devenu amoureux depuis la proposition qu'il lui avoit faite de l'épouser.

Les voilà donc dans Soria; c'est-à-dire, Alfonse, la Comtesse de Saint-Etienne, Dom Juan, & Catherine de Sandoval. Dom Juan ne fit point paroître Catherine devant Alfonse & sa Niéce: il l'enferma dans une chambre, espérant l'épouser dès que le mariage des deux autres seroit accompli.

Des choses si mal concertées ne pouvoient réussir, aussi eurent-elles une issue très-funeste. Alfonse renouvella à la Comtesse toutes les protestations qu'il lui avoit faites autrefois; & la Comtesse, qui ne suivoit que son penchant, passa par-dessus toutes les raisons qui auroient dû l'empêcher d'épouser un homme qui l'avoit si fort négligée, & qui de-plus étoit mal avec la Cour.

Leur mariage devoit se faire un jour après, quand la mauvaise fortune d'Alfonse le conduisit sur une terrasse du château de Soria, d'où il apperçut Catherine de Sandoval à une des fenêtres: sa premiére passion se ralluma à cette vue; & comme il connut bien à la tristesse qui paroissoit sur le visage de Catherine, qu'elle étoit-là malgré elle, il devina tout le mystére. Aussi-tôt après s'être fait remarquer de Catherine, qui sembla pour lors le regarder avec des yeux fort tendres, il courut chez Dom Juan, & il lui demanda ce que faisoit Catherine de Sandoval à Soria.

Cette

Cette demande surprit Dom Juan : mais, enfin, il avoua tout, & il dit, „ qu'il étoit raisonnable „ qu'il songeât aussi à son bonheur, en travail- „ lant à celui des autres. ".

Alfonse, oubliant alors le besoin qu'il avoit de la protection de Dom Juan, & les termes où il étoit avec sa Niéce, s'emporta contre lui de la maniére du monde la plus violente. Il dit, „ qu'il „ vouloit qu'on donnât la liberté à Catherine de „ Sandoval, & qu'il ne pouvoit s'allier avec un „ homme qui étoit capable d'enlever & d'empri- „ sonner les gens. „ Dom Juan, qui avoit de la fierté, répondit, „ qu'il étoit le maître, & de ses „ actions, & de sa maison; & que, comme il re- „ tenoit chez lui les gens qu'il lui plaîsoit. il en „ chasseroit aussi ceux qu'il voudroit. „

Ces derniers mots qui regardoient Alfonse, lui firent mettre l'épée à la main ; & si la Comtesse de Saint-Etienne ne fût accourue, les choses auroient été plus loin, mais elle les sépara ; &, ayant été instruite du sujet de leur différend, elle obtint de son Oncle que Catherine sortiroit de sa prison. Elle fit même la paix d'Alfonse, croyant que la seule générosité l'avoit obligé de prendre l'intérêt d'une personne affligée: mais elle ne fut pas long-tems sans reconnoître son erreur; & dès qu'Alfonse vit Catherine, il n'eut des yeux que pour elle; ce qui irrita si fort la Comtesse, qu'elle crut avoir pour son Amant autant de haine, qu'elle avoit eu d'amour auparavant.

Cependant le Roi, sachant qu'Alfonse s'étoit retiré à Soria, & que Dom Juan avoit enlevé Catherine de Sandoval, que ce Prince aimoit toujours, envoya des troupes pour investir cette place. Dom Juan & la Comtesse de Saint Etienne, également mécontens d'Alfonse, n'eurent pas de

peine à l'abandonner en cette occasion à la vengeance du Roi. L'Oncle fit sa paix avec la Cour, à condition qu'il remettroit, & Alfonse, & la forteresse de Soria, entre les mains de Sa Majesté, & que le jeune Marquis de Villéna épouseroit la Comtesse de Saint-Etienne. Le traité fut secret; & Alfonse, qui ne songeoit qu'à regagner l'esprit de Catherine de Sandoval, dont il étoit plus passionné que jamais, n'eut aucune connoissance de ce qui se tramoit sous main. Ainsi il se vit arrêté lorsqu'il y pensoit le moins, & conduit à Médina del Campo, qui étoit la prison ordinaire des illustres criminels.

LIVRE SECOND.

SI jamais on a eu lieu de connoître combien il y a peu de certitude & de vraisemblance dans la plupart des ressorts qui à la Cour des Princes causent la fortune ou la perte des hommes, c'est dans la suite de cette Histoire. Il n'y a personne qui ne croye qu'Alfonse, devenu odieux au Roi de Castille par tant d'endroits, ne dût être condamné comme criminel de Léze-Majesté, pour avoir pris les armes contre son Souverain. C'est aussi l'opinion que tout le monde en eut; &, dès qu'on eut appris sa prison, on ne douta plus de sa perte. Mais les choses tournérent autrement; & ce ne fut qu'après avoir encore donné au Roi de nouveaux mécontentemens, qu'il ne put éviter son malheur,

On

On juge, par tout ce que nous avons raconté, qu'Alfonſe n'étoit, ni politique dans ſa conduite, ni conſtant dans ſes amours. Il ne laiſſoit pourtant pas d'être fort aimé des Courtiſans, & fort agréable aux Dames: ſon caractére franc & ouvert, ſa naiſſance qui étoit illuſtre, ſon peu de bien joint à une extrême généroſité & à un grand mépris des richeſſes & de la faveur, lui avoient gagné l'amitié de tous les honnêtes gens ; & ceux-mêmes qui ne ſe ſoutenoient que par des qualités entiérement oppoſées aux ſiennes (je veux dire les gens de Cour) ne laiſſoient pas de l'aimer, parce qu'ils ne le trouvoient jamais en leur chemin, par la profeſſion qu'il faiſoit de ne ſouhaiter & de ne demander rien. Les Dames, de leur côté, le trouvoient fort à leur goût, par beaucoup d'eſprit & d'agrémens: ainſi il ſe vit plaint de tout le monde; mais les deux perſonnes qui prirent le plus de part à ſa diſgrace, furent la Reine, & Catherine de Sandoval, dont il étoit également aimé.

Comme on ne ſavoit point à la Cour les véritables raiſons qui avoient obligé Alfonſe de ſe retirer, on crut qu'il ne l'avoit fait que pour enlever Catherine de Sandoval, dont on ſavoit bien qu'il étoit amoureux ; & l'on ne chercha point d'autres raiſons que celle-là, qui euſſent obligé le Roi de prendre les armes; puiſque c'en étoit d'aſſez fortes, que d'avoir à retirer ſa Maîtreſſe des mains de ſon Rival, & de punir en lui un Sujet qui avoit ôſé ſe révolter.

La Reine elle-même, qui avoit cru qu'Alfonſe ne s'étoit embarqué dans cette mauvaiſe affaire que pour ſe garantir de la fureur du Roi, ne ſut plus qu'en croire, quand on lui dit ce qui s'étoit paſſé à Soria. Elle jugea comme les autres, qu'aiant paru plus amoureux que jamais de Ca-

therine de Sandoval, cet amour avoit eu plus de part à sa retraite, que la crainte d'être immolé à la jalousie du Roi.

Ses premiéres pensées furent de le laisser périr, & il étoit difficile que d'abord elle en eût d'autres ; car rien ne pouvoit l'irriter davantage, que d'apprendre qu'un Amant qui avoit été assez heureux pour la posséder, & pour recevoir depuis tant de marques de sa bonté & de ses soins, se fût assez oublié pour se rembarquer dans l'amour d'une autre. Elle apprit donc avec une secrette joie qu'il étoit prisonnier, & il y eut des momens où il lui tardoit qu'il ne fût exécuté. Mais on a beau faire ; quand on aime véritablement, rien ne donne au cœur des impressions égales à la crainte de voir périr ce qu'on aime.

Quand cette Princesse se représenta bien sérieusement qu'Alfonse alloit périr, elle ne fut plus sensible qu'aux soins d'empêcher sa perte ; mais elle ne voyoit guéres d'apparence d'y réussir, puisqu'elle n'ôsoit même témoigner au Roi qu'elle auroit voulu le sauver. Elle se renferma donc à faire des vœux inutiles ; & jamais état ne fut plus triste & plus agité que le sien.

Le Roi ne s'expliquoit point avec elle sur ce qui s'étoit passé la nuit de ses noces ; mais elle ne pouvoit ignorer que ce Prince ne fût instruit de cette avanture, & c'est-là ce qui lui faisoit juger la perte d'Alfonse inévitable. Catherine de Sandoval lui sembloit la seule personne capable d'agir en sa faveur ; mais, comme le Roi vouloit toujours qu'on le crût amoureux d'elle, elle voyoit bien qu'il étoit difficile que cette aimable personne prît le parti d'un Amant ; qui passoit pour avoir voulu l'enlever ; ainsi Alfonse paroissoit d'autant plus proche de sa perte, que tout étoit contre lui, & les raisons secrettes qui faisoient agir

agir le Roi, & celles dont il vouloit prendre le prétexte.

Il n'y avoit qu'un parti à prendre, c'étoit de l'aider à ſe ſauver de ſa priſon, & c'eſt auſſi à quoi la Reine s'appliqua : mais Catherine de Sandoval avoit déjà prévenu ſes ſoins à cet égard.

Cette généreuſe fille ne s'amuſa point à ſolliciter ſa grace & ſa liberté auprès du Roi: elle ne s'appliqua qu'à ſe remettre mieux que jamais dans l'eſprit de ce Prince ; & elle y réuſſit d'autant plus facilement, que le Roi, voulant qu'on le crût fort amoureux, donnoit plus aiſément toutes les apparences d'un grand amour.

Quand elle ſe crut aſſurée de ſon crédit, elle jugea qu'il valoit mieux commencer par mettre ſon Amant en liberté, prévoyant bien que c'étoit un chemin plus court, que d'y faire conſentir le Roi. Le Gouverneur de Médina, à la garde duquel Alfonſe avoit été confié, étoit un homme qui avoit les derniéres obligations à Catherine de Sandoval; c'eſt ce qui lui rendit facile le deſſein qu'elle ſe propoſa de le faire ſauver.

Elle écrivit à ce Gouverneur de faciliter à Alfonſe les moyens de rompre ſa priſon, lui diſant qu'elle ſe chargeoit de tout ce qui en pourroit arriver, & lui permettant de garder ſa lettre pour ſervir à ſa juſtificatoin, en cas qu'on voulût l'inquieter.

Le Gouverneur ſe trouva embarraſſé, & tarda à faire réponſe. Ce retardement la jettant dans l'impatience, elle réſolut d'aller elle-même à Médina del Campo: elle demanda au Roi permiſſion d'aller paſſer deux ou trois jours dans un Monaſtére, dont une de ſes Parentes étoit Abbeſſe; & l'aiant obtenu, elle ſe déguiſa avec une de ſes filles, & prit le chemin de Médina.

La Reine, d'un autre côté, avoit pris des meſures

pour le même deſſein ; &, faiſant à l'Ambaſſadeur de Portugal une fauſſe confidence, elle lui avoit allégué des raiſons plauſibles pour l'engager à tâcher de ſurprendre les gardes d'Alfonſe. Ces raiſons étoient, qu'Alfonſe étoit dépoſitaire d'un ſecret important, qu'elle craignoit qu'il ne révélât, en cas qu'il fût condamné. Elle fit comprendre, autant qu'elle put, à l'Ambaſſadeur, que ce ſecret rouloit ſur des correſpondances ſecrettes qu'Alfonſe avoit avec le Roi de Portugal, qui la rendroient ſuſpecte au Roi de Caſtille, s'il venoit à les découvrir.

L'Ambaſſadeur, ſans rien approfondir davantage, promit à la Reine de faire offrir de ſa part une ſomme d'argent conſidérable au Gouverneur de Médina, en cas qu'il voulût aider Alfonſe à ſe ſauver en Portugal. Il choiſit pour faire cette offre un homme habile, qui arriva à Médina en même tems que Catherine de Sandoval.

Quelque déguiſée que fût Catherine, cet homme la reconnut ; &, ne ſachant à quel deſſein elle étoit venue, il n'ôſa d'abord parler de rien au Gouverneur, & il prétexta d'autres raiſons de ſon voyage.

Catherine de ſon côté ne fut pas moins embarraſſée de l'arrivée de cet homme ; &, craignant que le Gouverneur ne fût moins facile pendant qu'il auroit cette eſpéce d'eſpion (car c'eſt pour qui elle le prenoit) elle réſolut de faire ſauver ſon Amant ſous les habits de la fille qui l'accompagnoit.

Elle entra donc avec elle dans la chambre où il étoit enfermé. La ſurpriſe d'Alfonſe fut extrême, mais on ne s'arrêta point en diſcours inutiles. Elle le preſſa de prendre les habits de ſa Suivante : il obéit, & ſortit de la priſon, laiſſant cette fille ſous les ſiens.

Dès que Catherine eut mené Alfonſe chez elle, elle

elle le preſſa de ſe ſauver en diligence, & retourna à la priſon pour tâcher de délivrer la fille qu'elle avoit laiſſée à ſa place: mais elle fut bien ſurpriſe, quand, entrant dans la chambre du Gouverneur, elle la trouva déjà délivrée. C'étoit à la priére de celui que la Reine avoit envoyé, que le Gouverneur, prenant cette fille pour Alfonſe, avoit été lui-même lui ouvrir la priſon. Chacun reconnut alors comment la choſe étoit arrivée: le Portugais promit à Catherine de n'en point parler, & de dire à celui qui l'avoit envoyé, que tout avoit réuſſi, & qu'Alfonſe étoit en liberté. L'Ambaſſadeur de Portugal en alla rendre compte à la Reine; & cette Princeſſe fut perſuadée que c'étoit à elle ſeule que ſon Amant étoit redevable d'un ſi grand bienfait.

Catherine de Sandoval retourna à la Cour, après avoir promis au Gouverneur de faire trouver bon au Roi l'évaſion d'Alfonſe. Mais, comme elle ne pouvoit ignorer que celui qui étoit venu de la part de l'Ambaſſadeur de Portugal n'eût été engagé à ce deſſein par la Reine, elle connut que cette Princeſſe aimoit Alfonſe, & bien loin d'en avoir de la jalouſie, elle conçut pour elle une amitié plus forte que celle qu'elle avoit eue juſques-là; car ce n'étoit pas la premiére fois que cette généreuſe fille, qui n'aimoit Alfonſe que pour lui faire du bien, s'étoit trouvée capable d'aimer juſqu'aux Rivales-mêmes qui pouvoient aider à la fortune de ſon Amant.

Ce fut elle qui apprit au Roi qu'Alfonſe s'étoit ſauvé: elle fit ſemblant que le Gouverneur aiant été trompé par les gardes qu'Alfonſe avoit corrompus, s'étoit adreſſé à elle pour en informer le Roi, & ſe garantir de ſa colére.

Ce Prince, à cette nouvelle, eut de la peine à modérer ſon emportement; & quelque choſe que Catherine lui pût repréſenter, il manda au Gouverneur

verneur de se rendre en Cour, pour apprendre de lui comment la chose étoit arrivée.

Cet homme obéit, & ne voulant point accuser Catherine de Sandoval, il dit au Roi qu'un Portugais étoit venu à Médina del Campo, & que ce pourroit bien être cet homme qui eût corrompu les gardes d'Alfonse.

Le Portugais fut aussi-tôt arrêté: mais quelque menace qu'on lui pût faire, il n'avoua rien. Cela n'empêcha pas que le bruit ne se répandît partout, qu'Alfonse avoit été délivré par les soins de l'Ambassadeur de Portugal: & on ne tarda pas à dire que la Reine en étoit complice.

Le Roi se persuada d'autant plus aisément qu'il savoit ce qui s'étoit passé entre elle & Alfonse. Il alla chez elle, & la menaçant de la faire périr, il la traita comme si elle eût été déjà convaincue de la chose dont il la soupçonnoit.

Cette Princesse auroit eu de la peine à dissimuler, si, au moment que le Roi lui faisoit les plus grandes menaces, Catherine de Sandoval ne fût entrée. „ Ne cherchez point, dit-elle au Roi, „ qui a délivré Alfonse; c'est moi, Sire, qui „ l'ai fait; &, si vous en doutez, vous pouvez „ faire saisir les papiers du Gouverneur de Mé„ dina; vous y trouverez une lettre, par la„ quelle je l'ai sollicité de le mettre en liberté. „

Le Roi, ne sachant que croire, manda ce Gouverneur, qui, voyant Catherine s'accuser elle-même, se jetta aux pieds de ce Prince, lui avouant que c'étoit elle en effet qui l'avoit engagé à délivrer Alfonse.

L'étonnement du Roi fut extrême, mais celui de la Reine fut encore plus grand. Comme elle ne savoit point que Catherine de Sandoval eût agi pour faire sauver Alfonse, elle crut que tout ce qu'elle disoit n'étoit qu'un artifice pour empêcher le Roi d'en soupçonner d'autres: mais elle

elle fut bien surprise, quand le Gouverneur produisit la lettre de Catherine, & que le Roi ne put douter, en voyant cette lettre, de la vérité de tout ce qu'elle avoit avancé. Le Roi sortit de chez la Reine sans témoigner le parti qu'il vouloit prendre, & laissa Catherine avec elle.

„ Quoi c'est vous, lui dit la Reine, qui avez „ fait sauver Alfonse? C'est être bien généreuse „ amie, que de servir ses amis au hazard de se „ perdre soi-même. C'est une générosité, re- „ prit Catherine, dont je ne suis pas seule ca- „ pable; & Votre Majesté en connoît une autre „ que moi, qui a fait la même chose. „ La Reine rougit à ces paroles: & Catherine, ne voulant point l'embarrasser, lui raconta tout ce qui s'étoit passé à Médina lorsqu'Alfonse s'etoit sauvé; & elle finit ce discours, en promettant à la Reine un secret éternel sur la part qu'elle avoit à cette évasion, & en exhortant cette Princesse à continuer ses bons offices au malheureux Alfonse.

La Reine, étant restée seule, sentit moins de joie de voir que le Roi ne la soupçonnoit plus, qu'elle n'eut de jalousie de ce que Catherine avoit fait. Soit qu'elle eût le cœur moins grand & moins généreux qu'elle, soit qu'elle aimât Alfonse d'une autre maniére que ne l'aimoit Catherine, elle sentit qu'elle auroit voulu qu'aucune autre qu'elle-même n'eût aidé à la liberté d'Alfonse; & elle commença dès ce moment à haïr Catherine de Sandoval, & à la regarder comme une Rivale qui possédoit ou qui devoit posséder le cœur de son Amant; car c'est ainsi que les passions produisent des effets différens, selon la différence des cœurs où elles se trouvent.

Le Roi fut à peine rentré dans son cabinet, qu'il y fit venir Catherine de Sandoval, moins pour lui reprocher d'avoir aidé à faire sauver Alfonse,

fonſe, que pour la conſulter ſur le parti qu'il devoit prendre en cette occaſion. Il commença pourtant par lui faire des plaintes fort aigres, & par lui dire qu'il faloit qu'elle aimât éperdûment Alfonſe. „ Non, reprit cette illuſtre „ fille, ce n'eſt point l'amour qui m'a fait agir; „ c'eſt la ſeule gloire de Votre Majeſté. Vous „ ſavez, Sire, que, quelque amour que vous „ croyiez que j'aye pour le pauvre Alfonſe, j'ai „ été la premiére à vous ſolliciter de le marier à „ une autre. Quand j'ai vu qu'il alloit périr, „ j'ai enviſagé le tort que Votre Majeſté ſe fe- „ roit à elle & à moi, ſi, en le condamnant, „ elle donnoit lieu de dire que vous ne l'avez „ immolé qu'à votre jalouſie; car tout le monde „ eſt perſuadé, Sire, qu'il ne s'eſt retiré à So- „ ria que pour m'enlever. Cette affaire ne „ paſſe point pour affaire d'Etat; on croit que „ c'eſt ſon amour qui lui a fait prendre les ar- „ mes, & que c'eſt le vôtre qui cherche à le „ faire périr.

„ Ah! vous ne ſavez pas, reprit le Roi, „ combien ce malheureux eſt criminel: il faut „ vous le dire, car je n'ai rien de caché pour „ vous. Savez-vous qu'il eſt éperdûment amou- „ reux de la Reine, & que même il a trouvé „ le moyen de la poſſéder; enſorte que j'ai lieu „ de croire, que c'eſt lui qui eſt le Pére de la „ Princeſſe dont elle eſt accouchée. „ Le Roi raconta pour lors ce qui étoit arrivé à Alfonſe la nuit de ſes noces, diſſimulant, autant qu'il le put, ce qu'il y avoit de honteux pour lui dans cette avanture.

Quelque ſurpriſe que fût Catherine en apprenant une choſe ſi extraordinaire, elle ne perdit point la préſence d'eſprit; & après avoir fait connoître au Roi que les choſes s'étoient paſſées innocemment de la part de la Reine, &

que

que cette Princeſſe ignoroit ſans-doute, qu'un autre que le Roi eût pris ſa place dans ſon lit, elle ſe ſervit de cette avanture, pour en prendre de nouvelles raiſons capables d'obtenir la grace & le retour d'Alfonſe. „ Car enfin, dit-elle, „ qui aſſurera Votre Majeſté qu'Alfonſe, ſe „ voyant perſécuté & opprimé par vos ordres, „ ne découvrira point un ſecret que tant de raiſons vous obligent de cacher éternellement? „ Mais quelles raiſons, dit le Roi, donne-„ rons-nous pour faire approuver dans le mon-„ de que je pardonne à un homme qui a „ pris les armes contre moi? Votre clémence, „ Sire, & votre grandeur d'ame ſont les ſeules „ raiſons que vous devez conſulter; & jamais „ on ne deſapprouvera qu'un Roi pardonne à „ un Sujet qui n'eſt redoutable par aucun endroit. Puiſque tout le monde eſt perſuadé „ que cette affaire n'eſt qu'une affaire de jalouſie „ & d'amour, il faut que vous fortifiyez cette „ opinion, en déclarant que vous ne la traitez „ point comme une affaire d'Etat. Et quel „ tort pourrez-vous recevoir aux yeux du Public, en pardonnant à un Rival qui ne paſſe „ pour coupable, que parce qu'il a voulu enlever ſa Maîtreſſe? „

Il y a peu de Princes capables de ſe laiſſer perſuader par de ſemblables raiſons. Mais le Roi de Caſtille étoit un Prince foible, ennemi des embarras & des affaires, & il ſe laiſſa fléchir, comme ſi les raiſons dont on ſe ſervoit, euſſent été les meilleures raiſons du monde.

Il promit donc à Catherine de déclarer, qu'à ſa conſidération il oublioit la révolte d'Alfonſe, & qu'il lui permettroit de reparoître à la Cour, quand il ſe ſeroit paſſé encore quelque tems, pour accoutumer les eſprits à un pardon qui pourroit

roit paſſer pour foibleſſe, ſi la choſe ſe faiſoit ſi promptement.

Alfonſe n'avoit garde de ſe perſuader que ſa grace fût aiſée à obtenir; &, à peine fut-il échappé de Médina, qu'il crut qu'il ne pouvoit éviter la mort, quelque parti qu'il pût prendre. Son amour profitant de ſon déſeſpoir, ſe réveilla plus fortement que jamais dans ſon cœur; & ce que Catherine de Sandoval venoit de faire en le tirant elle-même de la priſon, lui donna un ſi extrême attachement pour elle, que, voyant qu'il ne pouvoit éviter la mort, il réſolut de la venir chercher en des lieux où il pourroit encore avoir le plaiſir de voir ſa Maîtreſſe. Ainſi, au-lieu de ſortir du Royaume, il revint à Madrit, & il s'y cacha ſous un nom & ſous un habit déguiſé, n'étant occupé que du ſoin de revoir Catherine de Sandoval.

Cette généreuſe perſonne, de ſon côté, ne penſoit qu'à le faire avertir de ce qu'elle avoit obtenu du Roi. Elle envoya un homme exprès à Lisbonne, où il lui avoit dit qu'il ſe retireroit. Cet homme, ne pouvant avoir de ſes nouvelles aux adreſſes qu'on lui avoit données, reprit le chemin de Madrit. Il s'arrêta ſur ſa route à un Bourg nommé Royélos, diſtant de Lisbonne de douze ou quinze lieuës: on lui dit dans ce Bourg, qu'on venoit d'enterrer un Eſpagnol, qui en allant à Lisbonne étoit tombé malade, & qui étoit mort ſi ſubitement, qu'on n'avoit pu ſavoir qui il étoit; mais qu'il faloit que ce fût un homme de conſidération, parce qu'on avoit trouvé ſur lui des pierreries d'aſſez grand prix. On les lui montra; & cet homme crut reconnoître un diamant qu'il avoit vu autrefois à ſa Maîtreſſe; c'eſt ce qui lui donna la curioſité de s'informer encore plus quel pouvoit être cet Eſpagnol;

gnol; & n'en pouvant rien apprendre, il acheta le diamant qu'il apporta à Catherine de Sandoval, en lui disant qu'il n'avoit pu rien apprendre d'Alfonse à Lisbonne, & lui rendit compte de tout ce qu'il avoit ouï dire à Royélos de l'Espagnol qui y étoit mort.

Cet Espagnol étoit un Ecuyer d'Alfonse, que son Maître envoyoit à Lisbonne dans le tems qu'il retournoit lui-même à Madrit. Comme il l'envoyoit pour lui ménager des Amis, en cas que l'envie le prît de s'y retirer, il avoit donné des pierreries à son Ecuyer; & le diamant étoit en effet un de ceux que Catherine lui avoit autrefois envoyés, & qu'il avoit gardé lorsqu'il avoit donné les autres à la Comtesse de Saint-Etienne.

Catherine de Sandoval ne douta donc point que ce ne fût Alfonse lui-même qui étoit mort à Royélos. Elle y renvoya sur le champ pour tâcher d'en avoir des lumiéres plus certaines; mais, comme on ne l'avoit point trouvé à Lisbonne, & qu'elle reconnut son diamant, elle n'ôsa espérer que ce fût un autre que lui.

On ne peut exprimer l'état où elle se trouva. Elle ne s'étoit jamais flattée de l'espérance de l'épouser, y trouvant des obstacles invincibles: elle n'avoit pas laissé de l'aimer; & son amour étoit d'autant plus fort, qu'il étoit plus desintéressé & plus généreux: elle avoit fait les choses du monde les plus héroïques, pour lui marquer qu'elle n'étoit occupée que du soin de ce qui pouvoit lui être avantageux: elle s'étoit mille fois sacrifiée pour lui: ce que le Roi lui avoit appris de son amour pour la Reine, & de ce qui lui étoit arrivé avec cette Princesse, avoit allarmé sa passion; mais elle s'étoit mise au-dessus de ces jalousies, pour ne travailler qu'à conserver la vie de son Amant.

Ce fut donc aux nouvelles de sa mort, qu'elle sen-

ſentit ce qu'elle n'avoit point ſenti juſques-là. „ J'étois conſolée, ſe diſoit-elle à elle-même, „ de tout ce que la fortune & les infidélités de „ mon Amant mettoient d'obſtacles à la tranquil- „ lité de mon cœur, puiſqu'enfin j'avois le „ plaiſir de lui marquer que je ne l'aimois que „ pour l'amour de lui-même : plus ce que je „ faiſois pour lui étoit difficile, plus je me ſavois „ bon gré de le faire. Mais il eſt mort, & tout „ ce que j'ai fait, ne lui a ſervi de rien. „ Elle s'abandonnoit à ſes penſées, pendant que ſon Amant lui préparoit de nouveaux ſujets d'affliction, & alloit mettre ſon cœur à d'autres épreuves.

Nous avons dit qu'Alfonſe étoit revenu à Madrit, & ſe tenoit caché dans un des fauxbourgs de cette ville : ce que nous avons juſqu'ici fait connoître de ſon caractére, doit faire juger qu'il ne ſe tint pas long-tems dans cette retraite, & qu'il chercha bientôt à ſe faire voir à Catherine de Sandoval.

Il croyoit en effet n'être occupé que d'elle, & il alloit tous les jours ſe cacher dans un endroit du Palais par où il croyoit qu'elle dût paſſer lorſqu'elle ſe retireroit dans ſon appartement. Mais la fauſſe nouvelle de ſa mort affligea aſſez Catherine de Sandoval pour en tomber malade : ainſi elle garda le lit, & Alfonſe alla trois ou quatre ſoirs l'attendre inutilement. Un ſoir il fut apperçu par un Officier de la Reine, qui crut le reconnoître : cet Officier le dit à celle qui étoit la Confidente de cette Princeſſe. Cette fille, voulant s'éclaircir de la vérité, paſſa dans l'endroit où étoit Alfonſe ; & quoique le lieu fût fort obſcur, elle ne douta point que ce ne fût lui. Etonnée de le trouver-là, elle lui dit à l'oreille qu'elle le reconnoiſſoit ; & ne pouvant réſiſter à la curioſité de l'entretenir, elle le pria de vouloir paſſer dans ſon appartement ; l'aſſurant qu'il

ne

ne seroit vu de personne, & qu'il pourroit voir la Reine.

La fille qui le conduisoit, l'enferma dans un cabinet qui touchoit à la chambre de la Reine, & elle alla avertir cette Princesse qu'il étoit-là. La Reine refusa constamment de se voir, & lui fit ordonner par cette fille qu'il se retirât. Alfonse renvoya la fille dire à la Reine qu'il ne partiroit point qu'il ne l'eût vue, & qu'il étoit résolu de passer la nuit dans son appartement & d'y périr, plutôt que de s'en aller sans la voir.

La Reine, qui le connoissoit pour être l'homme du monde le plus passionné, eut peur qu'il ne voulût en effet rester toute la nuit; & craignant que son opiniâtreté n'eût des suites funestes pour elle & pour lui, elle vint dans le cabinet & elle consentit à le voir.

Elle ne put s'empêcher de lui faire d'abord des reproches de l'amour qu'il avoit témoigné à Catherine de Sandoval, lorsqu'il étoit à Soria. „ Hà „ Madame, reprit Alfonse, pouvez-vous igno„ rer les obligations que j'ai eues toute ma vie „ à Catherine de Sandoval? Et qu'ai-je pu faire „ autre chose, que de prendre son parti contre „ un homme qui la retenoit prisonniére? Cro„ yez, Madame, que je la trompe . . . . Com„ me il disoit ces paroles, la Confidente accourut avec précipitation, disant que le Roi entroit, & étoit déjà dans la chambre. La Reine sortit pour aller au-devant de lui, fermant la porte du cabinet où Alfonse resta, & d'où il put entendre tout ce que le Roi dit à la Reine.

„ Je viens, Madame, dit le Roi d'un air gai, „ vous apprendre une nouvelle qui vous surpren„ dra: c'est que je pardonne à Alfonse de Cor„ douë, & que j'ai promis à Catherine de San„ doval de lui permettre de revenir à la Cour „ dans six mois.".

La

La Reine, qui ne vouloit pas que le Roi crût qu'elle prît à cette nouvelle autant d'intérêt qu'elle y en prenoit, lui repréſenta que l'on ſeroit ſurpris d'une clémence ſi rare, & ſembla vouloir combattre la réſolution que le Roi avoit pris de lui pardonner.

Ainſi Alfonſe, qui écoutoit la converſation, connut que des deux perſonnes qu'il aimoit, l'une avoit eu le courage de ſe déclarer pour lui, & de faire ſa paix, pendant que l'autre ſembloit vouloir empêcher ce Prince de lui pardonner.

Quoi qu'il eût lieu de croire que la Reine ne parlât ainſi que pour ne pas ſe déclarer, il ne laiſſa pas pourtant de deſapprouver ſon procédé, en le comparant à celui de ſa Rivale: & ſon cœur, qui avoit deux heures avant ſi aiſément paſſé de l'amour de Catherine de Sandoval à celui de la Reine, repaſſa avec la même facilité de l'amour de la Reine à celui de Catherine de Sandoval; c'eſt ce qui le fit obéir, quand, le Roi s'étant retiré, la Reine lui envoya dire qu'il ſortît. Elle accompagna cet ordre d'un compliment ſur la nouvelle que le Roi venoit de lui apprendre, le priant de ne point paroître à la Cour juſqu'à ce que les ſix mois fuſſent expirés.

Catherine de Sandoval, perſuadée qu'Alfonſe étoit mort à Royélos, crut ne devoir pas laiſſer ignorer à la Reine ce qu'elle avoit appris de cette mort. Elle alla donc chez elle le lendemain que cette Princeſſe avoit vu Alfonſe, & elle lui rendit compte des raiſons qu'elle avoit de ne point douter qu'il ne fût mort.

La Reine ſe ſouvint alors des derniéres paroles qu'Alfonſe lui avoit dites, c'eſt qu'il trompoit Catherine de Sandoval; & elle alla s'imaginer que la tromperie qu'il lui faiſoit, c'étoit de ſe faire paſſer pour mort. Elle ſentit une ſecrette joie de voir qu'il trompoit ſa Rivale; & elle ne douta point

point que ce ne fût une marque qu'il l'aimoit moins qu'elle : cette pensée lui fit dissimuler ce qu'elle savoit d'Alfonse. Mais elle ne parut point assez touchée de la nouvelle que lui apprenoit Catherine de Sandoval, pour que cette généreuse personne en fût contente; car elle auroit voulu que la Reine, qui avoit tant fait que de travailler à la liberté d'Alfonse, eût autant de douleur qu'elle de sa mort. Elle crut donc que la Reine étoit du caractére de la plupart des femmes, qui ne savent point aimer leurs Amans jusques dans le tombeau; & elle se retira plus convaincue que jamais, que personne n'étoit capable d'aimer avec la délicatesse & la constance dont elle aimoit.

Pendant qu'elle pleuroit continuellement la mort de son Amant, & qu'elle prétextoit une incommodité pour ne point paroître en public, Alfonse n'étoit occupé que du soin de lui apprendre de ses nouvelles, & de la voir. Il sut qu'elle étoit malade, & il crut que cette maladie lui faciliteroit les moyens d'entrer chez elle. Il alla trouver le Médecin qui la servoit, & il le conjura de lui procurer l'occasion de lui parler en particulier, disant qu'il avoit une affaire de la derniére conséquence à lui communiquer. Le Médecin, qui ne savoit pas qu'il fût Alfonse, fut gagné par les présens qu'il lui offrit, & s'engagea de le mener le lendemain chez Catherine, comme s'il eût été un Médecin de ses amis; & c'est pour cela qu'il lui fit prendre un habit conforme à cette profession.

Il garda sa parole, & le lendemain il entra chez elle suivi d'Alfonse. Quand il lui eut parlé un moment sur son indisposition, il lui dit qu'il y avoit-là un Médecin qui avoit un secret à lui communiquer, & qu'il la prioit de trouver bon qu'il approchât. Elle répondit qu'on le fît venir: alors le Médecin fit signe à Alfonse, & il se retira

tira dans l'endroit le plus éloigné de la chambre.

Le visage d'Alfonse ne pouvoit être remarqué de Catherine, parce que la ruelle de son lit étoit trop obscure; & d'ailleurs l'habit sous lequel il lui parloit, le rendoit entiérement méconnoissable.

Elle ne le reconnut donc point, & Alfonse, voyant qu'elle le regardoit sans le reconnoître, ne put s'empêcher de rire, & en même tems lui prenant les bras, il les lui serra d'une maniére fort tendre. Cette action & un ris si familier surprirent Catherine: elle alloit lui témoigner sa surprise avec une espéce de colére, quand Alfonse s'approchant de son oreille lui dit en lui serrant la main: „ Hé quoi, Madame, ne reconnoissez-„ vous pas Alfonse de Cordouë? „ Ces paroles la frappérent & la surprirent d'une si étrange sorte, que ne doutant point que ce ne fût le phantôme d'Alfonse, qu'elle croyoit mort, elle fit un grand cri, qui fut suivi d'une sueur & d'un évanouïssement. Le Médecin se raprocha au cri que fit Catherine, & il la trouva évanouïe. Cet accident causa assez de rumeur pour obliger tous ceux qui étoient dans la chambre de se raprocher du lit; & Alfonse, entendant dire qu'il en falloit avertir le Roi, craignit que ce Prince ne le reconnût, & il sortit pendant que tout le monde étoit occupé autour du lit de Catherine.

Dès qu'on l'eut faite revenir, elle regarda le Médecin, & lui demanda ce qu'étoit devenu celui qu'il lui avoit amené. On le chercha, & on ne le trouva point dans la chambre. „ Ah! dit-elle, „ il n'en faut point douter, c'est son ombre, „ c'est un homme mort que vous m'avez amené. „ Elle s'arrêta à ces paroles, & voyant qu'on l'écoutoit, elle eut assez de présence d'esprit, pour ne point nommer Alfonse, & pour dire que celui qui lui avoit apparu, étoit un de ses Parens, qui étoit mort depuis quelques jours.

Le

Le Médecin, qui ne connoiſſoit point celui qu'il avoit amené, ne ſavoit qu'en croire; & comme Catherine s'opiniâtroit à dire que c'étoit un mort qui lui avoit apparu, le bruit en courut bientôt; & chacun parla de cette hiſtoire comme d'une apparition, dont il n'étoit pas permis de douter.

Le Roi la vint voir, & la Reine y vint auſſi. Elle dit à l'un & à l'autre, comme elle avoit fait à tout le monde, que celui qui lui avoit apparu, étoit un de ſes Parens qu'elle nommoit. Mais, quand elle ſe vit ſeule avec la Reine, elle lui dit que ce phantôme étoit Alfonſe.

La Reine, qui ſavoit qu'Alfonſe étoit vivant, ne put s'empêcher de rire; & Catherine, confirmée plus que jamais que la Reine étoit toute conſolée de la mort d'Alfonſe, lui fit des reproches de ſon inſenſibilité, pendant que cette Princeſſe avoit peine à ne pas croire que Catherine étoit devenue folle.

Alfonſe s'étant retiré dans la maiſon où il ſe cachoit, rêva long-tems à ce qui avoit pu cauſer la ſurpriſe & l'évanouïſſement de Catherine; & il ne le devina que quand il eut appris que ſon Ecuyer étoit mort à Royélos, & qu'un homme, qui étoit à elle, avoit acheté le diamant dont nous avons parlé. Il jugea donc que ce diamant l'avoit jettée dans l'erreur où elle étoit, & il réſolut de ne pas différer à l'en retirer.

Il ne trouva point d'autre parti que de lui écrire. Il le fit, & il eut ſoin que ſa lettre lui fût rendue ſans que perſonne ſût qu'elle venoit de lui.

La Reine étoit chez Catherine, quand une fille vint rendre cette lettre, diſant que c'étoit un homme inconnu qui l'avoit apportée.

Catherine la prit, & reconnoiſſant le caractére

d'Alfonſe, elle rougit, & penſa tomber dans un ſecond évanouïſſement. La Reine, lui faiſant la guerre de ſon embarras, lui arracha la lettre, & toutes deux enſemble lurent.

JE ne ſai ſi je dois me ſavoir mauvais gré d'être mort, puiſque vous avez la bonté de me regretter; mais ce qui me fait trouver ma mort délicieuſe, c'eſt le pouvoir qu'on m'a donné dans l'autre monde, de vous voir encore quelquefois dans celui-ci, & de vous dire de mes nouvelles. Elles ſont très-bonnes: jamais mort ne s'eſt mieux porté, & n'a été plus amoureux que moi. Si vous vouliez ne point vous opiniâtrer à garder la chambre, & venir demain ſur les quatre heures vous promener dans le jardin de Miravoglis, j'eſpérerois que mon phantôme ne vous feroit point peur, & que vous pourriez à la fin vous familiariſer avec lui.

La Reine & Catherine de Sandoval, ayant lu cette lettre, ſe regardérent avec des mouvemens bien différens. La Reine qui ſe flattoit qu'Alfonſe trompoit Catherine, eut du dépit qu'il la tirât d'erreur, & qu'il cherchât à la voir.

Catherine, ne pouvant douter qu'Alfonſe ne fût en vie, eut toute la joie dont elle étoit capable. La froideur de la Reine ne put ſe cacher; elle la remarqua; & elle fut encore convaincue que cette Princeſſe n'aimoit point Alfonſe, puiſqu'elle avoit témoigné ſi peu de triſteſſe aux nouvelles de ſa mort, & faiſoit voir ſi peu de joie en apprenant qu'il vivoit encore.

La Reine dit qu'elle ne pouvoit mieux répondre à ſes reproches, qu'en s'offrant de la mener au jardin de Miravoglis, & d'aller avec elle y voir Alfonſe. Ce qui obligea la Reine à vouloir être de ce rendez-vous, c'eſt l'envie qu'elle avoit

avoit de voir si Alfonse ôseroit en sa presence témoigner à Catherine de Sandoval tout l'amour qu'il lui marquoit dans sa lettre ; ou peut-être même espéra-t-elle qu'Alfonse se déclareroit pour elle, & renonceroit à Catherine de Sandoval : car dequoi ne se flatte-t-on pas, quand on aime ? Le dépit d'avoir des Rivales a moins de force auprès des femmes, que l'espérance d'en triompher.

Catherine accepta l'offre de la Reine par un motif bien différent : elle fut bien-aise d'avoir occasion d'instruire Alfonse des obligations qu'il avoit à cette Princesse, & de vaincre la froideur qu'elle paroissoit avoir pour lui : car, bien loin d'écouter la jalousie qu'auroit pu lui donner l'amour de la Reine, elle ne pensoit qu'à la mettre de plus en plus dans les intérêts d'un Amant qu'elle n'aimoit que pour lui faire du bien ; & tout ce qui pouvoit contribuer au bonheur & à l'établissement d'Alfonse, lui paroissoit bon. C'est ainsi que son amour, toujours incapable d'avoir des retours sur elle-même, la mettoit au-dessus de tous les mouvemens que sentoit celui de la Reine.

Elles allérent donc ensemble au lieu où elles espéroient trouver Alfonse ; & aiant laissé leur suite à la porte, elles ne furent pas long-tems sans l'appercevoir au fond d'une allée obscure. Elle s'avancérent vers lui ; & Alfonse qui croyoit ne voir que Catherine de Sandoval, fut bien surpris de trouver la Reine avec elle.

Comme il paroissoit étonné : „ C'est à moi, lui „ dit la Reine, que vous avez l'obligation de „ voir ici votre Maîtresse ; car quelque passion- „ née que soit la lettre que vous lui avez écri- „ te, jamais elle n'auroit ôsé venir sans moi. „

La maniére dont la Reine prononça ces paroles, fit bien voir à Alfonse qu'elle parloit avec

un petit dépit: & toutes les marques d'amour que cette Princeſſe avoit pu lui donner juſques-là, ſemblérent lui faire moins de plaiſir que ce dépit.

Catherine s'apperçut qu'il étoit embarraſſé; &, pour lui donner lieu de répondre à la Reine de maniére dont elle pût être contente, elle prit la parole, & lui apprit tout ce que la Reine avoit fait pour le délivrer de priſon.

Alfonſe, qui crut n'avoir pas lieu de douter de l'amour de cette Princeſſe, oublia pour la trois ou quatriéme fois tout ce qu'il devoit à celui de Catherine de Sandoval; & ſe jettant aux pieds de la Reine, „ Ah! Madame, lui dit-il „ en lui embraſſant les genoux d'une maniére „ toute paſſionnée, ſe peut-il faire qu'Alfonſe „ ne vous ſoit pas indifférent? „ Les larmes, qui lui vinrent aux yeux en prononçant ces paroles, l'empêchérent de continuer; & la Reine qui ne put auſſi retenir ſes pleurs, l'embraſſa pour le faire relever.

Catherine connut par l'action de cette Princeſſe, qu'il faloit qu'elle aimât Alfonſe; & elle jugea bien que la froideur dont elle avoit cru avoir lieu de l'accuſer, avoit été un effet de ſa diſſimulation.

Elle ſentit alors tout ce qu'une Amante ſacrifiée peut ſentir aux yeux d'une Rivale à qui on la ſacrifie: elle changea de couleur, elle ſoupira. Alfonſe s'en apperçut, & peu s'en falut qu'il ne quittât la Reine pour ne plus témoigner d'amour qu'à elle, tant un cœur du caractére du ſien eſt peu ſûr de lui-même.

Catherine de Sandoval vit bien qu'il s'étoit apperçu de ſon embarras; & quelque agitée qu'elle fût, elle eut encore la force de diſſimuler, & de ne parler qu'en faveur de la Reine. „ Vous „ voyez, dit-elle à cette Princeſſe, combien „ le pauvre Alfonſe eſt touché des bontés que Votre

„ Votre Majesté a pour lui ; & en-vérité il méri-
„ te que vous soyez toujours dans ses intérêts. „
La Reine fut embarrassée de ce discours de Catherine ; elle auroit mieux aimé que sa Rivale eût montré plus de jalousie. „ Vous m'êtes trop „ chére, reprit-elle avec un peu d'aigreur, „ pour abandonner un homme qui vous aime & „ qui n'aime que vous ; car enfin, continua-t-elle en adressant la parole à Alfonse, n'est-il pas „ vrai que vous n'aimez que Catherine de Sandoval? „ La Reine rougit en regardant Alfonse, & en lui disant ces paroles. Catherine s'apperçut encore mieux de la jalousie de la Reine: & Alfonse, ne sachant que répondre, baissa les yeux, cherchant en lui-même comment il pourroit se tirer de cet embarras.

Catherine de Sandoval ne tarda guéres à prendre la parole. „ Alfonse n'est pas assez heureux, „ dit-elle, pour s'amuser à aimer une personne „ aussi inutile que moi: d'ailleurs il a trop de „ discernement & trop d'esprit pour ne pas „ voir, que s'il lui étoit permis d'aimer Votre „ Majesté, il n'aimeroit jamais qu'elle. Vous prenez grand soin, reprit la Reine, de répondre „ pour Alfonse: ne pourroit-il pas s'expliquer „ lui-même? Ah! Madame, interrompit Alfonse, c'est vous qui prenez grand soin de m'insulter; car que puis-je vous répondre qui ne „ vous offense? Vous pouvez, dit la Reine, parler à Catherine du ton dont vous lui écrivez; je „ ne serai point offensée que vous aimiez une „ personne si digne de votre amour. „

Alfonse, qui étoit l'homme du monde le plus ennemi de la dissimulation, n'eut plus la force de se contenir: „ Je vois bien, reprit-il „ brusquement, que Votre Majesté se plaît à insulter à mes malheurs, & à ma foiblesse; puisque vous voulez que je m'explique, je le ferai,

„ Madame. Je vous adore, dit-il en se jettant encore une fois à ses pieds : mais la passion que „ j'ai pour vous, ne me rend point insensible à „ ce que je dois à Catherine de Sandoval. Je l'aime, & je sacrifierois mille fois ma vie pour elle. Je ne sai pas s'il est possible de vous aimer l'une & l'autre, mais je sens bien que je „ ne puis faire autrement ; & si vous croyez que „ mon cœur vous trompe, & n'est pas de bonne „ foi, je vous prie de me permettre de le percer „ en votre présence ; car j'aime mieux mourir, „ que de vous laisser croire à l'une ou à l'autre „ que je ne vous aime pas. „ En disant ces paroles il tira son épée : la Reine l'arrêta, & elle fut fâchée d'avoir exigé de lui cette explication ; elle en fut même attendrie. Catherine ne la fut pas moins qu'elle. L'une & l'autre versa des larmes, & s'empressa également à faire relever Alfonse : ainsi, par un effet bizarre, on vit deux Rivales s'accorder par ce qui auroit dû les desunir.

„ Il est inutile, dit la Reine en essuyant ses „ larmes, de dissimuler plus long-tems combien „ Alfonse m'est cher : vous voyez, Madame, dit-„ elle à Catherine de Sandoval, tout ce que je „ voulois vous cacher ; & j'aurois honte de cet „ aveu, si j'avois une Rivale moins généreuse que „ vous. Mais après tout, continua-t-elle, que „ sert à Alfonse que nous l'aimions, puisque „ nous ne pouvons contribuer à son bonheur ? Il „ dit qu'il nous aime l'une & l'autre. Cet amour „ le perdra, si le Roi vient à le découvrir ; & ce „ Prince, qui se déclare votre Amant, qui le „ hait déjà pour ôser aimer sa Maîtresse, le haïra „ jusqu'à la fureur, s'il sait qu'il ait ôsé aimer „ sa Femme. Le meilleur parti qu'Alfonse puisse prendre, c'est de s'attacher ailleurs ; & dès „ qu'il lui sera permis de revenir à la Cour, de „ penser à se marier. „

Oui,

„ Oui, Madame, reprit Catherine de Sando-
„ val, c'eſt-là ce que nous devons perſuader à Al-
„ fonſe: & moi, reprit Alfonſe, tout ce que
„ je me dois perſuader à moi-même, c'eſt de n'ai-
„ mer jamais que la Reine & vous, de haïr & de
„ fuir toutes les femmes, puiſqu'il n'y en a point
„ qui vous reſſemble à l'une & à l'autre. „ Il par-
la long-tems en ces termes; mais, enfin, il leur
promit de ne pas s'oppoſer à ce qu'elles lui pro-
poſoient, & ils ſe ſéparérent.

C'étoit par des ſentimens bien différens que la Reine & Catherine de Sandoval penſoient à marier Alfonſe: la Reine n'avoit cette penſée, qu'afin que ſon Amant ne fût jamais à Catherine de Sandoval, dont elle ne pouvoit s'empêcher d'être jalouſe; & Catherine de Sandoval ne penſoit à marier ſon Amant, que pour aſſurer ſa fortune. Comme leurs ſentimens étoient différens, auſſi leur conduite ne fut pas la même, & la Reine ſe repentit bientôt de tout ce qui s'étoit paſſé dans le jardin. „ Quoi, ſe diſoit-elle à elle-même, il
„ a pu balancer à ſe déclarer pour moi, après
„ avoir été aſſez heureux pour me poſſéder? J'ai
„ honte de ma lâcheté; & je devrois le haïr &
„ l'éviter pour jamais „

Il eſt étrange que cette Princeſſe qui avoit de la vertu & de la grandeur d'ame, n'eût jamais la force de ſe mettre au-deſſus de cette jalouſie, & que cette paſſion lui fît faire des démarches auſſi bizarres que celles que nous allons voir. Occupée du ſeul deſir de ſupplanter ſa Rivale, elle ne penſa qu'à obliger Alfonſe à ſe déterminer à la préférence qu'elle cherchoit en le mettant, auſſi-bien que Catherine, à toutes les épreuves qu'elle put imaginer. Il y avoit des momens où elle ne pouvoit s'empêcher de condamner ſa jalouſie, en ſe repréſentant avec combien peu d'intérêt & d'eſpérance Catherine de Sandoval aimoit Alfonſe:

mais il y en avoit auſſi où cette Rivale lui paroiſſoit d'autant plus digne de ſa haine, qu'elle méritoit par ſes maniéres plus d'admiration & plus d'eſtime; car la jalouſie prend toujours de nouvelles forces du mérite de ceux qui en ſont les objets.

Bertrand de la Cuéva, qui avoit ignoré, ou qui avoit fait ſemblant d'ignorer que ce fût par l'ordre du Roi qu'il avoit penſé être aſſaſſiné, & qui parut perſuadé que le Capitaine des Gardes l'avoit pris pour ſon Rival, étoit mieux que jamais dans l'eſprit du Roi; & le choix que ce Prince avoit fait de lui pour tenir ſa place dans le lit de la Reine, lui avoit donné un violent amour pour elle. La Reine qui avoit conſenti à lui pardonner, & qui ſembloit être contente du deſir que le Roi avoit eu de le punir, le ſouffroit comme les autres Courtiſans, & n'avoit pas eu de peine à s'appercevoir qu'il cherchoit à lui plaîre. Elle réſolut de ſe ſervir de lui pour donner de la jalouſie à Alfonſe: elle affecta de lui parler avec diſtinction, & de lui permettre par ſes maniéres de lui marquer quelquefois l'amour qu'il avoit pour elle.

Cette complaiſance de la Reine fit croire à la Cuéva, qu'il en étoit aimé. Il ne ſavoit point qu'elle eût connoiſſance qu'Alfonſe étoit celui qui avoit eu part à l'avanture de la premiére nuit de ſes nôces: & comme c'étoit lui que la Reine avoit trouvé dans ſon lit à ſa ſeconde avanture, il alla s'imaginer que cette Princeſſe croyoit auſſi que c'étoit lui qui s'y étoit trouvé à la premiére. Il ôſa même lui en parler; & s'attribuant quelquefois en termes couverts, lorſqu'il étoit ſeul avec elle, la gloire d'être Pére de la Princeſſe d'Eſpagne, ſon inſolence & même ſon aveuglement alla ſi loin, qu'il ôſa propoſer à la Reine de ſouffrir qu'il lui donnât lieu de devenir

Mére

Mére une seconde fois, l'assurant du consentement du Roi.

On juge bien que la Reine ne pouvoit s'empêcher de rire dans son cœur de voir un homme faire vanité auprès d'elle d'une chose qui en regardoit un autre; & que cette vanité, jointe à la hardiesse de sa proposition, augmenta le mépris & l'aversion que cette Princesse avoit pour lui. Cependant elle dissimula, & sans faire semblant de comprendre ce que la Cuéva vouloit lui dire, elle lui laissa espérer que la chose pourroit réussir si le Roi prenoit soin de la conduire.

La Cuéva n'eut pas de peine à persuader au Roi, qu'il étoit bon que la Reine eût encore des enfans, & que c'étoit un moyen d'affermir son autorité de plus en plus. Mais quelque envie que le Roi eût de surprendre la Reine, & quelque machine que fît jouer la Cuéva pour parvenir à la posséder, ils ne purent réussir. La Reine refusa constamment le Roi, toutes les fois que ce Prince lui fit entendre qu'il vouloit avoir encore des enfans.

Cependant le bruit courut à la Cour qu'elle étoit grosse. Ce bruit étoit fondé sur ce que le Roi avoit témoigné assez ouvertement, qu'il ne vouloit plus coucher seul; & soit que la Cuéva eût fait confidence à quelqu'un du secret du Roi, soit qu'on jugeât que le Roi qui passoit pour impuissant, s'étoit servi de lui, on commença dès-lors à semer sourdement que c'étoit Bertrand de la Cuéva qui étoit Pére de la Princesse dont la Reine étoit accouchée, & que c'étoit encore de lui qu'elle étoit grosse.

Le bruit de cette prétendue grossesse se répandit bien-tôt par toute l'Espagne, & Alfonse ne fut pas des derniers à en entendre parler. Les mêmes personnes qui lui dirent cette nouvelle, ne manquérent pas d'ajouter ce que l'on disoit de la

part que Bertrand de la Cuéva avoit, & à cette seconde grossesse, & à la prémiére.

Personne ne savoit mieux que lui qu'une partie de cette nouvelle étoit fausse, mais aussi personne n'étoit plus disposé à en croire l'autre partie : & supposé que la Reine fût grosse, il voyoit bien qu'il avoit lieu d'être horriblement jaloux.

Aussi le fut-il autant qu'il pouvoit l'être. Il ne douta point que Bertrand de la Cuéva n'eût eu le même sort que lui; mais il trouvoit le sort de son Rival bien plus heureux que le sien, en ce qu'il jugeoit que la Reine, incapable d'être encore trompée, devoit avoir donné son consentement à cet indigne commerce.

Il seroit mal-aisé d'exprimer la fureur & le désespoir où le porta sa jalousie. Il fut vingt fois sur le point de sortir de la maison où il étoit caché, pour aller reprocher à la Reine l'intrigue dont il la soupçonnoit; mais il eut encore assez de raison pour n'en rien faire; & sa jalousie eut à la fin un effet tout différent de celui que la Reine en espéroit: car elle l'attacha plus que jamais à Catherine de Sandoval.

„ Puisqu'elle a été capable, se disoit-il à lui-
„ même, d'avoir de la complaisance pour Ber-
„ trand de la Cuéva, elle est indigne de mon
„ estime & de mon amour: je dois cesser de
„ l'aimer, & ne plus avoir d'attachement que pour
„ une personne qui n'a jamais cessé un moment
„ de me faire du bien, & dont la conduite &
„ les sentimens seroient capables de la faire ado-
„ rer de tout le monde. „

Il résolut donc d'oublier la Reine; &, se croyant entiérement guéri de sa passion, il crut ne devoir pas laisser ignorer à Catherine de Sandoval la préférence qu'il lui donnoit; mais il ne put tellement oublier la Reine, qu'il ne se fît un plai-

plaisir de lui faire connoître ses sentimens. Il écrivit à Catherine de Sandoval la lettre que l'on va voir; mais il prit soin que cette lettre lui fût rendue, quand elle seroit seule avec la Reine, ne doutant point que la Reine ne la voulût voir. C'est ainsi qu'il se trompoit lui-même, en croyant qu'il n'aimoit plus cette Princesse: il ne faisoit pas réflexion qu'on aime encore, quand on prend à tâche de marquer qu'on n'aime plus.

La chose arriva comme Alfonse l'avoit pensé: sa lettre fut donnée à Catherine de Sandoval en présence de la Reine, qui y lut ces paroles:

Quand j'ai paru balancer entre vous & la Reine, & me déclarer également pour l'une & pour l'autre, je ne savois pas que je vous mettois par cette égalité en comparaison avec la Maîtresse de Bertrand de la Cuéva. Pardonnez-moi cette injustice; & comptez que je ne me sens plus capable pour elle que de mépris, & que je ne suis touché d'amour que pour vous.

La Reine, ayant lu cette lettre, fit semblant d'abord de ne pas comprendre ce qu'elle signifioit. „ Quelle est donc, dit-elle, cette Maîtresse „ de Bertrand de la Cuéva dont il parle? Y com„ prenez-vous quelque chose? Je ne sai, reprit „ Catherine, ce qu'il a voulu dire; mais ce n'est „ pas-là le seul endroit de cette lettre que je „ n'entens pas; je n'y vois aucun sens depuis le „ commencement jusqu'à la fin: car, enfin, je „ sai qu'Alfonse a pour Votre Majesté des sen„ timens tout différens de ceux qu'il semble ex„ primer ici; & il faut qu'il ait pris plaisir à se „ moquer de moi, en m'écrivant de la sorte. „ Non, non, reprit la Reine, (aiant pris son parti, & ne voulant pas que Catherine joüit un moment du plaisir de se voir préférée sans lui don-

ner de nouveaux embarras: „ Non, dit-elle, Al-
„ fonſe ne ſe moque point: il eſt dans l'er-
„ reur, & ſur le bruit qui court de ma groſſeſſe,
„ & ſur l'amour que l'on dit que Bertrand de
„ la Cuéva a pour moi, je veux le détromper;
„ & il eſt tems que je vous découvre des ſecrets
„ qui vous ſurprendront. Mais je ſai à qui je
„ me confie, & j'ai même beſoin de vous pour
„ venir à bout de mes deſſeins. Sachez donc,
„ continua-t-elle, que je ne ſuis point la Femme
„ du Roi de Caſtille, & que ſi quelqu'un peut ſe
„ dire mon Mari, ce n'eſt qu'Alfonſe. „

Catherine vit bien que la Reine alloit lui découvrir tout ce qu'elle avoit déjà appris de la bouche du Roi, & elle fit ce qu'elle put pour obliger cette Princeſſe à ne lui point faire cette confeſſion: mais elle s'y oppoſa inutilement. La Reine lui dit tout, & enſuite elle continua de la ſorte:

„ Vous jugez bien, Madame, que je ne dois
„ plus après cela regarder le Roi comme mon
„ Epoux; & que le bruit qui court de ma groſ-
„ ſeſſe, n'a aucun fondement. Pour Bertrand de
„ la Cuéva, je l'ai en horreur, & je ne ſonge
„ plus qu'à trouver le moyen de me retirer d'u-
„ ne Cour où je ne puis demeurer en conſcience.
„ Mais je veux faire plus, continua-t-elle en
„ rougiſſant; en me démariant d'avec le Roi de
„ Caſtille, je prétens me donner à celui à qui le
„ hazard m'a déjà donnée, & épouſer Alfonſe
„ de Cordouë. „ Elle s'arrêta après ces paroles, moins par la honte que lui devoit donner ce deſſein, que par la curioſité de voir comment ſa Rivale recevroit ce qu'elle lui diſoit.

Catherine de Sandoval fut long-tems ſans parler: mais enfin, prenant la parole: „ J'avoue,
„ Madame, dit-elle, que tout ce que Votre
„ Majeſté vient de m'apprendre eſt ſi ſurprenant

„ que

„ que je ne sai encore si j'en dois croire mon o-
„ reille: mais, de tant de choses surprenantes,
„ il n'y en a point qui me le paroisse plus, que
„ le dessein de vous démarier pour épouser Al-
„ fonse. Hé! Alfonse, reprit la Reine, n'est-
„ il pas déjà mon Epoux, & puis-je en épouser
„ un autre après ce qui s'est passé?

„ Mais comment venir à bout d'un dessein si
„ surprenant, répondit Catherine? Que dira le
„ Roi de Portugal, de vous voir descendre du
„ Trône, pour épouser un homme si au-dessous de
„ votre rang? Est-il même à propos que l'on sa-
„ che des secrets, qui, en deshonorant le Roi
„ de Castille, semblent aussi deshonorer Votre
„ Majesté? „

„ Quoi qu'il en soit, reprit la Reine, le des-
„ sein en est pris. Ma conscience & mon hon-
„ neur me défendent de dissimuler plus long-
„ tems; il faut que je m'en explique avec Alfon-
„ se; pour cela, Madame, il faut que vous le
„ fassiez venir chez vous; je m'y rendrai quand il
„ y sera, & je pourrai l'entretenir en liberté. „
Catherine voyoit bien les extrémités où elle s'exposoit, en consentant au dessein de la Reine; mais, enfin, elle ne put la refuser, craignant par ce refus quelque chose de plus funeste encore; & elle convint avec elle, qu'elle avertiroit Alfonse de se trouver le lendemain dans son appartement, où la Reine pourroit se rendre, quand le Roi seroit retiré dans le sien.

Il est certain que rien n'eut plus de part au dessein que la Reine prit de se démarier, & d'épouser Alfonse, que la jalousie qu'elle avoit de Catherine de Sandoval: tant il est ordinaire que les plus petites passions sont quelquefois la cause des événemens les plus surprenans.

Catherine de Sandoval frémit, quand, la Reine s'étant retirée, elle pensa à tout ce qui alloit arriver,

river, si cette Princesse faisoit éclater son dessein; & elle ne trouva de consolation que dans l'espérance qu'on pourroit peut-être l'en détourner.

Cependant le moment pris pour le rendez-vous du lendemain, arriva. Alfonse, qui avoit été averti, se rendit de bonne-heure en habit déguisé à l'appartement de Catherine, & la Reine y vint quand la Cour se fut retirée, & qu'on crut que le Roi étoit couché. Catherine de Sandoval avoit eu le tems d'entretenir Alfonse avant que la Reine arrivât, & de le préparer à l'entretien qu'elle devoit avoir avec lui, en lui apprenant l'étrange résolution de cette Princesse: mais, au-lieu de mettre Alfonse dans les sentimens où il devoit être naturellement de s'opposer à un dessein qui ne pouvoit manquer de le perdre, elle renouvella toute la passion qu'il avoit pour la Reine, par l'aveu qu'elle lui fit que sa grossesse & l'amour de Bertrand de la Cuéva étant de faux bruits, cette Princesse avoit assez de passion pour vouloir descendre du Trône & l'épouser.

Alfonse perdit encore l'esprit à des nouvelles qui le flattoient si fort, & il donna à Catherine de Sandoval le desagrément de voir qu'il ne pensoit plus qu'à la Reine; & qu'il lui tardoit qu'elle arrivât.

Elle arriva. Catherine les laissa ensemble prendre des résolutions d'autant plus folles, qu'Alfonse n'écoutoit plus que son amour, & que la Reine commençoit à ne plus guéres écouter la raison.

Cette conversation fut bien-tôt troublée par l'arrivée du Roi, qui pensa les surprendre. Le hazard voulut que le Médecin qui avoit conduit Alfonse dans l'appartement de Catherine lorsqu'il passa pour un mort qui revenoit de l'autre monde, le hazard, dis-je, fit que ce même Médecin apperçut Alfonse, lorsque, pour se trouver

ver au rendez-vous qu'on lui avoit donné, il entroit dans l'appartement de Catherine de Sandoval. Cet homme crut le reconnoître, &, étant allé au coucher du Roi, il dit qu'il avoit rencontré le mort de Catherine de Sadoval qui entroit dans son appartement.

Le Roi dit aussi-tôt qu'il faloit y aller, soit qu'il soupçonnât quelque chose, soit qu'il ne fût conduit que par une simple curiosité. Il vint donc, & Catherine n'eut que le tems de retirer brusquement la Reine, & de la faire cacher dans un cabinet, restant seule avec Alfonse.

Le Roi changea de couleur en reconnoissant Alfonse; & il crut, aussi-bien que toute la Cour, que Catherine n'avoit fait courir le bruit qu'un mort lui étoit apparu, que pour être en possession de voir son Amant, & on ne ménagea plus la réputation de cette illustre fille, dès qu'on sût qu'on l'avoit trouvée seule enfermée avec Alfonse.

Il lui auroit été aisé de se justifier, & elle n'avoit pour cela qu'à faire paroître la Reine; mais elle eut assez de courage pour aimer mieux exposer sa réputation, que celle de cette Princesse.

Elle essuya donc toutes les railleries & toutes les menaces dn Roi, qui finit la conversation, en lui disant avec aigreur, que, quelque indigne qu'elle fût de ses soins, cependant il prenoit encore à son honneur, & qu'il vouloit qu'elle épousât Alfonse sur le champ. Aussi-tôt il ordonna qu'on allât quérir un Prêtre pour les marier dans le moment.

Jamais révolution ne fut plus surprenante, & plus bizarre. La Reine, qui venoit de quitter Alfonse après l'avoir flatté de l'espérance de l'épouser, entendoit du cabinet où elle étoit cachée qu'on alloit marier Alfonse à sa Rivale. Alfonse,

fonſe, d'un autre côté, qui étoit tout rempli des vaines eſpérances que la Reine lui avoit données, les voyoit tout d'un coup s'évanouïr, & contraint d'en épouſer une autre. Catherine de Sandoval étoit trop agitée, & même trop au-deſſus des ſentimens vulgaires, pour être ſenſible à la joie d'épouſer un homme qu'elle aimoit, & de mortifier par-là une Rivale dont elle ſavoit bien qu'elle étoit haïe. Perſonne ne diſoit mot: le Roi ſe promenoit à grands pas, regardant de tems en tems Catherine avec des yeux irrités, & témoignant une extrême impatience de ce que le Prêtre n'arrivoit pas.

Le Prêtre arriva, & auſſi-tôt le Roi prenant la main de Catherine, & la mettant en celle d'Alfonſe, il lui demanda ſi elle ne le prenoit pas pour ſon Epoux. La Reine, entendant cette demande, ſortit du cabinet & dit au Roi, „ qu'avant que d'achever ce mariage elle avoit à „ dire quelque choſe de conſéquence, & qu'elle „ prioit le Roi de faire retirer tout le monde, „ ne pouvant s'expliquer qu'en préſence de Sa Majeſté, de Catherine de Sandoval, & d'Alfonſe."

Jamais homme ne fut plus ſurpris que le Roi de voir la Reine, & ne ſachant que comprendre à cette avanture, il fit retirer ceux devant qui elle ne vouloit pas s'expliquer. Alors cette Princeſſe dit au Roi, qu'elle s'oppoſoit au mariage d'Alfonſe & de Catherine, puiſqu'Alfonſe étoit déjà l'Epoux d'une autre Femme „ C'eſt moi, Sire, continua-t-elle, qui ſuis la „ Femme d'Alfonſe; du-moins vous ſavez mieux „ que perſonne, que vous n'êtes pas mon Mari „ le Ciel a pris ſoin de me garantir de l'indigne „ deſſein que vous aviez de me livrer à un autre, en me donnant à celui auquel il m'avoit „ ſans-doute deſtinée. „

Ce diſcours n'étoit obſcur pour aucun de ceux qui

qui l'écoutoient ; & il n'y eut perſonne qui n'en fût étonné, & qui ne prévît les ſuites funeſtes d'une démarche ſi extraordinaire.

Le Roi, après avoir rougi & pâli ſucceſſivement, ſe laiſſa tomber ſur un ſiége ſans pouvoir rien dire. Alfonſe baiſſoit les yeux, craignant de rencontrer ceux de la Reine & de Catherine, que toutes deux l'auroient embarraſſé dans cet affreux moment.

La Reine s'aſſit, de ſon côté, le viſage tout en ſueur, par les impreſſions qu'avoit fait ſur elle le discours qu'elle venoit de tenir. Catherine de Sandoval étoit la ſeule qui auroit pu être plus tranquille, puiſqu'au-moins ſa réputation étoit ſauvée par le discours & la préſence de la Reine: mais le danger où elle voyoit ſon Amant, l'occupoit toute entiére; elle n'avoit non plus la force de parler que les autres.

Cette ſcéne dura long-tems; mais enfin le Roi, ſans s'expliquer, appella du monde, & ordonna qu'on ſe ſaiſît d'Alfonſe; &, après qu'il l'eut vu emmener, il ſortit ſans rien dire, ni à la Reine, ni à Catherine de Sandoval, qu'il laiſſa enſemble.

Dès que le Roi fut ſorti, „ Ah! Madame, dit „ Catherine à la Reine, qu'avez-vous fait? Vous „ avez perdu Alfonſe, & vous vous êtes perdue „ vous-même. Ne deviez-vous pas vous en fier à „ moi, & croire que je n'aurois jamais conſenti „ à épouſer Alfonſe? Que ne continuyez-vous à „ vous tenir cachée, & à me laiſſer ſeule me dé„ mêler de cette affaire?"

„ Il eſt vrai, dit la Reine, que j'ai tort; & ce „ que vous avez fait juſqu'à-préſent, eſt ſi héroï„ que, que je devois croire que vous auriez en„ core la force de réſiſter, aux dépens même de „ votre réputation, à l'occaſion d'être la Femme „ de votre Amant: mais la choſe eſt faite, & il

„ n'y

„ n'y a plus de remède, que d'en écrire en Por-
„ tugal, & d'instruire le Roi mon Pére de la si-
„ tuation où je suis, & l'engager à me retirer de
„ cette Cour."

„ Mais que deviendra Alfonse, reprit Cathe-
„ rine, & le Roi peut-il différer un moment à le
„ faire périr? C'est à vous, Madame, reprit la
„ Reine, à représenter au Roi le tort qu'il se fera
„ en le faisant périr; & s'il lui reste encore quel-
„ que soin de sa réputation, il craindra sans-
„ doute une mort qui feroit infailliblement écla-
„ ter sa honte."

Elles passérent le reste de la nuit en de pareils discours, & elles se séparérent, sans savoir ce qu'elles feroient dans des conjonctures où il étoit si difficile de deviner ce qu'il y avoit à faire.

Dès que le Roi fut rentré chez lui, il fit venir Bertrand de la Cuéva, à qui il rendit compte de ce qui venoit d'arriver. Cet homme qui se flattoit de l'amour de la Reine, devoit naturellement ou la haïr, ou la mépriser, après la démarche qu'elle venoit de faire: mais ce n'est pas-là le sentiment qu'il eut: il ne pensa qu'à profiter de l'occasion de se défaire de son Rival, espérant que quand il seroit mort, la Reine pourroit enfin avoir de la complaisance pour lui, & qu'elle préféreroit un commerce auquel le Roi aideroit lui-même, au bruit & au fracas d'une séparation qui la priveroit, & de la Couronne, & de l'honneur.

Il conseilla donc au Roi de commencer par faire couper la tête à Alfonse, avant que l'avanture de la nuit derniére eût éclaté. „ On ne croira
„ point, Sire, ajouta-t-il, que vous l'ayez fait
„ mourir pour un autre sujet, que pour la révo-
„ te de Soria: & quand on devroit croire qu'
„ c'est aussi pour l'avoir trouvé enfermé avec Ca-
„ therine de Sandoval, cette hardiesse n'est-elle
„ pas un crime digne de mort?"

Ce conseil étoit dans le fond le meilleur qu'on pût donner au Roi dans les circonstances où il se trouvoit: il ordonna donc à la Cuéva de faire incessamment exécuter Alfonse.

La Cuéva ne perdit pas un moment; &, en quittant le Roi, il envoya de la part de ce Prince dire à Alfonse qu'il se préparât à la mort, & que dans une heure on viendroit l'exécuter.

Alfonse reçut cet ordre dans une tour où on l'avoit enfermé: la seule grace qu'il demanda, ce fut qu'il lui fût permis de voir Catherine de Sandoval, avant que de mourir: on lui promit d'en parler au Roi, & on le laissa pour se préparer à la mort.

Catherine de Sandoval ne s'étoit point couchée; & sachant que le Roi avoit fait venir Bertrand de la Cuéva, elle avoit ordonné à un homme qui étoit à elle, d'observer ce qui se passeroit chez le Roi, & de venir l'en avertir incessamment. Cet homme fut qu'on alloit faire mourir Alfonse, & il vint en avertir Catherine.

Elle courut aussi-tôt chez le Roi, & se jettant à ses pieds; „ Ce n'est point, lui dit-elle toute en „ larmes, la vie d'Alfonse que je vous demande; „ ce n'est qu'un peu plus de tems pour le prépa- „ rer à la mort. Hé bien, dit le Roi, allez l'y „ préparer vous-même, aussi-bien il vous deman- „ de; mais abrégez cette visite, car j'ai ordonné „ qu'on m'apportât sa tête dans une heure."

Catherine vit bien qu'il seroit inutile de demander au Roi une autre grace, que celle qu'elle venoit d'obtenir: elle prit le chemin de la tour où étoit Alfonse, mais auparavant elle manda à la Reine, & à la Marquise de Villéna, (qui étoit la même que la Comtesse de Saint-Etienne,) qu'Alfonse alloit être exécuté.

Elle étoit plus morte que vive quand elle entra dans la tour, & on ne peut dire tout ce que son

cœur sentit, quand elle trouva Alfonse à genoux, qui n'attendoit plus que l'Exécuteur. Cependant elle eut la force de ne point témoigner sa foiblesse: „ Je ne viens point, mon cher Alfonse, „ lui dit-elle, vous flatter de l'espérance de vi- „ vre, il faut mourir: mais je viens vous conju- „ rer, au nom de notre amitié, de vous souve- „ nir de votre courage pour vous soumettre com- „ me vous devez le faire aux ordres du Ciel, qui „ demande de vous ce sacrifice."

„ Ah! Madame, reprit Alfonse, que faites- „ vous; & faut-il que par une générosité sans „ exemple vous renouvelliez dans mon cœur tous „ les regrets que j'ai en mourant, de ne vous „ avoir pas toujours été fidéle? Qu'ai-je fait, & „ à quoi ai-je pensé! Y a-t-il dans le monde „ entier une personne comme vous? Hélas! je „ devois vous connoître & profiter de vos con- „ seils; je ne serois pas réduit à mourir indigne- „ ment."

Comme il parloit, on entendit un grand bruit à la porte de la chambre, & des gens qui entroient avec précipitation. Catherine crut que c'étoit l'Exécuteur; & ne pouvant soutenir cette vue, elle tomba évanouïe en serrant la main d'Alfonse, qui se détournant vit le vieux Marquis de Villéna, suivi de plusieurs autres, qui, arrachant Alfonse, lui dit: „ Allons Seigneur, sau- „ vez-vous;" & sans attendre sa réponse l'enlevi hors de la tour, y laissant Catherine dans l'éva nouïssement, dont elle ne revint que long-tem après.

Pour comprendre comment Alfonse fut déli vré, il faut savoir qu'il y avoit long-tems qu le vieux Marquis de Villéna qui avoit gouverné le Roi pendant les premiéres années de son régne étoit mécontent de la faveur de Bertrand de l Cuéva, à qui le Roi avoit prodigué les premiére

char

charges de sa Maison, & qu'il avoit fait Comte de Lédesma, Duc d'Alburguerge, & Grand-Maître de l'Ordre de Saint Jaques.

Tant de graces avoient commencé à le rendre odieux; & cela, joint à ce qui se disoit publiquement de son commerce avec la Reine, avoit déterminé le Marquis à faire une ligue pour déposer le Roi, & mettre à sa place l'Infant Dom Alonse, son Frére.

La ligue étoit secréte; & le Marquis, qui avoit dans son parti les principaux Seigneurs d'Espagne, ne cherchoit que le moyen de se saisir de la personne du Roi quand la Comtesse de Saint-Etienne, sa Belle-fille, qui n'avoit jamais assez haï Alfonse pour être insensible aux nouvelles de sa mort, vint lui dire ce qu'elle venoit d'apprendre de celui que Catherine de Sandoval lui avoit envoyé, savoir qu'on alloit faire mourir Alfonse.

Le Marquis de Villéna crut que c'étoit une occasion pour éclater: & s'il pensa à délivrer Alfonse, ce fut moins par l'intérêt qu'il prenoit à sa conservation, que pour marquer au Roi qu'il n'étoit pas aussi maître qu'il le pensoit; & obliger ce Prince à faire quelque chose, qui serviroit de prétexte aux rebelles pour ne plus garder de mesures.

Il ne se trompa pas dans ses conjectures: personne ne lui résista, quand il se présenta pour délivrer Alfonse; & le Roi qui fut bientôt instruit de cette action, pensa être lui-même arrêté, tant les rebelles étoient en grand nombre, & prirent promptement les armes.

Tout étoit déjà en tumulte dans le Palais, quand Catherine revint de son évanouïssement. Elle ne douta point, quand elle se vit seule, & les portes ouvertes, qu'Alfonse n'eût été exécuté: elle chercha si elle ne trouveroit point de marques de son sang;

ſang; & n'en trouvant point elle ſortit, & ne fut pas long-tems ſans apprendre ce qui ſe paſſoit.

LIVRE TROISIEME.

LE tems que le Marquis de Villéna employa à délivrer Alfonſe, lui fit manquer l'occaſion de ſe ſaiſir de la perſonne du Roi; & les rebelles lui reprochérent dans la ſuite, qu'il avoit eu plus d'égard à l'amour que ſa Belle-fille avoit pour Alfonſe, qu'à ſes propres intérêts. On croyoit avoir d'autant plus de ſujets de groſſir ces reproches, que cette faute fut plus eſſentielle dans ces circonſtances, & qu'on s'apperçut bientôt, qu'en délivrant Alfonſe, on s'étoit chargé en ſa perſonne d'un homme capable de faire échouer le principal deſſein des révoltés, qui étoit de chaſſer la Réine & ſa Fille.

Ainſi, pendant que le Marquis s'arrêtoit dans la tour qui ſervoit de priſon à Alfonſe, le Roi qui ne s'étoit pas couché, entendit le tumulte & aiant appris par Bertrand de la Cuéva qu'on commençoit à ſe ſaiſir des portes du Palais, & qu'on diſoit hautement qu'on vouloit s'aſſurer de ſa perſonne, il ſe ſauva avec ſon Favori, & prit le chemin de Séville, ſuivi de ceux qui eurent aſſez de fidélité pour ne le pas abandonner.

Les rebelles ſe trouvérent par ſa fuite entiérement maîtres de Madrid. On enferma la Reine après lui avoir fait mille reproches ſur ſa prétendue débauche avec le Favori. Comme Catherine de Sandoval n'étoit pas ſuſpecte, on négligea d'

s'a

s'aſſurer d'elle: & elle eut le tems de ſe retirer à Arevalo chez un de ſes Parens, qui y menoit depuis quelque tems une vie privée.

Alfonſe avoit trop d'obligation au Marquis de Villéna pour ne pas entrer d'abord dans ſes deſſeins. Il diſſimula donc le chagrin que lui donnoient les mauvais traitemens qu'on faiſoit à la Reine; & il parut ne pas s'inquiéter de ce que Catherine de Sandoval étoit devenue.

Dès que les rebelles furent les maîtres de Madrid, ils publiérent un manifeſte, qui contenoit les ſujets qu'ils avoient de ſe plaindre, dont les principaux étoient: „ Que le Roi avoit donné les „ premiéres Charges de l'Etat à des perſonnes in„ dignes; & que, contre toutes les loix de la „ juſtice, il avoit fait déclarer héritiére de Caſ„ tille, une fille de Dom Bertrand, ſon Favori."

Aiant publié ce manifeſte, ils voulurent agir par voye de fait; & dans une aſſemblée tumultueuſe ils dépoſérent le Roi, & mirent à ſa place l'Infant Dom Alfonſe, ſon Frére. Le Roi de ſon côté prit les armes, & on ne penſa plus de part & d'autre qu'à une guerre ouverte.

On a de la peine à comprendre comment une pareille révolution ſe fit en ſi peu de tems; & que ſans avoir pris des meſures le Marquis de Villéna fit par le ſeul hazard éclater & réuſſir, dans l'eſpace d'une nuit, un deſſein qui ſembloit demander tant de méditations & tant d'intrigues. Mais les révolutions les plus ſurprenantes ſont ordinairement les plus ſoudaines; & pour porter les peuples d'une extrémité à l'autre, il ne faut quelquefois qu'un moment.

Perſonne n'avoit plus d'intérêt qu'Alfonſe à appuyer l'élection de l'Infant. Mais il craignit pour la Reine; & l'amour qu'il avoit pour cette Princeſſe, fut plus fort que la haine qu'il devoit avoir pour le Roi. Heureux, s'il avoit pu étouffer

un amour, dont il avoit d'ailleurs ſi peu ſujet d'être content. Mais cette paſſion aveugle toujours ceux qui s'en font un mérite : & du caractére dont nous avons vu qu'étoit Alfonſe, il croyoit que ſon mérite devoit conſiſter à aimer toujours ce qu'il avoit aimé une fois.

Catherine de Sandoval qui avoit la même fidélité, n'avoit pas le même aveuglement ; &, quoique rien n'eût été capable de la faire changer, elle avoit toujours conſervé aſſez de raiſon pour ne chercher que les véritables intérêts de celui qu'elle aimoit.

A-la-vérité elle n'en étoit pas plus tranquille : &, quoiqu'elle eût ſenti toute la joie dont elle étoit capable, en apprenant que ſon Amant n'étoit pas mort, elle n'avoit pas laiſſé de porter à Arevalo un cœur fort agité. Elle connoiſſoit le caractére d'Alfonſe ; & ſachant les mauvais traitemens qu'on faiſoit à la Reine, elle jugea bien que cela feroit encore faire quelque folie à un homme, en qui elle avoit reconnu un ſi grand foible pour cette Princeſſe.

La ſituation où elle ſe trouva, avoit beaucoup de rapport à celle où étoit le Parent chez qui elle s'étoit retirée ; & elle ne fut pas long-tems chez lui, ſans apprendre l'avanture qui avoit obligé cet homme de quitter la Cour, & de ſe condamner à la retraite. La voici en peu de mots ; & on aura d'autant plus de plaiſir à la lire, qu'elle a plus de conformité avec celle que nous avons particuliérement entrepris de repréſenter, en faiſant voir dans cette Hiſtoire, combien une perſonne du caractére de Catherine de Sandoval eſt malheureuſe, quand elle fait un mauvais choix.

Cet homme s'appelloit Dom Pédro de Villa Serra : il étoit d'une maiſon diſtinguée par ſon ancienneté & il avoit toujours vêcu avec beaucoup de réputation, occupé les principales Charges de l'Etat.

& ne connoiſſant point d'autre amour, que celui qu'il croyoit néceſſaire à ſon amuſement, ou à ſes plaiſirs. Mais ſa mauvaiſe étoile lui aiant fait connoître une Dame avec laquelle la proximité du logement & la néceſſité de quelques affaires lui donnérent beaucoup de liaiſon & de commerce, il perdit la tranquillité & le repos dont il avoit joui juſques-là.

Cette Dame avoit une fille, réguliérement moins belle que ſa Mére, mais en qui Dom Pédro crut voir quelque choſe de plus piquant pour la beauté, & de plus ſolide pour l'eſprit. Il s'attacha à cette jeune perſonne par l'effet du penchant; & il ſe confirma dans cette inclination par les bonnes qualités qu'il ſe perſuada qu'elle avoit. Il eut lieu d'abord d'être content de ſon choix, & ſa Maîtreſſe parut avoir pour lui autant de penchant qu'il en avoit pour elle. Cette fille jouïſſoit d'une liberté plus grande que les filles n'en ont en Eſpagne; & ſoit que ſa Mére ne ſe mît pas trop en peine de ſa fille, ſoit qu'elle la crût incapable de faire des fautes, ſoit que le goût que cette Mére avoit pour la liberté & le repos, lui fît négliger les ſoins les plus eſſentiels, elle abandonnoit ſa fille à ſa propre conduite. Non ſeulement Dom Pédro ne profita point de cette ſituation; mais comme il avoit, & qu'il vouloit avoir pour ſa Maîtreſſe autant d'eſtime que d'amour, il ne s'appliqua qu'à lui inſpirer tout ce qui pouvoit aſſurer ſa réputation & ſa vertu. Il porta même ſi loin l'idée qu'il s'étoit faite du mérite de cette fille, qu'aiant appris par une Confidente, que la jeune perſonne avoit autrefois un peu abuſé de la facilité de ſa Mére dans une intrigue qui avoit fait du bruit, il ne voulut jamais ajouter foi aux diſcours de cette Confidente; & il perſuada au contraire à ſa Maîtreſſe de s'en défier comme d'un mauvais eſprit.

Si les rapports de la Confidente ne furent pas capables de diminuer ſon eſtime pour ſa Maîtreſſe, ils ſervirent un peu à faire changer de nature à ſon amour. Il eſpéra de trouver en elle, à ſon égard, les foibleſſes dont on diſoit qu'elle étoit capable. Mais condamnant auſſi-tôt des deſirs ſi contraires à l'eſtime qu'il avoit pour elle, non ſeulement il ne les fit point connoître, mais il s'étudia à donner encore à ſa Maîtreſſe de nouvelles leçons de vertu & de bonne conduite.

Plus il ſentoit naître dans ſon cœur ces deſirs téméraires, plus il redoubloit ſon reſpect & ſa retenuë; & un ſacrifice ſi difficile auroit ſervi à le mieux établir encore dans l'eſprit de la perſonne qu'il aimoit, ſi elle eût été d'un autre caractére.

Mais il crut avoir lieu de croire qu'elle en écoutoit un autre, qui n'avoit, ni ſon mérite, ni ſa délicateſſe.

Celui qui cauſa ſa jalouſie, étoit en effet l'homme du monde qui ſembloit le moins capable de la cauſer: c'étoit un homme ſans aucune réputation, quoiqu'il ne fût plus jeune, & ſi fort connu pour homme de peu d'eſprit & de mérite, que perſonne n'en parloit qu'avec une eſpéce de mépris.

Il y avoit plus de vingt ans qu'il étoit de la connoiſſance de la Mére; & cette femme le croyoit ſi fort ſans conſéquence par le peu de mérite qu'elle lui connoiſſoit, qu'elle avoit autant de facilité à le laiſſer ſeul avec ſa fille, que de difficulté à accorder la même liberté à Dom Pédro.

Il étoit donc tous les jours chez elle: & pendant qu'on lui accordoit un pouvoir abſolu d'y venir à ſon gré, on avoit réduit Dom Pédro à des viſites comptées, qu'on abrégeoit même ſouvent, tant ſon mérite le rendoit ſuſpect.

Cependant, quelque peu d'eſprit qu'eût ce Rival, & quelque établi qu'il fût de voir la Mére par

par une poſſeſſion de vingt ans, on commença à parler de l'aſſiduité & de la longueur de ſes viſites, & de les mettre ſur le compte de la fille.

Dom Pédro n'en fut pas allarmé d'abord; & il avoit, auſſi-bien que les autres, ſi peu d'ombrage d'un tel Rival, qu'il ne croyoit pas qu'une perſonne qu'il eſtimoit, pût jamais s'attacher à un Amant ſi indigne d'elle. Ainſi, bien loin de ſe joindre à ceux qui en parloient, il étoit ſans-ceſſe ſur les rangs pour prouver que c'étoit une médiſance, & pour tâcher de la détruire, en rendant la juſtice qu'il croyoit être dûe, non ſeulement à la vertu, mais auſſi au diſcernement de ſa Maîtreſſe.

Cependant la médiſance ſe groſſit, & fut fortifiée par des accidens qui parurent des preuves du commerce dont on les accuſoit. Les Parens & les domeſtiques en parlérent également; & le bruit qu'ils firent, rendit la choſe ſi publique, qu'il n'y eut que le ſeul Dom Pédro qui ſoutînt encore que c'étoit une calomnie.

Ce n'eſt pas qu'il fût aveugle, ni qu'il n'eût de violens ſoupçons: mais, enfin, il ne pouvoit ſe réſoudre à accuſer de cette foibleſſe une perſonne qu'il avoit eſtimée; & il continua toujours à la défendre, & à la ſervir. On ne peut dire juſqu'où il porta ſon zéle, & tout ce qu'il imagina, & tout ce qu'il fit, pour perſuader à tout le monde que les bruits qui la décrioient, n'avoient été répandus que par des ennemis jaloux de ſa gloire, & de celle de ſa famille. Ainſi ce ne fut qu'à lui ſeul que cette fille fut redevable de ſa réputation, & que la choſe vraie ou fauſſe dont elle étoit accuſée, ſe détruiſit avec le tems. Il travailla même à lui trouver un parti: il y réuſſit; & un mariage avantageux qu'il lui ménagea, étouffa juſqu'au ſouvenir de l'intrigue dont elle avoit été ſoupçonnée.

Mais Dom Pédro aiant été capable d'aimer assez cette fille pour la mettre dans le monde sur le pied d'une personne vertueuse, n'eut pas celle de la prendre lui-même pour telle. Ses soupçons sembloient se grossir dans son esprit en même tems qu'il les détruisoit dans l'esprit des autres; & ne pouvant arracher de son cœur l'amour qu'il avoit pour elle, & ne croyant pas aussi qu'il pût le faire paroître avec honneur, il prit le parti de ne la plus voir; & pour y mieux réussir, il quitta la Cour, dont il avoit d'ailleurs peu de sujet d'être content, & il se retira dans la retraite d'Arevalo, où Catherine de Sandoval alla le trouver.

Elle n'y fut pas long-tems sans avoir la confidence de cet amour; & les peines qu'il faisoit souffrir à son Parent, la convainquirent qu'il y avoit des amours encore plus malheureux que le sien, & dont les tourmens étoient plus bizarres. Car, enfin, quelque peu digne d'elle que lui parût Alfonse, elle ne trouvoit point en continuant à l'aimer un chagrin de la nature de celui de Dom Pédro. Il lui sembloit que dans les circonstances où elle aimoit Alfonse, il y avoit de la générosité à aimer un infidéle, mais elle ne voyoit que de la lâcheté à Dom Pédro: & cet homme lui faisoit d'autant plus de compassion, qu'elle jugeoit bien que le comble des tourmens pour un bon cœur, c'est de ne pouvoir s'empêcher de mépriser la personne qu'on ne peut s'empêcher d'aimer.

Dom Pédro ne convenoit pas de la lâcheté dont elle l'accusoit: aussi faloit-il être dans la situation où il étoit pour comprendre, ou qu'il n'y a pas toujours de la lâcheté à aimer une femme infidéle, ou que s'il y en a, c'est une lâcheté qui ne détruit point le mérite & le courage des plus grands cœurs. Car Dom Pédro étoit sans-contredit le plus honnête-homme de l'Espagne, & dont les sentimens étoient plus nobles en tout

le

le reſte. Mais plus il étoit honnête-homme, plus il avoit à ſouffrir de voir que le mépris qu'il avoit pour ſa Maîtreſſe, ne pouvoit détruire ſon amour, ni ſon amour empêcher ſon mépris.

Pendant que Catherine de Sandoval étoit à Arevalo, & s'occupoit avec ſon Parent aux réflexions que leurs deſtinées leur faiſoient faire naturellement ſur les bizarreries de l'amour, on formoit dans l'armée des révoltés des deſſeins non moins bizarres, & qui l'expoſérent elle & ſon Amant à des incidens plus extraordinaires encore que ceux qui leur étoient arrivés.

On ne ſavoit point qu'Alfonſe eût aimé la Reine: tout ce qui s'étoit paſſé à cet égard; étoit demeuré ſecret, & la ſeule Catherine de Sandoval paſſoit pour la perſonne qu'il aimoit. On n'avoit attribué qu'à la jalouſie que cet amour donnoit au Roi, le ſupplice auquel le Marquis de Villéna avoit arraché Alfonſe; & ſa condamnation avoit paru d'autant plus injuſte aux conjurés, qu'on étoit perſuadé que le Roi n'avoit porté ſa jalouſie juſqu'à faire périr ſon Rival, que pour marquer qu'il ne méritoit pas le ſurnom * qu'on lui avoit donné.

On crut donc ne pouvoir rien faire de plus capable de mortifier ce Prince, que de marier Alfonſe à Catherine de Sandoval. La jeune Marquiſe de Villéna fut celle qui en fit la premiére propoſition à ſon Beau-pére, & elle voulut en cette occaſion faire pour Catherine ce que Catherine avoit fait pour elle, quand étant Comteſſe de Saint-Etienne cette généreuſe fille avoit voulu la marier à Alfonſe.

Le Marquis de Villéna entra dans les ſentimens de ſa Belle-fille par les raiſons de ſa politique, & par celles de l'honneur & du repos de ſa famille.

* d'Impuiſſant.

mille. Il étoit ravi d'attacher Alfonſe au parti des rebelles par de nouveaux liens, & de l'occuper auprès d'une femme qu'il aimoit, pour donner moins de jalouſie à ſon fils, qui ne pouvoit ignorer que la Marquiſe de Villéna aimoit toujours Alfonſe.

Il en parla donc à Alfonſe, & il en écrivit à Catherine. L'un & l'autre reçut la propoſition avec toute la joie que pouvoient avoir deux perſonnes qui s'aimoient depuis ſi long-tems, & qui ſûrent que les obſtacles qui s'étoient juſques-là oppoſés à leur mariage, avoient ceſſé, puiſque l'Etat aiant changé de face, Catherine n'avoit plus à ménager le Roi, & qu'Alfonſe devoit eſpérer de l'Infant qu'on venoit de couronner, toutes les graces qu'il n'avoit pu obtenir du Roi ſon Frére.

On fit donc revenir Catherine à Madrid, & tout ſe prépara pour la cérémonie de leur mariage. Ce fut alors que cette illuſtre fille ſe crut à la fin des peines que lui avoit données juſques-là un amour ſans eſpérance; & ſon cœur qui avoit toujours été dans l'agitation & dans la contrainte, goûtoit enfin un plaiſir qu'il avoit toujours ignoré, quand le fatal attachement que ſon Amant avoit pour la Reine, la replongea dans de nouveaux malheurs.

Il ne reſtoit qu'un jour juſqu'à leur mariage, lorſqu'Alfonſe apprit un deſſein que formoient les conjurés de rendre à jamais la Reine infame, & de confirmer, en la ſurprenant dans un déréglement effectif, l'opinion qu'ils avoient répandue de ſa mauvaiſe conduite. On ne pouvoit aſſurer la Couronne à l'Infant, qu'en déclarant que la fille de la Reine n'étoit pas fille du Roi; car c'étoit où viſoit cette conſpiration: & il n'eſt pas ſurprenant, qu'aiant réſolu de faire croire que la fille étoit illégitime, on n'épargnât rien pour flétrir la Mére.

Le

Le deſſein qu'on avoit formé contre l'honneur de cette malheureuſe Princeſſe, étoit de faire entrer dans ſa priſon un homme aſſez bien fait pour eſpérer qu'il lui inſpireroit de l'amour, & aſſez hardi pour lui faire violence : on avoit choiſi pour cela un Parent du Marquis de Villéna, nommé Paciéco, qui ſembloit avoir l'une & l'autre qualité, & qui d'ailleurs avoit été Page de la Reine, dont il avoit toujours été traité avec des diſtinctions capables de donner de la vraiſemblance au crime qu'on méditoit contre elle.

Soit que Paciéco aimât cette Princeſſe, ſoit qu'il ne prévît pas l'infamie & les extrémités où l'expoſoit une pareille commiſſion, il l'accepta, & Alfonſe en fut averti.

Il fut moins ſaiſi à cette nouvelle de l'horreur que lui devoit inſpirer le deſſein des conjurés, que de la compaſſion que lui donna le ſort d'une Reine expoſée à un traitement ſi indigne, & qui devoit la perdre ſans reſſource. Peut-être même ſon amour ſe réveilla-t-il alors, & qu'il eut de la peine à ſouffrir qu'un autre que lui eût reçu une commiſſion qui flattoit la violence de ſes deſirs; car, de quels ſentimens n'eſt-on point capable de ſe laiſſer ſurprendre, quand on ſe laiſſe aveugler par ſa paſſion.

Quoi qu'il en ſoit, il réſolut d'empêcher que Paciéco n'exécutât le deſſein auquel il s'étoit engagé. Il en parla au Marquis de Villéna, qui lui dit qu'il étoit trop tard pour s'y oppoſer, & qu'à l'heure qu'il lui parloit, Paciéco étoit entré chez la Reine.

Alfonſe ne garda plus de meſures, voyant les choſes à cette extrémité. Il courut à la maiſon où la Reine étoit enfermée, & il arriva au moment que Paciéco alloit ſe la faire ouvrir. Il lui ordonna de ſe retirer; & Paciéco lui diſant à l'oreille que ce qu'il en faiſoit, étoit du conſentement & de l'ordre même du Marquis & de l'Infant, il

lui répondit que l'un & l'autre avoient changé de deſſein, & qu'ils l'avoient envoyé exprès pour le lui dire, & le faire retirer. Paciéco n'oſa repliquer, connoiſſant le rang & la qualité d'Alfonſe; & il ſe retira. Mais Alfonſe qui devoit ſe contenter d'avoir détourné, ou du moins ſuſpendu le deſſein qu'on formoit contre la Reine, ne put encore réſiſter au deſir de voir cette Princeſſe; & ayant arraché à Paciéco l'ordre qu'il avoit pour ſe faire ouvrir la priſon, il réſolut de s'en ſervir pour lui-même. Paciéco l'obſerva; & ayant vu qu'au-lieu de le ſuivre & de ſe retirer avec lui, il entroit & demandoit à voir la Reine, il vint en rendre compte aux conjurés en des termes qui firent croire, qu'Alfonſe avoit voulu prendre pour lui la commiſſion qu'il avoit ôtée à Paciéco.

Il importoit peu aux conjurés que ce fût Alfonſe, ou Paciéco, qui contribuât au deſſein qu'ils avoient de décrier la Reine: & dès qu'on leur eut dit qu'Alfonſe étoit chez cette Princeſſe, ils répandirent le bruit que, toute priſonniére qu'elle étoit, elle avoit tant de penchant à la débauche, qu'elle avoit introduit Alfonſe dans ſon appartement; ajoutant pour la mieux décrier, ce qu'ils imaginérent ſur le champ, qu'il y avoit long-tems qu'elle avoit une intrigue avec lui.

Catherine de Sandoval n'avoit rien ſu, ni du deſſein des conjurés, ni de la démarché d'Alfonſe; & apprenant qu'il étoit entré chez la Reine, elle fut la ſeule qui trouva de la vérité à l'intrigue dont les conjurés l'accuſoient. Elle crut donc qu'Alfonſe n'étoit entré chez la Reine, que parce qu'en effet il avoit continué à l'aimer; & voyant bien les extrémités, où le réduiſoit une démarche qui faiſoit tant de bruit, elle ne compta plus ſur l'eſpérance de ſon mariage, & elle ſe crut trahie d'une maniére plus cruelle qu'elle ne l'avoit

voit encore été. „ Quand il ne seroit entré chez „ la Reine, se disoit-elle à elle-même, que par „ un mouvement de compassion, on le regardera „ toujours comme un Amant qui a une intri- „ gue avec elle ; & je ne puis plus devenir l'é- „ pouse d'un homme soupçonné d'avoir ce com- „ merce, & de qui on va répandre des bruits aus- „ si injurieux à sa réputation qu'à celle de cet- „ te Princesse. „ Cette réflexion lui ôta toute espérance d'être heureuse ; & elle ne s'appliqua plus qu'à chercher les moyens de s'éloigner, & d'ou- blier, si elle pouvoit, un Amant si peu digne d'elle. „ Aussi bien, ajoûtoit-elle encore, n'a-t-il plus „ besoin de moi pour sa fortune, qui a été la seu- „ le considération qui jusqu'ici a soutenu ma con- „ stance : il est tems de me mettre au-dessus d'une „ passion qui n'a servi qu'à troubler le repos „ de ma vie : & il m'est d'autant plus permis de „ la vaincre, que je suis devenue inutile à l'A- „ mant, que j'ai trop aimé. „ Ce fut donc à ce moment que Catherine de Sandoval se sentit plus maîtresse de son cœur qu'elle ne l'avoit été : & on peut connoître qu'elle n'avoit jamais eu que des sentimens héroïques, puisqu'elle aima Al- fonse tant qu'elle crut qu'il y avoit de la gloire à lui être fidéle, & qu'elle cessa un peu de l'aimer, dès qu'elle vit qu'il n'y auroit plus que de la lâ- cheté ou du déréglement à se piquer de constan- ce. Mais, en croyant ne plus devoir aimer Al- fonse, elle ne conçut point pour lui assez d'in- différence & de mépris pour l'abandonner, quand elle crut qu'il avoit besoin d'elle.

C'est ici qu'on doit admirer la fatalité des évé- nemens qui causent dans le monde les change- mens les plus imprévus.

Alfonse avoit fait mille choses plus coupa- bles & plus folles que cette derniére action, sans que Catherine eût jamais changé pour lui : car, dans

dans le fond il étoit excusable d'avoir été sensible aux malheurs d'une Reine indignement traitée, d'avoir succombé au desir de la voir.

Cependant c'est-là ce qui lui fit perdre alors le cœur de Catherine, & ce qui le perdit lui-même sans ressource; tant ce qui cause la bonne ou la mauvaise fortune des hommes dépend des circonstances où ils se trouvent.

Alfonse ayant donc montré l'ordre qu'il avoit arraché à Paciéco, & s'étant par ce moyen fait ouvrir l'appartement où la Reine étoit gardée, il y entra, & il trouva cette Princesse déjà si changée, qu'il ne put jetter les yeux sur elle sans être pénétré d'une douleur qui ne lui permit de s'exprimer que par ses larmes. La Reine en le voyant changea de visage; & la joie qu'elle fit paroître au milieu de l'affreuse tristesse où elle étoit plongée, toucha encore plus Alfonse, que n'avoit fait le changement de sa beauté. Il se laissa tomber à ses pieds, & lui prenant la main: „ Ah! Madame, lui dit-il après avoir „ gardé long-tems le silence, est-ce vous que „ je vois, & se peut-il faire que la vue d'Al„ fonse vous donne quelque plaisir? „ La Reine le regarda, & le voyant tout en larmes, elle pleura de son côté; &, après avoir été long-tems en cet état: „ C'est bien moi, lui dit-elle, qui „ dois douter si c'est vous que je vois; car, enfin, „ par quel hazard êtes-vous ici? „

Alfonse ne lui cacha rien, ni des desseins des conjurés, ni de la commission de Paciéco, ni de tous les malheurs dont elle étoit menacée; &, après avoir long-tems délibéré ensemble sur les moyens de la tirer des extrémités où elle étoit réduite, ils n'en trouvérent point d'autre que d'agir auprès du Marquis de Villéna pour la laisser se sauver & s'enfuir en Portugal: & Alfonse, oubliant les termes où il étoit avec Catherine

therine de Sandoval, promit à la Reine d'agir auprès du Marquis, & de se charger du soin de la délivrer & de la conduire hors du Royaume. Il la quitta dans cette résolution, & il vint la communiquer au Marquis de Villéna.

La premiére chose qu'il apprit en entrant chez lui, c'est que tout le monde étoit persuadé, & disoit hautement qu'il n'avoit pris la commission de Paciéco, que parce qu'il étoit amoureux de la Reine, & qu'il en étoit aimé. Ce bruit ne servit qu'à le déterminer encore plus qu'il n'étoit, à tâcher de persuader au Marquis de laisser sauver la Reine.

Le Marquis l'aiant écouté, & voyant combien Alfonse prenoit d'intérêt au sort de la Reine, crut qu'il ne pouvoit mieux faire que de consentir à son évasion, & de lui en donner le soin. Car par ce moyen, d'un côté il se délivroit, dans la personne d'Alfonse, d'un homme qu'il prévoyoit bien, qui non seulement ne serviroit jamais les conjurés, mais qui au-contraire pouvoit nuire beaucoup à leurs desseins; & de l'autre, en laissant Alfonse s'enfuir avec la Reine, il donnoit encore plus d'atteinte qu'on n'avoit donné jusques-là à la réputation de cette Princesse. Il dit donc à Alfonse qu'il approuvoit son dessein, & ils prirent ensemble des mesures pour le faire réussir.

Alfonse, charmé de ce consentement, en voulut rendre compte à Catherine de Sandoval; mais elle refusa de le voir; & ce refus pensa lui faire oublier ce qu'il avoit promis à la Reine, & les mesures qu'il avoit prises avec le Marquis.

Son cœur toujours également partagé entre l'amour de la Reine, & celui de Catherine, ne put digérer le changement de celle-ci; & peu s'en falut que pour regagner son esprit, il ne laissât-là tout ce qu'il avoit projetté en faveur de la Reine; car c'est à de pareils retours que l'on

est

eſt toujours expoſé, quand on eſt partagé entre deux amours.

Il écrivit à Catherine: il paſſa des heures entiéres à la porte de ſa chambre, obſtiné à ne point ſe retirer qu'on ne lui ouvrît. Il tâcha d'eſcalader les fenêtres; & il fit tout ce que peut faire un Amant déſeſpéré, ſans que Catherine en fût touchée, & ſans qu'elle daignât lui répondre un mot.

Il n'auroit point quitté priſe ſi le Marquis ne l'eût fait avertir qu'il commençoit à être ſuſpect aux conjurés, & qu'on le feroit arrêter s'il différoit plus long-tems d'exécuter le deſſein dont ils étoient convenus.

Il vit bien qu'il n'y avoit point d'autre reſſource; & il aima mieux encore être utile à la Reine, s'il avoit à périr, que de périr inutilement.

Il prit tout ce qui étoit néceſſaire pour la faire ſauver; & il n'eut pas même la conſolation en s'engageant dans une entrepriſe qui alloit le perdre, d'y porter un cœur content; car il avoit un chagrin mortel du changement de Catherine, & il ne connut jamais mieux qu'il l'avoit aimée, que quand il crut qu'il n'en étoit plus aimé.

Aiant diſpoſé toutes choſes, il alla au milieu de la nuit dans la priſon de la Reine; & l'aiant faite déguiſer en femme du peuple, il la mit dans un brancard avec la petite Princeſſe ſa fille, & une femme pour les ſervir, & il monta à cheval ſuivi ſeulement de deux valets auſſi à cheval. En cet état ils ſortirent de Madrid pour prendre la route de Portugal: triſte ſpectacle, qui put faire voir alors à quoi ſont expoſées les places les plus élevées.

Dès que le Marquis de Villéna les crut à une journée de Madrid, & aſſez loin pour n'être pas pourſuivis, il prit ſoin de répandre par-tout qu'Alfonſe avoit enlevé la Reine; & cette nouvelle con-

confirma tous les bruits injurieux qu'on avoit fait courir touchant la conduite de cette Princeſſe.

On apprit cette fuite à l'armée du Roi; & l'amour que Bertrand de la Cuéva avoit toujours eu pour la Reine, lui faiſant voir avec chagrin qu'Alfonſe étoit maître de cette Princeſſe, il remontra au Roi qu'il devoit tout faire pour empêcher que le Portugal ne ſervît d'aſile à une Reine, qui, aidée des conſeils d'Alfonſe, pourroit donner de nouveaux prétextes à la guerre civile.

Le Roi, entiérement gouverné par la Cuéva, & qui d'ailleurs avoit autant de joie de pouvoir retirer ſa Femme des mains des rebelles, que de l'empêcher d'aller en Portugal, & qui à toutes ces conſidérations joignit un deſir ſecret de ſe venger d'Alfonſe, approuva ce que la Cuéva lui dit, & il lui donna des troupes pour ſe mettre à la ſuite des fugitifs, & pour tâcher de leur couper chemin.

On n'eut pas de peine à y réuſſir, puiſqu'à meſure qu'Alfonſe & la Reine s'éloignoient de Madrid, ils approchoient de l'armée du Roi, ne pouvant prendre par ailleurs la route du Portugal ſans s'expoſer à des longueurs infinies; & d'ailleurs leur déguiſement les aſſuroit dans l'eſpérance de n'être pas reconnus.

Cependant ils le furent. La Cuéva, averti par des eſpions de la route qu'ils avoient priſe, ſe cacha dans un Bois avec la troupe qui l'accompagnoit; & Alfonſe, qui ne ſe défioit de rien, alla donner dans ſon embuſcade.

Il voulut réſiſter, mais il fut bientôt entouré & contraint de ſe rendre. On le garrota ſur un cheval; & il eut le chagrin de voir que c'étoit la Cuéva qui conduiſoit ce parti, & qui s'étant fait voir à la Reine, la conjura avec beaucoup de reſpect de ſouffrir qu'on l'arrachât à ſes raviſſeurs pour la rendre au Roi ſon Epoux.

Jamais état ne fut plus affreux que celui où ſe trou-

trouva Alfonſe. Il voyoit ſa perte aſſurée : mais ce qui le touchoit le plus, c'étoit de voir Bertrand de la Cuéva qu'il haïſſoit comme ſon Rival, devenu maître de la Reine ; & peut-être craignoit-il que cette Princeſſe n'eût pas toujours la force de réſiſter aux pourſuites d'un homme d'autant plus entreprenant, que ſon amour étoit autoriſé par le Roi-même.

Cependant la Reine ayant répondu à la Cuéva, qu'elle étoit prête d'aller par-tout où il lui plaîroit de la conduire, le conjura d'avoir aſſez de généroſité pour rendre la liberté à Alfonſe. La Cuéva, qui vouloit plaîre à cette Princeſſe, & qui ne prévoyoit pas qu'Alfonſe pût jamais devenir un Rival redoutable, & qui peut-être eut aſſez de généroſité pour faire une belle action, ordonna qu'on le déliât. Alfonſe trouva quelque choſe de plus affreux encore à avoir cette obligation à ſon Rival, qu'il n'en trouvoit à ſe voir entre ſes mains : „ Non, Madame, dit-il à la Reine, en „ voyant qu'on le délioit, n'obligez point la Cué- „ va à me rendre la liberté ; & ſi vous avez quel- „ que pouvoir ſur ſon eſprit, employez-le à ob- „ tenir qu'il me donne la mort. Puis, adreſ- ſant la parole à la Cuéva : „ Comte, lui dit-il, „ tu ferois une bien plus belle action, ſi au-lieu „ de remettre la Reine entre les mains de ſon „ Tiran, tu voulois avoir la gloire que j'ai re- „ cherchée de la conduire en un Royaume où „ l'on ſaura rendre juſtice à ſon mérite. „ La Cuéva, au-lieu de répondre, fit marcher le brancard de la Reine du côté du camp, & laiſſa Alfonſe libre, & les deux hommes qu'il avoit à ſa ſuite.

Alfonſe ſuivit long-tems des yeux le brancard ; & l'aiant vu diſparoître, il alla ſe cacher dans le premier bourg qu'il trouva, & il y paſſa la nuit, incertain du parti qu'il devoit prendre.

Ce

Ce fut alors qu'il fit réflexion aux malheurs où l'avoient exposé tant d'infidélités qu'il avoit faites à Catherine de Sandoval ; il comprit qu'il ne pouvoit plus espérer de voir la Reine : &, quoiqu'il trouvât également du danger à retourner à Madrid, il aima mieux prendre ce parti, que de se jetter dans l'Armée du Roi. „ Je ne puis plus „ vivre, se disoit-il à lui-même ; mais au moins, „ puisqu'il faut que je périsse, je dois choisir, „ pour le lieu de ma mort, celui où je pourrai „ voir encore une personne dont la haine m'est „ insupportable. „ Dans ces pensées, il prit la route de Madrid ; où les choses avoient bien changé de face depuis le peu de tems qu'il en étoit sorti.

Le vieux Marquis de Villéna s'y étoit déclaré amoureux de Catherine de Sandoval ; soit qu'il eût dissimulé cet amour tant qu'il avoit cru que Catherine aimoit Alphonse, soit qu'il l'eût aimée par une de ces impressions soudaines qu'on reçoit quelquefois lorsqu'on y pense le moins. Il n'avoit pas tardé à lui déclarer son amour, & à lui faire en même tems la proposition de l'épouser. Catherine avoit demandé du temps, à dessein d'éviter un mariage, qui, quelque avantageux qu'il lui fût, ne s'accordoit pas avec la résolution qu'elle avoit prise de se retirer du monde, & de s'enfermer à Tolède dans un Monastère de Religieuses.

L'Infant Dom Alonse mourut presque en même tems : & Catherine, ayant appris que la Reine avoit été enlevée, & ne doutant point qu'Alphonse ne fût entre les mains du Roi, & qu'il ne pouvoit éviter de périr, elle changea tout d'un coup la résolution qu'elle avoit prise de se retirer, & elle dit au Marquis de Villéna, qu'elle étoit prête à l'épouser, pourvu qu'il voulût écouter les propositions d'un accommodement avec le Roi,

& mettre entre les conditions de l'accommodement, qu'on assureroit la vie & la liberté d'Alphonse.

Le Marquis auroit peut-être eu de la peine à consentir à ces propositions, si la mort de l'Infant ne lui eût fait voir que c'étoit pour lui une nécessité de faire son accommodement avec le Roi. Il promit à Catherine tout ce qu'elle lui demanda, & Catherine l'assura qu'elle étoit prête à l'épouser.

Alphonse arriva à Madrid sur ces entrefaites; &, apprenant que Catherine alloit épouser le Marquis de Villéna, & qu'elle n'avoit consenti à ce mariage que pour lui sauver la vie, il eut d'abord tant d'admiration pour cette illustre fille, qu'il ne crut pas devoir paroître, de peur que sa présence ne lui fît manquer un établissement qui lui étoit si avantageux. Il se trouva donc assez généreux, pour vouloir faire en cette occasion en faveur de sa Maîtresse, ce que sa Maîtresse avoit déjà fait tant de fois pour lui. Mais il n'avoit pas le cœur assez ferme pour soûtenir longtems une résolution si opposée à son caractére. Il fit d'autres réflexions, qui combattirent sa générosité. Il vit bien que si le Marquis épousoit Catherine, il falloit qu'il s'attendît à ne la jamais voir. Cette séparation lui parut insupportable: &, sans sçavoir précisément ce qu'il vouloit, il alla chez le Marquis, & il apprit par-là à tout le monde qu'il étoit revenu, & que la Cuéva lui avoit rendu la liberté. „ Je viens, dit-il au Marquis, „ vous trouver, Seigneur, pour vous apprendre „ que si vous n'avez promis d'épouser Catherine „ de Sandoval que pour assurer ma vie, vous „ êtes quitte de votre promesse, puisque vous me „ voyez, & que rien ne vous oblige maintenant „ d'achever ce mariage. Il prononça ces paroles „ avec tant d'aigreur, que le Marquis les prit

„ pour

„ pour une insulte, & répondant sur le même ton: „ Non, non, dit-il, vos intérêts n'ont point „ de part au dessein que j'ai pris: j'épouse Cathe- „ rine, parce que je veux l'épouser, & je ne „ rends compte à personne du motif de mon ma- „ riage: mais, comme vous avez été toute votre „ vie un esprit inquiet, il est bon qu'on s'assu- „ re de vous, & qu'on vous fasse recevoir ici les „ traitemens que vous méritez". En disant ces paroles, il ordonna qu'on se saisît d'Alphonse, & qu'on le gardât sûrement: mais, un moment après, changeant de pensée, il le fit revenir; &, après lui avoir reproché son ingratitude, puisque c'étoit lui qui avoit empêché qu'on ne l'exécutât dans la prison d'où il l'avoit retiré, & ses infidélités pour Catherine dont il avoit été plus aimé & plus estimé que ne le méritoit un homme qui avoit eu la lâcheté de lui préférer une Princesse aussi décriée que la Reine: „ Mais pour „ vous marquer, poursuivit-il, que je ne veux „ point ici me servir de mon autorité, je vas „ faire prier Catherine de Sandoval de décider „ elle-même sur le mariage qui vous allarme; car „ je ne ferai à cet égard que ce qu'il lui plaîra „ que je fasse". En achevant ces paroles, il envoya prier Catherine de vouloir bien se rendre auprès de lui. Elle avoit déjà été instruite du retour d'Alphonse, & elle fut fort inquiéte du sujet pour lequel on la mandoit. Elle arriva; & le Marquis de Villéna, ayant fait retirer tout le monde, resta seul avec elle & Alphonse.

„ Il s'agit, dit-il, Madame, de sçavoir si je „ dois vous tenir la parole que je vous ai donnée „ de vous épouser, puisqu'on prétend que je „ n'y suis plus obligé, voyant qu'Alphonse n'est „ pas dans le danger où nous le croyions. Je ne „ vous dissimulerai point, Seigneur, reprit Ca- „ therine, que j'ai aimé Alphonse, & que je

„ l'aime encore assez pour ne vouloir pas sa mort. „ J'ajoûterai même, que l'envie de mettre sa vie en „ sûreté m'a fait répondre à l'honneur que „ vous m'avez proposé, & changer la résolution „ de me retirer du monde. Mais la part que je „ prens à sa conservation, ne doit point vous al- „ larmer, puisque je vous jure que je ne le ver- „ rai jamais : & ce n'est point l'honneur d'être „ votre épouse, ni aucune inconstance de mon „ cœur, qui m'a changé pour lui; c'est ce que je „ me dois à moi-même, après sa mauvaise condui- „ te, & la honte où il s'est exposé d'être cause „ de l'injure qu'on fait à la réputation de la Rei- „ ne. Oui, Alphonse, lui dit-elle en lui „ adressant la parole, vous étiez assez instruit des „ circonstances où vous êtes entré chez cette „ Princesse, & vous lui deviez assez pour ne „ pas exposer sa réputation par une visite si té- „ méraire. „ Car pour qui passez-vous dans le „ monde, après avoir donné lieu de croire tout „ ce qu'il plaît à ses ennemis de publier contre „ son honneur? Je ne veux point vous accabler, „ & je crois que vous n'avez pas prévu de si hon- „ teuses suites : mais enfin le mal est fait, & „ par reconnoissance de l'amour que vous avez „ eu pour moi, vous devez vous contenter de „ l'intérêt que j'ai pris & que je prens encore „ à votre vie: mais il faut que nous nous sépa- „ rions pour toujours, & que vous ne vous sou- „ veniez de moi que pour profiter des exem- „ ples; j'ose dire que je vous ai donné de l'a- „ mour le plus pur qui fût jamais".

A mesure que Catherine parloit, les yeux d'Alphonse se rempliſſoient de larmes : le Marquis de Villéna lui-même étoit attendri, & ne pouvoit s'empêcher d'admirer une si merveilleuse personne. „ Les larmes que je répands, repris Alphon- „ se en se jettant aux pieds de Catherine, vous

„ mar-

„ marquent assez, Madame, que je connois tou-
„ te mon infortune. O Dieu! se peut-il faire
„ que j'aye été aimé de vous, & que je n'aye pas
„ connu quel trésor j'avois en vous? Seigneur,
„ dit-il en parlant au Marquis, ne me laissez
„ point survivre à ma honte: remettez-moi entre
„ les mains des Bourreaux d'où vous m'avez re-
„ tiré, & ôtez-vous par ma mort toutes les inquié-
„ tudes que vous peut donner un amour que
„ j'ai si peu mérité. Car que sait-on de quoi
„ je serois capable? Il n'y a ni entreprises, ni ex-
„ trémités, ni crimes mêmes, où je ne fusse prêt
„ de consentir pour retrouver le bien que j'ai
„ perdu; &, tant que je vivrai, vous ne serez ja-
„ mais tranquille possesseur d'un cœur qui a été
„ à moi, & dont jamais rien ne sauroit rempla-
„ cer la perte. Non, Alphonse, reprit le Mar-
„ quis, je ne serai cause, ni de votre mort, ni
„ de votre désespoir: il ne sera pas dit qu'à mon
„ âge je n'aye pu me rendre maître de mes pas-
„ sions, & il ne tiendra pas à moi que vous ne
„ soyez heureux. J'ai voulu épouser Catherine
„ de Sandoval, parce que j'ai cru ne pouvoir rien
„ faire de plus, pour lui témoigner que je la
„ distinguois du reste des femmes. Je vois main-
„ tenant qu'il y a un moyen plus glorieux enco-
„ re de lui marquer mon amour, & mes distinc-
„ tions. C'est de me joindre à vous, pour vous
„ aider à regagner le cœur qu'elle vous avoit
„ donné, & que personne n'aura après vous. Je
„ n'ai recherché la possession de sa personne, qu'au-
„ tant que j'ai espéré de posséder un cœur si di-
„ gne d'être souhaité: je ne me flatte plus de cet-
„ te espérance; & je n'envisage aucun autre moyen
„ de lui plaire, que de vous rendre à elle plus
„ digne d'elle que vous n'avez été". Le Mar-
quis, ayant parlé de la sorte, conjura Catherine de
Sandoval de ne point contraindre l'inclination

qu'elle avoit toujours eue pour Alphonſe, d'oublier ſa mauvaiſe conduite, & de lui donner au-moins le tems de la réparer; s'engageant de ne rien épargner de ſon côté, pour le faire comprendre dans l'amniſtie que le Roi promettoit aux Conjurés, s'ils vouloient mettre bas les armes.

Soit que la joye que Catherine eut de voir que le Marquis ne s'obſtinoit point à un mariage pour lequel elle avoit une répugnance infinie, ſoit que l'amour qu'elle avoit pour Alphonſe ſe réveillât, ſoit qu'ayant pris la réſolution de ſe retirer du monde, elle crut devoir diſſimuler, elle parut avoir pour la généroſité du Marquis toute la reconnoiſſance qu'elle méritoit, & donner à Alphonſe les eſpérances dont le Marquis vouloit le flatter, pourvu qu'il réparât ſa mauvaiſe conduite, en redevenant également fidéle, & au Roi, & à ſa Maîtreſſe.

Alphonſe ſe jetta vingt fois à ſes pieds & à ceux du Marquis, & il crut encore à ce moment avoir abſolument oublié la Reine, & n'être plus capable d'une autre amour que de celui de Catherine.

Le Marquis de Villéna, qui, comme on peut juger par ce que nous venons de dire, étoit véritablement un grand homme, s'étant rendu maître de ſon amour, ne penſa plus qu'à rendre le repos à la Caſtille; & il fit bien paroître, qu'il n'avoit point eu d'autre vue en prenant les armes, que d'en aſſurer le repos; puiſque, dès que l'Archevêque de Séville lui vint faire de la part du Roi des propoſitions d'un accommodement avantageux à l'Etat, il l'écouta.

Soit qu'il fût perſuadé que la fille de la Reine ne fût pas fille du Roi, ſoit qu'il comprît qu'il étoit néceſſaire pour la gloire de l'Eſpagne que l'Infante Iſabelle régnât, il ne voulut jamais entendre à aucun accommodement, qu'à condition qu'I-

qu'Isabelle seroit déclarée seule héritiére du Roi son frére; que la Reine & sa fille seroient renvoyées en Portugal, & que Bertrand de la Cuéva seroit éloigné.

Le Roi consentit à ces trois conditions; & le Traité ayant été signé, on prêta de nouveau le serment au Roi, & la Princesse Isabelle fut solemnellement reconnue pour héritiére de Castille.

Le Roi, qui avoit lieu d'être peu attaché à la Reine, par toutes les raisons qu'on a pu voir, n'eut aucune peine à consentir à son éloignement, & il ne fut touché que de celui de Bertrand de la Cuéva: mais il fallut dissimuler; &, après avoir protesté à la Cuéva qu'il ne seroit pas longtems sans le rappeller, il lui donna la commission de conduire la Reine en Portugal, & d'y rester jusqu'à ce qu'il fût assez maître pour le faire revenir.

Le Marquis de Villéna n'oublia pas dans le Traité les intérêts d'Alphonse; & le Roi, contraint de dissimuler, consentit à le voir, & parut trouver bon qu'il épousât enfin Catherine de Sandoval.

Si Alphonse avoit su profiter des circonstances, il n'auroit tenu qu'à lui, & de posséder sa Maîtresse, & d'assurer sa fortune. L'Infante Isabelle, qui, par les conseils du Marquis de Villéna, avoit presque toute l'autorité dans le Conseil du Roi, vouloit qu'on donnât à Alphonse la principale charge dont on avoit dépouillé la Cuéva, qui étoit la Grande-Maîtrise de St. Jaques; & Catherine de Sandoval n'étoit point assez changée pour avoir de la peine à l'épouser.

Tout sembloit donc lui être favorable: & il est surprenant, qu'après tant d'expériences & de malheurs, il n'eût pas plus de fermeté qu'il en eut, pour résister au seul obstacle qui s'étoit jusque-là toujours opposé à son bonheur.

Mais ayant appris tout le détail de ce qui s'étoit passé après que la Cuéva eut enlevé la Reine, & voyant de-plus que ce Rival, tout banni qu'il étoit, avoit la commission de conduire cette Princesse, & de rester avec elle en Portugal, il sentit renaître ses anciennes jalousies; & le vain bonheur de la Cuéva lui parut préférable à tout ce qu'on lui destinoit de solide à la Cour.

Cependant, s'il avoit voulu y faire réflexion, tout ce qui étoit arrivé depuis que la Reine avoit été conduite à l'Armée du Roi, auroit dû lui servir de motif pour profiter de sa fortune. Mais il est rare qu'un homme qui n'a pas su se rendre maître d'une passion, ait un juste discernement des choses qui méritent son attachement ou son indifférence. Il suit ce qui le frappe le plus; & toujours dans l'agitation, ce qui lui servoit de régle aujourd'hui, le dérange demain. C'est-là ce qui arriva à Alphonse; car, pour reprendre les choses de plus haut, dès que Bertrand de la Cuéva eut conduit la Reine au Camp, & qu'il eut été rendre compte du succès de cet enlévement, le Roi fut embarrassé sur le parti qu'il devoit prendre. „ Verrai-je, disoit-il à la Cuéva, une femme, qui a eu le front de me dire qu'elle étoit „ la femme d'Alphonse, & qui depuis a eu avec „ lui toutes les maniéres qui l'ont décriée parmi les Conjurés? „ Si la Cuéva avoit eu un peu de délicatesse, il auroit aisément donné au Roi le conseil qui convenoit, & à sa gloire, & à l'état de sa fortune. Et il n'y a point de doute que ce Prince, qui ne pouvoit aimer la Reine, & qui voyoit qu'on ne conspiroit que pour la faire bannir, auroit également trouvé du côté de sa gloire, & de son intérêt, des raisons, non seulement de ne la point voir, mais aussi de la chasser. Cependant Bertrand de la Cuéva étoit amoureux de cette Princesse; & cet Amant, semblable à ceux qui

ont

ont la vanité de vouloir paſſer pour heureux dans leurs amours, étoit ravi qu'on le crût Pére de la fille dont elle étoit accouchée. Il ſavoit pourtant bien que c'étoit Alphonſe, & il ne pouvoit douter que ce Rival ne fût aimé de la Reine: les derniers bruits qu'on avoit fait courir contre l'honneur de cette Princeſſe, le devoient confirmer encore dans cette penſée, & tout cela auroit dû lui ſervir pour l'engager, & à fuir la Reine, & à deſabuſer le public de l'opinion où l'on étoit touchant ſes amours avec elle. Mais la Cuéva étoit auſſi rempli de vanité que d'amour: & ſi l'on a vu dans Alphonſe les travers d'un amour ſans conduite, on peut voir auſſi dans la Cuéva le ridicule d'un amour vain qui cherche à éclater.

Il vouloit qu'on le crût bien avec la Reine: &, pour marquer qu'il y prenoit intérêt, il demanda la commiſſion de la retirer des mains d'Alphonſe, & il obtint celle de la voir à toutes les heures du jour, dès qu'elle fut arrivée au Camp. Il prit d'abord pour prétexte de ſes viſites fréquentes, le ſoin de lui rendre compte des diſpoſitions du Roi à ſon égard; mais en effet il ne lui parla que de ſon amour. La Reine, qui n'étoit pas aſſez maîtreſſe pour laiſſer agir le mépris qu'elle avoit pour lui, fit ſemblant de l'écouter. Cette complaiſance l'enhardit juſqu'à ôſer lui propoſer le même deſſein qu'il avoit déjà eu, de lui faire donner un ſecond enfant au Roi de Caſtille. „ J'aurai ſoin, „ lui diſoit-il, que le Roi vous voye, & vous „ avez intérêt de faire croire en devenant dans „ ces circonſtances Mére d'un ſecond enfant, que „ le Roi eſt le Pére du premier".

Perſonne ne lira cette Hiſtoire, qui ne ſoit touché du malheur d'une Princeſſe expoſée à de ſi violentes propoſitions; mais telle fut la Reine Jeanne de Portugal, dont nous parlons: ayant de la vertu, elle vécut ſans qu'on la crût vertueuſe;

& chacun, sous le régne d'Isabelle, prenant plaisir à la déchirer, en inventa & en répandit mille honteuses calomnies.

Cependant elle n'avoit pourtant à se reprocher que le malheur d'être femme d'un homme qui ne pouvoit être son mari, & d'avoir aimé un Amant qu'elle avoit trouvé aimable; & c'est ce qui doit faire voir, que la réputation de la vertu dépend quelquefois plus des circonstances, que de la vertu même.

La Reine se défendoit du mieux qu'elle pouvoit des poursuites de la Cuéva, quand le Conseil du Roi obligea ce Prince à faire les propositions de l'accommodement dont nous avons parlé; & la premiére chose que fit la Reine, se voyant la victime de cette Paix, fut d'écrire à Alphonse; &, après lui avoir rendu compte de tout ce qui regardoit l'amour de la Cuéva, elle finissoit en lui disant, qu'il ne devoit pas la laisser entre les mains de son Rival, & que s'il avoit pour elle tout l'amour dont il l'avoit flattée, il ne tarderoit pas à la suivre en Portugal, où ils pourroient faire enfin leur mariage, en apprenant à toute la Terre que le Roi de Castille n'avoit pu être son époux.

Alphonse reçut cette lettre dans le tems que l'Infante l'avoit choisi pour la Grande-Maîtrise, & que Catherine de Sandoval ne pouvoit presque plus se défendre de l'épouser: cette funeste lettre acheva sa perte.

Il ne crut pas qu'il lui fût permis d'abandonner cette Reine: il fut outré de l'insolence de la Cuéva; & peut-être se flatta-t-il qu'il y auroit plus de gloire à épouser une Reine, qu'une Amante qui n'avoit nulle autre distinction plus grande que sa fidélité.

Etant donc résolu de faire ce que la Reine lui mandoit, il osa en parler à Catherine de Sandoval. A-la-vérité il ne lui dit pas que son dessein

étoit

étoit d'épouſer cette Reine; il lui dit ſimplement, qu'il vouloit aller tuer la Cuéva.

Catherine, lui voyant une réſolution à laquelle elle s'attendoit ſi peu, crut ſentir éteindre le reſte d'amour qu'elle avoit encore pour lui. Elle ſe contenta de lui demander froidement, s'il étoit devenu fou; &, voyant bien qu'elle avoit trop différé à prendre ſon parti avec un homme ſur lequel il y avoit ſi peu de fonds à faire, elle le quitta, & alla diſpoſer tout pour exécuter le deſſein qu'elle avoit de ſe faire Religieuſe à Toléde.

Elle ne communiqua ce deſſein qu'à la jeune Marquiſe de Villéna, encore même ne lui en fit-elle la confidence que ſur le point de ſon départ. Elle ne put, en lui découvrant cette réſolution, s'empêcher de ſe plaindre d'Alphonſe, & de rendre compte à ſon Amie du deſſein où il étoit d'aller chercher la Reine en Portugal.

La Marquiſe, qui étoit touchée de perdre Catherine de Sandoval, & qui crut que le deſſein où elle étoit de ſe retirer n'étoit cauſé que par l'inconſtance d'Alphonſe, avertit cet Amant de ce qui ſe paſſoit; & elle lui dit en termes les plus touchans qu'elle put imaginer, que cette généreuſe Amante, ne pouvant ſoutenir tous les chagrins qu'il lui donnoit, alloit pour jamais renoncer au monde.

Ce diſcours fit ſur le cœur de cet Amant tout l'effet que la Marquiſe avoit ſouhaitté; & Alphonſe n'eut pas plus de force pour ſe défendre de l'amour qui le rentraîna en ce moment vers Catherine, qu'il en avoit eu pour réſiſter à celui qui l'appelloit vers la Reine: ainſi, ſacrifiant toujours ſes intérêts à la derniére paſſion, qui faiſoit le plus d'impreſſion ſur ſon cœur, il différa ſon départ, & il ne chercha plus qu'à voir Catherine de Sandoval, & à la détourner de ſon deſſein.

Cependant il avoit pris des meſures pour ſe

rendre en Portugal, qui avoient été découvertes, & qui le faisoient passer pour criminel dans le Conseil du Roi : car, voulant cacher le véritable motif qui lui faisoit chercher la Reine, il avoit dit assez hautement, qu'il étoit honteux au Roi & au Royaume de Castille d'avoir chassé cette Reine ; & il avoit même tâché d'inspirer à quelques gens du Conseil le désir de la rappeller. Ce dessein étoit une espéce de crime de Léze-Majesté dans le gouvernement présent, qui avoit déféré toute l'autorité à Isabelle : & cette Princesse, apprenant qu'Alphonse, dans le tems qu'il étoit comblé de ses graces, formoit des desseins si contraires à ses intérêts, fut la premiére à dire au Roi, que jamais il n'auroit de repos qu'il ne se fût défait de lui. Le Roi, qui avoit tant d'autres raisons de souhaitter la mort d'Alphonse, la jura à sa sœur, & donna ses ordres pour le faire arrêter.

Alphonse en fut averti, & il auroit eu le tems de se sauver, s'il avoit pu se résoudre à laisser Catherine de Sandoval exécuter le dessein de s'enfermer à Tolède. Il préféra donc le soin de détourner cette illustre fille d'une résolution si violente, à celui de sa propre vie ; ou plutôt il ne délibéra point, & toutes ses pensées le portérent vers Catherine.

Elle étoit déjà partie ; & Alphonse, qui s'étoit mis à la suivre, ne la joignit qu'à Tolède. Il lui fit paroître tant de repentir de sa conduite passée, & il lui donna tant d'assurance d'une fidélité inviolable, qu'elle commençoit à voir chanceler la résolution de se faire Religieuse, quand on vint arrêter Alphonse de la part du Roi.

Il vit bien qu'il étoit perdu, & que le Roi, qui l'avoit toujourt haï, ne laisseroit pas échapper cette occasion de le perdre. Il pria celui qui l'arrêtoit, de lui permettre de voir Catherine de Sandoval ;

dôval ; &, en ayant obtenu la permiſſion, il lui dit adieu, perſuadé qu'il ne la reverroit jamais ; & la conjurant, au-lieu de ſe faire Religieuſe, d'épouſer le Marquis de Villéna.

Cet adieu fut ſi touchant, & Catherine fut ſi perſuadée qu'on alloit le faire mourir, que ſon amour ſe renouvella tout entier, & qu'elle oublia tous les ſujets qu'elle avoit eu de ſe plaindre de lui, pour ne plus penſer qu'à aller ſolliciter ſa grace.

En effet elle ſavoit bien qu'elle étoit la cauſe innocente de ce qu'Alphonſe avoit été arrêté, & qu'il auroit pu prendre la fuite, s'il n'avoit mieux aimé la ſuivre à Toléde.

Elle reprit donc pour lui, non ſeulement tout l'amour, mais encore toute l'eſtime qu'elle en avoit eue ; & le dernier ſacrifice de ſon Amant effaça toutes ſes infidélités & tous ſes crimes.

Elle retourna à Madrid, pendant qu'on conduiſoit Alphonſe à Médina del Campo.

Le Roi avoit une autre Maîtreſſe nommée Dona Béatrix de Guyomar, & il ne voulut jamais voir ni écouter Catherine ſur le ſujet d'Alphonſe. La Marquiſe de Villéna, qui s'accuſoit de ſon côté d'être cauſe de ſa perte, par l'avis qu'elle lui avoit donné de la retraite de Catherine, employa pour lui tout le crédit qu'elle avoit, & auprès de l'Infante Iſabelle, & ſur l'eſprit de ſon Beaupére, mais ce fut inutilement ; & Alphonſe fut condamné comme criminel de Léze-Majeſté, ſans qu'on fît aucun détail de ſon crime.

Il ne reſta plus d'autre eſpérance à Catherine, que de faire propoſer ſon mariage avec le Marquis de Villéna ; & elle tenta toutes les maniéres honnêtes qu'elle put employer, pour lui en faire reprendre le deſſein. Le Marquis lui répondit qu'il admiroit ſon courage & ſa fidélité ; mais qu'il n'étoit plus en termes où il pût penſer à ce mariage,

qui d'ailleurs ne ſerviroit de rien pour ſauver Alphonſe, par la réſolution où il voyoit le Roi de le faire périr. Il ne reſta donc à Catherine que ſon déſeſpoir & ſes larmes.

Cependant on s'aviſa, par le Conſeil de l'Infante qui vouloit s'aſſurer la Couronne, de faire propoſer à Alphonſe ſa grace & ſa liberté, à condition qu'il déclareroit le commerce qu'il avoit eu avec la Reine, & que c'étoit lui qui étoit Pére de la fille qu'elle avoit.

On choiſit Catherine de Sandoval, pour aller lui faire cette propoſition: mais cette vertueuſe fille refuſa de s'en charger, aimant mieux que ſon Amant périt, que de lui faire avoir la vie par un aveu qui deshonnoreroit la Reine. Elle fit même quelque choſe de plus; car, craignant que cette propoſition ne lui fût faite par un autre, & que la crainte de la mort n'obligeât Alphonſe à l'aveu qu'on exigeoit de lui, elle trouva le moyen de lui écrire, & de le conjurer de mourir plutôt, que de faire cette injure à la Reine.

Alphonſe reçut la lettre de Catherine, preſque en même tems que le même Paciéco dont nous avons parlé, alla lui faire cette propoſition de la part du Conſeil du Roi.

Alphonſe la refuſa conſtamment, ſoit qu'il fût encouragé par la lettre de Catherine, ſoit qu'il eût aſſez de grandeur d'ame pour ménager au péril de ſa vie la réputation d'une Reine qu'il avoit aimée.

Il dit donc à Paciéco, que, bien loin de dire qu'il eût jamais eu aucun commerce avec la Reine, il étoit obligé de publier en mourant, qu'il n'avoit jamais remarqué dans cette Princeſſe que des ſentimens & une conduite digne de ſon rang.

Paciéco rapporta cette déclaration, qui ne ſervit qu'à hâter le ſupplice & la mort d'Alphonſe.

On lui prononça sa Sentence, qui le condamnoit à perdre la tête. Il marcha au suplice avec toute la constance & la fermeté d'un homme qui mépriſoit la vie: & on peut juger, par le courage avec lequel il mourut, qu'il auroit été un des plus grands hommes de son siécle, sans le fatal amour qui le partagea toute sa vie, & qui fut la cause funeste de tous ses malheurs.

Catherine, ayant appris sa mort, retourna au Couvent de Toléde, où elle passa le reste de sa vie, après y avoir fait Profession.

La jeune Marquise de Villéna pleura longtems cette mort: mais personne, après Catherine, n'en fut plus touché que la Reine, qui fut instruite des conditions auxquelles on lui avoit offert la vie.

FIN.

LA CHARTREUSE.

EPITRE

A M. D. D. N.

POURQUOI de ma sage indolence
Interrompez-vous l'heureux Cours?
Soit raison, soit indifférence,
Dans une douce négligence,
Et loin des Muses pour toujours,
J'allois racheter en silence
La perte de mes premiers jours.

Trans-

Transfuge des routes ingrates
De l'infructueux Hélicon,
Dans les retraites des Socrates
J'allois jouir de ma Raison,
Et m'arracher malgré moi-même
Aux délicieuses Erreurs.
De cet Art brillant & suprême,
Qui, malgré ses attraits flatteurs,
Toujours peu sûr & peu tranquille,
Fait de ses plus chers Amateurs
L'objet de la haine imbécille,
Des Pédans, des Prudes, des Sots,
Et la victime des Cagots.
Mais, votre Epître enchantereſſe,
Trop prodigue d'un vain encens,
Des douces vapeurs du Permeſſe
Vient encore enyvrer mes sens.
Envain donc j'abjurois la Rime,
L'haleine légére des vents
Emportoit mes foibles sermens:
Aminte, votre goût ranime
Mes accords & ma liberté:
Entre Uranie & Terpsicore
Je reviens m'amuser encore
Au Pinde que j'avois quitté.
Tel, par sa pente naturelle,
Par une erreur toujours nouvelle,
Quoiqu'il semble changer son cours,
Autour de la flamme infidéle
Le Papillon revient toujours.

Vous

Vous voulez qu'en Rimes légéres
Je vous offre des traits sincéres
Du gîte où je suis transplanté;
Mais, comment faire, en vérité?
Entouré d'objets déplorables,
Pourrai-je de douleurs aimables
Egayer le sombre tableau
De mon domicile nouveau?
Y répandrai-je cette aisance,
Ce sentiment, ces traits diserts,
Et cette molle négligence,
Qui mieux que l'exacte Cadence
Embellit les aimables Vers?
Je ne suis plus dans ces Bocages,
Où plein de riantes images
J'aimai souvent à m'égarer;
Je n'ai plus ces fleurs, ces ombrages,
Ni vous-même pour m'inspirer.
Quand, arraché de vos rivages
Par un destin trop rigoureux,
J'entrai dans ces manoirs sauvages,
Dieux! quel contraste douloureux!
Au premier aspect de ces lieux,
Pénétré d'une horreur secrète,
Mon cœur subitement flétri,
Dans une surprise muette
Resta longtems enséveli.
Quoi qu'il en soit, je vis encore,
Et malgré vingt sujets divers
De regrets & de tristes airs,

Ne craignez point que je déplore
Des infortunes en ces Vers.
De l'assoupissante Elégie
Je mépriſe trop les fadeurs:
Phébus me plonge en létargie,
Dès qu'il fredonne des langueurs.
Je ceſſe d'eſtimer Ovide,
Quand il vient, ſur de foibles tons,
Me chanter, pleureur inſipide,
De longues lamentations.
Un Eſprit mâle & vraîment ſage,
Dans le plus invincible ennui,
Dédaignant le triſte avantage
De ſe faire plaindre d'autrui,
Dans une égalité hardie
Foule aux pieds la terre & le ſort,
Et joint au mépris de la vie
Un égal mépris de la mort.
Mais, ſans cette âpreté ſtoïque,
Vainqueur du chagrin léthargique,
Par un heureux tour de penſer,
Je ſais me faire un jeu comique
Des peines que je vais tracer.
Ainſi l'aimable Poëſie,
Qui dans le reſte de la vie
Porte aſſez peu d'utilité,
De l'objet le moins agréable
Vient adoucir l'auſtérité,
Et nous ſauve au-moins par la Fable
Des ennuis de la Vérité.

C'eſt

C'eſt par cette Vertu magique
Du Téleſcope Poëtique,
Que je retrouve encor les Ris
Dans la Lucarne infortunée
Où la bizarre Deſtinée
Vient de m'enterrer à Paris.
Sur cette montagne empeſtée,
Où la foule toujours crottée
Des Preſtolets provinciaux
Trotte ſans cauſe & ſans repos,
Vers ces demeures odieuſes,
Où régnent les longs argumens,
Et les harangues ennuyeuſes,
Loin du ſéjour des agrémens;
Enfin (pour fixer votre vue)
Dans cette pédantesque rue,
Où trente faquins d'Imprimeurs,
Avec un air de conſéquence
Donnent froidement audience
A cent faméliques Auteurs;
Il eſt un Edifice immenſe,
Où dans un loiſir ſtudieux
Les doctes Arts forment l'enfance
Des fils des Héros & des Dieux.
Là, du toit d'un cinquieme étage,
Dominant avec avantage
Tout le Climat Grammairien,
S'éléve un Antre aërien,
Un Aſtrologique Hermitage,
Qui paroît mieux dans le lointain

Le

Le nid de quelque Oiſeau ſauvage,
Que la retraite d'un Humain.
C'eſt pourtant de cette guérite,
C'eſt de ce céleſte tombeau,
Que votre ami, nouveau Stilite,
A la lueur d'un noir flambeau,
Panché ſur un lit ſans rideau,
Dans un deshabillé d'Hermite,
Vous griffonne aujourd'hui ſans fard,
Et peut-être ſans trop de ſuite,
Ces Vers enfilés au hazard:
Et, tandis que pour vous je veille
Longtems devant l'aube vermeille,
Empaqueté comme un Lapon,
Cinquante rats à mon oreille
Ronflent encore en faux-bourdon.
Si ma chambre eſt ronde ou quarrée,
C'eſt ce que je ne dirai pas:
Tout ce que j'en ſais ſans Compas,
C'eſt que, depuis l'oblique entrée,
On peut former juſqu'à ſix pas
Dans cette cage reſſerrée.
Une lucarne mal vitrée,
Près d'une goutiére livrée
A d'interminables Sabats,
Où l'Univerſité des Chats
A minuit en robe fourrée
Vient tenir ſes bruyans Etats:
Une table mi-démembrée,
Près du plus humble des grabats:

Six

Six brins de paille délabrée
Treſſés ſur deux vieux échalats :
Voilà les meubles délicats,
Dont ma Chartreuſe eſt décorée,
Et que les fréres de Borée
Bouleverſent avec fracas,
Lorsque ſur ma niche éthérée
Ils préludent aux fiers Combats
Qu'ils vont livrer ſur vos Climats ;
Ou quand leur Troupe conjurée
Y vient préparer ces frimats,
Qui verſent ſur chaque contrée
Les cathares & le trépas.
Je n'outre rien : telle eſt en ſomme
La demeure où je vis en paix,
Concitoyen du peuple gnôme,
Des ſilphides, & des follets.
Telles on nous peint les taniéres,
Où giſent ainſi qu'au tombeau
Les Pithoniſſes, les Sorciéres,
Dans le Donjon d'un vieux Château :
Ou tel eſt le ſublime ſiége,
D'où, flanqué des trente-deux Vents,
L'Auteur de l'Almanac de Liége
Lorgne l'Hiſtoire du beau Tems,
Et fabrique avec privilége
Ses Aſtronomiques Romans.
Sur ce Portrait abominable,
On penſeroit, qu'en lieu pareil,
Il n'eſt point d'inſtant délectable,

Que

Que dans les heures du ſommeil.
Pour moi qui, d'un poids équitable,
Ai peſé des foibles mortels
Et les biens & les maux réels;
Qui ſais qu'un bonheur véritable
Ne dépendit jamais des lieux;
Que le Palais le plus pompeux
Souvent renferme un miſérable;
Et qu'un déſert peut-être aimable
Pour quiconque ſait être heureux;
De ce Caucaſe inhabitable
Je me fais l'Olympe des Dieux.
Là, dans la liberté ſuprême,
Semant de fleurs tous mes inſtans,
Dans l'Empire de l'Hyver même
Je trouve les jours du Printems.
Calme heureux, Loiſir ſolitaire!
Quand on rencontre ta douceur,
Quel antre n'a point de quoi plaire?
Quelle caverne eſt étrangére,
Lorsqu'on y trouve le Bonheur?
Lorsqu'on y vit ſans Spectateur
Dans le ſilence Littéraire,
Loin de tout importun Jazeur;
Loin des froids diſcours du Vulgaire,
Et des hauts tons de la Grandeur;
Loin de ces troupes doucereuſes,
Où d'inſipides précieuſes,
Et de petits fats ignorans,
Viennent, conduits par la Folie,

S'en-

S'ennuyer en cérémonie,
Et s'endormir en complimens;
Loin de ces plattes cotteries,
Où l'on voit ſouvent réunies
L'Ignorance en petit manteau,
La Bigotterie en lunettes,
La Minauderie en cornettes,
Et la Réforme en grand chapeau;
Loin de ce Médiſant infâme,
Qui de l'Impoſture & du Blâme
Eſt l'impur & bruyant Echo;
Loin de ces Sots atrabilaires,
Qui, couſus de petits Myſtéres,
Ne vous parlent qu'incognitò;
Loin de ces ignobles Zoïles,
De ces enfileurs de Dactiles,
Coëffés de phraſes imbéciles
Et de claſſiques préjugés,
Et qui de l'enveloppe épaiſſe
Des Pédans de Rome & de Gréce
N'étant point encor dégagés,
Portent leur petite Sentence
Sur la Rime & ſur les Auteurs,
Avec autant de connoiſſance
Qu'un Aveugle en a des couleurs;
Loin de ces voix acariâtres,
Qui, dogmatiſant ſur des riens,
Apportent dans les entretiens
Le bruit des bancs opiniâtres,
Et la profonde Déraiſon

De ces disputes soldatesques,
Où l'on s'insulte à l'unisson,
Pour des Misères pédantesques,
Qui sont bien moins la Vérité,
Que les Rêves creux & burlesques
De la crédule Antiquité;
Loin de la gravité Chinoise,
De ce vieux Druïde empesé,
Qui, sous un air simétrisé,
Parle à trois tems, rit à la toise,
Regarde d'un œil aprêté,
Et m'ennuye avec dignité;
Loin de tous ces faux Cénobites,
Qui, voués encor tout entiers
Aux Vanités qu'ils ont proscrites,
Errans de quartiers en quartiers,
Vont dans d'équivoques visites
Porter leurs faces parasites
Et le dégoût de leurs Moûtiers;
Loin de ces faussets du Parnasse,
Qui, pour avoir glapi par fois
Quelque Epithalame à la glace
Dans un petit Monde Bourgeois,
Ne causent plus qu'en folles Rimes,
Ne vous parlent que d'Apollon,
De Pégase, de Cupidon,
Et telles fadeurs synonimes,
Ignorant que ce vieux jargon,
Relegué dans l'ombre des Classes,
N'est plus aujourd'hui de saison.

Chez

Chez la brillante fiction;
Que les tendres Lyres des Graces
Se montent ſur un autre ton;
Et qu'enfin de la foule obſcure,
Qui rampe aux marais d'Hélicon,
Pour ſauver ſes vers & ſon nom,
Il faut être ſans impoſture
L'Interpréte de la Nature,
Et le Peintre de la Raiſon.
Loin, enfin, loin de la préſence
De ces timides Diſcoureurs,
Qui, non guéris de l'ignorance
Dont on a paîtri leur enfance,
Reſtent noyés dans mille erreurs,
Et damnent toute ame ſenſée,
Qui, loin de la route tracée,
Cherchant la perſuaſion,
Oſe ſouſtraire ſa penſée
A l'aveugle prévention.
A ces traits, je pourrois, Aminte,
Ajouter encor d'autres mœurs;
Mais, ſur cette légére empreinte
D'un peuple d'ennuyeux Cauſeurs,
Dont j'ai nuancé les couleurs,
Jugez ſi toute ſolitude,
Qui nous ſauve de leurs vains bruits,
N'eſt point l'aſile & le pourpris
De l'entiére béatitude.
Que dis-je? Eſt-on ſeul après tout,
Lorſque touché des plaiſirs ſages

On s'entretient dans les ouvrages
Des Dieux de la Lyre & du Goût?
Par une illuſion charmante,
Que produit la verve brillante
De ces Chantres ingénieux,
Eux-mêmes s'offrent à mes yeux;
Non ſous ces vêtemens funébres,
Non ſous ces dehors odieux,
Qu'appportent du ſein des ténébres
Les fantômes des malheureux,
Quand vengeurs des crimes célébres
Ils montent aux terreſtres lieux;
Mais ſoüs cette parure aiſée,
Sous ces lauriers vainqueurs du ſort
Que les Citoyens d'Eliſée
Sauvent du ſouffle de la mort.
Tantôt de l'azur d'un nuage
Plus brillant que les plus beaux jours,
Je vois ſortir l'ombre volage
D'Anacréon, ce tendre Sage,
Le Neſtor du galant rivage,
Le Patriarche des amours.
Epris de ſon doux badinage,
Horace accourt à ſes accens,
Horace, l'ami du bon-ſens,
Philoſophe ſans verbiage,
Et Poëte ſans fade encens.
Autour de ces ombres aimables,
Couronnés de roſes durables,
Chapelle, Chaulieu, Pavillon,

Et la naïve Deshouliéres,
Viennent unir leurs voix légéres,
Et font badiner la raiſon,
Tandis que Le Taſſe & Milton
Pour eux des trompettes guerriéres
Adouciſſent le double ſon.
Tantôt à ce folâtre groupe
Je vois ſuccéder une troupe
De morts un peu plus ſérieux,
Mais non moins charmans à mes yeux.
Je vois Saint-Réal & Montagne
Entre Senéque & Lucien;
Saint-Evremont les accompagne.
Sur la recherche du vrai bien
Je les vois porter la lumiére;
La Rochefoucault, La Bruyére,
Viennent embellir l'entretien.
Bornant aux doux fruits de leurs plumes
Ma bibliothéque & mes vœux,
Je laiſſe aux Sçavantas poudreux
Ce vaſte cahos de volumes,
Dont l'Erreur & les Sots divers
Ont infatué l'Univers,
Et, qui ſous le nom de ſcience
Semés & reproduits par-tout,
Immortaliſent l'ignorance,
Les menſonges, & le faux goût.
C'eſt ainſi que par la préſence
De ces morts vainqueurs des deſtins.
On ſe conſole de l'abſence

De l'oubli même des Humains.
A l'abri de leurs noirs orages,
Sur la cîme de mon rocher,
Je vois à mes pieds les naufrages,
Qu'ils vont imprudemment chercher.
Pourquoi dans leur foule importune
Voudriez-vous me rétablir?
Leur eſtime, ni leur fortune,
Ne me coûtent point un deſir.
Pourrois-je, en proye aux ſoins vulgaires,
Dans la commune illuſion,
Offuſquer mes propres lumiéres,
Du bandeau de l'opinion?
Irois-je, Adulateur ſordide,
Encenſer un Sot dans l'éclat,
Amuſer un Créſus ſtupide,
Et monſeigneuriſer un Fat;
Sur des eſpérances frivoles
Adorer avec lâcheté
Les chimériques fariboles
De grandeur & de dignité;
Et, vil Client de la fierté,
A de mépriſables Idoles
Proſtituer la vérité?
Irois-je, par d'indignes brigues,
M'ouvrir des Palais faſtueux,
Languir dans de folles fatigues,
Ramper à replis tortueux
Dans de puériles intrigues,
Sans ôſer être vertueux?

De

De la ſublime Poëſie
Profanant l'aimable harmonie,
Irois-je, par de vains accens,
Chatouiller l'oreille engourdie
De cent Ignares importans,
Dont l'ame maſſive, aſſoupie,
Dans des organes impuiſſans,
Ou livrée aux fougues des ſens,
Ignore les dons du génie,
Et les plaiſirs des ſentimens?
Irois-je pâlir ſur la rime,
Dans un ſiécle inſenſible aux Arts,
Et, de ce rien, qu'on nomme eſtime,
Affronter les nombreux hazards?
Et d'ailleurs, quand la Poëſie,
Sortant de la nuit du tombeau,
Reprendroit le ſceptre, & la vie,
Sous quelque Richelieu nouveau,
Pourrois-je au char de l'Immortelle
M'enchaîner encor pour long-tems?
Quand j'aurai paſſé mon printems,
Pourrois-je vivre encor pour elle?
Car, enfin, au Lyrique effort,
Fait pour nos bouillantes années,
Dans de plus ſolides journées,
Voudrois-je me livrer encor?
Perſuadé que l'harmonie
Ne verſe ſes heureux préſens,
Que ſur le matin de la vie,
Et que, ſans un peu de folie,

On ne rime plus à trente ans,
Suivrois-je un jour à pas peſans
Ces vieilles Muſes douairiéres,
Ces Méres ſeptuagénaires
Du Madrigal & des Sonnets,
Qui, n'aiant été que Poëtes,
Rimaillent encor en lunettes,
Et meurent au bruit des ſiflets?
Egaré dans le noir Dédale,
Où le fantôme de Thémis,
Couché ſur la pourpre & les lis,
Penche la balance inégale,
Et tire d'une urne vénale
Des arrêts dictés par Cypris,
Irois-je, Orateur mercénaire
Du faux & de la vérité,
Chargé d'une haine étrangére,
Vendre aux querelles du vulgaire
Ma voix & ma tranquillité;
Et, dans l'antre de la chicane,
Aux loix d'un tribunal profane
Pliant la loi de l'Immortel,
Par une éloquence Anglicane
Sapper & le trône & l'autel?
Aux ſentimens de la nature,
Aux plaiſirs de la vérité,
Préférant le goût frelaté
Des plaiſirs qu'a faits l'impoſture,
Ou qu'invente la vanité,
Voudrois-je partager ma vie,

En-

Entre les jeux de la folie
Et l'ennui de l'oiſiveté,
Et trouver la mélancolie
Dans le ſein de la volupté?
Non, non, avant que je m'enchaîne
Dans aucun de ces vils partis,
Vos rivages verront la Seine
Revenir aux lieux d'où j'écris.
Des mortels j'ai vu les chimères:
Sur leurs fortunes menſongéres
J'ai vu régner la folle erreur,
J'ai vu mille peines cruelles
Sous un vain maſque de bonheur,
Mille petiteſſes réelles
Sous une écorce de grandeur,
Mille lâchetés infidéles
Sous un coloris de candeur;
Et j'ai dit au fond de mon cœur,
Heureux, qui, dans la paix ſecréte
D'une libre & belle retraite,
Vit ignoré, content de peu,
Et qui ne ſe voit point ſans-ceſſe,
Jouët de l'aveugle Déeſſe,
Ou dupe de l'aveugle Dieu!
A la ſombre Miſantropie
Je ne dois point ces ſentimens:
D'une fauſſe Philoſophie
Je hais les vains raiſonnemens;
Et jamais la bigotterie
Ne décida mes jugemens.

Une indifférence ſuprême,
Voilà mon principe & ma loi;
Tout lieu, tout deſtin, tout ſyſtême,
Par-là devient égal pour moi.
Où je vois naître la journée,
Là content j'en attens la fin,
Prêt à partir le lendemain,
Si l'ordre de la deſtinée
Vient m'ouvrir un autre chemin.
Pour oppoſer un goût rebelle
A ce domaine ſouverain,
Je me ſuis fait du ſort humain
Une peinture trop fidelle.
Souvent, dans les champêtres lieux,
Ce portrait frappera vos yeux
En promenant vos rêveries;
Dans le ſilence des prairies,
Vous voyez un foible rameau,
Qui, par les jeux du vague Eole,
Enlevé de quelque arbriſſeau,
Quitte ſa tige, tombe, & vole
Sur la ſurface d'un ruiſſeau.
Là, par une invincible pente,
Forcé d'errer & de changer,
Il flotte au gré de l'onde errante;
Et, d'un mouvement étranger,
Souvent il paroît, il ſurnage,
Souvent il eſt au fond des eaux;
Il rencontre ſur ſon paſſage,
Tantôt un fertile rivage

Bordé de côteaux fortunés,
Tantôt une rive ſauvage
Et des déſerts abandonnés.
Parmi ces erreurs continues,
Il fuit, il vogue juſqu'au jour,
Qui l'enſévelit à ſon tour
Au ſein de ces mers inconnues,
Où tout s'abîme ſans retour.
Mais, que fais-je? Pardon, Aminte,
Si je viens de moraliſer:
Dans une lettre ſans contrainte,
Je ne prétendois que cauſer.
Où ſont, hélas! ces douces heures,
Où, dans de plus chéres demeures,
Partageant vos diſcours charmans,
Je partageois vos ſentimens?
Dans ces ſolitudes riantes
Quand me verrai-je de retour?
Courez, volez, heures trop lentes,
Qui retardez cet heureux jour!
Oui, dès que les deſirs aimables,
Joints aux ſouvenirs délectables,
M'emportent vers ce doux ſéjour,
Paris n'a plus rien qui me pique.
Dans ce Jardin ſi magnifique,
Embelli par les yeux des Rois,
Je regrette ce bois ruſtique,
Où l'écho répétoit nos voix.
Sur ces rives tumultueuſes,
Où les paſſions faſtueuſes

Font régner le luxe & le bruit
Juſques dans l'ombre de la nuit,
Je regrette ce tendre aſile,
Où ſous des feuillages ſecrets
Le ſommeil repoſe tranquile
Dans les bras de l'aimable paix.
A l'aſpect de ces eaux captives,
Qu'en mille formes fugitives
L'art fait enchaîner dans les airs,
Je regrette cette onde pure,
Qui, libre dans nos antres verds,
Suit la pente de la Nature,
Et ne connoît point d'autres fers.
En admirant la mélodie
De ces voix, de ces ſons parfaits,
Où le goût brillant d'Auſonie
Se mêle aux agrémens François,
Je regrette les chanſonnettes,
Et le ſon des ſimples muſettes,
Dont retentiſſent les côteaux,
Quand vos Bergéres fortunées,
Sur le ſoir des belles journées,
Raménent gayement leurs troupeaux.
Dans ces Palais, où la molleſſe,
Peinte par les mains de l'Amour
Sur une toile enchantereſſe,
Offre les faſtes de ſa Cour,
Je regrette ces jeunes hêtres,
Où ma Muſe plus d'une fois
Grava les louanges champêtres

Des

Des Divinités de vos Bois.
Parmi la foule trop habile
Des Beaux-diſeurs du nouveau ſtile,
Qui, par de bizarres détours,
Quittant le ton de la nature,
Répandent ſur tous leurs diſcours
L'académique enluminure
Et le vernis des nouveaux tours,
Je regrette la bon-hommie,
L'air loyal, l'eſprit non pointu,
Et le patois tout ingénu
Du Curé de la Seigneurie,
Qui, n'uſant point ſa belle vie
Sur des écrits laborieux,
Parle comme nos bons Ayeux,
Et donneroit, je le parie,
L'Hiſtoire, les Héros, les Dieux,
Et toute la Mythologie,
Pour un cartaut de condrieux.
Ainſi de mes plaiſirs d'Autonne
Je me remets l'enchantement;
Et de la tardive Pomone
Rappellant le régne charmant,
Je me redis inceſſamment,
Dans ces ſolitudes riantes
Quand me verrai-je de retour?
Courez, volez, heures trop lentes,
Qui retardez cet heureux jour!
Claire fontaine, aimable Iſore,
Rive où les Graces ſont éclore

Des fleurs & des jeux éternels;
Près de ta ſource, avant l'Aurore,
Quand reviendrai-je boire encore
L'oubli des ſoins & des mortels?
Dans cette gracieuſe attente,
Aminte, l'amitié conſtante
Entretenant mon ſouvenir
Elle endort ma peine préſente
Dans les ſonges de l'avenir.
Lorſque le Dieu de la lumiére
Echappé des feux du Lion,
Des Dieux que couronne le lierre,
Ouvrira l'aimable ſaiſon,
J'en jure le pélérinage:
Envolé de mon hermitage,
Je vous apparoîtrai ſoudain
Dans ce parc d'éternel ombrage,
Où ſouvent vous rêvez en Sage,
Les lettres d'Usbeck à la main:
Ou bien dans ce valon fertile,
Où cherchant un ſecret aſile,
Et trouvant des périls nouveaux,
La perdrix envain fugitive
Rappelle ſa troupe craintive,
Que nous chaſſons ſur les côteaux.
Vous me verrez toujours le même,
Mortel ſans ſoins, Ami ſans fard,
Penſant par goût, vivant ſans art,
Et vivant dans un calme extrême
Au gré du tems & du hazard.

Là, dans de charmantes parties
D'humeurs riantes assorties,
Portant des esprits déchargés
De soucis & de préjugés,
Et retranchant de notre vie
Les façons, la cérémonie,
Et tout populaire fardeau,
Loin de l'humaine comédie,
Et comme en un Monde nouveau,
Dans une charmante pratique
Nous réaliserons enfin
Cette petite République
Si long-tems projettée envain.
Une Divinité commode,
L'amitié, sans bruit, sans éclat,
Fondera le nouvel Etat:
La franchise en fera le Code,
Les jeux en seront le Sénat;
Et sur un Tribunal de roses,
Siége de notre Consulat,
L'enjoûment jugera les causes.
On exclura de ce climat
Tout ce qui porte l'air d'étude:
La raison, quittant son ton rude,
Prendra le ton du sentiment:
La vertu n'y sera point prude,
L'esprit n'y sera point pédant,
Le savoir n'y sera mettable
Que sous les traits de l'agrément:
Pourvu que l'on sache être aimable,

On y saura suffisamment.
On y proscrira l'étalage
Des *Phrasiers*, des Rhéteurs bouffis:
Rien n'y prendra le nom d'ouvrage;
Mais, sous le nom de badinage,
Il sera quelquefois permis
De rimer quelques chansonnettes,
Et d'embellir quelques sornettes
Du Poëtique coloris,
En répandant avec finesse
Une nuance de sagesse
Jusques sur Bacchus & les Ris.
Par un arrêt en vaudevilles
On bannira les Faux-plaisans,
Les Cagots fades & rampans,
Les Complimenteurs imbécilles,
Et le peuple des froids Savans.
Enfin, cet heureux coin du Monde
N'aura pour but dans ses statuts,
Que de nous soustraire aux abus
Dont ce bon Univers abonde.
Toujours sur ces lieux enchanteurs
Le Soleil levé sans nuages
Fournira son cours sans orages,
Et se couchera dans les fleurs.
Pour prévenir la décadence
Du nouvel établissement,
Nul Indiscret, nul Inconstant,
N'entrera dans la confidence:
Ce canton veut être inconnu.

Ses

Ses charmes, ſa béatitude,
Pour baſe ayant la ſolitude,
S'il devient peuple, il eſt perdu.
Les Etats de la République
Chaque Autonne s'aſſembleront;
Et là notre regret unique,
Nos uniques peines ſeront,
De ne pouvoir toute l'année
Suivre cette loi fortunée
De philoſophiques loiſirs,
Juſqu'à ce moment où la Parque
Emporte dans la même barque
Nos jeux, nos cœurs, & nos plaiſirs.

De Paris, le 17 Novembre 1734.

LES OMBRES.

II. EPITRE

A M. D. D. N.

DES régions de *Silphirie*,
De ce ſéjour aërien,
Dont ma douce philoſophie
Sait bannir la mélancolie,
En rimant quelque aimable rien;

Salut,

Salut, ſanté toujours fleurie,
Solitude, & libre entretien;
A la République chérie,
Dont une tendre rêverie
M'a déjà rendu citoyen.
Dans votre épitre ingénieuſe,
Vous prétendez que le pinceau,
Qui vous a tracé la Chartreuſe,
N'en a point fini le tableau;
Et vous m'engagez à décrire,
D'un crayon léger & badin,
La carte du claſſique Empire,
Et les mœurs du Peuple Latin.
A la gayeté de nos maximes
Pour ajuſter ce grave objet,
Et ne point porter dans mes rimes
La ſéchereſſe du ſujet,
Ecartons la Muſe empeſée,
Qui, ſe guindant ſur de grands mots
Préſide à la Proſe toiſée
Des Poëtes collégiaux.
Je vous ai dépeint l'Eliſée,
Dans le plaiſir pur & parfait
De mon hermitage ſecret:
Par un contraſte aſſez bizarre,
Dans ce nouvel amuſement,
Je vais vous chanter le Ténare,
Non ſur un ton triſte & peſant.
Ennemi des Muſes plaintives,
Juſques ſur les fatales rives

Je

Je veux rimer en badinant.
Un peuple de jeunes Eſclaves,
Dans un ſilence rigoureux,
Des pleurs, des priſons, des entraves,
Un ſéjour vaſte & ténébreux,
Des cœurs dévoués à la plainte,
Des jours filés par les ennuis,
N'eſt-ce point la fidéle empreinte
Du triſte Royaume des Nuits?
N'en doutons point: ce que la Fable
Nous a chanté des ſombres bords,
Cette peinture redoutable
Du profond Empire des Morts,
C'étoit l'image prophétique
Des manoirs que j'offre à vos yeux,
Et l'Hiſtoire trop véridique
De leurs habitans malheureux:
Avec l'Erébe & ſon cortége
Confrontez ces antres divers,
Et dans le portrait d'un Collége
Vous reconnoîtrez les Enfers.
Tel étoit le vrai paralléle
Que, dans cette derniére nuit,
Un ſonge offrit à mon eſprit;
Aminte, je me le rappelle,
Dans ce délire réfléchi,
Je croyois vous conduire ici,
Et ſi ma mémoire eſt fidelle,
Je vous entretenois ainſi.
Venez, de la docte pouſſiére

Oſez

Oſez franchir les tourbillons,
Perçons l'Infernale Carriére
Des Scholaſtiques Régions.
Là, comme aux ſources du Cocite,
On ne connoît plus les beaux jours.
Sur cette demeure proſcrite,
La nuit ſemble régner toujours.
Là, de la charmante Nature
On ne trouve plus les beautés:
Les eaux, les fleurs, ni la verdure,
N'ornent point ces lieux déteſtés;
Les ſeuls oiſeaux d'affreux augure
Y forment des ſons redoutés.
Dès l'abord de ce gouffre horrible,
Tout nous retrace l'Achéron.
Voyez ce Portier inflexible,
Qui, payé pour être terrible,
Et muni d'un cœur de Huron,
Réunit dans ſon caractére
La triple rigueur de Cerbére,
Et l'ame avare de Caron.
Ainſi que les ombres légéres,
Qui pour leurs demeures premiéres
Formoient des regrets & des vœux,
Les jeunes Captifs de ces lieux
Voltigent auprès des barriéres,
Sans pouvoir échapper aux yeux
De ce Satellite odieux.
Entrons ſous ces voûtes antiques
Et ſur les lugubres portiques

De ces tribunaux renommés,
Au-lieu de ces voiles funébres,
Qui de l'Empire des Ténébres
Tapiſſoient les murs enfumés
D'une longue ſuite de théſes
Contemplez les vils monumens,
Archives de doctes fadaiſes,
Supplice éternel du bon-ſens.
A la place des Tiſiphones,
Des Sphinx, des Larves, des Gorgones,
Qui du Styx étoient les bourreaux,
J'apperçois des Titans nouveaux,
L'hyperbole aux longues échaſſes,
La Catachréſe aux doubles faces,
Les Logogryphes effrayans,
L'impitoyable ſyllogiſme,
Que ſuit le ténébreux ſophiſme,
Avec les ennuis dévorans.
Quelle inexorable Mégére
Ici raſſemble, avant le tems,
Ces Manes jeunes & tremblans,
Et ravis au ſein de leur Mére?
Sur leurs déplorables deſtins,
Dans des Lieux voués au ſilence,
Voyez de pâles Souverains
Exercer leur triſte puiſſance:
Un ſceptre noir arme leurs mains.
Ainſi Radamante aux traits ſombres,
Balançant l'urne de la mort.
Sur le peuple muët des ombres

Pro-

Prononçoit les arrêts du ſort.
Mais quelles allarmes ſoudaines!
D'où partent ces longues clameurs?
Pourquoi ces priſons, & ces chaînes?
Sur qui tombent ces fouëts vengeurs?
Tel étoit l'appareil barbare
Des tortures du Phlégeton,
Tels étoient les cris du Tartare,
Sous la fourche du vieux Pluton.
Près de ces cavernes fatales,
Quels ſont ces brûlans ſoupiraux?
Que vois-je? Quels nouveaux Tantales
Maudiſſent ces perfides eaux.....?
De ce paralléle groteſque,
Moitié vrai, moitié romaneſque,
Aminte, pour nous égayer,
J'aurois rempli le cadre entier,
Si, dans cet endroit de mon ſonge,
Un cruel ôſant m'éveiller
N'eût diſſipé ce doux menſonge,
Et le preſtige officieux,
Qui vous préſentoit à mes yeux.
Ce hideux bourreau, moins un homme,
Qu'un patibulaire fantôme,
Tels qu'on les peint en noirs lambeaux,
Et dans l'horreur du crépuſcule,
Tenant leur conciliabule,
Parmi la cendre des tombeaux:
Ce ſpectre, dis-je, au front ſiniſtre,
Du tumulte bruyant Miniſtre,

Aſſu-

Affublé de l'accoutrement
D'un Précurſeur d'enterrement,
Bien avant l'aube matinale,
Chaque jour troublant mon réduit,
Armé d'une lampe infernale,
M'offre un jour plus noir que la nuit;
Et d'une bouche ſépulchrale
M'annonce, que l'heure fatale
Raméne le Démon du bruit.
Par cet arrêt impitoyable,
Arraché du ſein délectable,
Et des ſonges, & du repos,
L'œil encor chargé de pavôts
Aux Cieux je cherche envain l'Aurore:
Un voile épais couvre les airs,
Et Phébus n'eſt point prêt encore
A quitter les Nymphes des Mers.
Aſtre, qui réglas ma naiſſance,
Pourquoi ta ſuprême puiſſance,
En formant mes goûts & mon cœur,
Y verſa-t-elle tant d'horreur,
Pour la monachale indolence?
Plus reſpecté dans mon ſommeil,
Exempt des craintes du réveil,
J'eus dormi deux tiers de ma vie,
Sans diſtractions, ſans envie,
Dans un dortoir de Victorin,
Ou ſur la couche rebondie
D'un Procureur Génovéſain.
Il eſt vrai, qu'un peu d'ignorance

Eût

Eût ſuivi ce deſtin flatteur.
Qu'importe? Le nom de Docteur
N'eût jamais tenté ma prudence:
Jamais d'un ſommeil enchanteur
Il n'eût violé la conſtance.
Une éternité de ſcience
Vaut-elle une nuit de bonheur?
Par votre miſſive charmante,
Vous me chargez de vous donner
Quelque nouvelle intéreſſante,
Ou quelque anecdote amuſante.
Mais que puis-je vous griffonner!
Les politiques rêveries
Des vieux Chapiers des Thuilleries
Intéreſſant fort peu mes ſoins,
Vous amuſeroient encor moins;
Et, d'ailleurs, ſelon le génie
De notre aimable Colonie,
Je ne dois point perdre d'inſtans,
Ni prendre une peine futile
A différer en grave ſtile
Sur les bagatelles du tems.
Qu'on faſſe la paix ou la guerre,
Que tout ſoit changé ſur la Terre,
Nos Citoyens l'ignoreront:
Exempts de ſoucis inutiles,
Dans cet Univers ils vivront
Comme des paſſagers tranquiles,
Qui, dans la chambre d'un vaiſſeau,
Oubliant la terre, l'orage,

Et

Et le reſte de l'équipage,
Tâchent d'égayer le voyage
Dans un plaiſir toujours nouveau.
Sans ſavoir comment va la flotte,
Qui vogue avec eux ſur les eaux,
Ils laiſſent la crainte au Pilote,
Et la manœuvre aux Matelots.
A tout le petit Conſiſtoire,
Où ne ſont échos imprudens,
Rendez cette lettre notoire,
Aimable Aminte, j'y conſens;
Mais ſauvez-la des jugemens
De cette Prude à l'humeur noire,
Au froid caquet, aux yeux bigots,
Et de médiſante mémoire;
Et qui, voyant ces vers nouveaux,
Sur le champ iroit ſans repos,
Dreſſant la créte & batttant l'aîle,
Glapir quelque allarme nouvelle
Dans tous les poulaillers dévots:
Ou qui, pour parler ſans emblême,
Dans quelque parloir médiſant
Iroit afficher l'anathême
Contre un badinage innocent,
Et le noircir avec ſcandale
De ce fiel myſtique & couvert,
Que verſa ſouvent ſa cabale
Sur l'hiſtoire de Dom Vairvert.
Fait en cette critique année,
Où le Perroquet révérend

Alla

Alla jaſer publiquement
Entraîné par ſa deſtinée,
Et ravi je ne ſais comment
Au ſecret de ſon Maître abſent.
Selon la Gazette Neuſtrique,
Cet amuſement Poëtique
Surpris, intercepté, tranſcrit
Sur je ne ſais quel manuſcrit
Par un Preſtolet famélique,
Se vend à l'inſu de l'Auteur
Par ce Petit-Collet profane,
Et déjà vaut une ſoutane
Et deux caſtors à l'Editeur.
Si ma main n'étoit par trop laſſe,
Ce ſeroit bien ici la place
D'ajouter un tome nouveau
Aux mémoires du ſaint Oiſeau,
De narrer *Comme quoi* la piéce,
Portée au ſortir de la preſſe
Au Parlement Viſitandin,
Cauſa dans leurs ſaintes brigades
Une ligue, des barricades,
Et ſonna par-tout le tocſin;
Comme quoi les Méres notables,
L'Etat-Major, les Vénérables,
Vouloient dans leur premier accès,
Sans autre forme de procès,
Brûler ces vers abominables,
Comme erronés, comme exécrables,
Janſéniſtes, impardonnables,

Et

Et noitoirement impoſtures;
Mais, *comme quoi* des jeunes Sœurs
La juriſprudence plus tendre
A juſqu'ici paré les coups,
Ravi Vairvert à ce courroux,
Et ſauvé l'honneur de ſa cendre.
Suivant le lardon médiſant,
Les jeunes Sœurs d'un œil content
Ont vu draper les graves Méres,
Les révérendes Douairiéres,
Et la Grand-Chambre du Couvent.
Une None ſempiternelle
Prétend prouver à tout Fidelle
Que jamais Vairvert n'exiſta,
Vu, dit-elle, qu'on ne pourra
Trouver la lettre circulaire
Du Perroquet miſſionnaire
Parmi celles de ce tems-là.
Je crois que la remarque habile
De la Cloîtriére Sybile,
N'en déplaîſe à ſa charité,
Sera de peu d'utilité;
Car, dès que Vairvert eſt cité
Dans les Archives du Parnaſſe,
Quel Incrédule auroit l'audace
D'en ſoupçonner la vérité?
Toutefois, ce procès myſtique
Au Carnaval ſe jugera.
Dans un Chapitre œcuménique
L'Oiſeau défendeur paroîtra:

La vieille Mére Bibiane
Contre lui doit parler long-tems,
Et dans le fort des argumens,
Que heurlera ſon rauque organe,
Perdra ſes deux derniéres dents.
Mais, la jeune Sœur Pulchérie,
Qui pour Vairvert perorera,
Si dans ce jour, comme on publie,
Les Directeurs opinent-là,
Trés-ſûrement l'emportera
Sur l'octogénaire Harpie.
A plaider contre le Printems
L'Hiver doit perdre avec dépens.
Adieu. Voilà trop de folies.
Trop pareſſeux pour abréger,
Trop occupé pour retoucher,
Je vous livre mes rêveries,
Que quelques vérités hardies
Viennent librement mêlanger.
J'abandonne l'exactitude
Aux gens qui rîment par métier;
D'autres font des vers par étude,
J'en fais pour me deſennuyer;
Ainſi, vous ne devez me lire
Qu'avec les yeux de l'amitié.
J'aurois encor beaucoup à dire:
L'eſprit n'eſt jamais las d'écrire,
Lorſque le cœut eſt de moitié.

De Paris, le 21 *Décembre* 17

C.

Universitas
BIBLIOTHECA

CATALOGUE
DE
LIVRES NOUVEAUX

Qu'on trouve chez MARC MICHEL REY Libraire à Amſterdam.

L'Ami des Hommes, ou Traité de la Population. 12. 3 vol. Amſt. 1758.

Annales Politiques de feu Mr. Caſtel, Abbé de St. Pierre, de l'Académie Françoiſe, 8. 2 vol. Londres 1757.

Eſprit des Maximes Politiques, pour ſervir de Suite à l'Eſprit des Loix du Préſident de Montesquieu, par Mr. Pecquet, 4 Amſt. 1738.

Iphigénie en Tauride, Tragédie par Mr. Guymond de la Touche, 8. 1758. 10 ſols.

Oeuvres de Crebillon, 4. 2 vol. de l'Imprimerie Royale.

De la Religion Chrétienne traduit de l'Anglois de Mr. Addiſſon, avec un Diſcours préliminaire, des Notes & des Diſſertations du Traducteur, par Mr. Seigneux de Correvon, 8. 2 vol. 1757.

L'Encyclopedie, fol. Tom. 1. 2. 3. 4. 5. 6. 7.

L'Obſervateur Hollandois ou Lettre ſur l'Etat préſent des affaires de l'Europe en 39 Cahiers.

L'Année Littéraire de Freron, des Années 1754, 1755, 1756 & 1757, & la Suite.

Hiſ-

Hiſtoire Générale des Huns, des Turcs, des Mogols, & des autres Tartares Occidentaux &c. avant & depuis J. C. juſqu'à préſent, par Mr. Deguignes. 43. vol. 1756.

Civan Roi de Bungo, Hiſtoire Japonnoiſe par Mme. le Prince de Beaumont 12. 2 parties. Londres 1754.

Principes du Droit de la Nature & des Gens par Mr. Wolf, traduit en François par Mr. Formey, en 3 vol. grand in 12. Amſterdam chez Rey 1757.

Traité de l'Orthographe Françoiſe en forme de Dictionnaire, enrichi de notes critiques & de remarques ſur l'étymologie & la prononciation des mots, le genre des noms, la conjugaiſon des verbes irréguliers, & la variation des Auteurs &c. par Reſtaut 8. 1 vol. 1755.

Bible (la Sainte) ou le Vieux & le Nouveau Teſtament, avec un Commentaire Littéral, compoſé de notes choiſies tirées de divers Auteurs Anglois, 4. 4 tomes en 7 parties, à *f* 21. —— pour l'Année 1758. ſeulement; après ce tems elle ſe vendra *f* 26. ——

—— Le Livre de Josue' ſéparé à *f* 3:-6.

—— Les Livres des Juges & de Rutit tom. 4. Seconde partie avec le portrait de l'Auteur peint par *Liotard*, gravé par *Houbraken* 4. Amſterdam 1753. à *f* 3: 10ſ.

Abrege' (nouvel) Chronologique de l'Hiſtoire de France du Préſident Henault. Cinquiéme édition, revue, corrigée & augmentée, 8. Paris 2 vol. 1756.

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance

The Libr
University of
Date du